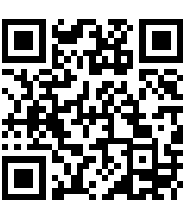
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

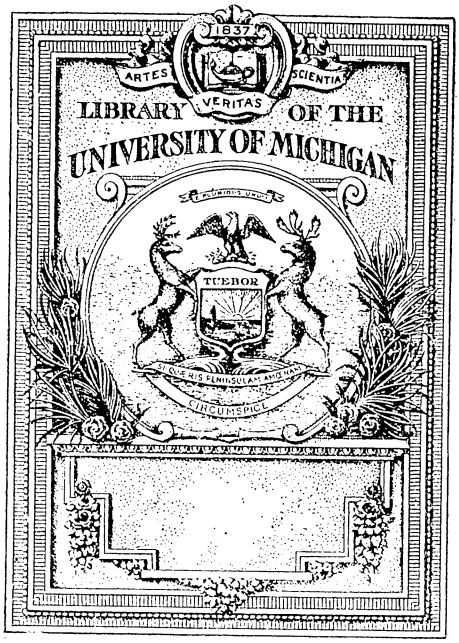
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 381193


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

Hosted by Google

Hosted by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

Hosted by Google

Hosted by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

— TRENTE-TROISIÈME ANNÉE —

DEUXIÈME SÉRIE. T. XXXII

BRUXELLES
P. WEISSENBRUCH, IMPRIMEUR DU ROI
ÉDITEUR
49, RUE DU POINÇON, 49

1901

Hosted by Google

Hosted by Google

OBERMANN [1]

René a eu bien des petits frères ou des petits cousins au commencement du XIXe siècle; il a eu d'innombrables neveux aux environs de 1830; il a eu de nos jours même des arrière-neveux, tels que Leconte de Lisle et M. Pierre Loti. Cela est tout simple, puisque la maladie morale, dont il souffrait et dont son histoire demeure l'expression la plus parfaite, est celle qui s'est appelée depuis la « maladie du siècle », comme si elle existait, au moins en germe, chez chacun de nous. Peu de temps après la publication de *René*, cette maladie se manifestait dans deux œuvres qui méritent toutes deux de n'être pas oubliées : l'une est *Obermann*, l'autre *Adolphe*.

Obermann est une œuvre étrange, affreusement triste, et avant de l'analyser en détail si j'en voulais donner une idée, je dirais : évoquez les régions désolées que le vieil Homère et Virgile ont décrites pour en faire le séjour des morts; évoquez le pays des Cimmériens ou le royaume du Ténare, paysages de deuil, sans limites et sans contours, où les choses n'ont plus de couleur, où règne un demi-jour, crépusculaire pareil à la lumière livide qui éclaire les nuits du Nord; là volent des âmes mortes, des ombres qui flottent dans le vague de l'air, se précisent un instant, puis se fondent et se dissipent ainsi qu'une fumée. C'est dans ce crépuscule que pénètre le

(1) Nous devons à une aimable pensée de M. André Le Breton, professeur de littérature française à l'université de Bordeaux et l'auteur si apprécié de récentes études sur le roman au XVIIe et au XVIIIe siècle, de pouvoir publier ces pages inédites, qu'on retrouvera dans un ouvrage qui va paraître, *le Roman français au dix-neuvième siècle*. Première partie : Avant Balzac.

(N. D. L. R.)

383966

Hosted by Google

lecteur d'*Obermann;* c'est à ces ombres, à ces âmes mortes, que l'âme d'Obermann ressemble.

L'auteur, Etienne de Sénancour, né à Paris en 1770, appartenait à une famille d'origine lorraine. Il eut une enfance maladive et renfermée. A 7 ans, il fut mis en pension chez un curé, à une lieue d'Ermenonville dont les ombrages abritaient les derniers jours de Rousseau et devaient bientôt abriter sa tombe, et l'enfant s'éprit de Rousseau avant même que de connaître ses œuvres. En 1785, il entra au collège de la Marche et y resta quatre ans ; il était déjà grand lecteur des « philosophes », incrédule déjà. Aux jours de vacances, il se promenait dans la forêt de Fontainebleau qu'il a toujours aimée et qu'il a pour ainsi dire découverte. Il y fit un jour une rencontre dont il a parlé dans *Obermann* : celle d'un vieil ouvrier qui s'était retiré là, n'ayant ni biens ni famille, et qui vivait loin des hommes, au fond d'une grotte, insociable, fier et libre ; sur le jeune homme, tout pénétré des leçons de Jean-Jacques, l'impression fut très forte. En 1789, à sa sortie du collège, comme son père voulait le mettre au séminaire de Saint-Sulpice, il se révolta, et, d'accord avec sa mère, prit un parti extrême. Il quitta Paris et les siens pour aller vivre quelque part au loin, en solitaire. Vers le même temps Chateaubriand s'embarquait à Saint-Malo, hanté du même rêve, et s'élançait vers les solitudes du Nouveau-Monde. Le vol de Sénancour était moins puissant : il se contenta d'errer en Suisse, s'éprenant des montagnes et s'essayant au métier de peintre. Une maladie nerveuse vint l'obliger à des soins. Il se logea près de Fribourg, chez une famille noble qui recevait des pensionnaires. Ses hôtes avaient une fille qui s'intéressa vivement à lui, et au point de refuser un mariage dont il était question pour elle ; délicat jusqu'au scrupule, il se crut engagé par ce sacrifice et, bien qu'il ne l'aimât point, bien qu'il lui en coûtât beaucoup de renoncer à sa liberté, il l'épousa. Il n'avait que vingt ans, et dès lors son existence devint misérable. En racontant à la fin d'*Obermann* le mariage de Fonsalbe, il a à peu près raconté le sien qui ne fut pas heureux. Il y avait entre les deux époux de profondes différences de caractère ; en

Hosted by Google

outre, la jeune femme était de santé chétive, et elle mourut bientôt, lui laissant deux enfants. Il était lui-même presque infirme : il avait les bras si faibles qu'il pouvait à peine s'en servir. Pauvre, avec cela : la Révolution le traitait en émigré, et les biens dont il devait hériter lui avaient été ravis. Les grands événements contemporains achevèrent de l'assombrir ; il vécut à l'écart, sans solliciter personne, sans relations, et dans une gêne bien voisine de l'indigence. En 1827, pour un écrit qui contenait des attaques à la religion chrétienne, le gouvernement de la Restauration lui fit un procès : condamné dans un premier jugement, il fut acquitté en appel. Après 1830, il dut à l'estime de Thiers et de Villemain une pension qui lui permit d'attendre plus tranquillement la mort; elle vint le frapper en 1846.

Je sais peu de figures plus voilées, plus effacées, dans l'histoire de notre littérature, et telle doit bien être la figure de l'auteur d'*Obermann*. Sa vie a été faite de luttes sans résultat, de déceptions, de regrets, de résignation muette, et, dans son talent de même que dans sa vie, il y a je ne sais quoi de souffreteux, d'avorté, qui attriste, Il a dit quelque part : « Je n'ai pas rempli ma destination », et le mot n'est que trop vrai. Ses *Rêveries sur la nature primitive de l'homme* (1798), son traité de l'*Amour considéré dans les lois réelles et dans les formes sociales de l'union des deux sexes* (1805), ses *Libres méditations d'un solitaire inconnu* (1818), malgré la hardiesse et la noblesse des idées qu'il y développe, sont des œuvres confuses et médiocres, depuis longtemps oubliées. Seul, *Obermann*, qui date de 1804, a laissé une trace. Ce livre compte parmi ceux qui ont formé la génération de 1830. Au premier moment il avait fait peu de bruit, et n'avait guère été remarqué que de Nodier, Ballanche, Rabbe et Latouche. En 1818, dans le groupe de jeunes gens qui entourait Cousin et Ampère, il rencontrait d'ardentes sympathies. En 1833, Sainte-Beuve, qui déjà lui avait consacré un article dithyrambique, écrivit la préface de la seconde édition, celle peut-être que Fromentin enfant eut entre les mains et qui faisait couler ses larmes. La préface de la troisième édition, publiée en 1840, est de Mme Sand qui, dès ses débuts, s'écriait

Hosted by Google

dans *Lélia* : « Sténio, Sténio, Sténio !... redis-moi les souffrances d'Obermann... Voyons, poète, si tu comprends encore la douleur !... »

***

Obermann est un recueil de lettres écrites par un jeune homme à un de ses amis, ou plutôt c'est une sorte de journal intime découpé en petites tranches, plus simplement encore, c'est la confession de Sénancour. D'action, il n'y en a pas, et on s'aperçoit dès les premières pages qu'il ne peut pas y en avoir.

Quand s'ouvre la correspondance, qui doit se prolonger pendant dix ans, Obermann entre à peine dans sa vingt et unième année, et il vient de prendre une résolution grave. Jaloux de conserver son indépendance, il a quitté la maison de ses parents qui voulaient le contraindre à faire choix d'une profession. « On voulait, écrit-il, que j'eusse un état pour son produit, que j'employasse les facultés de mon être à ce qui choque essentiellement sa nature. » Autant que nous pouvons le deviner à travers ses périphrases, il s'agissait de devenir banquier ou notaire. On voit quelquefois des gens qui passent la frontière parce qu'ils sont notaires : Obermann l'a passée avant d'être notaire et afin de ne pas l'être ; le cas est plus honorable, mais il est bizarre et aurait besoin de nous être un peu plus expliqué. Obermann ne nous dit rien de son passé, de son enfance, de sa jeunesse, du milieu dans lequel il a grandi, et il a tort de ne nous en rien dire. Assez vite, pourtant, il va nous donner ou essayer de nous donner une explication de sa conduite.

Il est fils du XVIII^e^ siècle ; il a hérité de l'esprit critique et négateur du XVIII^e^ siècle. Il est à la fois le disciple de Rousseau et le disciple de Voltaire, de Diderot, des Encyclopédistes. Pour lui, les institutions sociales ne sont qu'iniquités, les croyances sur lesquelles l'âme humaine s'est si longtemps appuyée ne sont que mensonges. Mais il ne s'arrête pas dans ce travail de démolition là où s'étaient arrêtés ses maîtres. Ses maîtres étaient encore des croyants, à leur manière. Voltaire,

Hosted by Google

Diderot et leurs amis croyaient au progrès et se flattaient d'y travailler; ils combattaient pour des réformes, pour l'affranchissement de l'esprit humain. Rousseau lui-même, en haïssant la société, ne haïssait pas la vie; tout bonheur ne lui semblait pas interdit à l'homme; il avait des extases, des ivresses, des enthousiasmes; il chantait, lui aussi, la liberté, et s'il attaquait le mariage, il ne doutait pas de l'amour, et s'il attaquait la religion chrétienne, il affirmait l'immortalité de l'âme et glorifiait Dieu. L'esprit d'analyse a fait chez Obermann de bien plus profonds ravages. Ce que le XVIII^e^ siècle avait laissé debout, sous l'influence de la grande déception de 93, il le jette à terre. Il en est au scepticisme absolu, au pur nihilisme. Noterai-je, à ce propos, que le mot de « nihiliste » est plus ancien qu'il ne semble, qu'il était d'usage courant dès les premières années de la Révolution et se rencontre dans le journal de Peltier, les *Actes des apôtres?* Obermann raille toutes les religions, y compris celle de Jean-Jacques; il ne sait si le ciel est vide ni ce qu'il adviendra du principe pensant dont il sent en lui-même l'existence; il ne croit pas à la science dont le XVIII^e^ siècle avait le culte et l'orgueil, il ne croit pas à l'amour, il ne croit pas à la morale qui s'enseigne : il ne voit autour de lui que poussière et ombres vaines.

Triste personnage, sans doute; personnage moins odieux cependant que pitoyable. Sorte d'Hamlet songeur et débile, ce n'est pas froidement, sèchement, tranquillement qu'il est sceptique. Il regrette tout ce qu'il détruit; tout ce qu'il nie lui était cher. Son âme, qu'il ne peut tuer, proteste et se débat; il cherche où est le devoir, où est la paix, et s'il ne parvient à aucune vérité qui le satisfasse, il ne se console pas de n'y point parvenir, il ne se console pas de se sentir si impuissant. La pensée du suicide lui est venue; il s'est posé le dilemme : être, ou ne pas être? et il n'a pas su le résoudre; devant la mort, comme devant tous les grands problèmes de notre destinée, il est demeuré hésitant, incertain, incapable de conclure. Il vit, mais d'une vie sans but et presque sans réalité, d'une vie qui de plus en plus ressemble à un songe. Après un assez long séjour en Suisse, il a dû rentrer en France pour prendre quel-

Hosted by Google

que soin de ses intérêts. Il en a pris si peu de soin qu'à la fin de la troisième année il ne possède plus rien. Il quitte alors Fontainebleau qui était devenu sa retraite. La sixième année, nous le retrouvons à Lyon : qu'a-t-il fait, que lui est-il arrivé dans l'intervalle? Rien; il a pensé, gémi, rêvé. La huitième année, un petit héritage lui permet de retourner en Suisse. Il séjourne un moment dans le canton de Fribourg; puis il s'y déplaît, et va se fixer dans la vallée de Gruyère où il est bien pour imiter le vieux rat de La Fontaine. Il s'installe, il organise sa vie dans une petite maison qu'il appelle sa *Chartreuse*. Là, il s'efforce d'apaiser, d'user sa sensibilité, de s'engourdir, de s'éteindre. Il a recours à divers moyens qui n'ont rien de très noble, à l'usage immodéré du thé, du vin, et c'est dans cette vie végétative qu'il attend la délivrance, c'est-à-dire la mort.

* * *

« Obermann, a dit Mme Sand, c'est l'élévation morale sans génie. » La définition est plus juste que ne le ferait pressentir ce rapide sommaire d'un livre difficile à résumer nettement et avec suite. Le mal d'Obermann, en effet, n'est point celui d'une âme vulgaire : son mal est le tourment de l'infini dans un cœur qui n'a plus la foi. L'humanité moderne a pu ébranler, ruiner le dogme chrétien : la grande leçon chrétienne d'ironie, la leçon du *Pulvis es* et du *Vanitas vanitatum* subsiste, à jamais gravée en chacun de nous, et l'homme est désormais sans défense contre ce sentiment de son néant que la foi, la foi naïve des anciens âges, lui rendait jadis supportable. Sainte-Beuve assure qu'en 1804 Sénancour ne connaissait pas *René*, et la chose est fort possible; il vivait loin de Paris, en dehors du monde, presque en dehors du réel; des *Observations* qu'il a fait paraître en 1816 sur le *Génie du christianisme*, quatorze ans après la publication de l'ouvrage, semblent bien indiquer qu'il ne s'était pas pressé de le lire, et elles attestent qu'il ne l'aimait guère. Au fond, néanmoins, le mal d'Obermann est celui de René, et il y aurait bien des pages d'*Obermann* à citer, il y en aurait vingt, il y en aurait cinquante, où nous retrouverions les deux thèmes essentiels de *René* :

Hosted by Google

J'offris successivement à mon cœur ce que les hommes cherchent dans les divers états qu'ils embrassent. Je voulus même embellir, par le prestige de l'imagination, ces objets multipliés qu'ils proposent à leurs passions, et la fin chimérique à laquelle ils consacrent leurs années. Je le voulais, je ne le pus pas. Pourquoi la terre est-elle ainsi désenchantée à mes yeux? Je ne connais pas la satiété, je trouve partout le vide. (*Lettre première.*)

Ma situation est douce, et je mène une triste vie. Je suis ici on ne peut mieux : libre, tranquille, bien portant, sans affaires, indifférent sur l'avenir dont je n'attends rien, et perdant sans peine le passé dont je n'ai pas joui. Mais il est en moi une inquiétude qui ne me quittera pas; c'est un besoin que je ne connais pas, qui me commande, qui m'absorbe, qui m'emporte au delà des êtres périssables... Vous vous trompez, et je m'étais trompé moi-même : ce n'est pas le besoin d'aimer. Il y a une distance bien grande du vide de mon cœur à l'amour qu'il a tant désiré; mais il y a l'infini entre ce que je suis et ce que j'ai besoin d'être. L'amour est immense, il n'est pas infini. Je ne veux point jouir; je veux espérer, je voudrais savoir! Il me faut des illusions sans bornes, qui s'éloignent pour me tromper toujours. Que m'importe ce qui peut finir? L'heure qui arrivera dans soixante années est là près de moi. Je n'aime point ce qui se prépare, s'approche, arrive, et n'est plus. Je veux un bien, un rêve, une espérance enfin qui soit toujours devant moi, au delà de moi, plus grande que mon attente elle-même, plus grande que ce qui passe. (*Lettre XVIII.*)

Il était minuit, la lune avait passé; le lac semblait agité; les cieux étaient transparents, la nuit profonde et belle. Il y avait de l'incertitude sur la terre. On entendit frémir les bouleaux, et des feuilles de peuplier tombèrent; les pins rendirent des murmures sauvages; des sons romantiques descendaient de la montagne; de grosses vagues roulaient sur la grève. Alors, l'orfraie se mit à gémir sous les roches caverneuses, et quand elle cessa, les vagues étaient affaiblies, le silence fut austère.

Le rossignol plaça de loin en loin, dans la paix inquiète, cet accent solitaire, unique et répété, ce chant des nuits heureuses, sublime expression d'une mélodie primitive : indicible élan d'amour et de douleur; voluptueux comme le besoin qui me consume; simple, mystérieux, immense comme le cœur qui aime.

Abandonné dans une sorte de repos funèbre au balancement mesuré de ces ondes pâles, muettes, à jamais mobiles, je me pénétrai de leur mouvement toujours lent et toujours le même, de cette paix durable, de ces sons isolés dans le long silence. La nature me sembla trop belle, et les eaux, et la

Hosted by Google

terre, et la nuit trop faciles, trop heureuses: la paisible harmonie des choses fut sévère à mon cœur agité. Je songeai au printemps du monde périssable et au printemps de ma vie. Je vis ces années qui passent, tristes et stériles, de l'éternité future dans l'éternité perdue. Je vis ce présent, toujours vain et jamais possédé, détacher du vague avenir sa chaîne indéfinie; approcher ma mort enfin visible, traîner dans la nuit les fantômes de mes jours, les atténuer, les dissiper, atteindre la dernière ombre, dévorer aussi froidement ce jour après lequel il n'en sera plus, et fermer l'abîme muet.

Comme si tous les hommes n'avaient point passé et tous passé en vain! Comme si la vie était réelle, et existante essentiellement! Comme si la perception de l'univers était l'idée d'un être positif, et le moi de l'homme quelque autre chose que l'expression accidentelle d'un alliage éphémère! Que veux-je? Que suis-je? Que demander à la nature?... Rien n'est possédé comme il est conçu; rien n'est connu comme il existe. Nous voyons les rapports, et non les essences : nous n'usons pas des choses, mais de leurs images. Cette nature cherchée au dehors et impénétrable dans nous est partout ténébreuse. *Je sens* est le seul mot de l'homme qui ne veut que des vérités. Et ce qui fait la certitude de mon être en est aussi le supplice. Je sens, j'existe pour me consumer en désirs indomptables, pour m'abreuver de la séduction d'un monde fantastique, pour rester atterré de sa voluptueuse erreur. (*Lettre LXIII.*)

Désillusion et « désirs indomptables », voilà bien René. Seulement, il faut ajouter un petit mot qui suffit à mettre une grande différence entre Obermann et René : Obermann est un René à qui manque le génie. De là, en un certain sens, l'intérêt qu'il peut nous inspirer; de là aussi ce qui nous déplaît ou nous choque en lui.

Parce que le génie lui manque, son mal est infiniment plus aigu que celui de René. Nous ne pouvons nous y tromper en écoutant René : René souffre; mais il y a dans l'expression de sa souffrance quelque chose de si beau, de si noble, de si fastueux même, que nous nous sentons rassurés. En lui nous reconnaissons le grand poète, le grand artiste, à qui a été donné le sens de la parfaite beauté. Nous remarquons que lorsqu'il évoque le souvenir des grands hommes et qu'il s'écrie sur leur tombe : « Vanité des vanités! » il s'attendrit en parlant de ceux d'entre eux qui furent des poètes : « Ces chantres, dit-il, sont de race divine, ils possèdent le seul talent dont le

Hosted by Google

Ciel ait fait présent à la terre. Leur vie est à la fois naïve et sublime; ils célèbrent les dieux avec une bouche d'or, et sont les plus simples des hommes; ils causent comme des immortels, ou comme de petits enfants; ils expliquent les lois de l'univers, et ne peuvent comprendre les affaires les plus innocentes de la vie; ils ont des idées merveilleuses de la mort, et meurent sans s'en apercevoir, comme des nouveau-nés. » René peut parler d'eux ainsi : il est de leur famille, et nous prévoyons bien qu'un jour, loin de mourir obscurément chez les Natchez, il remplira le monde de son nom. Le génie de Chateaubriand a été pour lui source de joie et source d'énergie, quelle que fût d'ailleurs la sincérité de sa tristesse. Il lui a dû d'ineffables jouissances : il lui a dû celle de sentir largement et pleinement la beauté des choses, la beauté de la nature. Et puis, quelles fêtes il se donnait à lui-même, ayant le pouvoir d'évoquer devant lui, au gré de son caprice, les plus grandioses visions du passé! Quand on peut écrire *le Génie du christianisme, l'Itinéraire, les Martyrs,* on n'est jamais complètement et irrémédiablement malheureux. Et ceci est vrai de tous les grands artistes. Il y a dans l'histoire de l'art un bien frappant symbole, c'est la surdité dont Beethoven a été frappé vers l'âge de 35 ans et qui n'a pas mis fin à sa carrière. Elle n'est pas seulement le plus étrange des paradoxes, — car il est paradoxal que les dernières *Symphonies, Egmont, Fidélio,* les *Quatuors* et tant d'autres chants immortels soient l'œuvre d'un sourd : elle est un symbole et un symbole admirable. Il semble que la Nature ait dit à Beethoven : « Tu n'as plus besoin d'entendre. Pour d'autres seront mes harmonies, le murmure du vent dans les feuilles, le chant des oiseaux ou le chant de la vague. Il vaut même mieux que tu n'entendes plus : les bruits de la vie sont lourds et discordants. Dans ton cerveau, dans ton cœur, tu entendras des concerts qu'aucune oreille n'a entendus. Quel besoin que tu écoutes les voix du printemps? En toi chante la *Symphonie pastorale.* Quel besoin que tu écoutes des paroles d'amour? En toi chantent la *Sonate pathétique* et la *Sonate en ut dièze mineur...* » Eh bien! il en est ainsi de tous les grands artistes, et c'est

Hosted by Google

pourquoi ils ne devraient pas se plaindre, c'est pourquoi Berlioz, par exemple, a eu tort de tant maugréer dans ses *Mémoires* et de tant accuser la vie : tous, ils ont en eux une source intarissable de bonheur et de volupté. Et pour en revenir à René, à Chateaubriand, je dis même que son génie a été pour lui un principe d'énergie. C'est son sens si juste et si fort de la beauté qui l'a ramené à la religion, le *Génie du christianisme* en est la preuve; c'est lui qui explique sa conduite et la grande allure de toute sa vie. De sa vie Chateaubriand a voulu faire un poème, et il y a réussi.

Obermann n'a pas les mêmes joies, il n'a pas les mêmes forces. Le génie lui fait défaut; il n'est rien qu'un homme, une âme élevée, mais dépourvue de la grande imagination qui sait tout embellir, et ce mal que domine René, il y succombe. Combien leur attitude est différente! René promène sur toutes choses un regard dédaigneux et hautain; il jette le défi aux orages qui passent, il s'enivre de leur fracas et de leurs éclairs; debout sur le tillac d'un vaisseau ou debout sur les ruines des antiques cités, les cheveux au vent, les bras croisés, il semble prendre en pitié la colère des éléments et les folles agitations du monde : car l'infini qui le tourmente est en lui, dans ce cœur trop puissant et trop grand que rien ici-bas ne saurait contenter. L'infini qui tourmente Obermann, Obermann le sent hors de lui, et il en est accablé. La vie, qui n'était pas assez vaste pour contenir René, est trop vaste et trop obscure pour ne pas épouvanter Obermann. Devant elle, il a conscience de toute sa faiblesse et, tandis que René symbolisait nos plus sublimes rêveries, il symbolise notre impuissance; tandis que René dédaignait d'agir, il a peur de vivre.

Oh! la pauvre âme peureuse, la pauvre âme de vaincu, qui ne cherche qu'à se dérober, qui craint la lumière et le bruit et dont il ne faut s'approcher qu'à petits pas étouffés, comme on approche du lit d'un malade! Malade, oui, certes, Obermann l'est beaucoup plus que René; il l'est au sens propre et sans métaphore. Les grands spectacles qui apaisaient René lui font mal; le soleil, l'azur de l'été l'importunent et le blessent : « Les beaux jours me sont inutiles, les douces nuits me sont

Hosted by Google

cruelles... Nature impénétrable! ta splendeur m'accable et tes bienfaits me consument. Que sont pour moi ces longs jours? Leur lumière commence trop tôt, leur brûlant midi m'épuise et la navrante harmonie de leurs soirées célestes fatigue les cendres de mon cœur. » Il aime la montagne, qui représente à ses yeux la force et la durée ou, selon le mot qui lui est cher, la « permanence »; mais elle l'écrase, elle lui rappelle qu'il n'est lui-même qu'une ombre fugitive, et il verse des larmes « quand la lune monte au-dessus du Vélan. » L'automne, un ciel gris, des horizons bornés lui conviennent davantage; la saison « où tout paraît finir » est celle qu'il préfère; il se plaît « à marcher sur les feuilles tombées ». Dans la forêt de Fontainebleau, sans autre occupation que de se promener lentement au point du jour, d'écouter au loin un cerf qui brame et de contempler « les collines de bruyères fumantes sous les premiers feux du jour », il était presque heureux : « J'aimais les fondrières, les vallons obscurs, les bois épais..., ces sables mobiles dont nul pas d'homme ne marquait l'aride surface sillonnée çà et là par la trace inquiète de la biche ou du lièvre en fuite. Quand j'entendais un écureuil, quand je faisais partir un daim, je m'arrêtais, j'étais mieux et, pour un moment, je ne cherchais plus rien. C'est à cette époque que je remarquai le bouleau, arbre solitaire qui m'attristait déjà et que, depuis, je ne rencontre jamais sans plaisir. » Il y a ainsi quelques beaux paysages, paysages alpestres ou sous bois, épars dans ses lettres; ils ne sont pas très nombreux. En général, il formule péniblement et gauchement ses plus vives, ses plus sincères impressions. Il écrit au retour de sa promenade : « Ne soyez pas surpris que je n'aie rien à vous dire après avoir eu, pendant plus de six heures, des sensations et des idées que ma vie entière ne ramènera peut-être pas », ou bien : « Peut-être nul homme n'a-t-il éprouvé tout ce que j'ai senti », et ce qu'il a senti lui reste sur le cœur, ce qu'il a senti l'étouffe, au lieu de s'épancher en strophes harmonieuses et en splendides images.

Les pages qui nous le montrent au dernier terme de sa maladie sont les plus originales. Un passe-temps, à Rome, était d'assister à l'agonie d'une murène et d'admirer les cou-

Hosted by Google

leurs changeantes dont elle se revêtait en mourant : les dernières lettres d'Obermann nous offrent un passe-temps du même genre. Nous y assistons à un lent et curieux travail de décomposition, à la liquéfaction d'une âme. Il est dans l'état de sensibilité morbide que la médecine appelle, je crois, « hyperesthésie », et il n'aspire plus qu'au non-être, au nirvana. Les gens du pays, en le voyant passer la plus grande partie de ses journées et de ses nuits dans un bateau que les petites vagues du lac bercent régulièrement, le prennent pour un Anglais qui a le spleen ; ils lui disent « Milord », et chuchotent entre eux qu'il a la tête un peu dérangée. Ils n'ont pas tout à fait tort. Il a maintenant les sensations subtiles et les goûts bizarres d'un poète décadent. Les couleurs et les parfums ont pour lui une valeur symbolique qu'il s'ingénie à interpréter, et « ce serait assez de la jonquille ou du jasmin pour lui faire dire que, tels que nous sommes, nous pourrions séjourner dans un monde meilleur » ; toutefois, ses fleurs de prédilection sont « le barbeau des champs et la pâquerette » qui en disent, suivant lui, plus qu'il ne semble. En musique, les chants qu'il goûte le plus sont ceux « dont il ne comprend point les paroles ». La nuit, il ne peut supporter un flambeau allumé dans sa chambre ; en revanche, les jours où il fait beau temps, il tire les volets, allume la lampe et reste enfermé avec son ami Fonsalve, qui est venu lui tenir compagnie. Le Des Esseintes de M. Huysmans, dont l'ambition était de vivre « à rebours », n'eût pas trouvé mieux ; mais l'ambition d'Obermann n'est pas de se singulariser, elle est de perdre la notion de la réalité, de « n'avoir plus que le songe de son existence ». Un profil de femme s'est dessiné vaguement dans l'ombre où il végète, une sœur de Fonsalve, douce, tendre, malheureuse : il l'a vue, il a frissonné, puis il s'est écarté ; il ne veut pas aimer, il ne veut pas exister, et déjà le doux profil entrevu s'efface de sa mémoire. Si Fonsalve lui parle de voyager, il ne lui fait pas « d'autre réponse que de mettre ses pantoufles, de l'entraîner dans la pièce du déjeuner, de fermer la fenêtre et de se promener avec lui à pas comptés, sur le tapis, auprès du guéridon où fume la bouilloire ». Voyager !... à quoi bon, mon

Hosted by Google

Dieu? » Encore quelques étés et quelques hivers et votre ami, le grand voyageur, sera un peu de cendre humaine. » A force de se répéter que tout passe et que tout meurt, à force de mâcher par avance sa propre cendre, il s'est rendu presque semblable à un mort. Aux hommes de son temps que tourmentait l'infini, Pascal disait : « Prenez de l'eau bénite, cela vous abêtira. » Obermann ne prend pas d'eau bénite, mais il se propose de mesurer l'eau qui tombera dans son jardin « pendant dix années », et l'effet peut être le même.

Il en coûte de le railler. Sa plainte sourde, continue, monotone, chant de bestiole qui rampe le soir dans l'herbe, n'est pas sans douceur, et par instants elle touche. Par instants, nous le sentons tout près de nous, plus près que le divin René; il est comme nous une créature faible et impuissante, à qui l'énigme de la vie demeure insoluble, et il serait juste de le plaindre d'autant plus qu'il est moins habile à dire ce qu'il souffre, de le chérir d'autant plus qu'il y a moins d'art et de faste dans son deuil. Mais non; instinctivement, malgré nous, nos compassions et nos tendresses vont aux grands musiciens de la douleur, et ce que nous ne reprochions pas à René, voici que nous le reprochons amèrement à son parent pauvre, à cet Obermann plus malheureux et plus malade que lui.

Parce que le génie lui manque, en effet, le mal de René apparaît chez lui dépouillé de tout son prestige, et ce qui s'y mêle d'égoïsme se voit trop clairement. Il se trompe en croyant ne rien aimer : il s'aime, et il n'aime, il ne regarde, il n'entend que lui. Était-ce aussi le cas de René? Il se pourrait, mais nous ne songions pas à nous en plaindre, et à peine même nous en apercevions-nous; car René est beau, sa parole est ravissante, et il ensorcelle ceux qui l'écoutent. Avec Obermann, le charme se dissipe, et au ravissement succède l'agacement. Sa personnalité est à la fois encombrante et mesquine. Il ne nous fait grâce d'aucune de ses petites opinions, d'aucune des petites idées qui lui passent par la tête. Il a dans l'esprit un côté raisonneur, un côté XVIII^e^ siècle, qui est des plus déplaisants; il raisonne et pérore avec aigreur *de omni re scibili*, sur les femmes qui ne s'occupent que de leur ménage,

Hosted by Google

sur l'humeur envieuse des gens de lettres, sur la vanité des laquais de bonne maison, sur les modes, sur la forme des robes, sur l'inutilité ou le danger des corsets, etc. L'étalage du moi, si exempt de petitesse chez Chateaubriand, devient presque risible chez Obermann : il nous apprend qu'il va manger des truites à son dîner, qu'il a pris une berline de remise, qu'il a rêvé un numéro de loterie avec lequel il eût gagné, qu'il dort l'après-midi au coin du feu, et que dans son lit, le matin, il somnole couché « sur l'estomac ». Il y a pis, d'autres aveux lui échappent : il avoue que la vue d'un mendiant estropié le met en fuite ; dans la forêt de Fontainebleau, il appréciait « l'avantage assez grand de n'avoir jamais de boue, et celui non moins rare de voir peu de misère » ; la misère d'autrui l'incommode, il s'isole afin d'en éviter le contact, et il rentre dans sa maisonnette d'ermite en soupirant : « Je m'ennuie. »

La réponse serait trop facile, et ici sa figure ne cesse pas seulement de nous intéresser, elle cesse d'être réelle. Toutes ses tirades sur l'inutilité de l'effort ne suffisent pas à expliquer la morne immobilité à laquelle il se condamne et dans laquelle il se morfond. L'action ne fût-elle rien de plus qu'un « divertissement », c'en est un qui a son prix et dont il ne peut lui-même ignorer le prix, puisque, de son propre aveu, les seuls moments où il ne se soit pas ennuyé sont ceux où il a fait une dépense d'énergie. Cela ne lui est pas arrivé souvent, cela lui est arrivé deux fois : un jour, chez des amis, il a travaillé à la vendange, et le soir, après avoir vaillamment traîné la brouette, il était tout ragaillardi ; un autre jour, il a grimpé seul, par un très mauvais temps, jusqu'à l'hospice du Grand Saint-Bernard, et dans la lutte qu'il a eu à soutenir contre les rafales de neige, contre le froid, contre la mort, il a goûté une ivresse qu'il ne connaissait pas. Dès lors, s'il est plus que fâcheux que l'idée ne lui vienne pas d'agir pour les autres, il est inexplicable qu'il n'agisse même pas pour son propre compte, et qu'il passe son temps à gémir : « Je voudrais avoir un métier, » alors que rien ne l'empêche d'en prendre un.

***

L'explication est, je crois, qu'en se confessant dans *Ober-*

Hosted by Google

mann Sénancour n'a pas eu le courage d'aller jusqu'au bout de sa confession. Ses « Notes intimes » écrites pour lui seul et qu'après sa mort sa fille a permis à Sainte-Beuve de publier, sont plus claires. Il y répète sous une forme concise ce qu'il avait dit dans *Obermann*, qu'en vain il a cherché la vérité : « De bonne heure, j'ai demandé aux hommes quelle loi il fallait suivre, quelle félicité on pouvait attendre au milieu d'eux, et à quelles perfections les avaient conduits quarante siècles de travaux : ce qu'ils me répondirent me parut étrange; ne sachant que penser de tout le mouvement qu'ils se donnent, j'aime mieux livrer mes jours au silence et achever dans une retraite ignorée le songe incompréhensible. » Mais à ces raisons abstraites et philosophiques de son découragement, il en joint d'autres plus positives et qui désarment. Il parle de sa pauvreté et de l'infirmité qui le privait de l'usage de ses bras : « J'ai erré toujours inquiet, toujours surchargé d'embarras, sans avoir jamais eu, avec quelque apparence de durée, ni le cabinet commode et solitaire qui m'aurait été indispensable, ni la terre sauvage où je me serais plu, ni la terre frugale qui m'aurait contenté, j'ai vu tomber père, mère, femme et fortune. J'ai été séparé de mes amis; je n'ai pu conduire les premières années de mes enfants .. Celui qui ne verrait dans la pauvreté, dans la ruine, que l'effet direct de la privation d'argent et ne ferait, par exemple, que comparer le dîner que l'on fait avec seize sous au dîner que l'on fait avec seize francs, n'aurait aucune idée du malheur; car la non-dépense est le moindre mal de la pauvreté. Il en est ainsi de la privation des bras; cette faiblesse a bien d'autres effets que d'empêcher de faire certains mouvements ou de rendre difficiles ou embarrassantes les moindres actions de la vie commune, ce qui serait déjà un mal bien triste par sa continuité; cette faiblesse ôte toute confiance dans l'avenir, entrave la vie entière, borne toute perspective, assujettit à cent besoins qu'on eût méprisés et, à la place d'un rôle d'homme, vous jette dans une dépendance aussi grande que celle des femmes. Que différente eût été ma vie sans cette faiblesse des membres! Que je serais autre, si des bras d'homme me permettaient d'entreprendre

Hosted by Google

indifféremment tout ce qu'un homme de bien peut faire ! Il eût été impossible alors que je traînasse une vie ridicule, mon mariage n'eût pas eu lieu, et même à toute époque j'eusse pu changer les choses. J'eusse été, je suppose, en Égypte, et là, à moins que je n'eusse été intime avec le général en chef, autrement (*sic*) je me serais jeté parmi les Arabes, dans le Saïd... »

Voilà le véritable Obermann, celui qui a vécu, et il a droit à la plus tendre pitié. Mais, à moins de le connaître, je crains qu'il ne nous soit bien difficile de nous intéresser à l'autre, à celui du roman, bien difficile même de le comprendre. Nous ne voyons pas pourquoi il n'entreprend rien « de ce qu'un homme de bien peut faire » ; son inaction égoïste nous semble sans excuse, et nous nous impatientons de le voir cultiver ses chagrins comme on élève des vers à soie. Prétendre, ainsi qu'il le fait, que la vraie dignité de l'homme consiste à méditer éternellement le problème de sa destinée, à se convaincre qu'il ne sait et ne peut rien, et à demeurer dans un muet accablement jusqu'à la fin du « songe incompréhensible », est un sophisme dont nous ne sommes plus dupes. Certes, le mal de René, le mal d'Obermann n'était pas sans grandeur : Chateaubriand et même Sénancour réagissaient contre le bas matérialisme du XVIII^e^ siècle, et que le premier se crût plus chrétien ou le second plus « philosophe » qu'ils ne l'étaient réellement, peu importe : tous deux ont contribué à réveiller dans les âmes de nobles et hautes inquiétudes, et à leur rendre le sens de l'inconnaissable, c'est-à-dire du divin. Il faut les en louer. Mais après eux un pas restait à faire ; après avoir senti le mystère qui nous enveloppe et le néant des joies humaines, il restait à en déduire de nouvelles raisons de nous serrer les uns contre les autres, de nous aider, de nous aimer les uns les autres ; après avoir retrouvé Dieu, il restait, si je puis parler ainsi, à retrouver les hommes. C'est ce qui est arrivé un peu plus tard, à mesure que s'éloignait le cauchemar de 93 et que la prostration se dissipait. A partir de 1830, l'idée de devoir, l'esprit d'amour et de fraternité sont venus élargir et féconder dans le cœur de nos poètes et de nos romanciers la mélancolie de

Hosted by Google

René et d'Obermann. Vigny a pu s'écrier de même que Sénancour :

Seul le silence est grand, tout le reste est faiblesse,

mais Vigny a écrit *Grandeur et servitude*, Vigny a écrit *Eloa*. Lamartine et Hugo ont pu pleurer sur eux-mêmes, écrire les *Méditations* et la *Tristesse d'Olympio*, mais ils ont vécu avec leur siècle, ils ont pris part à ses luttes, ils se sont penchés vers tous ceux qui souffrent, et Lamartine nous a montré le vieux curé de Valneige entouré des enfants qu'il instruit ou des pauvres qu'il console, et Hugo est l'auteur des *Pauvres gens*, de *Melancholia*, des *Misérables*, Hugo a créé Myriel. Jocelyn! Myriel! Hélas! on était encore bien loin, en 1804, de ces créations évangéliques et consolantes! Ce qui vint après *Obermann*, ce fut *Adolphe*.

ANDRÉ LE BRETON.

Hosted by Google

L'AÏEUL[1]

IV

Depuis le jour de sa première communion, Aline n'avait plus été aussi affairée et aussi joyeuse. Pour la première fois, Léopold allait entrer dans son modeste logis. Après bien des hésitations, le jeune homme avait consenti à faire cette visite qui l'engageait dans des liens presque officiels de fiançailles. A 4 heures, son service terminé, il viendrait partager le goûter de la famille. Aussi, depuis le matin, Aline écurait, époussetait, frottait, nettoyait, remuait les meubles, tâchait de donner à tout un petit air de fête. Dans la cuisine, le poêle de fonte avançait une panse luisante au-dessus d'ornements naïfs que du sable blanc dessinait sur le carreau. La table avait été lavée à grande savonnée. La vaisselle de fer-blanc étincelait sur le dressoir. Par la fenêtre, on voyait le jardin minuscule, une motte de gazon et deux massifs de rosiers, propre et net comme une place de village un jour de procession.

Vers 3 heures, Aline était prête et attendait. Elle avait mis sa plus belle robe, des pendants d'oreille en strass, une broche de cuivre doré, et ses cheveux, ses beaux cheveux blonds abondants, coiffés avec un soin particulier, s'étageaient en rouleaux sur sa tête. Son émotion la transfigurait, la rendait plus jolie.

Vingt fois, elle alla sur le seuil voir s'il n'arrivait pas encore. Maman Couzet la suivait des yeux partout avec

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* du 15 avril 1901.

Hosted by Google

un sourire triste. Elle aussi s'était faite belle. Dans ses vêtements noirs, sous son bonnet de dentelles orné de nœuds violets, elle était agréable à regarder comme un beau soir d'automne. Assise dans la cuisine, près de la fenêtre, elle laissait ses mains fatiguées se reposer sur l'étoffe de son tablier. Un peu de lumière se jouait sur son visage tranquille, en accusait les rides profondes, s'attardait autour des douces lèvres tremblantes qui paraissaient toujours en prières. Et son immobilité résignée, à côté de l'agitation fébrile de sa fille, disait clairement sa retraite de la vie. Désormais, elle serait toujours ainsi, silencieuse, attendant que des événements qu'elle ne guiderait plus lui dictassent ses derniers devoirs.

Aline, tout à coup, arriva en courant :

« Le voilà, maman! cria-t-elle, le voilà! »

Quelle explosion! On eût dit que l'apparition de Léopold n'était pas attendue, n'était pas promise. Et, de fait, la jeune fille croyait vivre en rêve, tant toutes ces choses s'étaient rapidement produites et comme par un miracle inespéré.

Léopold fit une bonne entrée, en garçon qui sait se tenir. Sans nul embarras, il s'inclina devant maman Couzet, s'informa de sa santé, la remercia de l'honneur qu'elle lui faisait en le recevant chez elle. Puis il démasqua un superbe bouquet de roses qu'il cachait derrière lui et l'offrit à Aline avec un sourire. Décidément, il était charmant.

Déjà conquise, la vieille s'empressa de lui avancer une chaise. Il s'assit en face de la fenêtre, en pleine lumière, et les deux femmes purent admirer à loisir la délicieuse cravate qu'il portait ce jour-là. Tout de suite, il se mit à son aise, raconta des anecdotes de bureau, les fit rire avec une histoire d'almanach qu'il donna comme scrupuleusement vraie et arrivée à la gare le jour même. Une paysanne s'était présentée au guichet et avait demandé un billet pour Namur. « Aller et retour? » avait crié l'employé. « Qu'est-ce que ça peut vous faire? aurait riposté

Hosted by Google

la brave femme. En voilà des malhonnêtes, qui interrogent les gens ! » L'histoire eut du succès. Aline riait de tout son cœur. Maman Couzet, tout en moulant le café, se déridait aussi. Et, peu à peu, dans la bonne odeur des graines broyées, une familiarité déjà s'établissait entre ces trois êtres, la communion des âmes simples qui mettent toute leur volonté à bien s'entendre. Aline apporta un pain à corinthes. Des tasses à fleurs furent rangées, que le café fumant emplit aussitôt.

« A table, monsieur Stevens, dit la mère. Et sans façon, n'est-ce pas ? Faites comme chez vous !

— Oh ! chez moi, c'est si loin ! » murmura le jeune homme.

On respecta sa mélancolie qui le rendait plus intéressant encore. D'ailleurs, il fit preuve d'appétit, déclara qu'il aimait beaucoup le gâteau, et laissa, sans résistance, remplir plusieurs fois sa tasse.

« Votre café est exquis, madame ! » répétait-il.

Aline oubliait de manger pour le regarder. Il avait des manières si distinguées... Pour sucrer son café, il plongeait délicatement deux doigts dans le sucrier, et sa bague à gros châton lançait un éclair. Puis il maniait avec douceur la petite cuiller et remuait longuement le breuvage. Sa main gauche, qu'il reposait sur la table, était blanche et grasse, bien soignée. Une manchette éclatante la recouvrait à moitié. Et tout lui-même enfin, son costume de cheviott bleue, son pince-nez, ses moustaches, ses cheveux coiffés en brosse et dont pas un ne dépassait les autres, tout cela charmait la jeune fille. De plus en plus, elle s'humiliait devant lui, s'étonnait qu'il fût là, à cette table, et qu'il y fût pour elle. Son bonheur lui paraissait si grand qu'elle en avait peur, et que pleurer lui eût été doux, doux comme une pluie d'été sur des fleurs altérées.

Cependant, maman Couzet observait le jeune homme. Elle étudiait les lignes de son visage et, avec son expérience de vieille qui a vu et jugé tant de gens déjà, elle s'attachait à deviner le caractère sous cette physionomie.

Hosted by Google

Le garçon n'était pas méchant : il n'avait ni des lèvres minces ni des narines pincées. Était-il sournois? Elle examina les yeux, y fixa les siens, tâcha d'attirer le regard du causeur. Le regard n'était ni franc, ni fuyant, mais sa mobilité inquiétait. Peut-être savait-il dissimuler, et cela était un grand défaut. Pourtant, l'examen général ne lui fut pas défavorable.

« Aline aurait pu choisir plus mál, » pensa la vieille.

Cependant, le soir venait. La douceur des ombres noyait la petite cuisine. Appuyée contre le dossier de sa chaise, Aline portait en elle un cœur lourd qui demandait à s'épancher dans les larmes. Léopold ne parlait plus. Il était pris, lui aussi, par le charme du crépuscule. Alors, maman Couzet, bonne jusqu'au bout, feignit de chercher quelque chose et quitta la chambre. Ils furent seuls pour la première fois. Et nul ne bougea, ne fit un mouvement, ne dit une parole. Mais cette solitude les fiança mieux qu'un geste, qu'une promesse ou un baiser.

Maman Couzet revint, portant la lampe. La lumière crue rompit la communion. Alors Léopold se leva et prit congé :

« Je ne prolongerai pas davantage ma visite, madame, dit-il. Il me reste à vous remercier de votre charmant accueil.

— Cela n'en vaut pas la peine, répondit la vieille. Et maintenant que vous connaissez la maison, je vous y verrai toujours avec plaisir.

— J'accepte votre invitation, madame, reprit le jeune homme, et je me permettrai d'en profiter souvent. »

Il partit et Aline le suivit jusqu'au seuil. La route était sombre, personne ne passait. Léopold prit la petite main qu'on lui tendait et y appuya longuement les lèvres.

« Au revoir », dit-il.

Quand il eut disparu dans l'auberge, Aline, éblouie, rentra avec la brûlure délicieuse de ce premier baiser sur les doigts.

Et puis, ce fut la joie des fiançailles, le temps heureux où l'on ne se sent pas vivre, tant la vie est légère, heu-

Hosted by Google

reuse, paisible. Sous l'œil bienveillant de maman Couzet, les jeunes gens goûtaient les plaisirs délicieux d'une intimité sans cesse accrue. On n'avait pas encore parlé du mariage, mais c'était là une chose entendue. Dans le peuple, on ne fait pas tant de cérémonie. Quand un jeune homme fréquente assidûment une maison où il y a une jeune fille, c'est pour le bon motif qu'il y vient. Il n'est pas nécessaire qu'il se gante de clair et présente solennellement une demande et des intentions que sa conduite suppose. Aline et Léopold se marieraient à la saison prochaine. Ainsi l'avait décidé la maman, et ce serait ainsi.

Le dimanche, maintenant, les deux femmes avaient un cavalier pour les accompagner dans leurs promenades. Protégées et guidées, elles risquaient des excursions plus longues. Par les routes blanches et montueuses, on gagnait un vallon plein de fleurs où coulait le plus exquis des ruisseaux. Sous les branches, l'air était tiède. Des campanules violettes en abondance fleurissaient à côté des dernières anémones. La fleur de l'ail poussait son haleine forte dans le bouquet varié des senteurs végétales. Parfois, derrière une haie, toute une prairie était jonchée de foin coupé dont le parfum alanguissait les sens et rapprochait les tendresses. Aline et Léopold, se tenant par le bras, marchaient en avant. Maman Couzet cueillait des fleurs et les suivait. Il y avait, autour d'eux, un si grand silence qu'aucun des trois ne parlait. Quand, tout à coup, ils rencontraient le ruisseau, ils s'asseyaient tous sur la mousse. C'étaient des après-midi charmants où ces âmes simples trouvaient, dans l'émotion de leurs cœurs, la puissance de comprendre et d'aimer la beauté de la nature.

Pour parler d'amour, il faut un esprit subtil. Il y a très peu d'amoureux au monde qui sachent parler d'amour. Aline et Léopold n'étaient point de ceux-là. Leurs conversations ne se perdaient point dans l'analyse de leurs sentiments. Ils se contentaient de se raconter l'un à l'autre des souvenirs d'enfance.

Hosted by Google

« Quand j'étais chez les sœurs, disait Aline, j'étais une petite fille très méchante. Jamais je ne faisais attention aux leçons. Je dormais derrière mes livres quand la maîtresse expliquait la grammaire. Mais je me réveillais à la leçon de géographie, parce que la sœur, au moyen d'une longue baguette, désignait sur une carte murale les villes et les fleuves dont le livre parlait. Alors, moi, je prenais une règle et, sur le mur, j'imitais pour amuser les élèves, les gestes de la maîtresse. Oh! nous riions comme des folles. Puis, j'étais punie, je boudais, et l'on me mettait à la porte. Un jour, écoute bien, tu vas rire! j'étais encore dans la toute petite classe. Il faisait si chaud que la sœur nous avait permis de dormir. Elle-même, la brave femme, s'était mise à ronfler comme une toupie. Moi, je ne dormais pas, et le sommeil des autres m'agaçait. Doucement, j'allai prendre l'éponge qui servait à nettoyer le tableau, je la trempai dans le bassin de la fontaine, puis je vins la presser sournoisement dans le cou de toutes les élèves. Ce fut ma plus belle équipée...

— Elle ne vous raconte pas tout, interrompait maman Couzet, que ces souvenirs égayaient. Elle était aussi jalouse, en ce temps-là. Quand ses amies avaient de nouveaux rubans dans leurs cheveux, elle les leur arrachait, la mauvaise! Un jour, une sœur dut me la renvoyer parce qu'elle avait coupé la tresse d'une de ses compagnes. Son père grondait, puis riait. C'était un diable, vous dis-je, un vrai diable, que cette enfant! »

Et la bonne vieille essuyait une larme que toutes ces évocations du passé lointain amenaient à ses yeux.

Léopold, à son tour, remontait aux jours évanouis. Il racontait des farces de collège. Lui, avait fait ses études chez des prêtres. Aline connaissait leurs noms, s'intéressait à tous ces maîtres qui avaient passé avant elle dans la vie de son fiancé. Il y avait surtout un M. Beuglaert, professeur de mathématiques, pauvre homme que ses élèves prenaient pour jouet. Dieu! ce qu'ils lui en avaient fait voir! Sur ce sujet, Léopold était intarissable.

Hosted by Google

Il imitait avec bonheur les gestes et l'attitude du maître. Sa lèvre pouvait, comme celle de celui-ci, s'avancer et se gonfler, tandis que ses yeux roulaient dans leurs orbites et que ses narines s'élargissaient d'une façon comique et ridicule.

« Oh! s'il était comme cela, criait Aline, je comprends que vous vous amusiez à l'ennuyer! »

Elle assistait, elle aussi, à ces fameuses leçons qui étaient plutôt des récréations tapageuses dont Léopold soutenait l'entrain. A côté de lui, elle s'asseyait sur les bancs, mâchait du papier, formait des boulettes, les lançait au tableau, au plafond, au visage du professeur, trépignait, riait, criait. On eût dit qu'elle revoyait vraiment la scène, et sa mère devait la calmer, la rappeler à son sérieux de demoiselle :

« Allons, sotte! peut-on s'animer ainsi pour de vieilles histoires? »

Mais Léopold contait si bien, avec tant de verve! Ne fallait-il pas se tordre de rire quand il parlait de cet élève, fils d'un pharmacien, qui apportait et répandait en classe un acide puant, et forçait ainsi le pauvre M. Beuglaert à se boucher le nez et à quitter la chambre?

« Oh! j'aurais voulu être là! » disait la jeune fille. Et elle ne se lassait pas de ces récits qui la familiarisaient avec l'enfance de Léopold, en lui donnant l'illusion qu'elle le connaissait depuis très longtemps déjà.

Mais ce qu'il y a d'étrange dans ces confidences, c'est que, réellement, pour des gens d'une sentimentalité peu éloquente, elles tiennent lieu des plus ardentes paroles amoureuses. Elles ne sont rien par elles-mêmes. Faites dans d'autres conditions, émanant d'un autre jeune homme, Aline, sans doute, ne s'y fût pas arrêtée. Celles-ci n'avaient d'importance que parce qu'elles venaient du fiancé pendant le temps des fiançailles. Quand Léopold la regardait en riant et criait :

« Et alors, Beuglaert, furieux, faisait venir M. le directeur! »

Hosted by Google

C'était comme s'il lui avait dit : « Je vous aime, » avec des mots tendres et des caresses.

L'automne survint, abréga les promenades. Les retours, déjà, avaient lieu dans le crépuscule. C'est un plaisir adorable, pour des fiancés, de marcher vers le soir sur une belle route. Des vapeurs légères montent de la terre, au loin. La lumière est si faible qu'on dirait une lumière de rêve. La campagne se recueille et, avant de s'endormir, fait la dernière prière de ses parfums. Les herbes embaument. Les fleurs défaillent, les branches murmurent. Et là-bas, vers la ville, les feux des réverbères, qu'on allume, l'un après l'autre, éclatent comme autant d'étoiles.

Et puis, ce fut l'hiver. Jamais Aline n'en avait goûté, comme cette année-là, l'intimité tiède, la joie familière et paisible. La longue semaine passait et le dimanche, si impatiemment attendu, arrivait enfin. Léopold venait après le dîner. Ses mains étaient glacées, son teint animé. Il apportait avec lui l'idée du froid qui régnait au dehors et cela doublait le plaisir de s'asseoir auprès d'un bon feu en attendant l'heure du goûter. La bouilloire chantait. Mimi, le chat, dormait dans son panier. Le canari sifflait au-dessus de la fenêtre. Les jeunes gens, assis côte à côte, recommençaient leurs causeries. Maman Couzet, de ses vieux doigts cassés, maniait le crochet. Elle avait entamé un grand ouvrage : une couverture de laine pour le lit des jeunes mariés. Mais il fallait deux ans pour la terminer et Léopold s'en désespérait plaisamment :

« Qu'allons-nous faire en attendant? disait-il. Nous devrons donc geler?

— Vous vous tiendrez bien au chaud l'un l'autre, » ripostait la vieille.

Et Aline, toute rouge, regardait en riant son fiancé.

Quand il faisait très sombre, on allumait la lampe, toujours trop tôt au goût des amoureux. Ils n'avaient pas besoin, eux, d'y voir clair. Pour rêver, jaboter, échanger peut-être un baiser, mon Dieu, oui, quand la maman

Hosted by Google

tournait la tête, ils étaient mieux dans l'ombre. Une fois la lampe allumée, on servait le café et tous trois se mettaient à table. Souvent, Léopold payait la tarte, une tarte immense, au riz, aux pruneaux ou à la confiture. C'était une lutte alors de gourmandise; c'était à qui en mangerait le plus de morceaux.

« Tu triches, disait Aline en se bourrant, tu bois tout le temps !

— Ça, c'est le truc ! répondait Léopold. Fais comme moi. »

La tarte entière y passait. Puis le jeune homme allumait un cigare, et l'on jouait aux cartes jusqu'à l'heure du souper.

Calmes soirées ! Enchantement du repos dominical ! Par le bonheur de sa fille et de celui qui allait être son fils, maman Couzet se laissait emporter sans résistance. Elle ne réfléchissait plus, ne se demandait plus ce que serait l'avenir. Puisque tout marchait si bien maintenant, pourquoi cela ne continuerait-il pas à marcher de même ? La maison était grande. Le jeune ménage y trouverait facilement place. Il ne lui venait pas à l'idée que ses enfants pussent songer, une fois mariés, à se séparer d'elle, à aller vivre ailleurs. C'était tout simple : ils s'installeraient au rez-de-chaussée et auraient au premier leur chambre à coucher. L'ancienne boutique serait leur salon. Dans l'atelier du père, on aménagerait un bureau pour Léopold. Et elle, la vieille, elle garderait sa chambre à l'étage et demeurerait maîtresse de la cuisine.

Or, un soir que Léopold venait de partir, elle remarqua qu'Aline avait un air préoccupé et triste. Déjà, dans le courant de la journée, elle s'était aperçue que les jeunes gens parlaient tout bas et se taisaient à son approche. Qu'est-ce qui se passait ? Elle eut tout à coup froid au cœur, redoutant elle ne savait quoi qui allait bouleverser ses projets.

« Maman, dit enfin Aline, qui se décidait à parler, Léopold m'a chargé de vous dire quelque chose. D'abord,

Hosted by Google

il voudrait bien se marier le 5 avril. Il tient à ce jour-là. Ensuite, il vous demande si vous consentirez à habiter avec nous quand nous serons mariés?

— Si je consentirai? fit la vieille. Et c'est toi, Aline, qui me pose cette question! Où veux-tu donc que j'aille, mon enfant?

— Chez nous, maman, chez nous! se hâta de répondre la jeune fille. C'est bien ainsi que Léopold l'entend. D'ailleurs, nous aurons besoin de vous pour faire la cuisine. Moi, je continuerai mes chapeaux, au moins pendant les premiers temps... Mais voici pourquoi je vous posais cette question, maman : Léopold n'a pas l'intention d'habiter ici, après notre mariage...

— Ah! dit la vieille, dont le cœur se brisait peu à peu à chacune des paroles de sa fille. Ah! il ne veut pas habiter ici?

— Non, il trouve la maison trop petite et trop laide. Le fait est, vous savez, maman, que nous n'y avons jamais songé, mais qu'elle n'est pas belle, notre maison...

— C'est ici que ton père est mort, » dit la vieille.

Aline s'arrêta un instant, baissa la tête, puis elle reprit :

« Je pense bien que cela vous fera de la peine de quitter cette maison, cette rue et toutes vos habitudes. Mais songez que Léopold est tenu à se loger dans un quartier convenable. Il a choisi au sud une petite villa entourée d'un jardin qui est très jolie, dit-il, et qui ne coûte pas plus cher que cette maison-ci. Il y a plus d'air que dans cette rue étroite. Vous vous y porterez mieux. En été, nous aurons des fleurs. Et si j'ai un enfant, acheva-t-elle d'une voix étouffée, il pourra courir et jouer sur le gazon...

— C'est bien, dit la vieille, que l'évocation de cet enfant possible, cet enfant de sa fille, son petit-enfant, aurait décidé à traverser des flammes, c'est bien, je tâcherai de me résigner. Ce sera dur, je pense, mais c'est notre devoir, à nous autres, vieux, de nous sacrifier pour les jeunes. Dis à Léopold que je consens. »

Hosted by Google

Aline lui sauta au cou et maman Couzet lui rendit de bon cœur ses caresses. Mais en son cœur, elle mesurait le changement immense qu'avait subi déjà l'âme de sa fille. Toutes ses paroles le trahissaient. L'homme qui allait être le mari avait pris partout la place de la mère. Au début des fiançailles, c'était le fiancé qui devait s'accommoder des habitudes et des préférences de la maman. Maintenant — après quelques mois seulement, hélas! — c'était celle-ci qui devait céder aux volontés de l'autre. Et déjà elle n'était plus que la vieille parente inutile, envers qui l'on est tenu à un peu de tendresse, mais qui ne compte plus et que l'on ne consulte plus.

V

Les jours suivaient les jours, et la date fixée pour le mariage approchait. De ce jour-là, de ce beau jour, maman Couzet se faisait à l'avance une fête. La nuit, quand Aline était endormie, elle travaillait à sa toilette. La robe de soie noire qui avait servi à son propre mariage fut retirée de la malle où, depuis près de vingt ans, elle reposait dans ses plis. Grâce à Dieu, elle ne s'était pas coupée. Un habile coup de fer lui rendit sa rigidité première. Maintenant, il s'agissait de la retourner et de l'accommoder un peu au goût du jour. Sur des gravures de modes qui traînaient çà et là, la vieille, péniblement, étudia la forme des manches, la disposition de la jupe, les dimensions à donner au tour de taille et aux pièces du dos. C'était difficile, bien difficile. Ses mains déshabituées des travaux de couture tâtonnaient, se trompaient quand il fallait rajuster les morceaux décousus et épars. Mettre Aline dans la confidence, c'eût été demander son aide, et maman préférait peiner seule, mais faire aux fiancés la surprise de sa toilette terminée. Une nuit, elle travailla jusqu'à l'aube et, quand elle se leva de sa chaise pour aller chercher un rapide sommeil, ses yeux voyaient mille couleurs et elle chancelait en marchant.

Hosted by Google

« Mon Dieu, pensa-t-elle avec un sourire, on dirait que je suis saoûle ! »

Mais toutes ces fatigues la rendaient heureuse, puisqu'ainsi elle pourrait faire honneur à son gendre et à sa fille. Elle s'étonnait bien un peu qu'Aline ne lui parlât pas du chapeau qu'elle mettrait pour aller à la noce. Mais l'idée lui vint que sans doute la brave enfant, de son côté, lui ménageait une surprise, et qu'un beau matin elle lui apporterait un chef-d'œuvre, un chapeau comme seules en mettent les grandes dames. Cette idée, bientôt, devint une certitude quand elle remarqua que les fiancés derechef se cachaient d'elle pour se murmurer des choses tout bas. De quoi pouvaient-ils causer ensemble, si ce n'était de ce fameux chapeau, qui ferait pleurer de jalousie toutes les femmes du voisinage? Et déjà maman Couzet se le figurait, large et haut, avec des brides violettes, des ornements de jais, des flots de rubans mauves, deux plumes noires qui se balanceraient au sommet et, peut-être — mais ceci, elle n'osait trop l'espérer — une boucle de strass qui brillerait au milieu. Tout entière à ce renouveau de coquetterie qui la ravissait, elle ne comprit pas certaines phrases que Léopold prononça avec insistance durant les derniers jours. Il disait avec un air ennuyé :

« J'ai reçu une lettre de chez moi. Mon père a mal à la jambe. Chaque année, à cette saison, il est repris par ses rhumatismes. C'est vexant, il ne pourra pas venir à la noce. »

Le lendemain, sans avoir l'air d'y toucher, il jetait au hasard de la conversation :

« Je suis sûr que ma mère ne viendra pas non plus. Si le père est malade, il faudra bien qu'elle reste pour le soigner.

— Mais, pas du tout! s'écriait la vieille. Il faut qu'elle vienne, au contraire. Écrivez-lui qu'elle doit venir, Léopold. Une maman qui ne serait pas à côté de son fils quand il se marie, voilà ce que je ne comprendrais pas! »

Hosted by Google

Alors, Aline et Léopold échangeaient un rapide regard et, vite, le jeune homme parlait d'autre chose.

Un soir, à la tombée des ombres, les amoureux étant sortis pour des achats, maman Couzet voulut essayer sa robe, complètement achevée. Rapidement, elle fit tomber ses vieilles nippes et revêtit la somptueuse toilette. La soie craquait autour d'elle. Sa marche dans la chambre faisait le bruit d'une cascade. Il y avait si longtemps qu'elle avait oublié ce frémissement que celui-ci la rendait honteuse. Elle finit par demeurer immobile, par ne plus oser bouger. Et, en même temps, elle songeait :

« C'est trop beau, trop riche, pour une vieille femme comme moi! »

Mais sa féminité, pour la dernière fois peut-être, exultait à l'idée de sortir de la maison en une telle toilette et d'éblouir les voisines par son luxe inattendu.

« Il faudra que je la mette tous les soirs un peu, jusqu'au grand jour, finit-elle par se dire, pour m'y habituer. »

Brave vieille! C'était la dernière fois, hélas! qu'elle la mettait!

Aline rentra comme elle s'attardait encore à s'admirer elle-même. Toute pâle, la jeune fille restait sur le seuil de la chambre. La maman, un peu gênée, ne vit pas son trouble et s'écria joyeusement :

« Voilà ma surprise à l'eau! Je ne voulais pas vous dire que je me préparais aussi, de mon côté, pour la cérémonie. Mais puisque tu m'as surprise, tant pis! Comment me trouves-tu? Est-ce que je serai propre assez pour vous suivre? »

Silencieusement, Aline pleurait. Comme elle ne répondait rien, maman Couzet s'avisa enfin de la regarder et vit ses larmes.

« Qu'as-tu donc! cria-t-elle, en la saisissant dans ses bras. Quoi? Qu'est-il arrivé? »

Sans pouvoir articuler un mot, Aline faisait signe de la tête qu'il n'était rien arrivé.

Hosted by Google

« Une dispute avec Léopold? interrogea anxieusement la vieille. Ton mariage manqué?

— Non! Non! fit plus énergiquement de la tête Aline.

— Mais quoi, alors? Veux-tu bien me répondre...

— Ah! maman, dit la jeune fille en sanglotant, c'est à cause de cette robe. Je croyais que vous aviez compris...

— Compris? Quoi, compris?

— Mon Dieu, mon Dieu! Penser qu'il faut que je vous dise cela, moi! Léopold...

— Eh bien?...

— Oh! que cela me fait de la peine! Je vous en prie, maman, ne vous fâchez pas contre moi! C'est lui qui le veut ainsi...

— Qu'est-ce qu'il veut? Voyons, explique-toi. Je ne comprends rien, tu m'effraies!

— Il ne veut pas que vous veniez à la noce...

— Ah! dit la vieille, dont le visage devint soudain terreux et dont les rides semblèrent s'agrandir. Non, je n'avais pas compris cela. Vraiment, je ne m'attendais pas... »

Et, reculant comme blessée, elle alla tomber en arrière sur son lit, chiffonnant, écrasant la belle robe de soie désormais inutile. Aline se jeta sur elle comme une folle, l'embrassa, la caressa, lui prodigua toutes ses tendresses. La vieille ne pleurait pas et regardait d'un regard fixe le plafond.

Ceci, c'était la fin, le désastre, la ruine de la dernière foi et de la dernière espérance. On la chassait du bonheur comme une mendiante. On ne pouvait souffrir qu'elle prît sa part de joie et qu'elle fût là, elle, la maman, derrière sa fille qui pour jamais se séparait d'elle. Pas même cela! Pas même assister à l'acte qui la privait de son enfant, qui d'Aline allait faire la femme d'un autre, la propriété d'un autre. Qu'est-ce qu'elle avait fait à Dieu, pour être ainsi punie? Son pauvre corps tremblait, s'écrasait sous le choc. Et les larmes qui l'eussent soulagée se refusaient à dégonfler son cœur.

Hosted by Google

« Maman, suppliait Aline, maman, dites-moi quelque chose. Ce n'est pas moi qui ai voulu cela. Je l'ai prié au contraire de changer d'idée. Mais il a persisté. Il a écrit à ses parents qu'ils ne devaient pas venir non plus. Il dit qu'il aime mieux une noce toute simple : les quatre témoins et nous deux. Dites, maman ! J'ai tant de chagrin de vous voir ainsi. Est-ce que vous êtes fâchée ? »

La vieille fit un effort, se redressa. Décidément, elle ne pleurerait pas. Elle eut peur, un moment, de sa propre douleur, tant elle se sentit remuée au fond d'elle-même. C'était comme si quelqu'un lui retournait le cœur dans sa poitrine. Et sa fille qui la croyait fâchée !

« Non, dit-elle, je ne suis pas fâchée. Léopold a raison. Il vaut mieux que je n'aille pas à la noce. Ne parlons plus de cela. »

Elle eut le courage de prononcer ces paroles. Elle eut le courage plus grand de se dévêtir, de remettre la robe dans la malle, de se taire ensuite sur cette décision qui la frappait dans ses sentiments les plus profonds, son amour de mère et sa coquetterie de femme. Quand Léopold, le soir, entra, Aline se hâta de le mettre au courant, tout bas, de ce qui s'était passé. Le jeune homme, un peu honteux, crut devoir expliquer sa conduite.

Il n'aimait pas les cortèges, les couples souvent ridicules que l'on traîne à sa suite, à l'hôtel de ville et à l'église. Puisque ses parents ne venaient pas non plus, Mme Couzet ne devait pas prendre cela de mauvaise part. C'était une idée qu'il avait, un rêve qu'il caressait depuis longtemps : Aline et lui, et les quatre témoins, des amis, s'en iraient seuls dans trois voitures. Cela coûterait moins, d'ailleurs, qu'une noce en règle. Et puis, on déjeûnerait dans un restaurant au bord de l'eau et tout serait fini. N'est-ce pas, cela s'arrangeait fort bien. Mme Couzet ne ferait pas d'opposition ?

« Non, dit-elle, je ne m'oppose à rien de ce que vous décidez, Léopold. C'est vous qui êtes le maître, maintenant. »

Hosted by Google

Et elle dut sortir, car elle allait pleurer, cette fois.

O ce jour, ce jour du mariage! Pendant la nuit qui le précéda, maman Couzet souffrit le martyre. Elle souhaitait un miracle : l'aurore ne se levant plus, plus jamais, sur la terre, et ainsi, rendue impossible cette chose épouvantable qui allait s'accomplir. Dans de telles conditions, sa fille, son enfant, lui être enlevée, volée! Et il faudrait qu'elle ne dît rien, qu'elle laissât tout se passer, sans crier la protestation de son cœur et de son sang. Ah! mon Dieu, plutôt n'avoir jamais eu d'enfant que de voir partir la sienne de la sorte! Et elle avait beau se dire qu'après la cérémonie Aline lui reviendrait et qu'elle continuerait de vivre avec elle; non, non, il y aurait quelque chose de changé! Aline ne serait plus son Aline : elle serait celle de l'autre, de son ravisseur, de l'ennemi!

Pourtant, l'aurore exécrée se leva. Des roses palpitaient au ciel quand la vieille, fatiguée d'insomnie, souleva le rideau de sa chambre. Il faisait une belle journée d'avril, tout égayée de soleil.

« Les gueux! pensa-t-elle. Ils auront du beau temps pour leur maudite fête! »

Et ce fut sa dernière pensée d'égoïsme. Tout de suite, Aline arriva, l'embrassa. Elle semblait si heureuse que la maman comprit qu'il fallait feindre de l'être, elle aussi. Et puis, la toilette de la mariée réclamait ses soins. Aline se mariait en robe de soie gris de perle : encore une idée de Léopold. La délicate nuance s'harmonisait avec le teint rose et les blonds cheveux de la jeune fille.

« Comment me trouves-tu, maman? demandait-elle sans cesse.

— Très bien, très bien! » répondait la vieille.

Peu à peu, elle s'animait, oubliait sa douleur. C'est qu'elle était à croquer, l'enfant! Elle avait une traîne comme une princesse et, au milieu de tout ce luxe, elle paraissait aussi à l'aise que dans son humble robe de laine. Avec des précautions infinies, on retira de son carton le chapeau neuf, le chef-d'œuvre d'Aline. Hélas, il n'était pas

Hosted by Google

pour la maman, le chef-d'œuvre! Mais cela ne l'empêchait pas d'être une merveille. Le feutre gris, de la même teinte que la robe, se recourbait avec des airs vainqueurs, sous une aigrette blanche. Des touffes de violettes en faisaient le tour. Un simili-diamant s'ouvrait au beau milieu comme un œil de lumière.

« Que tu es belle, ma fille! » dit enfin la maman en poussant un gros soupir d'admiration.

Maintenant, elle ne pensait plus à elle-même; elle ne se voyait plus, vêtue de son éternel petit jupon et de sa jaquette trouée, à côté de la mariée prête pour le départ. Se souvenait-elle encore de ses larmes, de son désespoir nocturne? Non, le grand jour avait chassé tout cela. Il n'y avait plus, à présent, qu'une pauvre vieille maman, exultante de fierté, qui admirait sa fille, naïvement.

Aline était attentive aux mouvements de la rue. Chaque roulement de voiture la faisait se précipiter à la fenêtre. Sur le seuil de l'auberge, tout à coup, Léopold en habit, un bouquet d'oranger à la main, apparut et la salua. Elle frémit. C'était comme si elle le voyait pour la première fois. En pleurant, elle se rejeta vers sa mère.

« Oh! maman! » sanglota-t-elle.

Et il fallut encore que la maman calmât son émotion trop forte, lui essuyât les yeux, rétablît le bon ordre de sa toilette.

« Allons! grondait-elle, sois brave. Ils arrivent. »

Ils arrivaient, en effet. Léopold présenta ses amis, deux employés de la gare, un architecte de la ville, un camarade de Bruxelles avec qui il était resté en relations. Tous portaient l'habit. Ils offrirent des fleurs.

Jamais la petite maison n'avait connu pareil tumulte, pareil encombrement. Les bouquets chargeaient la table. D'épaisses roses blanches se mêlaient à des œillets, à des boutons d'oranger. Les parfums montaient dans l'air enfermé de la chambre. On dut ouvrir une fenêtre, parce que la mariée suffoquait. Vaillamment, maman Couzet tendit son verre où pétillait un vin mousseux et but au

Hosted by Google

bonheur des époux. Nul ne sut si une larme se noya dans le vin au moment où elle approcha son verre de ses lèvres.

Quand elle voulait ne pas pleurer, la vieille, elle savait se contraindre. Cela faisait un peu mal, mais depuis longtemps, le mal ne l'effrayait plus. Dans le tohu-bohu des conversations, des chaises remuées, des verres heurtés, Léopold cria :

« Allons, il est temps ! »

Et tout le monde se leva pour partir.

Aline n'osa pas regarder sa mère et lui serra simplement la main. Les témoins couvrirent de leurs gais adieux et de leurs félicitations l'émotion poignante de la scène Maman Couzet ne parla à personne, s'inclina, serra les mains qu'on lui tendait. Si elle avait dû articuler un mot, elle aurait crié, et cela, il ne le fallait pas, n'est-ce pas? Mais enfin, les voitures s'éloignèrent. A la portière de la dernière, une main gantée de blanc s'agita un instant et disparut. Toute sa vie, maman Couzet se rappela cette petite main de son enfant qui lui disait adieu.

(*A suivre.*) GEORGES RENCY.

Hosted by Google

COMMENT PETIT ET PAUVRE PEUPLE

DEVINT GRAND ET PUISSANT

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LA CIVILISATION ÉCOSSAISE

Sir HENRY CRAIK, *A Century of Scottish History*. Blackwood, 1901.

I

L'ouvrage inscrit en tête de cet article est un très bon livre sur un très grand sujet. Il s'adresse au lecteur épris de bonne littérature autant qu'au lecteur amoureux de saine philosophie. Aussi bien, l'auteur a toutes les qualités de l'historien philosophe : il est judicieux et pondéré ; il sait s'élever du fait particulier à l'idée générale ; il sait tirer la moralité des événements. Rien ne prouve mieux qu'un tel livre les progrès réalisés au XIX^e^ siècle dans la manière d'écrire l'histoire. L'histoire politique et militaire n'est plus qu'un point de repère, ne sert plus que comme fil conducteur et comme arrière-plan au tableau : le fond, la substance de l'ouvrage est l'histoire interne, l'histoire des idées, des mœurs, l'histoire des sentiments, des intérêts. Sir Henry Craik ne néglige aucun incident important de la vie sociale, morale, économique. Il nous dit la croissance des villes ; il nous montre, par exemple : « Glasgow à la fin du XVIII^e^ siècle, une petite ville, modèle

Hosted by Google

de propreté et de beauté ». *Quanta mutata ab illa!* Il nous dit la construction des routes militaires ouvrant les Highlands au commerce et à la civilisation. Il raconte la fondation des banques et des institutions de crédit, leur essor soudain et les catastrophes, qui un instant arrêtent cet essor. Il nous donne le prix des œufs, le prix de la viande, les appointements des fonctionnaires. Il ne se borne pas à nous donner les variations des coutumes, il va même jusqu'à nous informer de l'histoire du costume ; il nous apprend qu'au milieu du XVIII[e] siècle les modistes réussissent à grand'peine à s'implanter dans l'Athènes du Nord, tant est grande la simplicité des mœurs chez les matrones (1) ! Il nous apprend, d'autre part, que vers la même époque des clergymen de l'Église établie organisent des représentations théâtrales et que, quelques années plus tard, l'Assemblée générale de l'Église officielle suspend ses séances pour permettre à ses membres d'aller entendre Mrs Siddons, la Sarah Bernhardt de l'époque : tant était grande la largeur des idées !

Le livre de Sir Henry Craik nous reproduit ainsi avec une exactitude photographique l'image de l'Écosse d'autrefois, ou plutôt, comme cette image change sans cesse, son livre est comme le *cinématographe* de la vie écossaise au moment le plus décisif de son histoire. L'histoire *cinématographique :* voilà bien le dernier progrès du genre, le dernier mot de la science.

A la vérité, on pourrait reprocher au livre de sir Henry Craik d'être entaché d'une partialité excessive et de ne nous avoir montré qu'un seul côté des choses. Je serais plutôt disposé, quant à moi, à le féliciter de cette partialité : car c'est cette partialité qui donne au livre sa vie intense, c'est ce qui l'empêche d'être insipide et incolore, comme le sont la plupart des histoires prétendûment impassibles et impartiales. Sans doute, Sir Henry, quoique Écossais, semble trop animé de ce toryisme qui,

(1) CRAIK, t. I, p. 424.

Hosted by Google

d'après lui, est inhérent à tout bon Anglais ; sans doute, il montre une dilection et une prédilection particulière pour les modérés de l'Église établie et se montre manifestement injuste pour l'Église libre et, sans doute encore, il semble manifestement injuste pour les jeunes whigs de la *Revue d'Édimbourg*. Ce groupe brillant et infatigable, qui furent les protagonistes de la renaissance libérale et les pionniers de la réforme parlementaire de 1831, ne sont qu'une « clique » qu'on aurait tort de prendre au sérieux. Aussi sir Henry ne donne-t-il que deux lignes à Sidney Smith et trois lignes à Brougham. Un mépris aussi original et aussi superbe donnerait du piquant et du sel au sujet le plus insipide !

On pourrait encore reprocher à sir Henry d'être patriote trop exclusif et trop enthousiaste. Il est souvent dur pour les fanatiques politiques comme pour les fanatiques religieux. Il a horreur du radicalisme doctrinaire. Il réserve toutes ses sympathies pour les modérés. Et pourtant, lui-même, dès que l'Écosse est en jeu ne connaît plus ni modération ni mesure. Je viens de dire qu'il n'aime pas les jeunes whigs de la *Revue d'Édimbourg*. La raison en est claire : ces jeunes whigs n'aiment pas l'Écosse d'une amour assez profonde.

Ici encore je dirais qu'il faudrait féliciter l'auteur de ce qui, à première vue, pourrait paraître un grave défaut, car ce patriotisme ardent fait l'unité et l'inspiration de son œuvre. Qu'importe que Sir Henry voie surtout les côtés lumineux de l'histoire de l'Écosse, qu'il efface ou atténue outre mesure les ombres et les taches du tableau, qu'il glisse trop rapidement sur la misère des Highlands, sur leur dépopulation, sur la torture, sur la persistance de l'esclavage aux portes mêmes de l'Athènes du Nord, sur la grossièreté des mœurs, même dans l'aristocratie, sur l'ivrognerie brutale qu'il couvre d'un euphémisme indulgent : qu'importent ces légers accrocs à la vérité historique? A tout bien considérer, comment s'empêcher d'être patriote ardent et d'être optimiste, quand on

Hosted by Google

raconte la merveilleuse histoire d'un peuple à la fois héroïque et pratique, brave et prudent, s'élevant par ses seuls efforts de l'anarchie à un gouvernement régulier et éclairé, s'élevant de la pauvreté à la richesse, de la barbarie à la civilisation la plus avancée et la plus complète peut-être des temps modernes.

II

Si l'on voulait résumer en deux pages les 950 pages de l'historien écossais, voici à peu près ce que l'on pourrait dire :

Il était une fois à l'extrémité nord-ouest de l'Europe un royaume étrange appelé Calédonie. Ce royaume était entouré d'une mer orageuse, enveloppé de brouillards, entrecoupé de montagnes sauvages et habité par des peuplades d'aspect aussi sauvage que ses montagnes. Contre ce royaume vint échouer l'effort militaire de la Rome païenne et l'effort civilisateur de la Rome chrétienne. Dans ce royaume, pendant la nuit du moyen âge, les ténèbres furent plus ténébreuses que partout ailleurs. Et quand des voyageurs venant du sud se hasardaient de loin en loin dans cette contrée boréale, ils s'étonnaient qu'on pût vivre dans cette nuit cimmérienne (1). A la vérité, jamais ces voyageurs ne se seraient aventurés dans ces parages inhospitaliers, si les accidents de l'histoire européenne n'avaient entraîné les Calédoniens malgré eux dans l'orbite de la civilisation — d'où tout semblait devoir les exclure. Comme il arrive si souvent, ce fut la guerre qui fut l'instrument de la civilisation. Ces Calédoniens étaient, en effet, devenus les ennemis des Anglais, pour qui ils étaient une menace perpétuelle sur la frontière septentrionale. D'autre part, grâce à l'ambition des rois Plantagenets, les Français étaient eux aussi devenus les ennemis héréditaires de l'Angleterre. Une haine commune et des

(1) Voyez le très intéressant ouvrage de M. HUME BROWN, *Early travellers n Scotland*.

Hosted by Google

intérêts politiques communs unirent bientôt les Calédoniens du nord et les Français du sud, c'est-à-dire mirent en contact le peuple le plus civilisé et le peuple le moins civilisé du moyen âge. Les Français contractèrent avec les Écossais contre les Anglais une alliance offensive et défensive, comme plus tard ils s'allièrent contre les Anglais avec les Peaux-Rouges du Canada et du Mississipi.

La barbarie de l'Écosse se prolongea bien au delà du moyen âge. Alors que tout se civilisait à l'entour, il semblait que l'Écosse seule restât stationnaire. Quand Ronsard accompagna Jacques V et que Brantôme accompagna Marie Stuart, tous deux, le poète illustre et le chroniqueur des Dames galantes furent épouvantés de voir dans quel affreux pays si noble prince et si gracieuse princesse étaient condamnés à vivre. Et tout à la fin du XVI^e^ siècle, quand le plus grand penseur du siècle, Montaigne, veut donner l'idée d'une barbarie complète, ce sont les « sauvages d'Écosse » qu'il cite comme exemple, comme il citerait aujourd'hui les Boschimans et les Hottentots. Sans doute, nous savons maintenant que ce grand observateur ne voyait que la surface des choses, qu'il y avait une différence radicale entre l'Écosse saxonne des terres basses et l'Écosse celtique des terres hautes, et que, à bien des égards, l'Écosse saxonne était plus civilisée que la France.

Même au point de vue intellectuel, Montaigne aurait pu se souvenir que son propre maître Buchanan était le compatriote de ces sauvages, et si le grand moraliste s'était préoccupé des sciences mathématiques, il aurait pu nous dire que les « sauvages d'Écosse » avaient produit le plus illustre mathématicien de l'époque, le créateur des logarithmes.

Il n'en est pas moins vrai que les vrais Écossais, les Écossais des Highlands, les Écossais des clans et des tartans étaient toujours plongés dans la barbarie. Au cœur du XVIII^e^ siècle, ces Highlands étaient restés inac-

Hosted by Google

cessibles à la civilisation. Chez ces hordes celtiques, pas de vitres aux fenêtres, pas de souliers aux pieds, pas de deniers dans les poches, pas de routes pour le voyageur : ces highlanders continuaient toujours de vivre de guerre et de brigandage, de vivre sans lois et hors la loi : à s'aventurer au milieu de leurs montagnes, l'on risquait sa vie ou tout au moins sa bourse.

Voilà ce que l'Écosse était restée jusqu'au seuil du XVIII^e siècle : placée comme en dehors du monde civilisé, elle n'était connue que par les infortunes tragiques de ses rois, la turbulence de ses chefs et la sauvagerie de ses habitants.

Or voici que soudain, au commencement du XVIII^e siècle, ce pays jusque là immobile, s'ébranle ; voici que se produisent des changements magiques ; voici que ce pays, le plus arriéré en apparence, devient rapidement le plus éclairé, le plus entreprenant, le plus civilisé de l'Europe : ce pays jusque là inaccessible est percé de routes admirables. Ce pays qui n'était couvert que de landes et de bruyères, et dont quelques parties seulement étaient cultivées, devient la terre classique de l'agriculture et de l'horticulture. Ce pays sans industrie voit s'élever partout des manufactures florissantes. Partout des petites villes, de misérables villages, Glasgow, Paisley, Dundee, deviennent de grandes villes industrielles. Que bientôt un de ses plus illustres enfants invente la machine à vapeur, et l'Écosse deviendra le premier pays manufacturier du monde.

Voilà les changements magiques que nous voyons accomplis à la fin du XVIII^e siècle. Mais dès le commencement du siècle, nous voyons déjà que ce pays sans ressources, sans numéraire, où même l'aristocratie vivait dans la misère la plus abjecte, devient un pays financier. C'est un Écossais qui fonde la banque d'Angleterre. Ce sont des Écossais audacieux qui prennent l'initiative des spéculations les plus hardies et les plus gigantesques de l'époque, la colonisation du Panama et la colonisation

Hosted by Google

du Mississipi. Pendant plusieurs années mémorables, c'est un Écossais, John Law, qui dirige en maître la politique française et qui bouleverse la société française.

Et ce qui nous frappe d'étonnement, c'est que le progrès intellectuel et artistique marche de pair avec les progrès économiques, et ce qui nous étonne plus que tout, c'est que la corruption morale n'accompagne pas, comme il arrive presque toujours, l'accroissement de la richesse.

C'est un Écossais, Adam Smith, qui est le père de l'économie politique. C'est encore un Écossais, David Hume, qui arrache Kant à son sommeil dogmatique et qui est le régénérateur de la philosophie européenne.

Dans la littérature d'imagination et dans la poésie, Robert Burns est le plus grand poète populaire des temps modernes, et Walter Scott est la plus grande influence de la littérature européenne.

Enfin, tant le mouvement civilisateur est universel, le progrès politique n'est pas moins rapide que le progrès économique et le progrès intellectuel. C'est l'Écosse, c'est cette « clique » d'Écossais tant conspuée par Sir Henry Craik, qui arrache l'Angleterre conservatrice à la réaction; c'est cette clique qui prépare l'âge d'or de l'Angleterre libérale, l'Angleterre « victorienne », partout victorieuse et triomphante dans les arts de la paix. Et, non contente d'émanciper l'Angleterre et de diriger sa politique, c'est encore l'Écosse qui gouverne « la plus grande Bretagne » après l'avoir colonisée. Si l'on examine le livre d'or de l'empire britannique, les plus grands noms et les plus nombreux sont des noms écossais.

En un mot, la transformation de l'Écosse au XVIII^e^ siècle n'est pas unilatérale, elle est universelle. Il semble que dans ce changement universel, l'immuable nature ait seule résisté. Mais non, l'immuable nature, elle aussi, a participé au changement, ou plutôt, l'impression que produit cette nature a complètement changé. La fortune et la gloire des paysages écossais grandit avec la fortune de l'Écosse elle-même. A mesure que les habitants de l'Écosse

Hosted by Google

deviennent moins sauvages, on admire davantage les aspects sauvages de la nature écossaise. Phénomène bizarre, on découvre de plus en plus que cette nature écossaise, jusque là méprisée par les voyageurs, a une beauté grandiose et des charmes captivants. Ses lacs, ses rochers, ses cascades inspirent les poètes et attirent des touristes de tous les coins du monde.

Cette transformation, ou plutôt cette transfiguration, voilà le sujet de l'œuvre de Sir Henry Craik, voilà ce qui en constitue l'unité et l'intérêt fascinant.

Car, raconter cette évolution, ou plutôt cette révolution, c'est narrer un conte aussi merveilleux et un peu plus vrai qu'un conte de fées, ou mieux encore, c'est raconter un conte moral à l'usage des politiques et des économistes, plus instructif et mille fois plus intéressant que les contes fictifs et factices de Miss Harriet Martineau, de Laboulaye et de Bastiat. L'Écosse d'autrefois attire et attirera toujours les poètes et les romanciers. L'Écosse moderne instruit et instruira toujours, mieux que Montesquieu ou Tocqueville, les hommes d'État et les sociologues. L'histoire de l'Écosse jusqu'au XVIII^e siècle s'écrit et se lit pour le plaisir de l'écrire et de la lire : *Scribitur ad narrandum*. L'Écosse, depuis la rébellion jacobite, s'écrit et se lit pour découvrir et démontrer les plus hautes vérités politiques et économiques : *Scribitur ad probandum*.

C'est ce qu'avait compris Buckle quand, dans son histoire, il accordait une place plus importante au petit peuple écossais qu'à la France, à l'Angleterre et à l'Espagne (1). Sans doute, le volume consacré à l'Écosse est faussé par des idées préconçues. Son étroitesse doctrinaire n'a pas compris la beauté morale et artistique de la civilisation celtique, des coutumes, des légendes, des traditions des Highlands. Il n'a pas compris davantage la

(1) Tandis que dans l'histoire de Buckle, l'Angleterre, la France et l'Espagne n'occupent chacune qu'un demi-volume, l'histoire de l'Écosse absorbe tout le troisième volume.

Hosted by Google

grandeur morale du presbytérianisme saxon. Il n'en a pas moins eu le mérite de comprendre et de faire comprendre que l'histoire de ce petit peuple écossais, dont la population au XVIII^e siècle dépasse à peine un million, est plus instructive que l'histoire de l'Espagne dont elle forme la contre-partie et la contre-démonstration. Aux deux extrémités de l'Europe occidentale, deux peuples, différents de race, de religion, de mœurs, de tempérament, enseignent les mêmes vérités et, par des voies différentes, nous mènent aux mêmes conclusions.

L'histoire de l'Espagne nous montre comment un peuple admirablement doué, énergique et généreux, enrichi d'ailleurs de tous les trésors des deux Amériques, peut, sous l'action de certaines causes, descendre rapidement la pente fatale de la décadence. L'histoire de l'Écosse nous montre, au contraire, comment pauvre et petit peuple peut atteindre aux plus hauts sommets de la puissance politique, de la prospérité matérielle et de la grandeur intellectuelle et morale.

III

La plupart des historiens s'accordent à voir dans l'acte d'union de 1703 le principe et la cause première de cette merveilleuse transformation de l'Écosse. Et il est vrai, sans doute, que l'union avec l'Angleterre fut un bien incalculable. Elle met fin à jamais aux guerres néfastes entre les deux pays, guerres qui avaient été la malédiction du passé. Elle devait mettre fin aussi aux guerres intestines entre les Lowlands et les Highlands qui avaient créé entre l'Écosse saxonne et l'Écosse celtique un abîme aussi profond qu'entre l'Écosse saxonne et l'Angleterre saxonne. L'union arracha l'Écosse à son abjecte pauvreté. Elle ouvrit à l'esprit d'entreprise une scène plus vaste et associa l'Écosse aux destinées de l'empire britannique. Les Écossais surent se servir des chances d'avenir qui

Hosted by Google

leur étaient offertes. Sans doute, l'Angleterre retira, elle aussi, de l'union un énorme appoint de force et d'énergie. Il n'en est pas moins vrai que, plus on étudie l'histoire d'Angleterre depuis deux siècles, plus on se convainc que dans la raison sociale John Bull et Cie, ce fut surtout l'Écosse qui profita de l'association.

A voir tous les avantages que l'union procura à l'Écosse, il nous semble que les contemporains devaient les voir comme nous et que l'acte d'union dût être accueilli avec enthousiasme par les Écossais comme par les Anglais, mais par les Écossais plus encore que par les Anglais. Il n'en fut rien. L'union ne s'accomplit qu'au prix des plus grandes difficultés et contre la volonté de l'immense majorité de la nation. Dans la Convention où l'acte d'union fut voté, et qui ne représentait qu'une minorité, le projet ne passa qu'à la majorité de deux voix, et encore cette majorité de deux voix ne fut-elle due qu'au hasard et à l'intrigue. En outre, une fois voté, l'acte d'union faillit être brisé à plusieurs reprises par le jeu de ces mêmes intrigues et de ces mêmes hasards politiques qui l'avaient fait triompher. En tout cas, en Écosse, l'opposition contre l'union resta vivace et tenace. L'union ne fut assurée, l'espoir des séparatistes ne fut brisé qu'après l'écrasement de la grande rébellion jacobite de 1745.

Édimbourg surtout ne pouvait oublier que cet acte néfaste la détrônait de son rang d'antique capitale et lui enlevait son prestige, lui enlevait sa cour et surtout son parlement qui pendant tant de générations avait été le théâtre de discussions passionnées et de scènes tragiques. Édimbourg ne se doutait pas que, avant même que le siècle n'eût achevé son cours, elle allait acquérir un lustre et une importance qu'elle n'avait jamais eus auparavant, et qu'au lieu de n'être que la capitale d'un petit peuple à moitié barbare comme elle l'avait été jadis, au lieu de n'être que le chef-lieu d'une province anglaise comme elle craignait de le devenir, elle allait être bientôt l'une des

Hosted by Google

capitales intellectuelles du monde civilisé, l'Athènes du Nord.

L'avenir devait tromper les craintes des politiques les plus pénétrants et dépasser les espérances des politiques les plus optimistes. Les vicissitudes qui suivirent le vote de l'acte d'union nous montrent combien il est difficile de juger les conséquences d'évènements contemporains. Il nous est facile d'être les prophètes du passé et de prouver que les évènements devaient se passer d'une certaine façon. Nous oublions trop que la logique de l'histoire n'est pas la logique des historiens doctrinaires; mais une logique supérieure à ces pauvres explications que nous appelons tour à tour de grands mots ne servant qu'à marquer notre ignorance : hasard, destinée ou providence.

Pour ceux qui ne croient qu'à l'intervention de la nature et de l'homme dans les choses humaines, la réussite de l'acte d'union n'est due qu'au hasard et à l'intrigue; pour les Écossais qui croient à l'intervention particulière de Dieu dans leur histoire, l'acte d'union est un fait providentiel.

L'on s'étonne d'ailleurs un peu moins de l'hostilité presistante que rencontra l'acte d'union pendant deux générations, quand on étudie de près l'histoire des deux peuples dont les destinées devaient désormais s'unir sans se confondre. Cinq siècles de guerres presque incessantes avaient creusé un abîme entre Anglais et Écossais. Les plus glorieux souvenirs comme les plus humiliants se rattachaient à la haine de l'Anglais. Ces souvenirs et ces traditions avaient d'ailleurs exalté au plus haut point les sentiments de patriotisme et d'individualisme national. Sans doute, depuis 1603, les deux pays avaient été unis sous un même souverain, mais cette union purement personnelle n'avait fait que mieux ressortir la différence des deux tempéraments nationaux et la profondeur des préjugés. Les Anglais méprisaient les Écossais qu'ils ne connaissaient pas, comme des barbares, et les détestaient comme des rebelles : les quel-

Hosted by Google

ques Écossais qu'ils voyaient au milieu d'eux cherchant fortune, ils les détestaient plus encore comme des aventuriers sans ressources et des intrigants sans scrupule. Les Anglais ne concevaient pas qu'ils avaient à traiter ces sauvages du nord sur un pied d'égalité. D'autre part, les Écossais blessés de se voir traités en inférieurs, rendaient haine pour haine et mépris pour mépris, se renfermaient davantage encore dans leur orgueil national, et s'ils reconnaissaient que l'Écosse était incomparablement inférieure à l'Angleterre dans ses ressources matérielles, le peuple écossais l'emportait sur son ennemi héréditaire par la trempe et par l'indépendance de son caractère. L'attitude réciproque des deux peuples pendant tout le XVII^e^ siècle eut ce fâcheux résultat de retarder leur union définitive. Elle eut cet excellent résultat de fortifier la conscience nationale des Écossais et de maintenir intacte leur individualité à une époque décisive de leur histoire.

Une chose est certaine, c'est que pendant tout le XVII^e^ siècle, les deux peuples, sujets d'un même souverain, obéirent à des motifs différents et souvent contraires. En Angleterre, la rébellion contre Charles I^er^ est une révolution politique; en Écosse, elle est une révolution religieuse. En Angleterre, l'insurrection contre Jacques II se fait en faveur de l'Église épiscopale; en Écosse, elle se fait en faveur de l'Église presbytérienne contre l'Église épiscopale. Si les Stuarts avaient compris la différence essentielle des situations et des aspirations politiques des deux peuples, ils auraient pu opposer les uns aux autres au lieu de les soulever tous deux contre la prérogative royale. C'est parce qu'ils ne surent ni tirer parti de la situation ni la subir que les Stuarts perdirent la couronne.

Le gouvernement issu de la révolution ne comprit pas davantage la situation respective des deux peuples, et au début, il ne fut ni plus heureux ni plus adroit que le gouvernement des Stuarts. Coup sur coup, il commit les fautes les plus graves. Le massacre de Glencoe, qui pèsera éter-

Hosted by Google

nellement sur la mémoire des Dalrymple; le désastre du Darien (un Panama du XVII^e siècle qui aurait dû empêcher celui du XIX^e, si les hommes avaient appris à tirer parti des leçons de l'histoire); les persécutions dirigées contre les jacobites : toutes ces bévues aliénèrent du gouvernement de Guillaume d'Orange et de son successeur l'opinion écossaise, qu'il aurait fallu tout faire pour se concilier.

Ce fut pourtant ce nouveau gouvernement si impopulaire qui mena à bien l'union; mais il l'accomplit, on ne saurait assez le répéter, contre la volonté des Écossais. Les révolutions sont des boîtes à surprises, et dans les révolutions c'est l'inattendu et l'invraisemblable qui arrive le plus fréquemment. Elles sont le règne du hasard et de l'intrigue. Or, il advint que pendant et après la révolution de 1688 le hasard et l'intrigue furent fatals aux jacobites.

Ce qui ne leur fut pas moins fatal, ce fut la confiance qu'ils avaient dans la force de leur cause. Si les jacobites avaient été plus faibles, ils auraient eu plus de chances de réussir. Ce paradoxe apparent recouvre une profonde vérité historique. C'est précisément parce que les jacobites se sentirent soutenus par l'immense majorité de la nation qu'ils négligèrent les précautions les plus élémentaires, qu'ils se laissèrent berner par le roi de France et se lancèrent dans les plus folles équipées. Les rebelles furent écrasés à Sheriffmuir.

Mais même après ce désastre, la cause n'était pas perdue. Le parti jacobite ou nationaliste pouvait encore espérer que la politique allait leur donner ce que les armes leur avaient refusé. A Westminster, les membres écossais étaient unanimes en faveur de l'union. Il leur suffirait d'user de leur influence pour arracher aux tories la rupture de l'union. Les jacobites se laissent berner par les tories comme ils l'avaient été par Louis XIV. Ils sont assez forts pour faire passer par le Parlement anglais un acte, qui donne à l'aristocratie jacobite la nomination aux béné-

Hosted by Google

fices du clergé, et qui est destiné par là à augmenter leur influence. Ironie des événements et duperie des combinaisons politiques; cette loi, la seule que les jacobites réussissent à faire passer en leur faveur, se retournera contre eux. Les jacobites comptent sur ce clergé qui sera à leur dévotion pour aider leurs desseins. Le moment arrivera où l'Angleterre n'aura pas d'alliés plus fidèles que ce nouveau clergé.

C'est qu'aussi bien, malgré l'énorme force apparente des jacobites, l'Angleterre avait le temps de son côté, le temps et le courant irrésistible des événements, plus fort que les hommes. A mesure que perdurait l'union, ses immenses avantages devenaient plus évidents. C'est ce que ne comprirent pas les jacobites, et quand ils le comprirent, l'heure de l'action décisive était passée. Ils firent un effort superbe, héroïque, qui est leur justification et leur réhabilitation devant l'histoire. Le dernier acte de l'interminable intrigue jacobite fut superbement tragique. L'arrivée du prétendant, son audace, la fidélité des clans, leur révolte, la prise d'Édimbourg, la victoire des rebelles, leur marche jusqu'au cœur de l'Angleterre, le désastre final, les péripéties émouvantes de la fuite du Chevalier, les massacres odieux des Highlanders, tout cela est peut-être l'épisode le plus mouvementé et le plus héroïque de l'histoire d'Écosse qui pourtant est si riche en épisodes héroïques.

Ce dernier acte clot noblement par l'épopée et par la tragédie ce qui pendant quarante ans n'avait été qu'une piteuse tragi-comédie. La rébellion de 1745 montre tout à la fois la force et la faiblesse du parti jacobite. Elle est plus qu'une émouvante page d'histoire, elle est la date décisive de l'Écosse moderne. C'est la défaite non seulement d'un parti politique, c'est la fin de la civilisation celtique et féodale des clans. L'ancien régime est perdu sans retour. Si la rébellion de 1745 n'avait été qu'une équipée comme les précédentes, le rapprochement de l'Écosse et de l'Angleterre n'en aurait été ni hâté, ni retardé. La gravité de l'insurrection révéla la coexistence

Hosted by Google

en Écosse même, de deux nations plus complètement séparées que l'Écosse saxonne et l'Angleterre saxonne. Elle révéla qu'on se trouvait en présence non pas d'un problème, mais de deux problèmes, l'unification internationale et l'unification *intra*-nationale et que la solution du second de ces problèmes, la fusion des Highlands et Lowlands était aussi urgente que difficile. L'imminence même du péril qu'avaient couru l'Angleterre et l'Écosse saxonne les décida à des mesures énergiques. Pendant une génération, l'Écosse se recueillera, se détournera avec indifférence de la mêlée et des intrigues des tories et des whigs se disputant la curée du pouvoir et se consacrera tout entière au grand œuvre de l'unification *intra*-nationale (1). Quant à l'unification internationale, elle était plus qu'à moitié achevée.

IV

On comprend que le spectacle de la merveilleuse transformation de l'Écosse, qui suivit l'union avec l'Angleterre ait conduit les historiens à voir dans cette union même la cause première du phénomène. Et cette cause serait ainsi surtout d'ordre économique. Ce serait l'absorption d'une contrée pauvre par un pays riche. A examiner l'histoire de plus près, on ne saurait voir dans cette explication qu'un exemple typique du sophisme si fréquent : *post hoc*, *propter hoc*. Sans doute, l'union opéra des prodiges ; mais elle aurait pu produire des effets tout contraires. En fait, elle en produisit de tout contraires en Irlande. L'union fut pour l'Irlande une cause de faiblesse et de souffrance. Si l'Écosse ne retira que des avantages d'une union d'où l'Irlande ne retira que des maux, si l'Écosse est entrée dans la raison sociale John Bull & C^ie^, sans aliéner son individualité nationale et en gardant sa religion, son droit, ses

(1) CRAIK, t. I, p. 355.

Hosted by Google

coutumes, c'est que l'associé principal — le *prédominant partner* — se trouva en présence d'une superbe race d'hommes à qui il ne fallait que l'occasion et une scène plus vaste pour déployer ses magnifiques qualités. L'union fut ainsi *la condition* non la cause première et profonde de la grandeur de l'Écosse moderne. La véritable cause est le caractère national.

Ce caractère national s'est trouvé en Écosse d'une trempe incomparable. Tout avait contribué à le former et à le fortifier. D'abord, le climat et le milieu. Dans cette atmosphère brumeuse, humide, dans cette terre désolée, aride, la pauvreté était la condition naturelle des hommes. Les forts seuls pouvaient s'assurer une subsistance précaire. Rien que pour survivre, il fallait une énergie à toute épreuve, la persévérance, l'économie. A l'influence du milieu s'ajouta la discipline de l'histoire et de la guerre : guerre perpétuelle, guerre universelle; guerre contre l'Angleterre, guerre entre les rois et les grands seigneurs, guerres intestines entre les clans, luttes entre les seigneurs et le clergé. Pendant des siècles, l'Écosse ne fut qu'un camp armé.

Il n'y a pas dans les temps modernes d'histoire plus mouvementée, ni plus tragique. Par exemple, quelle succession de tragédies que l'histoire de cette fatidique famille des Stuarts qui comme les Bourbons ne surent rien apprendre ni rien oublier (1)! Et quel périlleux métier que d'être le roi des « sauvages d'Écosse » ? Puis que de drames dans les familles seigneuriales, les Stair, les Argyll, les Mac-Donald et tant de clans que le génie de Walter Scott a immortalisés! Sir Henry Craik s'est montré peut-être trop sévère pour cette aristocratie écossaise (2), qui, à défaut de qualités politiques, montra souvent les

(1) Par une coïncidence suggestive, le dernier des Bourbons, Charles X, vint mourir à Holyrood, dans le palais des Stuarts. Ironie de l'histoire. La maison de Hanovre rendait ainsi l'hospitalité que les Bourbons avaient jadis accordée aux Stuarts à Saint-Germain.

(2) CRAIK, t. I, p. 370.

Hosted by Google

plus héroïques qualités morales, témoin les Argyll, les Cameron : mais assurément jamais on ne vit noblesse plus turbulente, plus belliqueuse. En vérité, pour écrire ses romans, Walter Scott n'a eu qu'à puiser dans les légendes ou dans l'histoire de son pays et surtout dans ce pays de frontière, les *Borders*, théâtre de tant de « raids » et de combats.

Ces guerres perpétuelles eurent sans doute pour résultat de retarder le progrès, la croissance des villes. Mais elles eurent aussi pour compensation de développer l'individualité et de l'exalter au plus haut degré d'énergie. Ceux qui, comme Bagehot, Burckhardt et Nietzsche, croient à l'applicabilité des lois darwiniennes à l'histoire de l'humanité ne trouveront pas d'arguments plus convaincants que dans les annales de l'Écosse. Nulle part, la plante humaine n'a été plus forte. Nul pays n'a produit, même dans la vie ordinaire, une aussi grande variété de types sociaux (1). Nulle part on n'a vu sur une scène aussi étroite autant de personnalités originales et puissantes, les Beaton, les Stair, les Lovat, les Balmerino, les Cameron de Lochiel, les Lockhart, les Dundas, les Erskine, les Keith, et, de nos jours, les Chalmers, les Livingstone, et parmi les hommes de lettres, Allan Ramsay, le poète bohème, et Robert Burns, le poète laboureur!

Je viens de nommer des poètes. En vérité, l'héroïsme est si naturel dans cette race qu'elle se manifeste autant chez les hommes de pensée et d'imagination que chez les hommes d'action. Où trouver de nos jours trois figures plus héroïques dans les crises, dans les désastres, dans les maladies, que Walter Scott, que Carlyle et, *last not least*, que Robert-Louis Stevenson.

A lire ces biographies écossaises, on se prend parfois à regretter que pendant tant de siècles, tant de personnalités puissantes aient usé leurs efforts dans un théâtre

(1) CRAIK, t. I, p. 363.

Hosted by Google

aussi mesquin, et l'on se dit que ce ne fut pas le moindre bienfait de l'union d'ouvrir à de pareils génies une scène digne d'eux... En réalité, je serais disposé à croire avec Taine et avec Sir Henry Craik que c'est l'exiguïté même de la scène qui a développé les caractères et qui leur a donné plus de relief (1). A cet égard, l'Écosse ressemble aux républiques italiennes, Édimbourg ressemble à Sienne et à Florence. Le patriotisme local ajoutait à l'énergie. L'originalité n'était pas dissipée et effritée sur un vaste territoire; elle était centralisée et concentrée et, en se concentrant, elle se fortifiait par contagion, par émulation. Tout le monde se connaissait, on rivalisait, on luttait, on se combinait. Aucune force n'était sans emploi ou, du moins, n'échappait au regard. On pourrait dire de la *High Street* d'Édimbourg, avec ses maisons de huit ou dix étages perchés sur la montagne, que chacune de ces maisons contient plus d'histoire que toute une province de l'empire des czars.

La meilleure preuve de l'originalité du caractère écossais, c'est qu'il est impossible de le décrire et de l'enfermer dans quelques formules. Il est étonnant que, de nos jours, la philosophie de Hegel n'ait pas fait école en Écosse, car le trait distinctif du caractère écossais est précisément le principe de la philosophie hegelienne : l'identité des contraires, la synthèse des contradictoires. Le caractère écossais combine tous les extrêmes; comme les tartans de leurs clans, les Écossais, dans leur tempérament, se complaisent à l'opposition des teintes. L'Écossais est individualiste et presque égoïste et dur; sauf la Russie, il est le dernier pays en Europe qui a gardé l'institution du servage; chacun doit se pousser et se faire lui-même sa place au soleil; d'autre part, l'Écossais est généreux, hospitalier, fidèle à ses amis : voyez l'histoire des clans! Et encore, l'Écossais a l'amour du foyer et du pays natal; nulle part, le patriotisme local n'est

(1) CRAIK, t. II, p. 54.

Hosted by Google

plus intense. Et, d'autre part, l'Écossais est cosmopolite; si Caïn avait été Écossais, dit un proverbe écossais, Dieu l'aurait condamné non pas à errer de par le monde, mais à rester chez lui L'Écossais ne reste pas chez lui, le monde lui appartient; on le retrouve dans tous les coins de la planète. Les rois de France avaient une garde écossaise à leur service. Le premier maréchal de Frédéric le Grand était un Écossais. John Law était Écossais. Un des plus spirituels écrivains français est un Écossais. L'Écossais a l'instinct migrateur et colonisateur; il est explorateur et défricheur de territoires inconnus; il pullule dans toutes les colonies de l'empire britannique.

Et encore, l'Écossais est prudent jusqu'à la timidité; ce qui le caractérise, c'est le sens commun et le sens pratique; il est *shrewd* et *canny*. Voyez dans la finance : il est le grand organisateur et le vulgarisateur des compagnies d'assurances. D'autre part, l'Écossais est audacieux jusqu'à la témérité; ici encore, voyez l'histoire de la finance : c'est l'Écosse qui a donné tout leur développement aux institutions de crédit; c'est l'Écosse qui a subi les catastrophes financières les plus redoutables et, pourtant, le crédit n'en a pas été ébranlé. En France, à la révolution, les assignats ont conduit à la banqueroute. En Écosse, dans les périodes de crise, on a pu imposer sans danger la circulation forcée du papier.

Et encore, l'Écossais est avide d'argent; il n'en aura jamais assez; il est presque cupide. Ses ennemis disent que si l'Écosse ne contient pas de Juifs, c'est que les Juifs n'y peuvent réussir, et s'ils ne peuvent y réussir, c'est que les Écossais sont plus juifs que les Juifs. Ils rappellent à ce sujet que les Écossais sont le seul peuple qui aient vendu leur roi. A ces ennemis, l'on pourrait répondre que l'Écossais est capable du désintéressement le plus sublime : c'est le seul pays où un prince dont la tête était mise à prix ait pu se mouvoir librement au milieu d'une

(1) CRAIK, t. II, p. 67.

Hosted by Google

population réduite à la misère; parmi des milliers de *highlanders* sans culottes, sans souliers, sans feu ni lieu, il ne s'en trouva aucun qui voulut gagner un trésor au prix d'une trahison!

Au point de vue politique, l'Écossais est conservateur, conservateur de ses traditions, de ses coutumes, au point qu'il conserva le servage jusqu'en l'année 1799 (1). Et, d'autre part, l'Écosse est la terre classique des rébellions. Même au XIXe siècle, c'est l'Écosse qui a pris l'initiative de la plupart des agitations libérales.

Et encore, l'Écosse est aristocratique : le plus pauvre seigneur écossais est plus fier qu'un hidalgo espagnol; la féodalité y a survécu plus longtemps que partout ailleurs : voyez le loyalisme superbe des clans; pendant des siècles, ils se font décimer pour leurs chefs, qui, s'il faut en croire Sir Henry Craik, ne méritaient pas pareil dévouement. En plein XVIIIe siècle, en 1745, ils se font encore hacher et exterminer pour une cause désespérée. Et, d'autre part, l'Écossais a l'instinct démocratique; sans doute il accepte les distinctions sociales; il n'est pas tourmenté par l'œuvre égalitaire; mais ces distinctions sociales ne créent pas de divisions sociales. Il y a des classes, il n'y a pas de castes. Même dans la vie religieuse, il adopte la forme démocratique du christianisme, le presbytérianisme. C'est le peuple qui élit les ministres de Dieu : *vox populi, vox Dei.*

En vérité, l'âme écossaise est un mystère et un abîme de contradictions. Elle nous montre que rien n'est plus difficile à définir que le caractère national et combien il faut se défier de cette science nouvelle inventée par les Allemands, l'ethno-psychologie, la *Völkerpsychologie.* Quant au caractère écossais, tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il ne ressemble à aucun autre; aucun autre, certes, ne réunit une aussi riche diversité de qualités et de défauts contraires.

Et notez que ce caractère subsiste toujours dans pres-

(1) CRAIK, t. II, p. 67.

Hosted by Google

que toute son intégrité. Deux siècles de vie commune ont produit l'union, non la fusion. L'Écosse conserve jalousement ses cours de justice, son organisation religieuse, ses traditions, ses coutumes et jusqu'à son costume. La meilleure preuve à cet égard est la littérature écossaise contemporaine. Elle ne s'attache à rien tant qu'à peindre des mœurs écossaises. Les romans et les contes de Maclaren et de Barrie ne doivent leur succès — pas toujours mérité — que parce que le public y voit la reproduction fidèle de types écossais, parce qu'il croit y goûter une saveur de terroir. Sans doute l'énorme développement des moyens de communication a arrondi bien des angles, adouci bien des teintes. Combien de temps se maintiendra l'Écosse traditionnelle, combien de temps restera-t-elle un État dans l'État, une nation distincte dans l'empire? La tradition nationale a un terrible ennemi : les chemins de fer ! D'autre part, elle a un prestigieux auxiliaire, le génie de Burns et de Walter Scott.

V

Quand on étudie l'histoire de l'Écosse, quand on étudie ses guerres perpétuelles, quand on analyse les turbulentes individualités qui ont tâché d'imposer le *liberum veto* de leur volonté ou de leur épée, tout en admirant leur superbe énergie, l'on s'étonne que l'anarchie n'ait pas conduit l'Écosse à la ruine. D'autres peuples comme l'Irlande, comme les républiques italiennes, comme la Pologne, sont morts de cet individualisme. Et il est vrai sans doute que au point de vue économique l'Écosse elle-même en a énormément souffert. Mais au point de vue moral, il semble que la race soit sortie plus forte de plusieurs siècles d'anarchie. Or, ce qui a empêché l'individualisme et l'anarchie de produire leurs effets ordinaires et naturels, c'est le contrepoids du sentiment religieux. La religion a régularisé, tempéré, dirigé et contenu les volontés débridées. Là où la loi politique faisait défaut, la loi

Hosted by Google

morale est venue discipliner les caractères. *Nulle part, la religion n'a eu autant d'empire qu'en Écosse.* Et ce n'est pas la moindre originalité de cet étrange pays que presque toujours les événements politiques ont été subordonnés à des motifs religieux. Depuis Marie Stuart, la plupart des crises nationales ont eu la religion pour principe. Et ce sera éternellement la gloire de l'église écossaise d'avoir illuminé et délivré le peuple, alors qu'ailleurs le clergé a été complice des ténèbres et de la tyrannie.

Comment la religion est-elle arrivée à exercer un pareil empire sur les âmes ? Le climat, le milieu y ont sans doute contribué. Ce climat, ce milieu prédisposent aux idées sérieuses, à la tristesse, à la concentration intérieure qui sont l'atmosphère naturelle du sentiment religieux, à la subordination de l'individu à une puissance supérieure, qui est le principe vital du sentiment religieux. D'autre part, les circonstances historiques et surtout les guerres ont fortifié l'action du climat. Les siècles qui précèdent la réforme nous présentent le duel à mort entre la royauté et l'aristocratie. A la réforme l'aristocratie triomphe, mais elle a été elle-même épuisée par la lutte; elle y a perdu le sens politique : au lieu de s'allier au clergé nouveau, sorti de la réforme, la noblesse ne songe qu'à s'emparer des dépouilles de l'Église ancienne. Cette politique cupide fut néfaste à l'aristocratie, elle fut infiniment heureuse pour l'Église d'Écosse. Au lieu de se démoraliser dans une richesse et de se compromettre dans une alliance avec la noblesse, le clergé presbytérien est rejeté vers le peuple et vers la pauvreté[1]. L'Église devient évangélique et démocratique, une double vertu contre laquelle tous les efforts de ses ennemis viendront se briser. Désormais l'Église d'Écosse invincible dominera les événements. Pendant trois siècles, l'histoire politique se confond avec l'histoire religieuse.

Cette histoire religieuse, s'il faut en croire certains his-

(1) CRAIK, t. I, p. 371

Hosted by Google

toriens, est un dédale. Impossible, nous dit-on de se retrouver dans cette confusion de sectes, dans cette mêlée de querelles théologiques et ecclésiastiques. En réalité, l'histoire ecclésiastique de l'Écosse est très simple. La religion, qui est essentiellement le règne de la loi, obéit elle-même à des lois (*Craik,* I, 68). Certes, il y a eu des influences perturbatrices qui sont venu enrayer l'évolution générale. L'influence catholique et l'influence anglicane ont longtemps traversé et combattu l'influence presbytérienne et compliqué la situation religieuse. Mais on peut dire que depuis Knox et Melville, l'Église presbytérienne est l'église nationale et que cette église a obéi à deux tendances contraires et se divise en deux camps nettement tranchés. D'un côté, les purs et les puritains, ceux qui veulent préserver la religion dans toute son intégrité et dans toute son indépendance, les évangéliques et les démocrates, repoussant toute alliance avec le pouvoir temporel, repoussant toute compromission avec l'esprit du monde. De l'autre côté, les opportunistes et les modérés qui veulent temporiser avec le monde et marcher avec le siècle. Église d'État et Église démocratique, Église modérée et Église extrême : entre ces deux pôles ne cesse d'osciller le presbytérianisme écossais. Et l'histoire ecclésiastique ne cesse de se répéter, aux prises avec les mêmes problèmes et proposant les mêmes solutions. La grande question restera l'élection du ministre par le peuple. La grande sécession et « disruption » de Chalmers sera, à cet égard, l'aboutissant de la sécession de Erskine en 1732.

En nous racontant le conflit séculaire des deux tendances de l'Église presbytérienne, je ne crois pas que Sir Henry Craik ait toujours rendu justice à l'Église libre et dissidente. Chalmers lui-même ne trouve grâce que parce qu'il était avant tout un modéré. Il me semble même que dans son antipathie pour la *Free Kirk*, Sir Henry se rencontre sans le vouloir et peut-être sans le savoir avec ce doctrinaire intransigeant, Buckle. Je ne dis pas que les

Hosted by Google

purs et les puritains n'aient pas fait peser sur le pays une tyrannie trop lourde. Je ne veux pas les exonérer de fanatisme, de dureté, de superstition. Je ne dis pas davantage que les modérés n'aient pas rendu à l'Écosse des services que seuls ils pouvaient lui rendre. Comme Sir Henry, je suis convaincu que sans la prédominance des opportunistes et des modérés, l'émancipation et l'épanouissement de la civilisation écossaise eut été impossible. Mais d'autre part la sécession de l'Église démocratique a eu plus qu'une valeur négative, elle a été même, plus et mieux qu'une « soupape de sûreté pour le fanatisme et l'enthousiasme religieux (1) ». Il me semble que ces fanatiques ont rendu à l'Écosse au moins deux immenses services que les modérés n'auraient pu lui rendre. D'abord ils ont maintenu l'intensité du sentiment religieux : sans la concurrence de la *Free Kirk*, sans la flamme de son enthousiasme, l'Église officielle, l'alliée et l'amie des philosophes, qui interrompait les séances solennelles de ses assemblées pour permettre à ses membres d'aller entendre une actrice célèbre, n'aurait jamais su résister à l'influence désintégrante du rationalisme triomphant. Mais surtout la *Free Kirk* a maintenu l'esprit démocratique et a rendu à la cause du *self-government* un service qu'il serait difficile d'exagérer. Pendant tout le XVIII^e^ siècle, l'Écosse fut gouvernée par une oligarchie, qui aboutit à la monarchie de Dundas. La représentation populaire était une mauvaise plaisanterie. Pourquoi les qualités politiques restèrent-elles vivaces? Pour maintenir le sens politique, les assemblées annuelles de l'Église ne pouvaient suffire. Parce que la *Free Kirk*, grâce à l'élection du ministre par ses fidèles maintint les habitudes et les mœurs démocratiques, continua presque seule de faire l'*éducation politique*. Chaque paroisse était une petite république complète par elle-même et vivant d'une vie indépendante. Comme le grand Chalmers n'a

(1) CRAIK, t. I, p. 382.

Hosted by Google

cessé de le prêcher, c'est la *paroisse* qui est le véritable organe politique et social de l'Ecosse.

En réalité les deux Églises ennemies ont donc travaillé à une œuvre commune. L'une n'aurait pu exister sans l'opposition vigoureuse de l'autre. On pourrait appliquer à la balance des partis ecclésiastiques ce que le marquis de Salisbury disait naguère des partis politiques : « Malheur au parti et à l'église qui n'ont pas en face d'elles une opposition vigoureuse. *Oportet hœreses esse!* » Et en toute justice, sir Henry, soyez plus indulgent pour les fanatiques et les enthousiastes de la *Free Kirk*. La *Free Kirk* tout autant que l'Église officielle participe à la gloire d'avoir formé, trempé et civilisé l'Écosse moderne.

Dire que les deux églises presbytériennes ont été les grands agents de la civilisation écossaise c'est ne rien exagérer. En premier lieu, c'est au clergé que l'Écosse doit son émancipation et son éducation politiques : son émancipation à la réforme sous la direction de Knox et de Melville, son éducation par ses synodes annuels et surtout par l'élection démocratique du clergyman. En second lieu, c'est à l'Église que l'Écosse doit son éducation morale, la discipline des caractères, la dignité de la vie. En troisième lieu, c'est à l'Église que l'Écosse doit son éducation intellectuelle. En vain Buckle tâche-t-il de nous montrer que l'Église a été l'ennemie des lumières. En vain nous veut-il persuader que l'histoire de l'Écosse nous présente le plus bizarre des paradoxes. L'histoire ne connaît pas de paradoxes séculaires. Si l'Église avait été l'ennemie des lumières, comment expliquer la merveilleuse éclosion intellectuelle du XVIII^e^ siècle? L'historien scientifique serai-il partisan de la génération spontanée? En réalité, c'est l'Église qui seule a rendu possible et qui directement et indirectement prépara le grand mouvement intellectuel. D'abord par ses écoles de paroisse, l'Église a imposé et universalisé l'instruction. On peut dire que l'Écosse a établi deux siècles avant les autres nations européennes l'instruction populaire obligatoire. Partout en Écosse le

Hosted by Google

dominee est l'auxiliaire du clergyman, l'école est l'appendice du presbytère. Ensuite par ses disputes métaphysiques, en apparence rares et stériles, l'Église a aiguisé l'instrument logique qui devait produire la philosophie écossaise. D'ailleurs, l'influence de l'Église presbytérienne sur les classes éclairées autant que sur les classes populaires est la meilleure réfutation de Buckle. L'humanité ne donne sa confiance qu'à bon escient. Dans les choses spirituelles, à la longue toute religion, livrée à elle-même, n'a que l'influence qu'elle mérite et mérite l'influence qu'elle a. Dans une société intelligente et raffinée comme l'Écosse du XIX^e^ siècle, il est impossible d'admettre qu'une classe dont l'influence ne repose que sur l'opinion, puisse conserver et surtout agrandir son influence si elle ne la mérite par les services rendus. On peut aller plus loin. On peut mesurer la grandeur des services rendus par l'Église à l'intensité même de la reconnaissance publique, c'est-à-dire à l'influence exercée par l'Église. Par conséquent, si aujourd'hui, au début du XX^e^ siècle, l'Église presbytérienne d'Écosse exerce encore tant d'empire sur les âmes, c'est que cette église a été la cheville ouvrière de la civilisation écossaise. Aussi bien puisse longtemps encore cette civilisation écossaise garder l'esprit et sauvegarder l'idéal que les Covenantaires et leurs successeurs surent lui donner. C'est la meilleure garantie de sa durée.

CH. SAROLEA.

Hosted by Google

LES PRÉCURSEURS DE LA IX^e SYMPHONIE

A mesure que l'habitude se développe de porter les lumières de la critique sur tous les faits de l'Art et de la Science, nous découvrons un nombre croissant de liens entre des faits, qui, de sporadiques qu'ils semblaient être, viennent se ranger dans la continuité des lois naturelles, s'enchaînant les uns aux autres, s'expliquant réciproquement et nous donnant l'image du développement lent, sûr, inévitable des phénomènes psychiques que nous reconnaîtrons un jour être aussi réguliers que les phénomènes physiques.

L'habitude est si bien prise aujourd'hui, de rechercher les causes, de relier tout fait, toute œuvre, à d'autres, que l'on se sent un peu dépaysé lorsqu'une création de l'esprit humain se présente isolée, sans lien direct et visible avec son temps et ses aspirations; il nous semble alors voir un pic s'élevant, abrupt, au milieu d'une plaine. Et l'idée nous vient de suite d'une illusion d'optique qui nous dérobe les contreforts de la chaîne de montagnes qui le relient insensiblement au pays plat.

Dans bien des cas, cette illusion existe réellement, elle est due à notre ignorance des œuvres analogues, et pour la faire cesser, il faut chercher, déduire, induire, remonter aux antériorités, relier d'imagination l'œuvre nouvelle avec d'autres. Et cette étude est rarement sans résultats.

La IX^e symphonie de Beethoven, dont Richard Wagner a été l'un des premiers à montrer la haute signification, tant par les mémorables exécutions qu'il en a dirigées que par ses commentaires critiques, semble être un de ces pics isolés. Une

Hosted by Google

symphonie avec chœurs! la première symphonie avec chœurs! chose inouïe en ce temps, chose incompréhensible et baroque, qui fit presque traiter son auteur de fou! Et quels chœurs! quel choix de texte! une *Ode à la joie,* dionysiaque, dithyrambique, introduite par ces singulières paroles de la basse-solo :

« O mes amis!

« Faites taire ces sonorités et chantons des mélodies plus agréables et plus joyeuses! »

Cette apostrophe subite, succédant à trois parties symphoniques d'une ordonnance admirable, fait l'effet de la critique la moins justifiée de la musique instrumentale. Beethoven semble brûler ce qu'il avait adoré. Ces paroles devaient révolter l'auditeur, s'il ne les déclarait pas sottes et dépourvues de sens. Quant aux récits des contrebasses, aux mesures chaotiques qui les précèdent, elles devenaient de la pure aberration.

C'est plus tard seulement que l'œuvre fut comprise, surtout grâce à Richard Wagner, qui la commenta et la fit exécuter à Dresde, et enfin, en 1876, à Bayreuth, de façon à en imposer le sens véritable aux auditeurs. Il mit en lumière le plan voulu par Beethoven : donner d'abord le maximum par la musique pure, dévoiler enfin le Verbe, propre à l'humanité fraternisante. Après le chaos de la matière, l'amour de l'humanité.

Car telle est l'idée-mère de ce chef-d'œuvre qui, à un autre point de vue, marque dans l'art le commencement d'une période nouvelle, celle dans laquelle les formes musicales contiendront une matière plus dense, exprimeront un sens plus précis : en un mot, la période moderne...

Beethoven ne pouvait toutefois atteindre d'emblée à une expression presque critique des principes esthétiques dictés par ses propres œuvres, principes qui, aujourd'hui encore, sont rarement compris; c'est naïvement, sans esprit professoral, qu'il devait exprimer les sentiments qui l'animaient. Et il est naturel que cette expression n'ait point trouvé immédiatement une forme parfaite. Pour y arriver, il a dû s'essayer à d'autres œuvres, qui ont été comme des études préliminaires. En un

Hosted by Google

mot, la IXe ne peut être isolée; elle doit faire partie d'un ensemble — qu'elle couronne.

Recherchant dans la vie de Beethoven les éléments de cet ensemble, nous avons réuni les quelques documents qui suivent.

C'est en 1793, à l'âge de 23 ans, que Beethoven a dû songer pour la première fois à mettre en musique l'*Ode à la joie,* de Schiller, parue en 1785. C'est cette ode qui forme le texte de la IXe symphonie, dont la rédaction définitive date de 1823, trente ans après.

Mais Beethoven comprenait toute la difficulté de mettre en musique une poésie aussi idéale. Il le reconnaît dans ces lignes, adressées alors à un ami : « Les poèmes de Schiller présentent les plus grandes difficultés pour le musicien ; celui-ci doit toujours s'élever de beaucoup au-dessus du poète. Qui le peut pour Schiller? »

Sentant lui-même qu'il n'était pas à la hauteur de son entreprise, il l'abandonna. Avait-il dès lors improvisé une mélodie sur les paroles de l'*Ode à la joie?* Il fut par là resté fidèle à ses habitudes, mais, en tout cas, nous n'en avons pas conservé de trace.

En 1795, lorsque Beethoven terminait ses études de contrepoint avec Albrechtsberger, il mit en musique deux poèmes de Bürger : les *Soupirs d'un non-aimé* et *Amour réciproque* (1), qu'il avait lus dans l'édition de 1789. La dernière de ces compositions mérite de fixer notre attention : elle contient, à l'état rudimentaire, le motif de la *Fantaisie op.* 80 pour piano solo, orchestre et chœurs, à laquelle nous reconnaîtrons une grande importance dans le sujet qui nous occupe.

Est-ce là l'effet du hasard? Est-ce voulu? Beethoven n'épargnait pas l'invention mélodique; ou bien il a repris involontairement une mélodie ancienne, se plagiant sans le savoir, ou bien une analogie de sentiments l'a engagé à choisir le même motif, après un intervalle de treize ans. La première hypo-

(1) *Seufzer eines Ungeliebten* et *Gegenliebe.*

Hosted by Google

thèse est peu vraisemblable; la seconde s'appuie au contraire sur une probabilité bien fondée, car le texte du poème de Bürger éveille un sentiment parent de celui-ci qu'exprime le poème de la *Fantaisie*. Cet *Amour réciproque* représente en quelque sorte le point de vue lyrique, personnel, des mêmes pensées qui s'affirment dans la *Fantaisie*, avec l'ampleur d'une forme humanitaire, générale. Musicalement, ce *lied* peut donc être considéré comme le germe dont est sorti la *Fantaisie*, après une gestation de treize ans.

Revenons aux faits.

La plus grande douleur de Beethoven devait être sa surdité croissante. Elle commença en 1796, à la suite d'un refroidissement, élevant une barrière presque infranchissable entre cet homme primesautier, vif et original autant que génial, et le monde extérieur. Toujours enfermé en lui-même, l'absence des réalités le porta de plus en plus à l'idéalisme. Les premières années furent pleines d'amertume. En juin 1801, Beethoven écrivait à son ami Amenda : « Ton Beethoven est bien malheureux, en lutte perpétuelle avec la Nature et le Créateur! » et le Testament de Heiligenstadt, rédigé en 1802, contient ces mots : « O Ciel! fais luire encore pour moi un jour de joie pure! Depuis si longtemps, les échos d'une vraie allégresse me sont étrangers! O Divinité! quand pourrais-je les retrouver dans le temple de la Nature et de l'Humanité? »

Ces deux derniers mots sont d'une haute portée; ils désignent clairement deux des œuvres les plus importantes de cette période, où l'idéalisme beethovenien croît sans cesse et lui permet de retrouver en lui-même ce que le monde extérieur lui refuse. Ce sont deux symphonies ; par ordre de date, la *Pastorale* (*op.* 68) et la symphonie en *ut mineur* (*op.* 67), écrites entre 1804 et 1808, presque simultanément.

La *Pastorale* est une idéalisation de la Nature, c'est la nature comprise par un Shelley, un Rossetti. « Des impressions, pas de peinture » en disait Beethoven lui-même.

La symphonie en *ut mineur* est une image des luttes de l'Humanité poursuivie par le Sort. On se rappelle cette phrase

Hosted by Google

relative au premier motif : « C'est ainsi que le Destin frappe à notre porte ! » Le combat s'engage contre la vie et ses souffrances, « à travers la nuit vers la lumière, à travers les combats vers la victoire ».

A côté de son amour pour la Nature et l'Humanité, se développait dans le cœur de l'artiste une tendance à l'idéalisme, qui non seulement dirigeait, orientait ses pensées, mais qui par elle-même devait devenir principe créateur. Ce monde extérieur à présent impénétrable à son sens auditif, il le reformait en lui, plus beau, plus élevé, plus noble. Se haussant au-dessus des sensations et des douleurs, son esprit entrait dans des orbites de paix intime, céleste, dont l'artiste voulait faire rayonner la gloire. Ainsi, une infirmité cruelle plaçait le penseur dans une situation exceptionnellement favorable. Toutes ses tendances le rapprochaient peu à peu de Schiller, dont l'idéalisme peu accessible l'avait fait reculer d'abord; néanmoins, il n'osait pas encore faire sienne l'*Ode à la joie*, qu'il n'avait certes pas oubliée.

Cette période de la vie de Beethoven est restée fort obscure dans un temps de troubles politiques où l'Autriche, qu'il habitait, eut beaucoup à souffrir. Il était d'humeur maussade, ainsi qu'en témoigna plus tard Gœthe (1812) : « J'ai fait la connaissance de Beethoven à Teplitz. Son talent m'a plongé dans l'étonnement. Malheureusement, c'est une personnalité extravagante, qui n'a peut-être pas tort de trouver le monde détestable, mais qui, par là, ne le rend meilleur ni pour lui, ni pour les autres. Lui qui est déjà laconique par nature, le devient doublement à cause de sa surdité. » Ses trésors de joie inspiratrice, il les conservait jalousement pour son idéal d'art, laissant paraître tout son mécontentement à ceux qui le dérangeaient dans ses pensées, même à Gœthe, pour le génie duquel il professait une sorte de culte, tandis qu'aucune sympathie personnelle ne régnait entre le musicien démocrate et le rogue ministre de Charles-Auguste.

Telles étaient les dispositions de Beethoven quand il composa la *Fantaisie*. Les documents que nous avons conservés sur celle-ci sont fort incomplets, on ignore même qui en a

Hosted by Google

écrit le poème, attribué d'abord à Christofph Kuffner, puis, avec plus de raison, à Treitschke. Vraisemblablement, Beethoven en a donné lui-même les idées, qu'un ami se sera chargé de rédiger. J'en vois une preuve dans les deux derniers vers :

Quand l'amour et la force s'unissent,
La grâce divine luit pour l'Humanité !

Ne sont-ils pas une expression bien naturelle de celui qui a écrit d'autre part cette maxime digne de Bismarck : « La force est la loi morale de tout homme qui se distingue de ses semblables : c'est aussi la mienne. »

Quoi qu'il en soit, que le poème ait été trouvé n'importe où par Beethoven, ou qu'il ait été écrit sur sa demande, n'est-on pas autorisé à croire que l'artiste ait voulu, avant de se livrer à la composition de l'*Ode à la joie*, s'essayer dans un genre analogue, tenter une forme nouvelle — l'adjonction du chœur à la symphonie dans l'acception spéciale que nous trouvons ici — qu'il eut voulu se rendre compte s'il était mûr pour l'œuvre finale entrevue depuis longtemps? Ou que, se résignant lui-même à la négative, il n'eût pu résister au désir d'entreprendre une œuvre de moindre envergure, de moindre difficulté, sur le même sujet?

Oui, sur le même sujet, car nous allons faire voir par la comparaison des textes que le poème de la *Fantaisie* n'est qu'une sorte de pastiche un peu écourté de l'*Ode à la joie*.

Toutefois, avant de procéder à cette comparaison, il est ndispensable de fixer les idées relatives à la vraie signification de l'ode, que certain traducteur mal avisé n'a pas craint de dénaturer en admettant une hypothèse digne de Charenton, d'après laquelle il remplace dans toute l'ode le mot *joie* par le mot *liberté*. Si cette traduction, due à Victor Wilder, était parvenue à obscurcir le sens de la IXe pour certains lecteurs, je les prierais de vouloir étudier le commentaire de Richard Wagner, dont nous avons déjà parlé et qu'ils trouveront dans la *Wagner-Encyklopädie* de Glasenapp, t. I, pp. 76-93. Sa logique très simple les convaincra sans peine. Ils n'ont, d'ailleurs, qu'à se remémorer les caractères de Schiller et de

Hosted by Google

Beethoven, aux dates de la composition de l'Ode, 1775, et de la symphonie, achevée en 1823, pour se rendre compte du peu de vraisemblance de cette hypothèse. Schiller a été traqué, arrêté, molesté pour les idées avancées qu'il exprimait parfois, c'est vrai, cela prouve seulement qu'il donnait à ses pensées, même subversives, une expression claire et sans détours. Pourquoi aurait-il cette fois remplacé le mot *Freiheit* — liberté — par son équivalent prosodique *Freude* — joie —; nous n'y comprenons rien. Et puis, un Schiller aurait-il écrit le quatrain suivant :

Freiheit, schöner Götterfunke,
Tochter aus Elyseum (?),
Wir betreten feuertrunken
Himmlische, dein Heiligtum.

c'est-à-dire :

Liberté, belle et divine étincelle,
Fille de l'Élysée (?),
Nous entrons brûlant d'ivresse,
Céleste génie, dans ton sanctuaire.

Une telle parodie peut bien être de l'invention fransquillonne, ce n'est point du génie germanique rehaussé de réminiscences classiques.

Quant à Beethoven, il était trop libre par lui-même, trop indépendant pour chanter une abstraction comme la liberté. Il créait des chants avec ses souffrances et ses jouissances, il exultait son âme d'artiste, son amour de l'humanité, et c'est bien à la joie qu'il dédia sa symphonie.

Voici les textes des deux œuvres à comparer :

Poème de la Fantaisie.	**L'Ode à la joie.**
Douces et aimables, résonnent Les harmonies de notre existence; Des fleurs éternelles Éclosent du sens du Beau.	Joie! divine étincelle, Fille de l'Élysée, Nous entrons, brûlant d'ivresse, Céleste génie, dans ton sanctuaire!
La paix et la joie glissent aimablement Comme le jeu changeant des vagues; Ce qui était le chaos S'ordonne sous une loi suprême.	Les miracles réunissent Ce que la mode impudemment sépare; Tous les hommes deviennent frères A l'abri de ton doux vol.

Hosted by Google

Quand règne le miracle des sons,
Quand la majesté du Verbe se dévoile,
Le Merveilleux doit être atteint;
La nuit et l'orage deviennent Lumière.
Le repos intérieur, les délices intimes
Règnent pour l'homme heureux.

Partout le soleil printanier de l'Art
D'eux fait jaillir la lumière;
Les grandes pensées qui vibrent en notre cœur
Brillent et s'élèvent.
Quand un esprit s'est dégagé,
Un chœur entier toujours lui répond.
Prenez donc, ô belles âmes,
Prenez avec joie les dons de l'Art.

Quand l'Amour et la Force s'unissent,
La grâce divine luit pour l'Humanité!

Vous à qui échut l'heureux destin
D'être l'ami d'un ami sincère,
Vous qui avez conquis une aimable compagne,
Mêlez vos transports aux nôtres!

Oui, et aussi quiconque peut nommer
Sienne une seule âme en ce monde!
Mais celui qui jamais n'y parvint,
Qu'il s'esquive en pleurs de notre milieu!

Toutes les créatures boivent
La Joie aux mamelles de la Nature;
Les bons et les méchants
Suivent sa trace semée de roses.

Elle nous donna des baisers, des treilles,
Un ami éprouvé jusqu'à la mort.
Le vermisseau connaît la volupté
Et le chérubin est debout devant Dieu!

Pleins de joie, comme les soleils
Se meuvent au firmament,
Suivez, Frères, vos chemins,
Gais comme des héros à la victoire!

Soyez embrassés, millions d'êtres!
D'une universelle étreinte.
Frères! au-dessus de la voûte céleste,
Un bon Père doit habiter!

Vous vous prosternez, Peuples?
Pressens-tu le Créateur, ô Monde?
Cherche-le plus haut que la voûte étoilée;
C'est par delà les étoiles qu'il doit habiter!

La comparaison de ces textes montre à suffisance la parenté qui existe entre les sentiments exprimés dans les deux œuvres. Remarquons pourtant que, dans la fantaisie, le mot *art*, qui revient un peu trop souvent, désigne le moyen; il est remplacé dans l'ode par le mot *joie*, indiquant cette fois le but atteint.

Cependant, ces comparaisons purement littéraires ne sont pas convaincantes lorsqu'il s'agit d'œuvres musicales. Ou tout

Hosted by Google

au moins convient-il de montrer également le parallélisme qui existe entre les formes musicales, ce qui nous oblige à analyser succinctement la *Fantaisie*, la IX^e^ étant supposée présente à tous les esprits.

La Fantaisie pour piano solo, chœur mixte avec soli, et orchestre, commence par une sorte d'improvisation pour piano sans accompagnement, dont le motif ne présente aucun rapport avec les autres motifs de l'œuvre. Cette première partie, un *Adagio*, est donc absolument isolée, comme le serait une partie de symphonie.

L'orchestre entre au finale, p. 5 de la partition de Péters, qui en compte 63. Ce sont les basses, exécutant en *pp.* un motif mystérieux en interrogateur. Le piano répond en récitatif par des phrases qui semblent implorer. Enfin — *Meno Allegro*, p. 6 — après quelques quintes vides, le motif principal apparaît (piano et cor) jeune, candide, frais, printanier; il semble que l'on entre dans quelque Eden de joie.

Tout ce commencement peut être mis en parallèle avec les trois premières parties de la IX^e^ symphonie et les récitatifs des basses qui commencent la quatrième jusqu'à l'entrée du motif principal.

Le motif de la fantaisie est traité dans sa forme initiale, puis *alla breve* (*Allegro molto*, pp. 15 à 22). Suit un *Adagio ma non troppo*, bâti sur un motif spécial, puis un mouvement de marche (pp. 27 à 31).

Ici reprend le motif mystérieux des basses, qui ramène, après quelques arpèges du piano, le motif principal que va chanter le chœur.

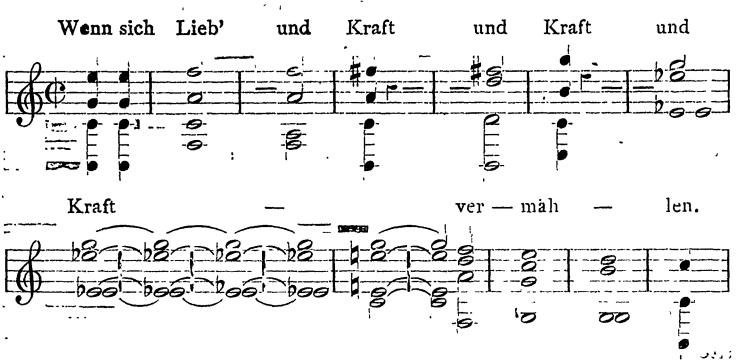
Nous retrouvons dans la IX^e^ une disposition analogue avec cette différence toutefois de la part plus large faite aux voix, qui chantent, par exemple dans le mouvement de marche en 6/8.

Il existe entre les plans des deux œuvres des ressemblances marquées, on les sent inspirées d'une même logique. Et ces ressemblances se poursuivent jusque dans certaines harmonies absolument caractéristiques, uniques presque, que Beethoven

Hosted by Google

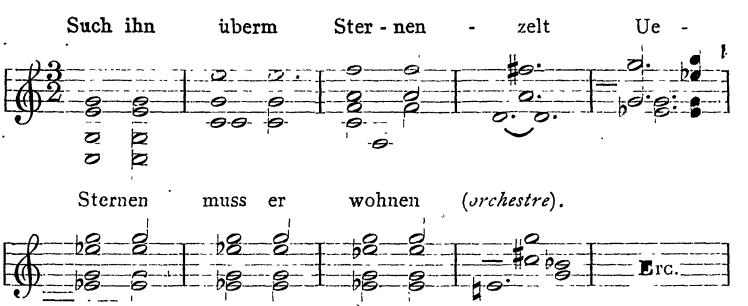
n'a certes pas reprises par hasard, mais dans un but poursuivi. Comparez ces deux passages :

Fantaisie.



(Ed. Peters, p. 49 et 57.)

IXe symphonie.



(Ed. Peters, p. 238.)

Cette modulation étonnante, *do majeur*, *fa majeur*, *ré majeur* (*sol majeur* servant de transition dans l'œuvre de jeunesse, ellipsée dans l'œuvre de maturité) et *mi bémol majeur*, suffirait à prouver la parenté des deux œuvres.

La *Fantaisie* fut composée en même temps que les symphonies *op.* 67 et 68 et exécutée pour la première fois le 22 décembre 1808. La partie de piano n'était pas écrite ; Beethoven improvisa jusqu'à l'entrée de l'orchestre.

Une note prise en 1809 montre que Beethoven, qui venait de réaliser la *Fantaisie,* n'avait pourtant en rien oublié ses

Hosted by Google

projets; peut-être même s'y était-il vu encourager par un premier succès. Cette note est ainsi conçue : « *Freude, schöner Götterfunken, Ouverture ausarbeiten.* » Les esquisses du *Scherzo* de la IXe datent de 1812, et nous apprenons qu'il travaillait alors à une œuvre instrumentale et chorale en l'honneur de Schiller. En 1815, il écrivit cette phrase qui n'est pas sans lien avec les mêmes préoccupations : « Nous autres, être finis à l'esprit infini, nous sommes nés pour la souffrance et pour la joie, et l'on pourrait presque dire que les esprits distingués arrivent à la joie par la souffrance. » Un an après, la première partie de la IXe symphonie apparaît dans ses carnets d'esquisses sous sa forme définitive. Le finale de l'œuvre fut écrit en 1822 ; dès 1823, la partition était achevee — trente ans après le premier projet de mettre en musique l'*Ode à la joie!* La première exécution eut lieu le 7 mai 1824.

Ce résumé chronologique aura peut-être réussi à montrer que, à travers toute la carrière de Beethoven, cette même pensée s'est développée sans trève, qui devait donner naissance à deux œuvres capitales, la *Fantaisie op.* 80 et la *Symphonie aux chœurs op.* 125. Le fait que Beethoven n'a plus écrit pour l'orchestre après la IXe symphonie (1) démontre, du reste, qu'il se savait arrivé au sommet de la gloire et de la félicité intime, au but entrevu et caressé depuis toujours.

Dr DWELSHAUVERS-DERY.

(1) Les *op.* 136 et 137 datent respectivement de 1814 et de 1807.

Hosted by Google

LA SIGNIFICATION HISTORIQUE

DE LA BATAILLE DE COURTRAI [1]

(11 juillet 1302)

De tous les épisodes qui ont marqué comme autant de jalons la route poursuivie par la démocratie dans sa lutte contre le patriciat, la bataille de Courtrai fut sans contredit le plus important et le plus décisif. Non seulement les artisans se trouvaient en face de leur vieil ennemi, le patriciat, mais en massacrant les alliés de leurs adversaires dans la nuit du 18 mai, ils venaient de se créer un nouvel ennemi, implacable et puissant, dans la personne du roi de France, Philippe le Bel. Ils sentaient fort bien que depuis cent ans qu'ils luttaient pour leur émancipation et la conquête du pouvoir, jamais moment plus redoutable ne s'était présenté, et que la défaite ou la victoire devait être pour eux la destruction de leur idéal ou le triomphe de leur cause.

Le long exposé des luttes sociales, que nous venons de faire, montre déjà suffisamment qu'il serait impossible de voir plus longtemps dans la bataille de 1302 la rencontre de deux races, de deux nationalités. Replacée dans son cadre, la journée de Courtrai apparaît dans toute sa vérité. La discorde entre patriciens et plébéiens, qui éclate en lutte ouverte dès 1225, n'en est que la préparation lointaine, lente et graduelle. Le conflit social grossit sans cesse, la foule devient d'année en année plus houleuse jusqu'au moment où les patriciens, nau-

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique*, du 15 avril 1901.

Hosted by Google

fragés dans cette mer populaire, jettent vers la France un cri désespéré et accueillent avec enthousiasme la venue de Philippe le Bel.

D'ailleurs comment faire entrer en ligne de compte la race ou la langue dans un pays où ni la race ni la langue ne constituaient des éléments de nationalité! La dynastie des Dampierre était même d'origine française sans que personne songeât jamais à lui en faire un grief ou qu'elle-même jugeât impossible de s'allier à des sujets dont une partie parlait une langue qu'elle ne comprenait pas. Car, ne l'oublions pas, le comté de Flandre comprenait deux populations qui parlaient deux langues distinctes : une partie flamande au nord, une partie française au sud, et c'est un fait significatif que ceux de Lille, Douai et Orchies n'ont pas défendu le drapeau du Lion avec moins d'énergie que leurs frères de langue flamande de Gand et de Bruges. Quand Fouquard de Merle, qui commandait la place de Douai, réunit les habitants de la commune en un grand meeting pour leur demander quel parti ils désiraient embrasser, celui du comte ou celui du roi, tous s'écrièrent d'une même voix et en français : « Tous Flamands, tous Flamands nous sommes! Par Dieu, Fouquard, n'en parlez pas, car tous nous sommes et serons Flamands! »

Aussi, quand nous promenons le regard sur cette armée flamande massée dans la plaine de Groeninghe, sa composition elle-même nous révèle ses préoccupations sociales. Ce sont des artisans qui sont là avec leurs doyens, chacun sous sa bannière, et l'humble extraction des combattants indique déjà la cause pour laquelle ils vont mourir. Parmi eux nul cavalier, si ce n'est les fils de Guy de Dampierre, les exécuteurs du pacte conclu entre le comte et son peuple. Les patriciens, les riches bourgeois, sont tous absents, et ils le sont, sans qu'on puisse leur reprocher un manque de patriotisme ou les considérer comme traîtres à leur patrie. Il ne s'agissait pas en effet de défendre une patrie, mais de savoir enfin qui allait dominer, le patriciat ou la plèbe.

Comme le débat se déroulait sur le terrain social et économique, voilà pourquoi aussi le plat pays reste spectateur impassible de la lutte. A part une troupe de paysans du Franc

Hosted by Google

qui vivaient dans la sphère d'action immédiate de Bruges, la ville seule était représentée sur le champ de Groeninghe. Or, s'il s'était agi de la défense de la patrie ou d'assouvir une haine de race, n'aurions-nous pas vu la Flandre entière se lever comme un seul homme? Et voilà que sous les murs de Courtrai ne sont accourus que des citadins, et encore des citadins prolétaires, parce que la bataille qui va se livrer n'est à leurs yeux que la continuation de cette longue discorde entre riches et pauvres, patriciens et démocrates.

Il y a plus. Si quelque haine systématique avait existé entre la Flandre et la France, les Flamands auraient défendu dès le début leur territoire contre l'immixtion du roi, au lieu de considérer Philippe le Bel comme un arbitre, arrivé pour mettre d'accord deux partis qui ne s'entendaient plus. Aussi, lorsque le roi, dans le cours de sa politique astucieuse, donne raison au peuple, celui-ci dépose aussitôt toute animosité contre les Français, et ne reprend les hostilités contre eux que lorsqu'il les voit de nouveau unis aux patriciens.

La lutte de la Flandre contre la France n'est donc pas une lutte politique. C'est avant tout une lutte sociale et économique. Ce sont les malentendus entre patriciens et démocrates, qui provoquent l'intervention du roi de France, et si les Flamands combattent Philippe le Bel, c'est parce qu'il est l'allié de leurs ennemis jurés, les patriciens. Ils s'arment contre lui comme ils s'armeraient contre leur propre comte, ou contre le roi d'Angleterre, ou contre l'empereur d'Allemagne, s'ils se sentaient menacés par eux dans leurs intérêts matériels. Mais si ce furent des démêlés d'ordre socio-économique qu amenèrent les combattants dans la plaine de Groeninghe, il n'en est pas moins vrai que ces démêlés faillirent avoir un dénouement politique fatal, l'annexion de la Flandre à la France.

Ce fut la ville de Bruges qui se mit à la tête de la résistance. La première, elle s'était soulevée contre la France, et comme elle sentait combien lourde serait la punition, si elle venait à succomber, elle se lança éperdue dans la lutte. Des trois villes de Flandre, elle se trouva presque seule à braver le péril.

Hosted by Google

Ypres, dominé par les patriciens, n'envoya qu'un faible contingent, et le peuple de Gand, terrorisé par les aristocrates, se vit enfermé dans ses murailles comme un troupeau dans sa bergerie, et ce fut avec peine que Jean Borluut put s'échapper avec une poignée d'hommes pour venir partager le triomphe à Courtrai.

Mais s'il importe de constater que Bruges fut le principal soutien de la cause démocratique, tant par l'argent qu'elle fournit que par le nombre d'hommes qu'elle mobilisa, il convient cependant de signaler l'exagération, dont le rôle de certaines personnalités locales a été l'objet.

Sans vouloir diminuer en rien la noble conduite de deux héros populaires justement fêtés, Jean Breydel et Pierre De Coninck, il importe cependant dans l'intérêt de la vérité historique de dire qu'il serait inexact de les considérer comme les chefs du mouvement révolutionnaire contre la France. Les véritables chefs ont été les fils de Guy de Dampierre. Ce sont eux qui, pendant la captivité de leur père, ont pris en main la direction des affaires du comté et le commandement des milices communales. Breydel et De Coninck n'ont joué qu'un rôle purement local. Ce sont des chefs populaires qui conduisent leurs hommes à la bataille, comme Jean Borluut de Gand conduit les siens.

A la nouvelle de l'approche des Français, les Flamands se portèrent à leur rencontre, et prirent position sous les murs de Courtrai.

Le choix du terrain, que fit l'armée flamande, fut audacieux. Elle s'enferma volontairement dans un quadrilatère délimité par la Lys, le ruisseau de Groeninghe, un fossé, qui aboutissait au *Langhemeersch*, et le château de Courtrai aux mains d'une garnison ennemie. Une telle position rendait toute fuite impossible, et il ne restait d'autre alternative que celle de vaincre ou de mourir.

Dans la matinée du 11 juillet, les Français descendirent les hauteurs du Pottelberg et vinrent se placer en ordre de bataille dans la plaine, sur la rive droite du ruisseau de Groeninghe, en face de l'ennemi. Ils divisèrent leurs troupes en dix corps

Hosted by Google

d'attaque et placèrent sur le devant les arbalétriers italiens et espagnols, chargés de donner le premier assaut.

« Cependant, les Français se convainquirent bientôt de l'impossibilité de franchir le ruisseau en face des Flamands. L'armée se mit donc à le remonter vers la gauche jusqu'à un point où il se trouva franchissable. Elle passa alors sur l'autre rive et se trouva ainsi en face du second ruisseau et sur la droite des Flamands. Par suite de ce mouvement tournant, ceux-ci se virent forcés de changer leur ordre de bataille qui était disposé suivant la direction du ruisseau de Groeninghe. Pivotant sur leur gauche, ils firent face au second ruisseau que les Français allaient devoir franchir pour les attaquer.

« Les arbalétriers français engagèrent vivement le combat. Facilement ils repoussèrent les avant-postes flamands et franchirent le ruisseau. En peu de temps leurs progrès furent si considérables qu'il sembla que la bataille allait être gagnée sans le secours de la chevalerie. C'est alors que les milices féodales perdirent patience. Elles entendaient avoir part à l'honneur de la journée et ne voulaient pas se contenter du rôle de spectateurs. Cédant à leurs instances, et malgré l'avis de ses conseillers, Robert d'Artois commit la faute de donner aux arbalétriers et à l'infanterie l'ordre de se replier et fit charger la chevalerie.

« Dans ces conditions, ce qui devait arriver, arriva. Recevant, en pleine attaque, l'ordre de battre en retraite, les gens de pied, se croyant trahis, se mirent à fuir en désordre. De son côté, la chevalerie, impatiente de combattre, incapable d'attendre que le mouvement de l'infanterie fut terminé, se précipita en avant et vint heurter, au passage du ruisseau qu'elle devait franchir, les arbalétriers qui le repassaient en désordre. Une confusion formidable s'ensuivit. Plusieurs chevaux culbutèrent dans le fossé; les escadrons se rompirent. L'attaque néanmoins fut terrible. La ligne des Flamands fléchit. Mais le péril ne dura qu'un instant. La solide infanterie des communes se reforma. Mal soutenue, mal dirigée, à demi rompue, la cavalerie fut repoussée et perdit une grande partie de son effectif en repassant le ruisseau. Les autres charges échouèrent de même. Bientôt la déroute fut complète. L'ar-

Hosted by Google

rière-garde, commandée par les comtes de Saint-Pol et de Boulogne, prit la fuite avant d'avoir donné. Robert d'Artois se fit tuer pour ne pas survivre à la honte d'avoir perdu par sa faute une bataille dans laquelle il avait été un moment sur le point de triompher. La journée finit par une atroce boucherie de cavaliers démontés, embourbés dans les fossés, et de fantassins repoussés dans le marais du Langenmeersch (1). »

Les fuyards se répandirent sur les routes de Lille et de Tournai, et Gilles li Muisis qui les vit arriver dans cette dernière ville, dit que « ceux qui furent reçus dans les murs de Tournai étaient tellement consternés que le lendemain encore ils tremblaient au point de ne pouvoir manger un morceau de pain ».

Telles furent les circonstances dans lesquelles l'armée flamande triompha, et ce triomphe fut le résultat d'une lutte régulière et honorable de l'infanterie flamande contre la cavalerie française. Cependant, on a voulu diminuer l'éclat de la victoire de 1302 en présentant ce brillant fait d'armes comme une rencontre désordonnée et confuse, qui n'eut d'issue favorable pour les Flamands que grâce à l'invention d'un fallacieux stratagème. Les artisans auraient creusé tout autour de leur camp des fossés habilement dissimulés sous des gazons et des branchages, et c'est dans ces chausse-trapes qu'ils auraient attiré les chevaliers français.

C'est là une légende dont le savant historien, M. Henri Pirenne, professeur à l'université de Gand, a définitivement fait justice (2). Il a montré comment elle est née en France sous la plume de Guyart, arbalétrier au service de Philippe le Bel. Ce chroniqueur raconte qu'au moment où le comte d'Artois ordonne de charger les Flamands, ceux-ci le supplient de leur laisser le temps et l'espace de déployer leurs rangs et de pouvoir combattre ainsi d'une manière honorable.

(1) H. PIRENNE, *Version française et version flamande de la bataille de Courtrai*. Bruxelles, 1890, p. 6 et 7.

(2) « La version française et la version flamande de la bataille de Courtrai » (*Bull. de la Comm. roy. d'histoire*, 1890, p. 11-50), et la note supplémentaire (même *Bull.*, 1893, p. 85-123). Est opposé aux conclusions de Pirenne, Funck-Brentano, « Mémoire sur la bataille de Courtrai » (*Mém. de l'Acad. des inscriptions et belles-lettres*, t. X, p. 235-325, Paris, 1891), qui maintient l'existence du stratagème.

Hosted by Google

Robert d'Artois accède à leur désir, mais à peine a-t-il le dos tourné que les communiers l'attaquent traîtreusement par derrière et culbutent les troupes françaises dans le ruisseau qui sillonne la plaine.

Geoffroy de Paris prend sur lui la tâche d'enrichir cette relation de quelques commentaires. Il transforme le ruisseau en un vaste marais où s'embourbent les chevaliers français. Ne voulant pas reculer, ils se tuent eux-mêmes de désespoir, de sorte que les Flamands triomphent non sur des vivants mais sur des morts, voire sur des suicidés.

Survient un chroniqueur anonyme, qui ajoute quelques détails du plus haut pittoresque. Il parle de fossés creusés artificiellement, recouverts ensuite d'herbes et de branchages, d'infâmes chausse-trapes inventés par Pierre le Roy et dans lesquels les Français sont attirés par la ruse des Flamands.

C'est ainsi que la légende fut constituée de toutes pièces : d'un côté, la perfidie, de l'autre, l'horrible stratagème. C'est sous cette forme qu'elle fait le tour de l'Europe et qu'elle arrive même en Flandre dans le courant du XV^e^ siècle. Elle s'enrichit cependant de maint détail en passant de bouche en bouche et finit même par affecter l'allure d'une véritable aventure tragico-comique.

Ottokar de Styrie la développe dans sa chronique styrienne, en ajoutant ce détail que le fond des fossés avait été garni de pointes de fer.

Jean de Winterthur, un autre chroniqueur allemand, a l'imagination plus complaisante encore que ses devanciers. Il nous fait un récit absolument fabuleux. Écoutez. Le combat se passe dans une vallée ! Pendant la nuit, les Flamands ont creusé devant leur camp des tranchées soigneusement dissimulées. Pour attirer les Français dans ces pièges, ils ont eu soin de ne monter que des cavales. Au premier hennissement de celles-ci, les étalons des chevaliers français s'emportent et vont se précipiter dans les fossés invisibles !

En Italie, l'affaire est entourée de détails poétiques par les soins du marchand florentin Villani.

L'armée flamande, entièrement composée d'infanterie et disposée en cercle, a pris position dans la plaine de Courtrai,

Hosted by Google

derrière un ruisseau, large de 3 mètres environ et profond de 3, que l'escarpement de ses bords rend invisible de loin. Animée du plus grand courage, elle est décidée à mourir. Dans une scène pathétique, l'auteur nous montre les communiers dévotement agenouillés autour d'un prêtre qui officie, et la messe terminée, portant à leur bouche, avant de se relever, un peu de terre de ce sol de la patrie qu'ils vont arroser de leur sang. De son côté, Robert d'Artois se prépare à prendre l'offensive. Avec des détails précis, Villani mentionne la formation de dix corps d'attaque; il nomme leurs chefs et la force numérique de chacun d'eux. Avant d'entamer le combat, les capitaines italiens des arbalétriers et des mercenaires étrangers prient le connétable Raoul de Nesle de retenir la chevalerie et de laisser faire les gens de pied. Ils allèguent qu'on ne connaît pas la manière de combattre des Flamands, qu'il est prudent de se borner à les harceler jusqu'au moment où, tourmentés par la faim, ils quitteront leurs positions et s'exposeront aux coups de la chevalerie. Ému par ces raisons, le connétable va les exposer à Robert d'Artois. Mais, exaspéré par la réponse du comte, qui reçoit fort mal ses conseils et semble même l'accuser de perfidie, il oublie toute prudence, fait avancer sa bannière et se lance vers l'ennemi, entraînant à sa suite toute la chevalerie. Cette charge inconsidérée porte les Français vers le fossé derrière lequel sont retranchés les Flamands, et dont la présence est entièrement ignorée. Lancés à fond de train, ils s'y précipitent pêle-mêle en désordre et l'élan furieux des derniers rangs empêche les premiers de s'arrêter au bord. Les *goedendags* n'ont plus dès lors qu'à accomplir leur œuvre de massacre. 6,000 chevaliers restent sur le champ de bataille.

Tout ce récit avec ses épisodes, ses discours, est un beau morceau de narration sans doute, mais ce n'est que cela. Beaucoup, cependant, se sont laissés prendre à ce bel exposé et y ont ajouté foi, sans remarquer que ce ne sont là que des embellissements littéraires sans aucun fondement historique.

La version française, qui avait pris son point de départ dans le récit de Guyart, conquérait ainsi l'Europe, tandis que la version flamande, telle que nos chroniqueurs l'avaient établie, tomba complètement dans l'oubli.

Hosted by Google

Ces chroniqueurs sont le Minorite de Gand, Lodewijck van Velthem et le Continuateur de la Généalogie des comtes de Flandre. Ce n'est pas qu'il faille les gratifier d'une foi absolue, mais abstraction faite de certains détails qui ne sont que le produit de l'imagination populaire, et en diminuant l'importance de certaines assertions, nous parvenons parfaitement à démêler le côté vrai et historique de la journée des Éperons d'or, et ce côté est tel que nous l'avons exposé plus haut. D'ailleurs, nous sommes secondés dans la recherche de la vérité par un auteur français lui-même, qui écrivit avec impartialité, et dans le sens de nos chroniques.

La nouvelle du désastre des Français à Courtrai se répandit par toute l'Europe comme une traînée de poudre. Tandis que le monde féodal était frappé de consternation, les démocrates de tous les pays jubilèrent, comme s'ils eussent vu dans les artisans flamands les protagonistes de leurs idées. Partout ils reprirent courage. En Brabant, notamment à Bruxelles et à Louvain, le peuple court aux armes et les patriciens sont massacrés. En France, les communes, un instant terrorisées par le pouvoir royal, relèvent la tête. En Lombardie, les républiques démocratiques applaudissent au succès de leurs sœurs de Flandre, et l'on raconte que lorsque la nouvelle arriva à Rome, elle impressionna à tel point la papauté que Boniface VIII se leva au milieu de la nuit pour entendre le récit de cette sanglante épopée.

La victoire des Éperons d'or eut une conséquence non moins importante au point de vue des destinées politiques du pays. Elle anéantit d'une manière complète et définitive la politique annexionniste du roi de France. Vaincue à Courtrai, la Flandre serait devenue irrévocablement une province française et la constitution d'un royaume belgique eut été à jamais impossible! Par une fortune inespérée, les Flamands brisèrent donc les liens dont la politique rusée mais adroite de Philippe le Bel les avaient entourés. Ils venaient d'échapper au plus grave des périls, et cependant au lendemain de Courtrai, ils n'auront rien oublié ni rien appris. Ils reprendront leurs

Hosted by Google

funestes querelles et, par un singulier aveuglement, ils allumeront dans leur propre camp le brandon de la discorde.

Si l'écho du triomphe de Courtrai retentit de la mer du Nord jusqu'au delà des Alpes, à l'intérieur du comté, l'enthousiasme démocratique fut à son comble. Le peuple délirait. A Gand, dès que l'issue de la journée fut connue, c'est-à-dire dans la matinée du 12 juillet, les artisans se précipitent dans la rue. La bannière aux armes de Dampierre est arborée et le *lis* traîné dans la boue. « Jamais, dit Van Velthem, on n'entendit pareilles sonneries de cloches et de clairon. Les Clauwaerts prirent le dessus... Les patriciens n'osaient plus leur résister, à cause de la victoire qui venait d'être remportée, et certains d'entre eux, ajoute le Minorite, embrassèrent par terreur le parti du comte de Flandre. »

A Ypres, les métiers courent aux armes, massacrent les patriciens. Mais l'élément aristocratique résiste vaillamment et se maintient au pouvoir. Il ne succombera qu'en 1325, et encore sa défaite ne sera-t-elle que passagère, car en 1329 déjà il ressaisira les rênes du gouvernement de la cité.

Comme on s'était battu à Courtrai pour la réalisation d'un idéal social et économique, les vainqueurs se préoccupèrent avant tout de la solution de la question sociale. A Bruges, du haut de la bretèque, on proclame une série de réformes populaires et le règne du peuple commence. Dès le 1er août, on défend d'augmenter le cens foncier payé par les artisans censitaires ; on proclame la liberté absolue pour tout individu de s'occuper de commerce et d'industrie, et l'on statue qu'à l'avenir les négociants de Bruges seront exempts du droit de tonlieu par tout le comté. Le 21 octobre 1303, afin de conserver les richesses dans le pays, on défend de transporter l'argent hors du comté ou de fondre les monnaies coursables, et l'on vise manifestement par là la classe des patriciens, qui voulaient en quelque sorte exercer une dernière vengeance sur le peuple en lui enlevant les capitaux nécessaires au travail. Enfin, on édicte des règlements favorables aux tisserands et aux foulons, on leur accorde le droit d'association et celui d'instituer une caisse commune, et, comme couronnement à tout cet édifice de réformes démocratiques, les Brugeois

Hosted by Google

obtiennent, le 4 novembre 1304, une Constitution basée sur le principe de la plus large liberté! Les six premiers articles garantissent l'individu contre toute arrestation arbitraire, tandis que d'autres proclament l'inviolabilité du domicile.

Mais la question sociale pour être provisoirement tranchée à Bruges ne l'est pas ailleurs. A Gand, les patriciens reviennent à la charge avec des chances de succès; à Ypres, jamais ils ne sont domptés, et puis, en dehors des villes, il reste le plat pays, où un conflit social s'est aussi lentement préparé. Partout donc où la question sociale reste debout, partout la lutte se prolonge.

Le triomphe des prolétaires urbains à Courtrai eut son contrecoup dans les campagnes. Pour soulever le paysan, il ne fallait pas dépenser grande éloquence. La misère du campagnard était un argument concret qu'il suffisait d'invoquer pour exalter sa grossière imagination. Comme l'artisan des villes, le paysan se sentait malheureux. Il cultivait en moyenne un lopin de terre de 1 hectare 10 ares (1), dont il devait vivre lui et sa famille, et s'il avait pu garder au moins le produit intégral de son labeur, il aurait pu peut-être répondre à ses besoins. Mais de trois côtés à la fois, on guettait une part de la récolte : le seigneur foncier réclamait son cens, le fisc l'impôt, l'Église la dîme.

Le grain de la révolte, que semaient les Brugeois, ne pouvait tomber en terrain plus fertile. Il germa aussitôt. Nicolas Zannekin, Lambert Bonin, Jean Siger, Jacques de Bergues et divers autres sont élus capitaines et se mettent à la tête des hommes robustes du Franc et du pays de Furnes. Les révoltés

(1) H. Pirenne vient de publier dans les mémoires in-8° de la Commission royale d'histoire, l'*Inventaire des biens des Flamands morts à la bataille de Cassel*, sous le titre de « Le soulèvement de la Flandre maritime ». Bruxelles, 1900. Ce précieux texte, qui renseigne la fortune de chaque combattant, paroisse par paroisse, nous a permis de dresser la statistique suivante: « Dans la châtellenie de Furnes, sur 1,072 combattants, 629 possédaient de 1 à 5 mesures, c'est-à-dire de 0 h. 44 à 2 h. 20 ou 1 h. 10 ares en moyenne; — 248, de 5 à 10 mesures ou 3 h. 30 ares en moyenne; — 92, de 10 à 15 mesures ou 5 h. 50 ares en moyenne; — 55, de 15 à 20 mesures ou 7 h. 70 ares en moyenne; — 16, de 20 à 25 mesures ou 9 h. 90 ares; — 9, de 25 à 30 ou 12 h. 20 ares; — 8, de 30 à 35 ou 14 h. 40 ares; — 6, de 35 à 40 ou 16 h. 68 ares; — 2, de 40 à 45 ou 18 h. 80 ares; — 4, de 45 à 50 ou 21 hectares;

Hosted by Google

vont se venger de tous ceux qui les ont opprimés. Les châteaux sont pillés et brûlés, les nobles massacrés. La fureur du paysan ne connaît bientôt plus de limites. Il arrête le riche et lui tient ce discours communard : « *Tu plus diligis dominos quam communitates de quibus vivis.* » — « Toi tu aimes mieux les nobles que le peuple dont tu vis. » Par un raffinement de cruauté, il le fait mettre à mort par un de ses parents qu'il apostrophe de la sorte : « *Tu occides eum vel incontinenti morieris.* » — « Tu le tueras ou tu mourras toi-même sur le champ. — Le clergé, comme la noblesse, tremble et fuit. Il avait rempli ses greniers de la dîme, extorquée à ces crève-faim, il avait manqué à tout devoir d'humanité par une cupidité sans nom, et il savait que l'heure de régler les comptes avait sonné. Le peuple se rue sur les biens ecclésiastiques, les pille et se les approprie sous prétexte qu'ils lui ont été injustement enlevés. Il maltraite les prêtres et les chasse du pays, et un de ses meneurs, le capitaine Jacques Peyt, tient ce discours presque incroyable : « Je souhaite qu'il n'y ait plus au monde qu'un seul prêtre et que celui-là encore soit pendu. » Il refuse de jamais mettre le pied dans une église, et à la tête de ses hommes, il poursuit le clergé et le bannit du comté après avoir confisqué ses biens. Il meurt dans un combat à Hondschoote. Les démocrates le vénèrent comme un saint et l'enterrent dans la chapelle de Coudekerke. Mais aussitôt l'évêque de Térouane ordonne d'exhumer le cadavre de cet impie, de le brûler et de jeter ses cendres aux quatre vents. Telle était cette révolte agraire, provoquée au lendemain de la victoire de Courtrai, révolte dix fois plus terrible que tout ce qu'on avait vu depuis un siècle à l'intérieur de la ville. Cette bourrasque révolutionnaire dura pendant vingt-cinq ans. Elle conduisit les paysans au champ de Cassel en 1328, mais moins heureux que ne l'avaient été leurs frères de la ville en 1302, ils furent massacrés jusqu'au dernier.

Cette révolution agricole dans la Westflandre avait été

enfin, deux révoltés cultivaient 26 h. 40 ares 33 c., et un autre 48 h. 40 ares 55 c. Ainsi, 60 p. c. environ ne détenaient qu'une terre d'une contenance moyenne de 1 h. 10 ares. C'était le prolétariat agricole, obligé de travailler à la journée dans les grandes fermes. »

Hosted by Google

fomentée par Bruges, et rêvant une alliance de la ville et du plat pays sur le terrain démocratique, les Brugeois avaient également envoyé leurs émissaires dans la partie orientale du comté, dans le pays de Waes. Mais ici leur tentative échoua. Déjà la ville de Gand avait pris ombrage de la puissance de Bruges, et sans se soucier que plus que jamais il fallait une entente pour résister à la France, prête à revenir pour laver l'affront essuyé à Courtrai, les Gantois empêchèrent l'explosion révolutionnaire dans le pays de Waes et la châtellenie de Gand.

Le premier enthousiasme passé, la discorde avait éclaté en effet dans le camp démocrate. On ne pouvait pardonner à Bruges, la victorieuse, d'avoir remporté presque à elle seule l'honneur de la journée. La ville de Gand surtout se sentit profondément mortifiée. Maintenue de force dans ses murailles par les patriciens, elle n'avait pas paru sous les murs de Courtrai. Seul, Jean Borluut avait pu s'échapper de la ville avec une poignée d'hommes. L'antagonisme des petites républiques flamandes commença donc aussitôt, et de même que dans la Grèce antique, nous voyons Athènes, Sparte et Thèbes se disputer l'hégémonie du pays, de même dans la Flandre médiévale, Gand, Bruges et Ypres revendiquèrent, chacune à son profit exclusif, la direction suprême du comté. La victoire de Courtrai fortifia l'égoïsme municipal. Ignorant la notion d'une patrie commune, dont l'intérêt aurait exigé l'union et la solidarité de tous, le bourgeois ne voyait guère au delà de l'enceinte de sa ville. Comme il n'avait jamais connu d'autre idéal que l'idéal économique, il ne concevait rien en dehors de la grandeur de sa propre cité. Il jalousait la prospérité des villes voisines et les vouait à la destruction. Les petites villes surtout, où l'industrie commençait à poindre, font l'objet de sa haine. Gand attaque Termonde et Audenarde; Ypres, Poperinghe, et l'on peut dire, suivant la comparaison fort juste employée par Léon Vanderkindere dans son *Siècle des Artevelde*, que « les grandes communes se dressaient comme des « volcans empanachés de lumière au milieu d'une contrée « couverte de cendres ».

Les démocrates avaient également cessé de s'entendre avec

Hosted by Google

leur ancien allié, le comte de Flandre. Celui-ci, effrayé de la puissance audacieuse de la démocratie, s'était rapproché de la France. Déjà Robert de Béthune affecte des sentiments qui déplaisent au peuple, et son successeur Louis de Nevers rompt en visière avec les villes. Il implore le secours du roi contre ces mêmes démocrates, que ses parents avaient conduits à la victoire en 1302, et il exulte de joie lorsqu'il voit ses sujets écrasés à Cassel. Louis de Male se bat lui aussi sous la bannière française, et c'est au bras du roi de France qu'il explore le champ de Roosebeke, jonché des cadavres des communiers gantois. Ainsi donc, pendant tout le cours du XIVe siècle, c'est le divorce entre le comte et son peuple.

Il ne pouvait en être autrement aussi longtemps que la lutte continuait à se dérouler sur le terrain social et économique. *Après* comme *avant* Courtrai, il n'y avait pas davantage une patrie, une nation, qui eut pu amener l'entente des villes sous la direction d'un prince national. Il n'existait que Gand, Bruges et Ypres, et par toute la Flandre il n'existait qu'une démocratie ou une aristocratie qu'il fallait combattre dans la victoire ou secourir dans la défaite. Aussi, lorsque Jacques Van Artevelde conjurera les villes de cesser leur lutte fratricide, il déterminera leur décision et leurs sympathies, non par des motifs patriotiques, mais par des arguments économiques. Il jettera la Flandre dans les bras de l'Angleterre malgré les supplications de son comte, resté fidèle à la France. A sa mort, les luttes reprendront. Une dernière fois, Gand réussira à grouper une partie des Flamands sous un même drapeau au champ de Roosebeke en 1382. Par une singulière disposition du hasard, les trois grandes batailles sociales qui dominent le XIVe siècle, Courtrai, Cassel et Roosebeke, servent en quelque sorte d'emblèmes à ce particularisme qui empêcha le réveil d'une conscience nationale flamande : Bruges combattit et triompha à Courtrai; le plat pays lutta et fut écrasé à Cassel; Gand lutta et fut vaincu à Roosebeke. Nulle part une action nationale commune qui conviât sur un même champ de bataille riches et pauvres, nobles et roturiers, citadins et campagnards, sujets et prince, pour défendre une patrie, dont l'amour fait vibrer le cœur des peuples modernes!

Hosted by Google

Nous croyons avoir réalisé le but de cet opuscule : faire connaître la vraie signification de la bataille, qui se livra sous les murs de Courtrai, le 11 juillet 1302. Cette bataille ne fut rien d'autre qu'un épisode de la longue lutte sociale, qui déchira la Flandre depuis les premières années du XIII^e^ siècle jusqu'à la fin du XIV^e^. Elle ne fut en rien l'expression d'une lutte de nationalité, elle ne provoqua même pas la naissance de cette nationalité, car après Courtrai, que voyons-nous? La lutte qui se poursuit à l'intérieur des villes reste l'antique lutte entre le patriciat et la plèbe, la révolution qui bouleverse le plat pays est purement économique, et parmi les démocrates, c'est la discorde au lieu de l'union, entre les villes la guerre fratricide au lieu de l'entente, bref, tous les symptômes de l'émiettement plutôt que du pacte collectif national. Entre le peuple et son chef légitime, c'est le divorce, non pas momentané mais durant aussi longtemps que dure le règne populaire. A Cassel et à Roosebeke, pas plus qu'à Courtrai, les Flamands ne courent sus aux Français pour la défense de la nation, car sous le drapeau ennemi se trouve leur comte, et cette présence seule explique déjà qu'il ne peut s'agir de la conservation d'un État, dont lui eût été le premier et le plus vigilant des gardiens. Si le comte est là, entouré de Français, c'est qu'il a imploré l'aide de la France, comme les patriciens de 1300 l'avaient implorée, et qu'il n'a d'autre but que l'écrasement d'une faction populaire et le rétablissement intégral de son autorité.

Quoi qu'on dise, la Flandre restera dépourvue d'une conscience nationale, car au moment où les États modernes s'organiseront de toutes parts, ses destinées seront jointes à celles des autres principautés belges, et la constante préoccupation des ducs de Bourgogne sera, non pas de créer un État flamand, mais une nation qui soit la réunion de tous les duchés, comtés et marquisats, qui pendant tout le moyen âge ont morcelé notre territoire. C'est la poursuite de cet idéal politique qui a donné naissance au royaume belgique, et comme la bataille de Courtrai, par son heureuse issue, empêcha l'annexion à la France du plus beau comté, et rendit par là possible la créasion de notre royaume. Elle mérite à ce titre d'être fêtée par

Hosted by Google

tous ceux qui se félicitent de voir la Belgique exister comme nation.

Si difficile qu'il soit de se débarrasser d'idées préconçues, de rompre avec cette pieuse tradition qui nous dépeint les Flamands luttant pour leur patrie, leur religion et leur langue, nous ne pouvons cependant refuser plus longtemps d'écouter la voix de la vérité historique. Ni les artisans vainqueurs à Courtrai, ni les paysans morts à Cassel, ni les communiers tombés à Roosebeke, ne luttèrent pour leur patrie, pour leur Dieu ou pour leur langue. Une patrie flamande n'existait pas, et l'on ne peut certes exalter comme soldats d'une cause religieuse, ceux qui reconnaissaient un comte excommunié, brûlaient et détruisaient les monastères, chassaient le clergé, taxaient et confisquaient les biens ecclésiastiques. Aussi, leurs pasteurs en déroute avaient pris position dans les rangs de l'ennemi, et les prolétaires du bas clergé, qui prêchaient la révolution et mouraient pour le peuple, se verraient aujourd'hui frappés impitoyablement par les foudres de l'Église moderne. Il ne s'agissait pas davantage de défendre la langue, car à cette époque il n'y avait pas plus de question linguistique que de question patriotique ou religieuse. Même par une étrange contradiction, les chefs de l'armée flamande ignoraient la langue de ceux qu'ils commandaient; la dynastie comtale alliée à la démocratie était de pure race française, et le peuple flamand lui-même parlait les deux langues.

Ainsi donc, que tous ceux qui en Belgique se disposent à fêter la glorieuse journée du 11 juillet 1302 le fassent en dehors de toute idée de patrie *flamande*, de religion, de langue ou de haine contre la France. Que les Flamands s'enorgueillissent de leur triomphe à Courtrai parce qu'en brisant les liens, dont la France les avait entourés à la faveur de la discorde sociale, ils ont rendu possible la création de ce royaume et de cette patrie *belge* qui constituent notre gloire et notre orgueil.

G. DES MAREZ.

Hosted by Google

LE MOIS POLITIQUE

Toutes les questions du mois doivent céder le pas à la question du jour, et celle-ci, sans conteste, est la question congolaise.

Il y a dix ans, il y a cinq ans, on s'échauffa très fort, au Parlement et dans la presse, pour ou contre la reprise de notre colonie africaine. Les socialistes n'en voulaient entendre parler (il y eut, à cet égard, des déclarations significatives et un vote du 24 février 1895); les progressistes étaient également défavorables; l'un des plus notoires, M. Georges Lorand, alors bon ami des socialistes, aujourd'hui réduit à défendre son fief contre eux dans les colonnes d'un journal neutre, multipliait discours et articles pour démontrer qu'à aucun prix, et jamais, la Belgique ne devait entrer dans la voie coloniale. Les catholiques eux-mêmes étaient divisés. Il y en avait d'indécis, et parmi les plus opportunistes et les plus amis de la monarchie; il y en avait de résolument opposés à la reprise, et c'étaient les démocrates-chrétiens, socialistes noirs lorsqu'ils sont sincères et qui pourraient résumer, comme les socialistes rouges, leur politique d'expansion en deux mots : tant qu'il y a des gens malheureux ou illettrés, ou réduits au servage industriel chez nous, nous n'avons pas trop de tout notre temps et de toute notre peine pour les leur consacrer, et ce serait iniquité de nous créer des difficultés ou de la besogne politique au dehors, quand il reste tant de choses à faire au dedans.

Ce n'est pas là tout à fait le langage que l'on tient publiquement; mais causez familièrement avec un congophobe, et il y a neuf chances sur dix pour qu'il s'exprime dans le sens que je viens d'indiquer. Ainsi parlent encore les esprits timorés, ceux qui voient du péril dans toute initiative et à l'imagination desquels l'avenir apparaît tout bruissant d'armes qu'on croise, de coups de feu échangés, parce qu'en entrant dans la voie colonisatrice, la Belgique, croient-ils, se heurte à des complications d'ordre diplomatique.

Hosted by Google

Ces gens-là oublient que les difficultés qu'on pouvait créer à la constitution de l'État indépendant, on les lui a suscitées toutes et que ce sont des Belges, oui, des petits Belges, notre regretté Banning et M. le baron Lambermont en tête, qui en ont triomphé avec une habileté consommée. Depuis le jour où fut fondée l'*Association internationale pour l'exploration et la civilisation du Congo* jusqu'aujourd'hui, la politique congolaise n'a été qu'un équilibre instable, et c'est précisément le meilleur argument qu'on puisse faire valoir en faveur de la reprise immédiate.

Le meilleur, mais non le seul; car il est encore d'autres raisons qui militent en faveur d'une solution radicale du problème, déjà posé tant de fois devant notre Parlement.

Parmi les adversaires du Congo il s'est opéré bien des conversions désintéressées ou non, dont il faut tenir compte. Jadis, un seul socialiste osa, avec beaucoup de réserves, d'ailleurs, défendre l'idée d'une colonisation belge. Ce fut M. Edmond Picard, dont la haute originalité, celle d'un artiste plutôt que d'un homme politique, constitue, chez les siens, un ragoût très piquant et non un danger. Donc M. Picard osa, seul contre tous, écrire dans *le Peuple* ceci :

« Le grand parti ouvrier n'a pas rejeté bestialement *(sic)* les colonies, mais a réservé ce grand problème, ne demandant qu'une chose, en laquelle présentement il persiste, l'enquête préalable. En quoi, il est viril, prudent et sage. Car, soit pour donner la conviction éclairée qui fait la solidité et la force, soit pour affirmer le principe supérieur que rien, dans une vraie démocratie, ne doit se faire par coup d'État et surprise, soit pour éviter (le cas est possible) une acquisition malechanceuse irréductiblement, il faut l'étude, il faut l'examen, il faut l'auscultation attentive.

. . . . . .

« Il faut une enquête. Certes, un peuple peut être plus large qu'un particulier dans les sacrifices où est engagé son honneur. Et je dis honneur parce qu'il me semble que par un refus aveugle, immédiat, brutal, la Belgique se déhonorerait devant l'histoire et resterait à jamais grevée de la tare de ne pas avoir voulu même examiner l'agrandissement superbe qui lui est offert. Mais un peuple se doit d'agir en connaissance de cause. »

Tout récemment, M. Vandervelde, avec des réticences qui ne peuvent être trop prudentes dans un parti de suspicion constante et universelle, d'implacable envie et de médiocratie aiguë, M. Vandervelde a tenu un langage analogue. Il n'a pas dit qu'il était partisan de la reprise du Congo; mais il a reconnu qu'après les sacrifices innombrables et incommen-

Hosted by Google

surables qui avaient été faits, il serait absurde de se désintéresser du sort d'un vaste territoire, où nous avons tant d'intérêts de toute nature, et qu'à tout prendre, plutôt que de voir le Congo échapper définitivement à notre contrôle, il se résignerait à en endosser, pour sa part, l'administration directe.

Dans ces termes embarrassés, et sous cette forme quasi dégoutée, je lis, quant à moi, une grosse envie d'avaler le morceau, et je suis bien sûr que maints collègues du leader collectiviste, aussi avisés que lui, partagent une fringale qu'ils dissimulent prudemment. Les succès financiers de notre colonie — car nous pouvons déjà l'appeler ainsi — ont dépassé les prévisions les plus optimistes; la vogue croissante du chemin de fer, qui a ôté à la France, notre voisine aussi là-bas, l'envie concurrente d'en construire un, des témoignages comme ceux de MM. de Lanessan, Chailley-Bert, de Mandat-Grancey, Pierre Mille, etc., tout un ensemble d'aveux, de faits et de chiffres, a eu pour effet de refroidir l'ardeur de maint congophobe.

Et les libéraux, me direz-vous?

En grande majorité, ils ont toujours été favorables à l'annexion. Quand, l'autre jour, M. Hymans la réclamait en commission, sous la réserve d'un régime administratif spécial, il ne faisait que répéter, en termes très justes, ce que ses coreligionnaires disent depuis 1878 et même ce qu'ils disaient avant cette date. Pour le Congo, la presse libérale a toujours été une bonne presse, et des journaux, comme *le Petit Bleu,* qui n'hésitèrent pourtant pas à imprimer certaines révélations désagréables de M. Conreur ou certaines critiques, plutôt acerbes, de M. Cattier, n'ont cessé jusqu'ici de témoigner à l'œuvre royale une sympathie d'autant plus précieuse qu'elle était indépendante. Ne vit-on pas un jour *la Réforme*, qui avait été si longtemps le brûlot d'où MM. Féron et Lorand tiraillaient sans relâche contre l'État indépendant, sa politique inévitablement masquée et ses entreprises guerrières et fiscales, non moins inévitables, ne vit-on pas *la Réforme* céder à une pression trop évidente de l'opinion publique et arborer franchement un pavillon ami du pavillon bleu?

Ce sont là des phénomènes qu'il était opportun de rappeler, plus opportun peut-être qu'il ne le serait de citer des chiffres, prouvant que les valeurs africaines n'ont pas cessé jusqu'à une crise récente (et d'ailleurs toute générale) de suivre une marche ascendante, reflet de la prospérité de plus en plus grande de la colonie. Car on sait ce que l'agio peut faire et défaire et qu'il est, dans les tableaux de bourse, plus de leçons de septicisme que de leçons d'enthousiasme à prendre et à colporter. Mais, en somme, quoi qu'il y ait à redire, et à objecter à plus d'un égard, l'impression qui se dégage de plus en plus de

Hosted by Google

l'étude impartiale de l'œuvre congolaise, c'est que celle-ci n'a cessé de progresser, et que, de tous les partis en présence chez nous, c'est le parti libéral, auquel appartenait d'ailleurs M. Banning, qui a été le plus sympathique à cette œuvre, en même temps qu'il se montrait le plus confiant dans son avenir.

Le moment est-il donc bien choisi pour remettre à une date indéterminée, comme on nous le propose, l'annexion du Congo?

Je ne le crois pas, et je ne le croirais que s'il m'était démontré que le régime administratif, dont a été doté l'État indépendant, aurait à subir une refonte complète, de par le fait des nouvelles conditions d'existence, créées par l'annexion. Car là, et là seulement, est le vrai danger pour l'œuvre africaine. De toutes les fautes qu'on pourrait commettre, la pire serait de soumettre le Congo, devenu province belge, au contrôle minutieux de notre Parlement. Je vois bien, en effet, le mal que celui-ci peut faire à une entreprise où l'initiative libre, prompte, quelquefois outrancière, est tout; je cherche en vain, si ce n'est par des subsides, qui sont d'ailleurs largement garantis aujourd'hui, le bien qui peut résulter de l'ingérence parlementaire, si vainement tatillonne dans des domaines où le contrôle peut s'exercer par l'opinion publique, et qui le serait dix fois plus dans le fourré quasi impénétrable, qui a déjà excité tant de colères et éveillé tant de soupçons.

Pourtant, tous ceux qui se sont occupés de questions coloniales — et je citais tantôt deux autorités, MM. Chailley-Bert et de Lanessan — n'ont pas hésité à déclarer que la supériorité d'organisation administrative du Congo belge sur le Congo français, et, en général, sur les colonies d'État, était précisément due à ce régime d'irresponsabilité et d'individualisme dont on peut critiquer le principe, mais dont les avantages pratiques ne sont pas à discuter.

Et c'est peut-être dans les très légitimes appréhensions du Roi lui-même, et de certains de ses conseillers, qu'il faut chercher la raison du biais proposé aux Chambres par M. de Smet de Naeyer. Mais un biais est un biais, et il nous est avis que l'ingéniosité de notre Premier se dépenserait plus utilement, et se manifesterait de façon plus opportune, dans l'invention d'un *modus vivendi*, qui, tout en faisant belge le grand territoire africain, le mettrait à l'abri des critiques quotidiennes de nos politiciens et surtout des entreprises sentimentales de ces petits-fils de J.-J. Rousseau.

M. WILMOTTE.

Hosted by Google

LA FORCE D'EXPANSION DE L'ALLEMAGNE

L'Allemand ne craint que Dieu, a dit un jour un grand patriote qui connaissait bien son pays. On dirait que l'extraordinaire évolution de ce peuple est partie de cette confiance immodérée qu'il a puisée dans sa force intellectuelle et physique.

Soutenu comme il l'est, bien préparé dès l'enfance pour la lutte de la vie, instruit, discipliné et essentiellement travailleur, l'Allemand ne devait craindre, en effet, la concurrence de personne. Si l'on ajoute à ces qualités toutes celles qui sont inhérentes à sa race jeune et forte, si l'on considère en outre sa puissance de production au point de vue prolifique — ce qui est une force colossale pour un pays — on conviendra qu'il n'y avait rien d'exagéré dans les paroles de Bismarck.

Le dernier recensement de la population de l'empire allemand au 1er décembre 1900 fixait le nombre des habitants à 56,345,014 dont 27,731,067 du sexe masculin et 28,613,947 du sexe féminin. Trente-trois grandes villes ont chacune plus de 100,000 habitants et leur population réunie est de 9 millions 108,814 âmes. Depuis 1895, le nombre des habitants de l'empire allemand s'est accru de 4 millions, c'est-à-dire de 7.78 p. c. C'est la plus forte augmentation qui se soit produite dans le courant des six dernières périodes de cinq années.

Il n'y a rien qui provoque autant l'initiative et qui stimule autant les grandes conceptions que de se croire appelé à remplir une haute mission, et c'est ce qui anime et soutient tout le monde dans ce pays, depuis l'empereur jusqu'au dernier de ses sujets. Chacun, dans sa sphère, travaille à la gran-

Hosted by Google

deur de la patrie, et comme tout Allemand a reçu dès le collège des notions exactes et *pratiques*, il a déjà par ce fait même une supériorité très marquée pour tout ce qui concerne le commerce, l'industrie et les questions coloniales. La famille étant généralement nombreuse, il faut que chacun travaille et rapporte le plus rapidement possible. Gagner vite et honorablement sa vie est la préoccupation de tout jeune Allemand. Pendant ce temps-là, les éphèbes de race latine s'amusent, usent leur santé et ruinent leurs familles ; les Anglais développent leurs muscles au polo, au rowing et se livrent à tous les sports et à tous les *entraînements*. Les Belges ne perdent pas précisément leur temps, mais se laissent trop absorber par des questions de clocher, ils hésitent à se lancer dans les grandes entreprises coloniales qu'ils ne comprennent pas bien. Leur souverain leur offre le Congo, il leur fait abandon de ses domaines et les Belges n'acceptent pas. Ils paraissent ahuris de semblable générosité, ils sont presque méfiants. Il y a dans *Résurrection* de Tolstoï des situations aussi curieuses, notamment quand le prince Nekhludov veut procéder au partage de ses terres et qu'il ne rencontre que des refus. Du reste, c'est un peu le fond de la nature humaine de se révolter contre celui qui agit d'une façon désintéressée. La foule a besoin d'un maître; elle admet difficilement un bienfaiteur. En Allemagne, on comprend autrement que chez nous; on discute avec calme, on raisonne tranquillement et l'on ne se prononce que sagement. Les questions coloniales notamment occupent une place prépondérante dans le programme de ce gouvernement qui est arrivé à faire inscrire des crédits énormes pour la marine. L'empereur lui-même a manifesté ses intentions très nettes à cet égard ; son frère, le prince Henri, est commandant en chef, c'est lui qui est chargé des grandes missions. On a formé des marins énergiques dans un pays qui a relativement peu de côtes et peu de ports, on a fait appel à toutes les bonnes volontés : « *Navigare humanum est,* » a dit l'empereur, et l'attente n'a pas été longue.

La marine marchande est formidable, elle a réalisé des progrès considérables ; on peut dire que l'on a procédé à pas de

Hosted by Google

géants. Il faut lire à ce sujet les réflexions d'un Français, M. Édouard Lockroy, elles sont empreintes d'un découragement profond. « Il y a quelques années, dit-il, la marine allemande comptait à peine; aujourd'hui, elle est la seconde de l'Europe. » Elle fait la concurrence à la marine anglaise. C'est depuis 1870 surtout qu'elle a augmenté dans des proportions extraordinaires. La prospérité actuelle enthousiasme et stupéfie les Allemands eux-mêmes, d'autant plus que la configuration même du sol de leur pays semblait se refuser au développement d'un de ces grands établissements maritimes qui aujourd'hui comportent les vastes chantiers, les longs paquebots, les ports d'un accès facile et les débouchés nombreux sur l'Océan. La Baltique n'est, comme le disait l'amiral Tirpitz, qu'un « lac fermé » où l'on ne pourrait qu'organiser une navigation particulière ; sur la mer du Nord qui, seule, donnait véritablement accès dans l'Atlantique, on ne disposait que d'un petit bout de côte, très étroit, resserré entre la Hollande et la péninsule danoise. Le peu de profondeur des eaux, la situation des ports, tous placés le long des rivières et des *hafen* et assez loin dans l'intérieur des terres, rendaient problématique la prospérité d'une marine marchande.

A tout cela s'ajoutait un climat très dur, dont la rigueur pendant une partie de l'année immobilisait les fleuves et solidifiait leurs estuaires. Il faut lire dans Sloman la description de Hambourg et de Brême il y a cinquante ans, pendant l'hiver, pour se faire une idée des obstacles à vaincre. L'Elbe et le Weser étaient gelés. Beaucoup de navires se trouvaient pris dans la glace; d'autres dont les amarres avaient été coupées par des glaçons flottants allaient se faire échouer sur les rives. « La plage de l'Elbe, dit-il, était couverte de bateaux. » Plus d'affaires, plus de commerce. Les négociants fermaient leurs magasins et, pour deux ou trois mois, donnaient congé à leurs commis. La vie était suspendue... Tout s'est transformé aujourd'hui. Mais pour rendre accessible, en toute saison, ces ports inhospitaliers, pour y faire tenir les plus puissants paquebots du monde, pour y installer les chantiers où on les construit et les docks où on les répare, enfin, pour triompher

Hosted by Google

de la géographie elle-même, il a fallu que le génie de l'homme livrât à la nature une rude bataille.

Combien Virgile avait raison quand il disait : « *Labor improbus omnia vincit!* » Nous ne suivrons pas M. Lockroy dans sa description des travaux gigantesques qui furent entrepris pour approfondir le lit des fleuves ou le fond des rades, cela nous entraînerait trop loin. Bornons-nous à dire qu'à Brême on ajouta Bremerhaven, et Cuxhaven à Hambourg, et malgré toutes ces améliorations, Hambourg, devenu trop petit, bénéficia de trois agrandissements successifs. Quant à l'activité de la construction navale, elle a été non moins surprenante.

En 1870 l'Allemagne ne comptait que sept chantiers industriels de construction navale. Elle en comptait dix-huit en 1880; elle en possédait vingt-cinq en 1890. Aujourd'hui, elle en a trente-neuf. Les sept chantiers de 1870 occupaient 2,800 ouvriers. Les trente-neuf chantiers de 1901 occupent 37,850 ouvriers, sans compter les ouvriers des industries accessoires : métallurgie, ébénisterie, cuirs, tissus, qui travaillent pour la marine marchande; pour les dénombrer tous il faudrait aller à plus de 90,000.

Ces chantiers sont prospères. La consommation du fer, pour les bateaux de plus de 100 tonnes, y était en 1890 de 45,900 tonnes. Elle était montée, en 1899, à 85,500 tonnes. Ils donnent à leurs actionnaires des dividendes qui vont parfois jusqu'à 12, 13 et 14 p. c. Leurs directeurs ont la prétention d'être devenus les premiers constructeurs de l'Europe. A l'appui de leurs dires, ils font annoncer dans la *Revue internationale des armées et des flottes*, de Dresde, que l'attaché naval des États-Unis a, dans un rapport officiel adressé à son gouvernement, recommandé au cabinet de Washington de substituer aux voyages d'instruction des constructeurs de navires et des officiers américains en Angleterre ou en France, des voyages en Allemagne, « pays qui se trouve, actuellement, au premier rang dans l'art des constructions navales ».

Il est difficile de dire si ces prétentions sont fondées. Ce qui est certain, c'est que la construction allemande semble faire du

Hosted by Google

tort à la construction anglaise. Celle-ci subit un temps d'arrêt, tandis que celle-là progresse. Au commencement de 1899, le tonnage total des bateaux en construction en Angleterre s'élevait à 1,385,000 tonnes, il ne s'élevait plus, au commencement de cette année, qu'à 1,260,000 tonnes. L'Allemagne a profité de la différence.

Sur les trente-neuf chantiers allemands, cinq peuvent construire les plus gros cuirassés, cinq les plus grands transatlantiques, neuf des croiseurs de toutes classes, quatorze des vapeurs pour passagers et marchandises, cargo-boats, etc. Ils offrent, par la puissance de leur outillage comme par leur situation abritée, des facilités précieuses pour les réparations et les réfections de la flotte en temps de guerre. L'ennemi ne pourrait ni les inquiéter ni les bombarder au fond des estuaires ou le long des fleuves où ils sont établis. Les mines allemandes leur fournissent le charbon ; les meilleures fabriques de l'Europe les approvisionnent de fer et d'acier. Krupp, à lui seul, peut leur fournir 11,000 tonnes de plaques de blindage en une seule année. Ils se sont installés à bas prix, sur des rives à peu près désertes ; l'espace ne leur a pas manqué, ni le terrain où, tout à l'aise, ils ont développé leur industrie.

Grâce à cette situation exceptionnelle, les Allemands ont travaillé pour la Chine, pour le Japon, pour la Russie, pour l'Italie, pour l'Amérique du Sud, pour presque tous les pays où il y a une marine et des bateaux. En ce qui les concerne, ils ont lancé des paquebots énormes qui traversent l'Atlantique à une vitesse moyenne de 22 nœuds. Voilà ce que l'on a fait dans ce pays, ce que l'on tâche encore tous les jours d'améliorer et de perfectionner. Où s'arrêtera-t-on?

Il semble que l'Allemand veuille prouver au monde entier que rien ne lui est impossible. Divisés comme ils le sont, les peuples ne peuvent plus lutter contre ce colosse infatigable autant qu'invincible, qui s'est ménagé encore de précieuses alliances. La France, l'Angleterre, l'Europe entière et les autres continents sont envahis pacifiquement, l'exode commence à devenir effrayant. Tous ces courtiers, ces mille inter-

Hosted by Google

médiaires, ces patrons mêmes travaillent chaque jour patiemment à écouler les produits de leur pays et ils réussissent admirablement, et pourtant il y en a des produits à écouler! Sait-on ce que produisent seulement les charbonnages syndiqués de Westphalie? C'est colossal. En 1900, on a vendu 15,405,000 tonnes de charbon à gaz et flambant, 30 millions 266,000 tonnes de gras, 4,040,000 tonnes de maigre et 2 millions 368,000 tonnes de demi-gras, ce qui donne comme total 52,072,000 tonnes. Encouragé par ce résultat fantastique, le syndicat vient de fixer à 56,029,000 tonnes la quantité à écouler en 1901. L'année dernière, il a été vendu, en outre, 7,480,000 tonnes de coke et 1,469,000 tonnes de charbon pour briquettes. Un charbonnage de Westphalie produit à lui seul près de 6 millions de tonnes, c'est la « Gelsenkirchen Bergwerks-Gesellschaft », qui a vendu exactement 5 millions 814,000 tonnes; la « Harpener Bergwerks-Gesellschaft » arrive après lui avec 5,450,000 tonnes, et tout le reste est à l'avenant. Déjà en 1897, dans son rapport sur le budget du ministère du commerce et de l'industrie, un député français, M. Charles Roux, faisait prévoir cette situation. « L'Allemagne, disait-il, a apporté dans le développement de son outillage commercial et maritime le même esprit de méthode et de suite qu'elle apporte malheureusement en bien d'autres matières : elle s'est dit qu'elle arriverait à la prépondérance commerciale et elle suit sa marche en avant en ne négligeant aucun des moyens propres à assurer le succès. Ainsi le port de Brême, dont le mouvement en 1880 était à peine de 1,169,000 tonnes, dépasse aujourd'hui 2 millions. Quant à Hambourg, qui semblait condamné par sa situation géographique à un avenir si limité, ce port va devenir le plus important du continent européen. En 1880, le mouvement commercial de Hambourg ne s'élevait pas à 2,800,000 tonnes; treize ans après, il était de 6,500,000 et, dès 1894, la Chambre de commerce, rendant compte du mouvement, signalait avec un légitime orgueil que Hambourg ne tarderait pas à devenir l'émule de Liverpool, ce qui est, du reste, un fait largement accompli actuellement. »

Hosted by Google

Trois ans après, en effet, un Français, M. Édouard Lokroy, écrivait :

« Il faut visiter Hambourg et Brême; le spectacle en vaut la peine. Hambourg est devenu, dans ces dernières années, un port plus important que Liverpool, tant au point de vue du tonnage qu'au point de vue du mouvement des navires. C'est un labyrinthe immense de canaux, de bassins, de rivières, où s'égarent ceux qui n'y ont pas toujours vécu, et où beaucoup des habitants de la ville seraient incapables de se retrouver.

« La métaphore habituelle : « une forêt de mâts », y devient une réalité. Cette forêt s'élève au-dessus du fleuve, enveloppée de fumées noires et de vapeurs blanches. Elle cache le paysage. Comme, si grands qu'ils soient, les quais n'ont pas un développement suffisant, les navires s'amarrent à de gros madriers réunis en faisceaux par des cercles de fer et que l'on appelle, sans que personne sache pourquoi, des *ducs d'Albe*. Le port est devenu trop petit pour la foule des voiliers et pour la multitude des cargo-boats. Les barques, les chaloupes, les canots électriques et à pétrole, les remorqueurs petits et grands circulent au milieu de ces flottes internationales plus grouillants et plus serrés que les voitures sur nos boulevards de Paris.

« Du haut des rives, on aperçoit tantôt les vieilles maisons de la ville hanséatique, tantôt des magasins énormes, des docks, des dépôts de charbon et, presque aussi nombreuses que les mâts des navires, des grues électriques en travail. Le mouvement se continue, plus accéléré peut-être encore, dans les canaux encombrés de chalands, qui se croisent et s'allongent, comme dans une Venise industrielle, entre les murailles d'immenses bâtiments de briques, d'où les marchandises descendent, à l'aide de cordes et de poulies, par toutes les fenêtres. Là encore, comme sur les chantiers de construction le silence est absolu. Les débardeurs, les mariniers, les marins parlent à voix basse. On n'entend ni un juron, ni un cri. Quand j'ai visité Hambourg, un seul navire, hélas! parmi ces milliers de navires, portait à sa poupe le pavillon tricolore. Il appartenait à M. Cellier, un Allemand de l'édit de Nantes.

Hosted by Google

En souvenir de ses origines, M. Cellier rend à notre pays et à nos nationaux des services éminents, qui n'ont jamais été récompensés.

« Quelques chiffres, mieux qu'aucune description, peuvent donner une idée de l'importance de Hambourg. 307 voiliers ont Hambourg pour port d'attache et 486 bateaux à vapeur. Les premiers représentent 240,419 tonnes et les seconds 748,435 tonnes. Les navires à vapeur en construction pour les maisons hambourgeoises, au commencement de 1901, sont au nombre de 30 et ils représentent 166,460 tonnes. Les entrées et les sorties réunies ont atteint, en 1899, le chiffre effrayant de 26,648 navires et de 29,424 en comptant Altona et Harburg, qui ne sont que des faubourgs de la ville. Les navires français, dans ce total, figurent à peine pour 1 p. c.

« Aussi curieux peut-être que le port maritime est le port fluvial. Là encore, on trouve une flotte, mais une flotte de grands chalands, qui, par les canaux et les rivières, va répandre les marchandises dans toute l'Allemagne et jusqu'en Russie. Quelquefois, ces chalands ont des proportions considérables. Il en est qui contiennent jusqu'à 1,000 tonnes. Ce sont des chalands de ce genre qu'on emploie à une navigation particulière, tout à fait intéressante et nouvelle dans les ports de la Baltique.

« Le port franc de Brême est un des plus beaux et des plus fréquentés par les navires. Il contient le plus grand bassin de l'Europe. Ce bassin a 2,300 mètres de long, en ligne droite. Il est bordé de chaque côté, d'un bout à l'autre, par deux rangées de magasins et par des lignes de chemins de fer. Les grues électriques s'y dressent à droite et à gauche à des distances égales, jusqu'ici aussi nombreuses que les réverbères sur nos trottoirs. Tel qu'il est, le bassin est cependant devenu trop petit. On va en construire un autre, de même taille, qui doit être achevé dans trois ans. »

Quant à la flotte commerciale, elle est aussi extraordinaire que tout ce qu'on rencontre maintenant dans ce pays.

Nous citons de nouveau notre auteur :

« Les diverses compagnies qui se sont successivement fon-

Hosted by Google

dées pour organiser une navigation régulière dans la Baltique ou dans l'océan ont fait de brillantes affaires. Elles ont augmenté, en peu de temps, leur personnel et leur matériel dans des proportions considérables. Elles peuvent, aujourd'hui, soutenir la lutte contre les grandes compagnies anglaises ou américaines. Une des plus riches et des plus célèbres est celle qu'on appelle le « Norddeutscher Lloyd ». Fondée en 1857 seulement avec trois petits vapeurs, qui faisaient le service de l'Angleterre, elle était déjà en communication avec l'Amérique, en 1870. Ses bateaux, à la faveur de la nuit, forcèrent alors le blocus de l'escadre française et gagnèrent New-York en doublant le nord de l'Écosse. Depuis, elle ne fit que s'agrandir.

« Aujourd'hui, elle a quatre-vingt-quatre navires à vapeur déplaçant 410,000 tonnes et six milles marins. Après elle, j'indique seulement la Compagnie Hansa, qui fait, sur la route de l'Inde, une concurrence redoutable aux bateaux de Liverpool, seize ou dix-sept autres compagnies de Brême ou de Hambourg, pour arriver à la plus importante de toutes : la « Hamburg-Amerika ». Les débuts de celle-ci avaient été difficiles. Ce n'est qu'un peu avant 1870 qu'elle prit tout son essor. Elle avait commencé, il y a cinquante et un ans, avec quatre voiliers. A l'heure qu'il est, elle dessert quatorze lignes de navigation pour l'Amérique du Nord, l'Amérique du Sud, l'Inde, la Chine et l'Europe, et ses énormes paquebots, dont on a vu les modèles à l'Exposition de 1900, luttent de vitesse, sur l'Atlantique, avec ceux du « Norddeutscher Lloyd ». »

C'est l'Angleterre qui a le plus souffert de cette énorme expansion allemande. Il y a plusieurs années déjà que la Chambre de commerce de Leipzig constatait que l'on commençait à se plaindre de plus en plus en Angleterre de la concurrence redoutable de l'Allemagne. Partout, actuellement, dans la presse, au Parlement et dans les conférences industrielles et commerciales, il n'est bruit que des progrès désastreux de son commerce à l'étranger. La France en a souffert également dans de larges proportions. On dirait réellement que le mouvement commercial allemand, comparé à celui de la France, a

Hosted by Google

subi des effets semblables à ceux de l'augmentation de la population dans le premier pays et de la dépopulation dans l'autre.

Ainsi, en 1890, en marcs l'Allemagne exportait 3 milliards 326 millions et la France 3 milliards, chiffres qui se rapprochaient donc assez sensiblement. En 1895, l'Allemagne atteint encore le même chiffre, mais les exportations en France tombent à 2 milliards 699 millions ; cette dépression se produit du reste insensiblement durant cinq ans pour se relever un peu la sixième année. La cause en est que, d'une part, l'Allemagne a su, mieux que la France, résister aux obstacles qui, de 1891 à 1894, se sont dressés de toutes parts sur le marché universel, sous forme de baisse de prix des marchandises, d'augmentation des droits d'entrée, etc. D'autre part, les commerçants allemands ont mieux profité du nouvel essor qu'a pris, en 1895, le transit international. Les produits allemands se sont donc répandus en quantité plus considérable sur le marché universel. Pour l'industrie, le même phénomène s'est produit et on a attribué surtout le grand essor du mouvement industriel de ce pays au traité de commerce qu'il a conclu avec la Russie. Pour s'en convaincre, il suffit de comparer les résultats de l'exportation de 1893 et 1895, c'est-à-dire à la fin de la guerre douanière entre les deux pays et sous le régime de la convention actuelle. La plus-value, rien que pour les fers et les aciers, a été de 87,164 tonnes représentant 31 millions de marcs ; il est vrai qu'antérieurement les relations entre les deux pays avaient presque cessé. C'est surtout la place d'Odessa qui en a profité. Malgré tous les progrès réalisés en peu de temps, l'Allemagne pousse avec une activité fébrile l'exécution de tout un plan de travaux qui seront de nature à les favoriser plus encore. Le canal de la mer du Nord à la Baltique est livré à la navigation ; la construction d'un canal presque parallèle entre l'Elbe et la Baltique est décidée partant de Lubeck pour aboutir à 30 kilomètres environ au-dessous de Hambourg. Il aura de vastes dimensions et entraînera à de fortes dépenses. On projette également de réunir : 1° le Rhin au Weser et à l'Elbe par un canal central ; 2° d'ouvrir une autre voie navigable entre l'Elbe et le Danube pour drainer

Hosted by Google

les marchandises de l'Orient. Tout cède, du reste, devant l'activité humaine : la régularisation des portes de fer est terminée (1896). Quand on se rend compte de l'importance et de l'utilité de ces travaux et que l'on voit la célérité avec laquelle ils sont exécutés, on éprouve une déception de plus, en constatant qu'après tant d'années de discussions on retarde encore aujourd'hui l'exécution de l'approfondissement du canal de Willebroeck, qui comporte à peine 28 kilomètres et dont l'utilité n'est plus discutable. Malheureusement, nous sommes un peu comme nos voisins les Français, nous mettons, en général, beaucoup de lenteur à donner le premier coup de pioche, quand un travail a été reconnu d'utilité publique, après bien des enquêtes et des formalités administratives; aussi peut-on déclarer que souvent, au moment de son achèvement, ce travail a perdu une grande partie de son utilité.

Nous avons pourtant une grande énergie quand nous le voulons, et nous persévérons vaillamment dans nos entreprises à l'étranger malgré le peu d'enthousiasme que nous rencontrons souvent de la part de nos nationaux. N'est-il pas extraordinaire de constater, par exemple, qu'après tant d'années d'efforts surhumains, il y ait encore aussi peu de Belges au Congo. Ce résultat ne décourage néanmoins personne, on le considère presque avec indifférence comme si nous n'avions aucun intérêt dans ce vaste territoire. Bien plus, on songe actuellement à attirer l'attention sur de vastes concessions au Brésil, entre l'équateur et le douzième parallèle dans l'hémisphère austral, au sud de Para, sur les bords de l'Araguay. Il s'agit de 100,000 kilomètres carrés, c'est-à-dire d'une surface trois fois et demie aussi vaste que la Belgique. Les capitaux afflueront bien certainement, toutes les bonnes volontés se manifesteront à bref délai, mais provoquera-t-on un exode plus facilement de ce côté que vers la ténébreuse Afrique? Il faut bien l'avouer, nous n'avons pas encore les aptitudes coloniales, ce qui se comprend facilement du reste. Où les aurions-nous acquises? Nous sommes bien excusables. Une nation qui possède une marine redoutable, la France, n'est jamais arrivée elle-même à provoquer

Hosted by Google

chez elle une grande expansion coloniale, malgré tous les encouragements qu'elle a prodigués. Ce résultat est d'autant plus extraordinaire qu'elle a eu, sous Louis XIV, un ministre — Colbert — qui a élaboré le plus beau plan de colonisation que l'on ait jamais conçu. Mais le Français n'aime pas à s'en aller sans esprit de retour, le Belge a un peu les mêmes idées, et il n'aime pas qu'on le lui dise.

Non loin du Congo belge, dans l'est africain allemand, vers l'intérieur de l'Afrique centrale, un groupe de financiers allemands se propose de construire le chemin de fer de Dar-es-Salaam. Ce réseau est destiné non seulement à faire une terrible concurrence à la ligne anglaise de l'Uganda et à la ligne portugaise projetée de Quilimane au Zambèze et au lac Nyassa, mais arracher encore au Congo belge le trafic de la région des lacs, dont les caravanes actuelles se composent de plus de cent mille porteurs. La Société coloniale allemande de l'Est africain soutient vivement cette entreprise pour laquelle elle demande l'urgence. Cette question est grosse de conséquences qui se répercuteront jusque sur le mouvement commercial de notre métropole, car les Allemands ne manqueront pas d'envoyer les produits de cette région à Hambourg. Du reste, les organes de ce pays ne le cachent pas. C'est ainsi que la gazette coloniale allemande estime que le jour où l'Allemagne aura fait pénétrer un chemin de fer jusque dans la région des lacs, elle sera maîtresse de tout le centre de l'Afrique, attirant dans sa sphère d'influence économique toutes les régions depuis le Zambèze jusqu'au Nil, plus étendues que la moitié de l'Europe.

Nous avons pourtant une grande analogie avec le peuple allemand, c'est l'esprit d'association; seulement, ce qui domine chez nous, c'est beaucoup plus le besoin de nous trouver entre nous au point de vue d'une communauté d'idées.

On constitue beaucoup de sociétés d'agrément et de philanthropie chez nous, tandis qu'en Allemagne, les associations sont de vrais « trusts ». Les Allemands s'associeront pour réglementer les prix et la production de certains objets, fixer des règles de vente, d'offre, etc. Ils réuniront plusieurs établis-

Hosted by Google

sements sous la forme anonyme; par exemple, ils constitueront des syndicats et des sociétés de vente directe, avec une direction commune; de cette façon, ils suppriment la concurrence. La première institution du genre s'appela *Industrie-Cartell*, c'est celle des ferblantiers de Cologne, elle date de 1862. Deux ans après fut fondée l'Association générale des fabricants de rails allemands; le véritable essor ne date toutefois que de 1875. En 1893, parut un volume intitulé : *Les trusts en Allemagne et à l'étranger*. Voici un exemple original de la vie économique de ce pays, c'est le trust des fabricants de pinceaux.

Que l'on ne suppose pas que cette association ait été faite dans un moment de bonne humeur, rien ne serait moins exact. Le capital, fixé à 3 millions de marcs, divisé en actions de 1,000 marcs, représentait la valeur totale des marchandises, des approvisionnements des immeubles de chaque fabrique. On estima également les marques de fabrique, les patentes, la clientèle, le chiffre des affaires, etc. Enfin, voici surtout ce qui caractérise l'Allemand, c'est la réglementation, l'ordre, la discipline. Défense fut faite aux parties contractantes de prendre part à aucune entreprise concurrente dans toute l'Europe durant quinze ans, sous peine d'une amende pouvant varier de 40,000 à 350,000 marcs. On procéda de même pour les fabriques de bleu d'outremer et pour bien d'autres. Les pénalités prévues pour les contrevenants sont très importantes et très sévères comme on le voit, elles pourraient même paraître excessives à ceux qui ne connaissent pas les mœurs de ce peuple. Nous retrouvons ce système d'amendes à outrance dans tous les syndicats de vente actuels et l'on n'a, en général, qu'à s'en féliciter.

On se trouve également bien du principe d'association qui permet de lutter contre la concurrence et de réaliser des bénéfices suffisamment rémunérateurs. Le capital de fondation de la fabrique de bleu d'outremer fut fixé à 2,500,000 marcs. En 1890, on absorba sept autres fabriques et le capital fut porté à 5,500,000 marcs. Il existe, du reste, une foule de règles d'entente entre commerçants ou industriels. Les producteurs de

Hosted by Google

ciments, les fabricants de papier photographique de Dresde, les compagnies d'assurances, etc., ont formé des unions en vue de la défense de leurs intérêts ou de la limitation des risques. Parfois, ce sont des fusions qui s'opèrent ou bien l'on rencontre encore des associations pour la vente en commun ou des associations pour le maintien des prix. Aujourd'hui, il s'est même constitué une association centrale de banques et de banquiers allemands ayant son siège principal à Berlin et se proposant comme but de défendre les intérêts des banques et des banquiers allemands. De nombreuses adhésions, provenant notamment des principaux banquiers de l'empire, sont déjà assurées. Voilà donc des hommes puissants et des institutions disposant de capitaux et d'influences considérables qui éprouvent le besoin de se grouper et de former de solides faisceaux. Ne voit-on pas, dans tous ces faits, la preuve la plus irréfutable de l'esprit de solidarité qui règne dans ce pays? Que l'on essaie donc chez nous de réunir des corporations ou des associations, même en vue de la défense des intérêts communs, et l'on verra à quelles difficultés presque insurmontables on se heurtera. Un tel groupement justifierait pourtant bien notre devise : L'union fait la force.

Il y a là une organisation formidable contre laquelle il est difficile, sinon impossible, de lutter. Pourquoi s'en désintéresser plus qu'on ne le fait des méthodes intellectuelles des Allemands? Pourquoi essaierions-nous d'innover, quand nous avons à nos frontières les plus beaux exemples à suivre et les plus admirables conceptions à imiter? Ne sommes-nous pas coupables, en ne nous inspirant pas des entreprises si habiles de nos voisins dont l'esprit de classification, comme le sens pratique, est au moins égal, sinon supérieur, au nôtre? Loin d'être une faiblesse, ce serait plutôt une preuve d'opportunisme et de bonne politique de notre part. Comment le peuple romain est-il devenu puissant? Comment a-t-il battu ses ennemis? N'est-ce pas à force d'observation, d'études et surtout d'applications utiles et intelligentes! Jamais ce peuple n'a hésité à introduire chez lui ce qu'il trouvait de bon aux nations avec lesquelles il avait été en contact. La lutte industrielle et

Hosted by Google

commerciale est hérissée des mêmes difficultés et semée des mêmes embûches que les campagnes les plus difficiles. Sous peine de vie ou de mort, nous devons donc être armés pour le bon combat et nous devons nous y préparer sans trêve ni repos. N'oublions pas, comme on l'a dit, que le génie c'est la patience! L'Allemand est méticuleux dans les moindres détails, il ne néglige rien, il s'enquiert de tous les besoins de ses clients et il met un empressement extraordinaire à les satisfaire autant que possible. En est-il de même chez nous? Ne fabriquons-nous pas plutôt suivant nos goûts et suivant un mode de fabrication qui nous est presque exclusivement personnel? Nous désirons faire bien et fabriquer de bonnes marchandises, c'est évidemment très louable, mais est-ce bien dans les goûts des masses? Ne voyons-nous pas que la tendance actuelle est portée plutôt à acheter bon marché avant tout et que l'on se préoccupe beaucoup moins des questions de qualité.

Les rapports d'un grand nombre de consuls de différents pays de l'Europe signalent ces desiderata et attirent l'attention des nationaux sur ces points importants. Peines perdues en grande partie, malheureusement jusqu'à présent. Et pourtant avec notre esprit d'initiative, il serait si facile pour nous de profiter de ces avertissements. Quand les représentants de nos maisons, quand nos courtiers se rendent à l'étranger, pourquoi ne font-ils pas comme les Allemands, pourquoi ne se renseignent-ils pas complètement sur les procédés de fabrication et de vente du pays? C'est le seul moyen d'arriver au perfectionnement. Tandis que bien souvent nos nationaux ne font que traverser rapidement un pays, les Allemands, au contraire, y font de longs séjours; ils envoient des représentants bien payés et bien outillés dans tous les centres importants, ils y créent ou y continuent des relations que le chef de la maison a souvent établies lui-même. Aucune commande, quelque minime qu'elle soit, n'est rejetée : les petits ruisseaux font les grandes rivières. Une politesse exquise préside à tous les pourparlers; rien ne les rebute, ils insistent toujours et reviennent souvent à la charge; il est rare qu'ils ne finissent

Hosted by Google

pas par réussir. Ils ont, en outre, une grande facilité d'assimilation, ce qui les pousse naturellement à faire des catalogues et des prix courants dans la langue des pays qu'ils parcourent. On conçoit les facilités qui en résultent et quelle supériorité ils acquièrent de suite sur les concurrents.

Quand l'Allemand connaît bien les goûts d'un pays, il s'efforce d'imiter les objets qui y sont d'un usage courant : meubles en général, produits des arts industriels, machines à coudre, pianos, bicyclettes, lainages, soieries, cotonnades, tout cela est copié et reproduit fidèlement à des prix défiant toute concurrence. Grâce à ces conditions alléchantes, les débouchés sont ouverts d'avance et l'écoulement est rapide. En vain l'Angleterre a-t-elle essayé de se défendre en imposant la fameuse estampille « *Made in Germany* » (fait en Allemagne), la trouée est faite et tout passe par la brèche béante.

Un écrivain anglais, M. E.-E. Williams, dénonce le danger à ses compatriotes; il leur fait voir que les produits allemands prennent victorieusement la place des marchandises anglaises sur tous les marchés étrangers et qu'ils envahissent même l'Angleterre dans des proportions effrayantes. L'importation allemande a progressé de 30 p. c. dans les vingt dernières années, bien qu'il soit prouvé que la main-d'œuvre allemande n'est pas à meilleur marché. Bien au contraire, il est démontré que les salaires de ce pays sont, en général, supérieurs aux salaires anglais.

Nous avons déjà parlé des associations; ici encore on retrouve leur action bienfaisante. Souvent il arrive, en effet, que des producteurs et des fabricants s'associent pour affréter un navire dans lequel on organise de véritables expositions des produits à écouler. On arrête un itinéraire de commun accord, et ce bateau se rend de port en port; partout les représentants font leur boniment *dans la langue du pays*, et l'on boucle des affaires, soit en vendant les énormes réserves, soit en prenant des commandes sur échantillons. Voilà des relations de suite établies, il ne restera plus qu'à les entretenir dans la suite et l'on peut être certain que ce sera fait de maîtresse façon. On annonce, du reste, que l'on va redoubler

Hosted by Google

d'efforts et d'initiative dans cet ordre d'idées. Ces entreprises sont, au surplus, lucratives, comme on pourra s'en rendre compte par cette relation d'un journal :

« *Les expositions flottantes.* — C'est le Nord qui nous en apporte de nouveau l'exemple. Un syndicat allemand vient de se fonder pour l'affrétement d'un navire qui sera aménagé comme un palais, pour recevoir et présenter tous les échantillons dans les ports de l'étranger prévus par son itinéraire. Chaque échantillon portera une étiquette relatant son prix et les conditions de vente, en plusieurs langues. A bord se tiendront des vendeurs et des vendeuses, et il sera loisible aux exposants de venir eux-mêmes recommander leurs produits à la clientèle exotique qu'ils ambitionnent de conquérir. Pendant que le navire contenant l'exposition flottante stationne dans le port, des commis visitent l'intérieur du pays pour placer les marchandises.

« Les expositions flottantes inaugurées à Hambourg depuis quelques années ont donné des résultats magnifiques.

« Pour celle de 1899, les frais avaient été de 1 million de francs. Mais savez-vous quel a été le chiffre des affaires traitées pendant le voyage? *Vingt-deux millions!* »

Dans son ouvrage très intéressant, *Le fer, la houille et la métallurgie à la fin du* XIX^e^ *siècle,* M. Georges Villain donne des renseignements précieux sur les syndicats ou *cartells* en Allemagne. Il cite un grand nombre de ces associations; en voici, du reste, quelques-unes :

Syndicat des briquettes, constitué à Dortmund en 1891.
— d'ammoniaque, — — 1895 (durée dix ans).
— de goudron, — — 1897 (durée huit ans).
— de benzine (benzol), — — 1899 (durée quatre ans).
— des fontes, — Dusseldorf, 1897.
— général des aciers, — Wiesbaden, 1900.
Ce syndicat résulte de la réunion des syndicats des aciers demi ouvrés (Dusseldorf 1898) et des poutrelles (Dusseldorf, 1899).
Syndicat des fils laminés, constitué à Hagen en 1896.
— des tôles, — Essen en 1897.
Association des tréfileurs, — Hamme en 1899.

A cette nomenclature, il faut ajouter plus de trois cents associations industrielles et commerciales. Il est intéressant

Hosted by Google

de glaner un peu dans ce livre qui a été conçu avec beaucoup d'ordre, de méthode et de compétence. Si nous passons aux charbonnages, nous trouvons d'abord le consortium des charbonnages de Westphalie qui, constitué en 1877, a duré jusqu'en 1894 et comportait vingt mines. En 1879, on a groupé les charbonnages rhénans-westphaliens dont l'existence ne fut guère longue, mais que nous retrouvons, en 1885, reconstitué, modifié et comprenant 107 sociétés ou exploitants. En 1888, ce groupe devient le syndicat commercial mixte; enfin, en 1890, on constitue une société anonyme par actions dont la durée va jusqu'en 1905. Tous ces syndicats houillers ont été inspirés — comme tout ce que les Allemands font du reste — par une pensée de sage prévoyance et presque d'humanité, puisqu'en somme, en assurant la stabilité des prix, ils maintiennent par ricochet le taux normal des salaires. C'est, pour ainsi dire, la solution d'une des questions sociales les plus graves, l'anéantissement des grèves. Et quand il s'agit du sort de 1 million de travailleurs, comme c'est le cas en Allemagne, on peut déclarer que l'on a fait une œuvre méritoire et que l'on a bien fait!

Nous croyons devoir insister sur un point très important que nous avons déjà traité, c'est que l'Allemand possède à fond beaucoup de langues, tandis que nous en connaissons très peu, pour ne pas dire pas du tout. Pourquoi ne se pénètre-t-on pas, dans notre pays, de la nécessité impérieuse qu'il y a aujourd'hui d'enseigner aux jeunes gens au moins l'anglais, l'allemand et l'espagnol? Confinés dans nos étroites frontières, nous bornons toute notre ambition à la connaissance du français et du flamand, et encore la moitié des Belges ne sont-ils confits que dans ce dernier idiôme. Il paraît que c'est tout ce qu'il faut comme culture intellectuelle et comme bagage scientifique pour soutenir la grande lutte pour l'existence! C'est d'autant plus triste, que le Flamand est bien préparé pour apprendre très vite l'allemand et l'anglais, et que, d'autre part, le Wallon aurait peut-être de grandes facilités à s'assimiler l'italien et l'espagnol; si l'on en faisait l'essai actuellement, qui sait si la nouvelle génération n'étonnerait pas le monde!

Hosted by Google

L'enseignement commercial devrait être remanié ; on devrait lui donner une extension plus grande, le répandre partout et le mettre à la portée de tout le monde. Il conviendrait peut-être également de créer de nouveaux instituts de commerce dans quelques-uns de nos grands chefs-lieux de province ; on inculquerait au moins ainsi des idées pratiques à la jeunesse.

Il semble que tout, en Allemagne, soit conçu et dirigé au point de vue des affaires : c'est l'américanisation la plus complète. Les études ont un but pratique et la science elle-même a un objectif industriel. Ce pays fournit des chimistes aux industriels du monde entier et il faut bien avouer que leurs connaissances sont tellement vastes, et leur conception des entreprises tellement sûre, que l'on a tout à gagner à les consulter. Du reste, on sait très bien le rôle important qui leur est assigné ; aussi n'est-il pas rare de constater que de grands établissements industriels se sont attachés un nombre considérable de spécialistes. C'est ainsi qu'à Elberfeld une manufacture entretient soixante chimistes et que la « Badische Anilin- und Sodafabriek », à Mannheim, en a soixante-dix ! Et nous, Belges, que possédons-nous pour lutter contre une force aussi redoutable? Nous ne prétendons pas que nos industriels ne soient pas admirablement outillés, tant au point de vue intellectuel que mécanique; mais combien ils seraient plus forts s'ils avaient reçu une éducation commerciale, calquée sur celle de ce pays, où nous voyons même de savants professeurs d'université occuper des places d'administrateur et de directeur dans de grandes usines ! C'est l'instruction obligatoire qui a été un des plus grands bienfaits et une des sources les plus précieuses de la prospérité de cette nation. C'est là que ce peuple, qui était admirablement préparé, du reste, a puisé sa force et sa puissance. Il peut être fier de déclarer au monde entier qu'il n'y a pas d'illettrés chez lui. Une de ses plus belles créations, ce sont les *instituts techniques* où se trouvent des professeurs et des *privat Docenten*. Ces derniers sont des maîtres privés ne touchant pas de traitement et à qui l'université ou l'école ouvre ses locaux. Ce qui est très typique chez

Hosted by Google

eux, c'est qu'ils donnent des cours comme ils l'entendent, c'est-à-dire sans programme imposé ; on ne leur demande que des connaissances techniques sérieuses. Ils annoncent leurs cours et, s'ils arrivent à les rendre intéressants et utiles à leurs élèves, ceux-ci les rétribuent pour les maintenir, sinon il n'en est plus question, ils cessent faute d'auditeurs. Avec cet esprit d'émulation, ce désir de bien faire et cette ténacité qui caractérisent l'Allemand, on conçoit combien de bons professeurs sortent de ces tournois intellectuels. Ce qu'il y aura surtout de précieux dans leur enseignement futur, c'est qu'il sera dégagé des données broussailleuses de la routine. Ah ! combien nous souffrons de ce mal, disons de cette plaie, dans notre pays où l'on impose encore des programmes surannés et éternellement les mêmes !

Nous pourrions multiplier les exemples et disserter à l'infini sur ce sujet, mais nous estimons qu'il est temps de conclure.

Le pays va être appelé, dans peu de temps, à discuter la question du renouvellement de notre traité de commerce avec l'Allemagne. Le Conseil supérieur de l'industrie et du commerce, qui a été convoqué à cet effet au début de l'année, a constitué une commission spéciale, composée d'un délégué de chaque groupe d'industriels et de commerçants, commission chargée d'examiner les différents desiderata qui lui seront soumis. Il y a dans son sein des hommes absolument compétents, tels que MM. Strauss, Hardy, Carlier, Hovine, de Smet de Naeyer, Grosfils, Vercruysse, Morel, Sneyers, Renkin, Corty, Mondron, Van Oye et Ysewyn, qui consacreront leur temps et leur talent à l'examen des questions les plus intéressantes. Il est certain que le traité sera renouvelé et que l'on nous mettra sur le pied de la nation la plus favorisée. C'est toujours le vieux cliché, mais cela n'empêche pas qu'au fond la tendance actuelle en Allemagne paraît être franchement protectionniste ; le compromis que le chancelier M. von Bülow vient de passer avec les agrariens et la déclaration qu'il a faite à la commission de la Chambre des seigneurs de Prusse ne laissent plus de doute à ce sujet. Les consommateurs de blés et autres céréales en subiront les fâcheuses conséquences ; mais, d'autre

Hosted by Google

part, le chancelier s'est assuré ainsi une forte majorité favorable à l'accroissement de la flotte. Nous allons assister à bref délai à une nouvelle guerre de tarifs, notamment entre l'Allemagne et la Russie, et tout porte à croire que nous en subirons le contre-coup, ainsi que l'Europe entière (1). On assure, du reste, que l'Association pour le renouvellement des traités de commerce à Berlin aurait reçu des renseignements qui lui permettraient de supposer que la conclusion d'un nouveau traité avec la Russie est peu probable. La Russie a refusé les offres les plus avantageuses de négociants allemands.

Et maintenant, quel est le remède? Il est difficile de le signaler : notre pays est petit, il dépend de voisins qui sont puissants et il est obligé de passer sous leurs fourches caudines. Mais la nation a assez de génie, elle est assez forte pour suppléer à cette infériorité, qui est plus apparente que réelle. Travaillons sans relâche, imitons l'exemple des Allemands, inspirons-nous des enseignements d'un souverain éclairé, et au lieu de perdre notre temps à des discussions souvent stériles soyons « pratiques », ce n'est qu'à ces conditions que nous pourrons à notre tour étonner le monde!

ADHÉMAR DE LA HAULT.

(1) On dit que le gouvernement allemand imposera le blé d'un droit minimum de 60 à 65 marcs par tonne, soit presque le double du droit actuel qui est de 35 marcs. On ne dit pas si le seigle y est également compris.

Hosted by Google

L'AÏEULE [1]

VI

Dans la nouvelle maison, la maison d'Aline, maman Couzet eut beaucoup de peine à trouver le petit coin qui répondait à ses habitudes de vieille. Son beau-fils lui avait défendu d'aller faire encore des ménages. C'était gentil de sa part. Mais la maman savait bien que l'orgueil et non la piété filiale dictait sa générosité. Tout le jour, elle errait par les chambres ainsi qu'une âme en peine. Les meubles de l'ancienne maison avaient été vendus et remplacés par d'autres dont le vernis éclatant l'intimidait. Comment osait-on s'asseoir sur ces chaises légères, de teinte claire, bien rangées autour de la pièce pompeusement baptisée « salon » ? Les armoires criaient quand on les ouvrait, comme si la main de l'homme faisait mal à leurs boiseries trop délicates. Elle regrettait surtout un vieux fauteuil de paille tressée où elle aimait somnoler jadis et qui s'en était allé aussi aux hasards des ventes publiques. Rien ne lui plaisait dans cette demeure où elle se sentait étrangère. Et il n'y avait que le bonheur d'Aline qui pouvait rasséréner un peu son âme désemparée.

Oh ! qu'Aline, elle, était heureuse ! Franchement, ardemment, de toutes les forces de sa jeunesse, elle goûtait la joie d'être aimée, le délice de gouverner une maison, l'espoir d'être bientôt une petite mère de famille. De l'aube au soir, elle chantait. Toujours en marche, tantôt à l'étage, tantôt sur les escaliers, au rez-de-chaussée et jusque dans

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* du 15 mai 1901.

Hosted by Google

les caves, elle prenait possession de sa maison avec des émerveillements radieux. Elle s'extasiait sur l'esprit pratique de Léopold, qui avait choisi cette villa pour le mieux de leurs besoins à tous. Dans l'emportement de sa joie, il fallait qu'elle parlât, qu'elle parlât sans cesse, et c'était sa mère l'auditrice indiquée à qui elle ressassait ses remarques et ses confidences.

« Venez, maman, avez-vous déjà vu cette armoire sous l'escalier? C'est commode, n'est-ce pas? Et cette cave sous le vestibule, y êtes-vous déjà entrée? En haut, il y a un cabinet dont nous ferons un refuge. Votre chambre est bien jolie. Elle donne sur des jardins. Léopold disait encore ce matin que pour le prix nous n'aurions pu trouver une maison plus agréable. Et il s'y entend, Léopold! Il a toujours fréquenté des architectes. Plus tard, quand son traitement sera augmenté, je prendrai une servante. La mansarde est grande assez pour la loger. Comme cela, vous n'aurez plus rien à faire, maman, et vous pourrez vous reposer complètement. »

Le monologue se poursuivait à bâtons rompus, touchant à tout, bâtissant en Espagne des châteaux de fumée, rêvant la vie comme une perpétuelle partie de plaisir où tout arrivait selon les désirs du cœur et de l'imagination.

Maman Couzet ne répondait jamais, hochait la tête et suivait partout sa fille. Ce qu'elle cherchait, elle, c'était un petit coin paisible où elle pût s'installer, se retirer, s'écarter du bruit et de la vie. Elle finit par le trouver dans une sorte d'annexe située à côté de la cuisine. Une toute petite fenêtre s'ouvrait sur un jardinet minable où le gazon de l'autre année achevait de pourrir. La lumière y était pauvre parce que le soleil ne s'attardait pas de ce côté. Elle plaça une petite table devant la fenêtre, sa chaise et son tabouret contre le mur, et, quand elle eut disposé sa boîte à ouvrage sur la table, le panier de son chat en dessous, ses lunettes bien à portée de sa main, elle se dit que là, peut-être, elle pourrait terminer le triste bout de vie qui lui restait à vivre.

Hosted by Google

Alors, toutes les découvertes finies, l'existence nouvelle peu à peu s'organisa. Au matin, la maman se levait la première pour moudre le café. Pendant qu'elle broyait la graine, la bouilloire chantait sur le réchaud. Bientôt la bonne odeur de la décoction familière remplissait toute la maison. La vieille battait des mains et les jeunes mariés se levaient. Aline descendait en peignoir, luxe qu'elle ignorait avant son mariage. Léopold, en déjeunant, lisait son journal arrivé par la première poste et partait aussitôt pour la gare. On ne le revoyait pas avant 4 heures et demie.

Les deux femmes, en l'attendant, avaient chacune ses occupations. La vieille tricotait des bas pour le ménage. L'autre continuait son métier de modiste dans lequel elle était devenue très experte. Quand elles se trouvaient seules, ainsi, elles deux, on eût dit que rien n'était changé, que rien n'était survenu, qu'Aline était encore jeune fille Parfois, la maman cherchait à se faire illusion, à croire encore à la réalité de ce passé, hélas évanoui! Mais elle n'avait qu'à jeter un regard sur sa fille et le mirage s'évanouissait. Ce n'était plus l'Aline d'autrefois, l'enfant soumise, attentive aux moindres mots, aux moindres gestes de la maman. L'Aline d'aujourd'hui parlait haut et clair, avait conscience de son nouvel état, ne se subordonnait plus à sa mère, avait *ses* projets, *ses* idées, *ses* goûts, et la maman, tout simplement, devait s'y conformer.

A midi, elles déjeûnaient de fromage et de pain et buvaient une canette de bière. Puis elles retournaient à la besogne jusqu'à l'heure où Léopold rentrait. Alors, la mission de maman Couzet commençait, car c'était à elle qu'était réservé le soin de préparer le dîner. Elle était savante en l'art de tremper d'appétissantes soupes et en celui, plus difficile, de varier l'assaisonnement des mets. Sans que cela coûtât des sommes, on mangeait bien chez eux. L'heure du dîner était l'heure la plus gaie de toute la journée. Aline, avec coquetterie, disposait le couvert sur une nappe bien blanche et s'attachait à ce que les cuillers et les fourchettes fussent toujours d'une brillante propreté.

Hosted by Google

Quand les maigres rosiers du jardin portèrent, elle orna la table de petits bouquets. La bière moussait dans un pot de porcelaine à fleurs. Et le fumet du potage versé dans les assiettes montait paisiblement et embaumait l'air.

Léopold racontait les minuscules événements de la journée. Comme il ne manquait pas d'intelligence, il parvenait à corser un peu l'intérêt de ses récits, faisait rire sa femme et sourire sa belle-mère. Souvent, il s'interrompait pour vanter l'excellence de la nourriture et tourner d'agréables compliments à l'adresse de la maman. Aline renchérissait. Toute confuse, la vieille se défendait contre ces éloges. Chose bizarre, elle les savait mérités et pourtant s'en irritait comme s'ils n'eussent pas été sincères.

« Quand ma mère à moi, pensait-elle, cuisait par hasard de la viande, je ne faisais pas tant de façons pour lui dire que cela me semblait bon. »

Et ce raisonnement simpliste l'ancrait davantage dans cette persuasion que Léopold ne la traitait pas comme sa mère, mais seulement comme une étrangère que l'on tolère avec politesse au foyer.

Un matin, Léopold venait de sortir et Aline se disposait à commencer sa besogne quotidienne, quand elle vit apparaître sa mère, en grand deuil, un livre de prières à la main.

« Eh bien, dit-elle, où vas-tu?

— A l'église, répondit maman Couzet simplement.

— A l'église? Aujourd'hui? Nous ne sommes pourtant pas dimanche?

— C'est aujourd'hui pour nous un triste anniversaire, Aline, et tu parais l'avoir oublié...

— Oh! mon Dieu! s'écria la jeune femme, celui de la mort de papa! Attends-moi, maman, je t'accompagne.»

Sa confusion était extrême. En bouleversant ses robes pour en trouver une de teinte sombre qui s'accordât avec la date funèbre, elle se maudissait intérieurement de son peu de mémoire. Deux ans! deux ans avaient passé. Et déjà le pauvre père était en elle comme si jamais il n'avait

Hosted by Google

vécu. De l'existence de son ménage, telle qu'il l'avait voulue et fondée, il ne restait rien. Par sa mort, sa femme veuve avait perdu son haut rang de reine de famille, et sa fille, émancipée, était entrée dans d'autres voies. Pour la première fois, vaguement encore, Aline comprenait les changements survenus. Pour la première fois, elle songeait avec une certaine angoisse, avec un arrêt du sang dans ses veines, à tout ce que sa mère avait dû souffrir durant ces deux années. Et peut-être, au fond d'elle-même, eut-elle à ce moment-là un remords. Tout était accompli, maintenant. Il n'était plus temps de se retourner vers le passé. Mais la jeune femme, en se hâtant de rejoindre la maman, se promettait fermement d'être toujours, malgré le mariage et, sans doute, la maternité, la fille la plus aimante, la plus respectueuse. Déjà, deux ans auparavant, Aline avait fait des promesses semblables !...

A l'église, Aline évoqua son père avec piété. Elle s'émut sincèrement au souvenir de gestes, de paroles, d'actions qui repassaient devant les yeux de son âme. Elle pleura, et ce furent des larmes méritoires : car il est difficile de pleurer quand on est parfaitement heureux. A côté d'elle, maman Couzet priait calmement, suivait dans son livre les cérémonies de la messe. Elle ne pleurait pas, elle. Toutes ses larmes coulaient dans son cœur. Mais son visage, quand elle relevait la tête, était si douloureux qu'Aline, sanglotant presque, ne distinguait plus dans son chagrin sa maman vivante de son père mort.

Après la messe, elles se rendirent au cimetière. Pour un an encore, la tombe de Jules Couzet garderait son grillage et sa croix. Il fallait se hâter si l'on voulait honorer sa mémoire. Bientôt, le peu de terre qui couvrait ses os ne se distinguerait plus des tombes environnantes. Il en va ainsi quand les pauvres ne peuvent acheter à perpétuité le limon de leur dernière couche. Les deux femmes fleurirent la tombe, ratissèrent le jardinet et, voyant tout en ordre, demeurèrent encore un peu de temps, debout, à soupirer, les mains jointes, le regard au loin.

Hosted by Google

Une chose préoccupait Aline. Pourquoi sa mère, la veille, au souper, n'avait-elle pas parlé de cet anniversaire? En retournant à la maison, elle lui posa la question.

« Puisque tu remarquais que j'avais oublié la date, maman, tu aurais dû me la rappeler hier en présence de Léopold. Il nous aurait accompagnées aujourd'hui...

— Léopold n'a pas connu ton père, dit la vieille, qu'est-ce qu'il serait venu faire au cimetière?

— Mais, maman, Léopold est de la famille, maintenant. Je suis sûre qu'il ne sera pas content quand il saura que nous sommes allées à la messe pour papa sans l'avertir...

— Il ne faut pas le lui dire, Aline, » dit la maman, gravement.

La jeune femme la regarda avec étonnement. Était-ce bien sa mère qui lui conseillait ainsi le silence, la dissimulation? Pourquoi ne devait-elle point parler à son mari de cette visite pieuse? Elles marchèrent pendant quelque temps en silence, et puis la maman, suivant sa pensée, s'expliqua doucement.

« J'aime beaucoup Léopold, dit-elle. C'est un brave garçon. Mais ce n'est tout de même pas mon enfant, le fils de ton père. Si nous l'avions averti, il serait peut-être venu avec nous ce matin. Il aurait cru que c'était là son devoir. Mais son cœur serait resté indifférent. On n'aime pas ceux qu'on n'a pas connu, Aline, et on ne les regrette pas non plus. Léopold a beau être ton mari, cela m'aurait empêché de prier à mon aise s'il avait été à côté de moi. »

Aline comprit-elle la justesse de ces paroles? Elle baissa la tête et ne répondit rien. Rentrée à la maison elle continua ses méditations tristes. Tout cela ranimait son amour filial. Plusieurs fois, elle descendit sans motif, uniquement pour venir baiser les vieilles joues de sa mère. Celle-ci la prenait contre elle, et murmurait doucement son nom d'enfance : « Line! » Oh! que cela était bon! Il n'y a pas au monde de volupté plus grande que celle d'être bercé

Hosted by Google

et embrassé par sa vieille maman! Mais au soir, gai et bruyant, Léopold arriva et la mélancolie salutaire s'envola de la maison.

Deux mois s'écoulèrent, pendant lesquels maman Couzet trouva le temps long. Là-bas, dans l'autre maison, cela ne lui était jamais arrivé. Avant la mort du père, il y avait le ménage qui l'occupait, les clients qu'il fallait servir, la chanson du cordonnier, sonore et joyeuse, qui montait jusqu'au toit. Plus tard, après le triste événement, elle était dehors jusqu'à midi, puis elle avait, pour se distraire, le spectacle de la rue qui n'était jamais sans bruit et sans passant. Maintenant, tout cela lui était enlevé. Les rues de ce faubourg lointain demeuraient tout le jour silencieuses et désertes. Aline, souvent, sortait pour des achats, pour aller chercher ou reporter de la besogne. La vieille, alors, gardait le logis, rivée à sa chaise, un éternel tricot entre les doigts. Sa seule distraction était la vie paresseuse de son chat qui, parfois, consentait à pousser de la patte une boule de laine tombée, mais, tôt fatigué, réintégrait son panier avec un monotone ron-ron. Son ardeur croissante souhaita voir naître un enfant à Aline. Il lui semblait qu'elle serait de nouveau heureuse quand de tièdes petits bras se noueraient à son cou, quand une petite voix hésitante balbutierait autour d'elle : « Bonne maman! » Elle fit des rêves. Ce serait un garçon qui s'appellerait Jules comme son grand-père mort. Il ressemblerait à sa mère. Tout au plus accordait-elle qu'il eût les cheveux de son père, abondants et noirs. Elle l'élèverait. Peut-être vivrait-elle assez pour le voir partir à l'école dans son petit costume marin, la toque sur l'oreille, la carnassière au dos. Jusqu'à sa première communion, mon Dieu! Qu'elle puisse vivre jusqu'à ce beau jour-là. Alors, elle consentait à mourir, doucement, sans se se plaindre.

« Donnez-moi un petit enfant, mon Dieu! » suppliait-elle en levant les yeux et en joignant les mains. Et jamais il n'y eut de prière plus fervente.

Hosted by Google

Aline, un soir, annonça le mystère. Oui, on pouvait espérer un petit enfant. Léopold paraissait ravi. La maman ne dit rien, mais deux larmes épaisses, deux larmes qui condensaient un bonheur infini, lentement roulèrent sur son visage. Depuis ce moment-là, elle ne s'ennuya plus.

Il faudrait des mots plus doux que la soie et les dentelles, plus doux qu'un bruit de ruisseau dans un beau soir de mai, pour décrire l'extase d'une aïeule qui prépare la layette de l'enfant attendu. Ses vieux doigs usés retrouvent des délicatesses de toucher qui la rendent sensible à la fragilité des étoffes blanches, si blanches, qu'elle confectionne. Avec une légèreté de main perdue depuis sa jeunesse, elle sait froisser des nœuds qui sont de vrais poèmes d'amour. Son cœur l'inspire, son imagination la guide. Entre les broderies de ce bonnet, elle voit, devançant les événements heureux, elle voit dormir un petit visage plissé, blanc et rose, plus mignon que les images de Jésus enfant. Elle voit aussi l'effet que fera autour de ce visage le bonnet auquel elle travaille. Mettra-t-elle deux rangs de ruches? Grave question! Non, une aussi mince figure en serait écrasée. Un ruban bleu passé dans les ajours de la broderie sera moins lourd et plus joli. Pour le baptême, le nouveau-né aura un bonnet de fine dentelle, taillé dans le fouillis qui orne sa vieille robe de noces, la fameuse robe qui lui a valu — oh! elle n'a rien oublié! — un coup si rude de la part d'Aline.

La maison, peu à peu, s'emplissait d'une atmosphère spéciale d'attente et de respect. Partout, le linge immaculé qui traînait sur les tables attestait l'espoir de ses habitants. Aline, transfigurée, marchait dans une sorte d'auréole. Léopold, inconsciemment, se faisait plus aimable, moins bruyant. La maman, elle, ne sentait plus s'envoler les heures et trouvait chaque soir la nuit trop tôt venue, puisqu'elle la distrayait de son délicieux labeur.

« Mais, maman, disait Aline parfois, vous lui faites trop

Hosted by Google

de chemises, trop de bonnets. Il grandira et grossira, et tout cela deviendra inutile.

— D'abord, répondait-elle, il n'est pas sûr qu'il restera toujours seul, le cher petit, et que vous ne lui donnerez ni frère ni sœur. Ensuite, regarde, si tu veux bien, et tu verras que ces chemises sont de tailles différentes, de même que ces bonnets. Laisse-moi faire, va? Ça me connaît! »

Oh! oui, que cela la connaissait! Dans la toile bien étendue sur la table, ses ciseaux entraient sans hésitation, couraient droit devant eux, décrivaient une courbe et, rapidement, les pièces étaient enlevées, laissant sur le bois sombre la forme découpée d'une chemise de plus. La machine à coudre, du matin au soir, ronflait. Aline l'activait parfois, mais la fatigue l'en éloignait vite. Maman Couzet terminait l'ouvrage seule et n'en avait que plus de joie. Quand le petit vêtement était achevé, elle le prenait par les emmanchures et le dressait, le tenait tout ouvert devant elle. Alors, elle souriait, et ce sourire était dans son visage fané comme un rayon de soleil sur une forêt d'automne. Sous la trame du linge, elle créait le corps de l'enfançon, elle s'imaginait voir les petites jambes dodues se démener, le petit corps solide tendre déjà ses muscles. Elle souriait au visage illusoire qui émergeait des dentelles. Toute sa chair palpitait d'un émoi mystérieux. Et tout à coup, avec une fureur sacrée, elle enfonçait sa tête dans les replis de la chemise et la baisait éperdument.

La nuit de la nativité arriva, et Aline fut mère d'un garçon. Ce fut la maman qui le reçut entre ses bras, qui l'emporta comme une proie dans la chambre chauffée où le premier bain l'attendait. Elle n'avait pas voulu que l'on prît une garde. Elle seule s'occuperait de l'enfant en attendant les relevailles d'Aline.

Elle l'avait enfin, le petit-fils demandé, le petit-fils attendu, et, ahurie de bonheur, elle semblait craindre que sa présence ne fût un rêve, elle ne pouvait se résoudre à

Hosted by Google

mettre au berceau le frêle corps qui battait contre son cœur.

L'enfant était bien constitué, criait fort, dormait mieux, buvait à merveille. Dès le premier instant, la vieille s'obstina à lui découvrir des ressemblances. Il avait le nez de bon papa, la bouche de sa propre mère à elle, morte depuis quarante ans, le front d'Aline, les yeux d'un oncle parti en Amérique, le plus joli garçon de son temps. Les cheveux, peut-être, oui, les cheveux, mais rien que cela, il en devait la couleur à son père. En somme, c'était un enfant de sa famille, un enfant à soi par la chair et par le sang. Elle le démaillotait vingt fois par jour, sans raison, le couchait sur ses genoux et restait là, pensive, à l'admirer. Le petit se débattait, roulait dans le vide des prunelles aveuglées, serrait ses poings menus, faisait tout le gracieux manège des nouveau-nés. Bonne maman trouvait tout cela si beau qu'elle n'osait respirer en le regardant. Était-ce Dieu possible que ce fût à elle, ce petit être, cette vie nouvelle, cette chose vivante qui allait grandir, rire, parler? Oh! rire et parler! Il rirait, il parlerait. Il dirait : « Bonne maman ». Mais alors, elle deviendrait folle de bonheur! Ou plutôt, ne serait-ce point son paradis sur la terre, cette voix, quand elle l'entendrait pour la première fois?

« O mon Dieu, mon Dieu! priait-elle. Faites qu'il ne lui arrive rien, veillez sur lui, éloignez de lui les maladies! »

Et sa mémoire réveillée lui rappelait ses angoisses, ses terreurs, quand Aline, toute petite enfant, toussait la nuit dans son berceau.

Son petit-fils ne lui donna pas de telles alarmes. Bâti à chaux et à plâtre, le gars grandissait et grossissait à vue d'œil.

« C'est un beau Wallon, disait Léopold, en l'élevant à bout de bras. Il ressemblera à son père et à son grand-père.

— Je crois plutôt qu'il ressemblera à mon mari, Léopold, » protestait alors bonne maman.

Hosted by Google

Et c'était là, entre elle et son gendre, un éternel sujet de discussion.

Aline, mère inexperte, rôdait autour du berceau avec des mains tremblantes et des sourires. Elle osait à peine prendre l'enfant dans ses bras.

« Je vais le casser, disait-elle. A-t-on jamais rien vu d'aussi mince que ces petits membres? Je ne puis pas m'imaginer que moi aussi j'ai été un jour comme cela et que maintenant j'ai donné la vie à ce petit être. »

Elle balbutiait, rouge de bonheur et de confusion. Elle faisait son apprentissage maternel. Bonne maman lui enseignait le métier admirable, lui montrait la façon dont il faut préparer les bains, les linges. Quand l'enfant put manger sa première pâtée, jamais cuisine de prince ne concentra plus de soin et de sollicitude. La maison était un temple dont le frêle dieu reposait sous le voile d'un berceau. Quand il dormait, le silence était gardé avec une attentive religion. On ne marchait plus, on glissait. On ne parlait pas, on murmurait des mots brefs, on achevait par gestes la pensée. Quand le dieu s'éveillait, on chantait pour le distraire. Et bonne maman, dans le coin le plus savoureux de sa mémoire, retrouvait de vieilles chansons fanées, délicieuses comme la musique d'un clavecin.

Il n'y avait pas jusqu'au gros chat, noir et blanc, qui ne témoignât à sa manière son affection pour le nouveau venu. Tenu à l'écart pendant le sommeil de l'enfant, il pouvait entrer dans la chambre quand celui-ci était éveillé. Alors, il venait s'asseoir gravement devant le berceau, sur la table, et regardait le mignon visage avec toute la fixité de ses prunelles vertes. Si le petit, démailloté, gigotait entre les genoux de bonne maman, le chat se dressait sur ses pattes et approchait ses moustaches frémissantes de la jeune chair nue. C'était sa façon, à cette bête, d'embrasser les gens. Et bonne maman aimait mieux son chat, parce que son chat aimait son petit-fils.

Il y eut une alerte, pourtant, au milieu de cette sécurité amoureuse. Une nuit, l'enfant cria. Une oppression

Hosted by Google

soudaine faisait siffler ses muqueuses. Ses petites mains s'agitaient comme pour repousser le mal. Bonne maman, aussitôt, fut debout. Depuis la naissance de l'enfant, elle avait toujours une oreille qui se refusait à dormir. Elle n'appela ni son gendre ni sa fille et voulut combattre seule le catarrhe qui accablait l'enfant. Doucement, elle alluma la lampe et l'approcha du berceau. La gorge du petit était enflammée. Des mucosités l'obstruaient. Avec des doigts qui semblaient s'effiler, devenir immatériels, la vieille alla, au fond du palais, chercher les peaux blanchâtres, le dépôt des muqueuses enrhumées. L'enfant, soulagé, respira mieux. Elle lui fit avaler alors une potion calmante dont elle avait gardé la recette depuis les premiers mois d'Aline. A plusieurs reprises, pendant la nuit, elle retira des peaux et, chaque fois, le petit respira de toute la force de ses poumons, aspira la vie. Vers le matin, il s'endormit, paisible, et la vieille demeura, en chemise, pieds nus sur le parquet, à le regarder dormir. La lumière brûlait. Le jour, timide, naissait autour de la flamme. Et une grandeur étrange émanait de cette simple scène de dévoûment et d'amour.

Aline arriva tout à coup, attirée peut-être par la clarté aperçue sous la porte.

« Eh bien, maman, qu'y a-t-il? demanda-t-elle, toute son inquiétude de mère subitement éveillée.

— Rien, dit la vieille. Le petit a été malade cette nuit, mais je l'ai sauvé.

— Mon Dieu! Pourquoi ne m'as-tu pas appelée?

— A quoi bon t'inquiéter? Je n'avais besoin de personne. »

Et, en elle-même, bonne maman pensait : Ainsi je l'ai sauvé seule, mon petit enfant. Il est à moi maintenant. C'est comme si je lui avais vraiment donné la vie.

Oui, il était à elle, bien à elle et, pour cette possession, elle connaissait le tourment de la jalousie. Si Léopold, avec sa brusquerie d'homme heureux, s'emparait de son fils et le promenait par les chambres, la vieille le suivait

Hosted by Google

d'un regard peu tendre, grondait doucement, comme un chien de garde inquiet. Aline seule — mais Aline, n'était-ce pas encore elle-même? — ne lui portait pas ombrage en partageant sa passion pour l'enfant. Que devint-elle quand, un soir, le facteur apporta une lettre annonçant pour le surlendemain l'arrivée des parents de Léopold? Une haine instinctive naquit dans son âme à l'adresse de ces vieux inconnus qui allaient venir, qui seraient autant qu'elle dans la maison et pourraient, aussi bien qu'elle, prendre dans leurs bras leur petit-fils. Elle ne dit rien pourtant, dévora sa colère, sa jalousie immense. Mais des projets insensés se levaient en elle : prendre l'enfant, s'enfuir avec lui, se cacher quelque part pendant deux jours et revenir quand ceux-là, ces étrangers, seraient partis...

Oh! il faudrait qu'elle souffrît cette chose sans nom, voir de vieux visages se pencher sur le berceau avec des sourires qu'elle jugeait hideux par avance, entendre des lèvres grossières faire sur la tendre peau du petit le bruit délicieux du baiser! Il faudrait qu'elle assistât au manège d'une autre bonne maman qui, elle aussi, voudrait démailloter l'enfant, qui l'aurait, rose et nu, entre ses genoux et, peut-être, donnerait des conseils, se mêlerait à cette vie commençante, son bien à elle, première en date, son imprescriptible propriété! Elle serait là, immobile et torturée, silencieuse par politesse, affable même et prévenante. Non, non, non! Cela, jamais! Si elle ne pouvait enlever l'enfant, du moins elle-même disparaîtrait. Elle prétexterait un petit voyage à faire, le désir de laisser son gendre entièrement libre de recevoir son père et sa mère comme bon lui semblerait. Oui, cela serait mieux ainsi. Elle souffrirait moins en n'étant pas présente aux effusions devinées des autres grands-parents. Et sa résolution était prise, quand elle s'avisa de songer que, pendant son absence, l'enfant pourrait être malade. Cette seule idée renversa ses desseins, la rendit toute froide d'épouvante. Quoi? Cela s'était déjà vu. Un enfant fort et sain peut, en quelques heures, gagner du mal et en mourir. Et si

Hosted by Google

cela arrivait, elle serait loin, elle, incapable de rien tenter pour le guérir; elle ne recevrait même pas sa dernière haleine, s'il fallait qu'il mourût. Cette calamité possible rendait sa présence nécessaire à la maison. Tout supporter, tout, plutôt que l'affreuse douleur de voir, à son retour, un petit corps froid entre des cierges! Elle décida donc qu'elle resterait.

D'ailleurs, elle s'était forgé des chimères. Les parents de Léopold, braves paysans simples et gais, tout de suite furent ses amis. La maman lui ressemblait, petite, nouée, au visage ridé comme une pomme, aux yeux bleus où la vieillesse mettait sans cesse une larme. Le père, lui, robuste comme Léopold, se plaignait d'un rhumatisme qui le tenait dans la jambe et lui gâtait ses derniers jours. Ni l'un ni l'autre n'osait toucher à l'enfant. Ils demeuraient assis, très sages, les mains sur les genoux, à le regarder, en extase. Et ce fut elle-même, émue de leur soumission, qui vint déposer le poupon entre leurs bras tremblants. Du moment qu'il en allait ainsi, et qu'ils n'étaient par venus pour réclamer des droits, il fallait bien, n'est-ce pas, qu'ils eussent au moins la joie d'embrasser le petit? Mais ils étaient déconcertants de timidité et de réserve, ces vieux; à peine, d'une bouche tremblante, ils se permettaient d'effleurer le front de l'enfant. Toute la jalousie de bonne maman, à ce spectacle, s'évanouissait et, soudain, elle était redevenue très bonne, elle ouvrait toutes larges à ces autres grands-parents les portes de son cœur.

Ils partirent le surlendemain de leur arrivée et, derechef, la vieille goûta la joie paisible de posséder seule l'objet de son amour. Il semblait que le temps ne coulât plus, s'immobilisât dans une éternité soudaine et merveilleuse. La préoccupation d'un être unique concentrait les forces de la maison. On ne vivait plus que pour l'enfant, et la conséquence était qu'on ne se sentait plus vivre. Si Léopold rapportait au logis, comme jadis, des historiettes empruntées aux événements du dehors, on ne l'écoutait

Hosted by Google

pas. Bonne maman s'étonnait même tout bas que son gendre pût encore s'intéresser à des choses aussi insignifiantes. Mais si l'enfant, dans la journée, avait fait une chute en s'essayant à marcher, si une dent précoce, tout à coup, avait montré sa pointe blanche dans la gencive rose, oh! alors, on en avait pour la soirée entière — le papa rentré — à gloser sur cet événement capital. Le petit Jules touchait à ses quatorze mois, cet âge adorable, et ces quatorze mois avaient passé si vite que tous trois le voyaient encore comme à l'aube de son premier jour. Le gars, pourtant, devenait énorme. D'un superbe mouvement de rein, il se dressait tout debout dans son berceau et empoignait les objets avec une vigueur extraordinaire. Il riait d'une voix éclatante qui remplissait la maison et allait, par la fenêtre, s'unir au gazouillis des oiseaux dans les arbres. Aline s'obstinait à le nourrir encore, bien qu'il abusât de cette générosité et que la jeune femme en perdît ses couleurs et ses forces. Il mangeait d'ailleurs à plusieurs râteliers, le gourmand, et il n'y avait rien d'exquis comme ses mines de chat affamé, ses frôlements, ses petits murmures de prière, vers l'heure de midi, quand il voyait bonne maman occupée à broyer les biscuits de sa pâtée et à les arroser de lait. Sa vigueur précoce enivrait d'orgueil toute la famille. Quand une voisine était là, on s'amusait à en faire l'épreuve

« Prends Minou, disait bonne maman, et viens le mettre sur la table. »

L'enfant, à quatre pattes, poursuivait Minou, l'atteignait, lui faisait une caresse puis, brusquement, le saisissait dans ses bras et, se relevant sans aide, l'apportait triomphalement sur la table. Le chat se laissait bienveillamment transporter, comme heureux de fournir à son ami des preuves de sa force.

Le petiot n'avait pas deux ans qu'il courait seul dans toute la maison et descendait sur son derrière, du haut en bas, les escaliers. Ses dents poussaient comme par enchantement. Il en avait déjà toute une petite armée,

Hosted by Google

aiguës, solides, qui, en deux temps, trois mouvements, vainquaient le morceau de sucre le plus rebelle, la plus rétive croûte de pain. Vous pensez si bonne maman, dans ses courses et ses visites, se faisait faute de propager d'aussi honorables détails sur la santé de son petit-fils. Une seule chose manquait pour que l'enfant fût complet, possédât tous les talents et toutes les qualités : la parole.

Car, gros chagrin, il ne parlait pas encore. Rien, il ne disait rien! Des balbutiements, d'hésitantes exclamations suivies de silences, des murmures à voix presque basse, c'était tout ce que l'on obtenait de lui. Léopold passait ses soirées à lui crier dans les oreilles : « Papa! papa! » Le gamin, très amusé, scandait la répétition de ces deux syllabes de grands coups de poing sur la table. Il entendait et comprenait à merveille. Il savait qui était papa, maman, bonne maman, Minou. Quand on lui demandait : « Où est la porte? » soyez tranquilles, il ne montrait pas la fenêtre. Il connaissait les noms de tous les objets qui se trouvaient dans la maison. Mais un mot, un seul mot, une seule syllabe complète, non, il ne parvenait pas à la prononcer. Ce mutisme désolait bonne-maman qui, toutefois, n'en laissait rien voir.

« Il parlera tôt assez », disait-elle quand Aline se plaignait. Mais en elle-même la crainte naissait que son petit-fils fût muet.

Un après-midi calme que l'aïeule était seule au logis avec l'enfant, elle résolut d'essayer encore à éveiller cette langue endormie. Elle épuisa tout ce que le vocabulaire humain contient de promesses et de douceurs. Elle répéta mille fois : « Papa, maman, bonne maman, minou. » L'enfant regardait bouger ses lèvres, écoutait attentivement les sons et gardait lui-même la bouche close. La vieille devina cependant, derrière ce petit front plissé, un travail ardu qui s'opérait. Pour l'aider, elle mima devant les yeux du bambin la façon dont il devait placer la langue, ouvrir la bouche, joindre les dents. Il regardait tout cela d'un air effaré, serrait ses poings, et, soudain,

Hosted by Google

comme s'il eût voulu témoigner son impuissance, il se renversa, la tête en arrière, avec un long soupir.

« Je te fatigue, n'est-ce pas, bébé ! dit alors grand'mère. Je suis une méchante bonne maman ! »

Elle-même soupira, découragée, et, parce que l'heure du dîner approchait, elle entra dans la cuisine voisine. Le soir tombait. L'enfant, demeuré dans sa chaise, voyait les ombres envahir la chambre. A côté, un bruit de casserolles retentissait. Les ténèbres se faisaient plus denses. L'enfant eut peur. D'abord, sa bouche prit cette moue charmante des petits qui vont pleurer. Les coins de ses lèvres s'abaissèrent, ses yeux se fermèrent à demi. Mais il ne pleura pas, car déjà son cœur était courageux. Et, tout à coup, dans son effroi, recourant à celle qui avait toute son inconsciente confiance, de sa belle voix claire qui sonna comme une trompette : « Bonne maman ! » cria-t-il. Il y eut un grand silence, puis bonne maman accourut.

Elle semblait frappée de folie. Elle riait, elle pleurait, elle délirait :

« Répète encore, encore ! suppliait-elle. Crie encore bonne maman ! »

Et docile, l'enfant répéta l'appel, le répéta cent fois, le répéta encore quand Aline et Léopold rentrèrent. Et il ne voulait pas dire autre chose. Il s'en tenait à ce nom sacré qu'il chantait sur tous les tons de sa gamme vocale. Cela, c'était la récompense de l'aïeule, son triomphe, sa plus belle gloire : elle avait fait parler son petit-fils !

A genoux devant la chaise, son vieux visage au niveau de celui de l'enfant, elle goûta, durant cette soirée, une joie si forte qu'elle en pensa mourir. Et toujours, et sans lassitude, le gamin criait : « Bonne maman ! » avec de grands rires qui le délivraient à jamais du silence.

(*A suivre.*) GEORGES RENCY.

Hosted by Google

ESQUISSE D'UNE MORALE

EN ACCORD AVEC LA SOCIOLOGIE MODERNE

I

SANCTION DE LA MORALE.

Et maintenant, est-il temps d'aborder le dernier problème, le suprême problème, celui qui résume tous les autres? Est-il possible d'avoir une idée d'ensemble, une conception claire sur le but de la vie, sur l'aboutissement de tout, sur le prix des efforts, sur la valeur des valeurs, sur la morale, enfin?

Et d'abord, y a-t-il une sanction à la morale?

Combien sont enviables les simples qui se déchargent du souci de penser sur une autorité extérieure! Ils ignorent le terme du voyage et ils s'en remettent à un guide du soin de les prendre par la main et de les conduire, par des chemins dont ils ne veulent pas connaître les détours, jusqu'au but final, qui n'a pas été fixé par eux. L'itinéraire et le point d'arrivée sont laissés aux soins d'entrepreneurs patentés qui organisent la tournée toujours de la même façon.

Combien enviables et aussi combien *autres!* Il faut, pour cela, ce que Nietzsche appelle l' « instinct de troupeau ». Il faut avoir le respect du berger et la crainte salutaire des chiens! Oh! il ne s'agit pas de muser en route. Il ne convient pas de s'arrêter à contempler outre mesure et à détailler de trop près les accidents du voyage. Les carrefours sont nombreux et bien souvent le chemin bifurque. Il faut se garder de s'écarter du troupeau, car les brebis égarées ne sont pas d'un bon exemple et la houlette se change volontiers en verges de

Hosted by Google

fer. Mais est-on maître de soi, et l'esprit vagabond et libre peut-il suivre servilement les routes banales que remplit la foule obéissante et morne?

Y a-t-il une sanction à la morale?

Il doit y avoir une sanction à la morale. L'esprit ne peut concevoir un système de morale qui ne repose sur rien, une construction qui n'aurait pas de base. Tout le problème est là. Rechercher l'autorité, quelle qu'elle soit, qui crée les valeurs morales.

Les esprits religieux affirment cette autorité par un acte de foi et leur morale repose sur la révélation. Ce système, d'une simplicité merveilleuse, est aussi d'une efficacité parfaite. Quoi de plus logique et aussi de plus clair? Il satisfait à tous les desiderata de l'esprit humain. L'autorité qui crée les valeurs morales : BON, MAUVAIS, VERTU, VICE, etc., cette autorité est indiscutable. Elle est d'essence supérieure à l'homme. Elle est la souveraine créatrice, et aussi toute puissante et infaillible. L'homme qui peut faire l'acte de foi, libre de tout souci, n'a plus qu'à conformer sa vie aux préceptes de la morale divine. Quelle économie d'efforts, quelle sécurité et quelle jouissance continue, même dans les conditions les plus misérables de la vie! Se modeler d'après les règles tracées par la souveraine justice elle-même et trouver ainsi l'éternel bonheur : système admirable et digne de la reconnaissance infinie de ceux qui y trouvent un abri, un refuge contre toutes les misères de l'existence! Oui, mais il faut faire l'acte de foi...

Où est la sanction de la morale pour les autres, pour ceux qui, rebelles à la grâce, interrogent leur conscience et lui demandent en toute sincérité la solution du problème?

Elle n'est nulle part ou elle est dans la loi de vie!

Il faut donc interpréter la loi de vie et ici commencent les divergences.

Il y a, en effet, bien des manières d'envisager les manifestations de la vie dans l'espèce humaine et l'on peut attribuer plus ou moins d'importance aux diverses propriétés qui différencient l'homme de tous les autres animaux. Suivant que l'on considérera comme prépondérantes ou plus favorables à

Hosted by Google

la conservation de l'espèce, telles ou telles qualités qui lui sont particulières, on créera des valeurs morales différentes et même contradictoires. C'est ainsi que celui qui voit dans l'énergie une qualité plus favorable au développement de la race que dans la bienveillance, ne donnera pas au concept « BON » la même signification que tel autre qui n'apprécie dans l'homme que le côté sociable. Pour le premier, la vertu sera le désir de la domination, la fierté, l'orgueil, la dureté, l'originalité, la forte individualité. Le second prendra le contre-pied de cet idéal et verra le mal où l'autre place le bien. Frédéric Nietzsche a ainsi caractérisé les deux morales qui ont dominé le monde, par l'évaluation des qualités qui furent nécessaires pour les créer : la *morale des maîtres* et la *morale des esclaves*. La morale des Romains, des barbares primitifs, des vainqueurs, enfin, des conquérants, c'est la morale des maîtres. Le contraire de cette morale, la morale chrétienne, celle du renoncement, de l'altruisme, c'est la morale des esclaves. Elle tend, dit-il, à rapetisser l'espèce; à la fondre dans un même moule, à diminuer sa forte originalité. C'est celle qui commence à tout envahir et qui amoindrira notre race jusqu'à en compromettre le développement.

« Les juifs, — peuple né pour l'esclavage, comme le disent « Tacite et tout le monde antique, « peuple choisi parmi les « peuples, « comme ils le disent et le croient eux-mêmes, — « les juifs ont réalisé cette merveille du renversement des « valeurs, grâce à laquelle la vie sur terre, pour quelques mil- « liers d'années, a pris un attrait nouveau et dangereux : « leurs prophètes ont fondu ensemble les termes riche, impie, « méchant, violent, sensuel, pour frapper pour la première « fois le mot « monde » à l'effigie de la honte. C'est dans ce « renversement des valeurs (dont fait partie l'idée d'employer « le mot « pauvre » comme synonyme de « saint » et d'« ami ») « que réside l'importance du peuple juif : avec lui commence « l'*insurrection des esclaves dans la morale* (1). »

Ce sont là paradoxes où se plaît un esprit lui-même très

(1) Aphorisme 195 : *Par delà le bien et le mal*.

Hosted by Google

original et prime-sautier qui a perdu, par l'inaccoutumance de la société, la notion de la valeur véritable des choses. L'isolement grandit les proportions, mais fait perdre le sens de la mesure. Les solitaires sont presque toujours outranciers.

Voilà donc déjà deux morales dont l'une est le contre-pied de l'autre.

Où est la sanction de la morale et si elle est dans la loi de vie, comment interpréter cette loi?

Les protestants trouvent la sanction de la morale dans la Bible, le livre divin; pour les catholiques, la sanction, c'est le pape, l'interprète infaillible de la volonté divine. Pour les esprits libres ou, si l'on veut, non croyants, la sanction de la morale repose dans la conscience humaine. La conscience humaine, c'est le livre des vérités accumulées par l'héritage des siècles antérieurs, c'est le résultat condensé des expériences séculaires; c'est la synthèse dernière où se trouvent résumées les notions fournies sur la loi de vie par les plus illustres représentants de la race.

La question de sanction de la morale se réduit donc, en dernière analyse, à celle-ci : Y a-t-il une conscience humaine? S'il y a une conscience humaine, la sanction existe et le livre est ouvert où l'on peut lire les principes directeurs de la vie.

II

STATIQUE DE LA MORALE.

Un célèbre philosophe, à qui l'on demandait de prouver la réalité du mouvement, se mit à marcher. Pour démontrer l'existence d'une conscience humaine, il faut procéder de la même façon. Il faut constater par le fait qu'il existe dans la législation, dans les mœurs et les habitudes de tous les peuples civilisés, des notions communes. Il faut éliminer les contraires et rechercher les semblables.

Montesquieu disait : « Vérité en deçà, erreur au delà. » N'y a-t-il pas certains principes qui échappent à cette généralisation et, en la poussant à bout, ne découvrirait-on pas le paradoxe sous l'aphorisme?

Hosted by Google

Le premier chapitre d'un cours de morale naturelle doit être une revue attentive et détaillée des principes qui sont considérés, par tous les peuples civilisés, comme hors de conteste et qui sont la base de leur législation ou de leurs codes de justice. Ces principes, directeurs de la vie, résidu de l'expérience des siècles, ne sont pas nombreux. Ils constituent ce que l'on pourrait appeler les lois statiques de la morale. Nous disons statiques, parce qu'elles déterminent la constitution de la morale; par opposition aux lois qui en régissent le mouvement et en rendent possible l'évolution, le progrès.

Cette idée de rechercher partout et de rassembler les matériaux épars qui doivent servir à édifier les fondements d'une morale universelle, cette idée qui nous hante depuis longtemps, nous la croyions personnelle. Elle ne nous avait pas été inspirée, à moins qu'à notre insu, par des lectures antérieures. Mais peut-on encore, à notre époque, penser de son fonds, dire quelque chose de neuf, d'original? Ne sommes-nous pas des résultantes, des amalgames, des produits de la pensée collective? Qu'est-ce qui n'a pas été dit, redit, discuté, réfuté? Aujourd'hui même, après avoir écrit ce qui précède, en lisant le beau livre de Guyau sur la morale anglaise contemporaine, nous avons retrouvé cette pensée déjà exprimée par Montaigne dans ses *Essais* et reprise par M. Bain. Voici ce passage de Guyau (p. 140) : « Mais comment connaître et déter- « miner les objets que la conscience des divers peuples « approuve ou désapprouve? » Il n'y a qu'un moyen, d'après M. Bain : « Observer et classer. » Montaigne engageait ses contemporains « à ramasser en un registre, selon leurs divi- « sions et leurs classes, sincèrement et curieusement, les opi- « nions de l'ancienne philosophie sur notre être et nos mœurs « et leurs controverses ». « Le bel ouvrage et utile que ce serait! » s'écriait-il. Ce que Montaigne conseillait de faire pour les controverses et les contradictions antiques, M. Bain le conseille pour les contradictions de tous les temps et de tous les pays, qui peuvent exister entre les hommes et les systèmes. « Il faudrait, dit-il, composer et soumettre à notre « examen une complète collection de tous les codes moraux « qui ont jamais existé. »

Hosted by Google

Cette collection, nous ne l'avons pas encore, mais nous connaissons très approximativement les grandes lois qui régissent les codes de justice chez tous les peuples civilisés. Les principes sur lesquels repose cette législation peuvent être considérés comme mis hors de conteste. Ils sont l'écho du *consensus général* et se confondent, pour ainsi dire, avec la conscience humaine. Ils ont rapport à la conservation de l'espèce, à la constitution de la personnalité, avec son prolongement la propriété, et de la famille. Sans doute, ils ont été imposés à la conscience à la suite de dures et nombreuses expériences.

Dans toute société constituée ou en voie de civilisation, le respect de la vie humaine est assuré. J'entends par là que la loi sauvegarde la vie humaine sous certaines conditions. C'est le premier indice d'une civilisation. La sécurité de la personne est garantie à condition que cette personne ne soit pas considérée comme un danger pour la société. Les membres d'une même société sont garants vis-à-vis l'un de l'autre de leur sécurité réciproque. C'est le lien primordial de toute société. Là où ce principe n'est pas reconnu, on ne peut pas dire qu'il existe une société en voie de civilisation. L'aide mutuelle en vue d'assurer la sécurité de tous est le résultat d'un compromis, d'un arrangement. La nécessité de cet arrangement a pris place dans la conscience humaine à la suite de nombreuses expériences.

« L'antagonisme entre les semblables d'une même agré-
« gation se limite lui-même et se termine dans l'équilibre.
« Le très fort tue le très faible. Le très fort, s'il est anti-
« social, est écrasé par la force numérique des individus de
« force moyenne, et il est ou tué ou exilé comme, par exemple,
« chez les corneilles, dans les troupeaux de bœufs sauvages et
« dans toutes les tribus d'hommes sauvages. La majorité est
« composée de membres dont la force est trop égale pour
« qu'un puisse supprimer l'autre. La tolérance et la justice ont
« ainsi leur source dans la force et non pas dans les sentiments
« moraux, ni dans le calcul conscient de l'expérience qui,
« dans la civilisation, sont devenus des facteurs de la justice,

Hosted by Google

« si apparents qu'ils obscurcissent l'élément originaire (1). »

Voilà donc une loi morale inscrite en caractères indélébiles dans la conscience humaine. La vie humaine est sacrée pour les hommes de la même agrégation, du même troupeau. Les individus qui violent cette loi sont considérés comme anti-sociaux.

Cet acquit primaire de la conscience humaine, formulé en loi générale, fait partie de la statique de la morale parce qu'elle assure la constitution de toute société. L'extension de cette loi, amenée par le développement progressif du sentiment de la conscience d'espèce, relève de la dynamique de la morale. A mesure que la civilisation se développe, c'est-à-dire à mesure que l'esprit social évolue, les agrégations se différencient en clans, tribus, peuplades, cités, nations, confédérations. Plus le cercle s'élargit, qui enserre les membres d'une société ayant mêmes croyances, mêmes désirs, plus la race tend vers l'idéal toujours rêvé, la paix sociale. En sorte que cette loi élémentaire, le respect de la vie humaine qui ne s'applique d'abord qu'aux membres d'une société restreinte, tend à devenir de plus en plus la loi générale de l'humanité. Le christianisme, qui est venu proclamer la fraternité humaine à peu près en même temps que le stoïcisme, a créé, par là-même, une loi dynamique de morale dont les conséquences ont été et seront encore incalculables. Le socialisme est issu du christianisme. Il continue le mouvement provoqué par celui-ci en faveur de l'égalité. Il s'en différencie en ce qu'il ne tient pas compte du lien religieux qui explique et justifie, aux yeux des chrétiens, l'égalité des hommes unis en Dieu.

Au fond, l'une comme l'autre de ces théories ont leur source profonde dans le *fait élémentaire* qui est cause de toute association; dans l'existence, chez l'homme, d'une conscience d'espèce plus développée que chez les autres animaux. Cet instinct s'est transmué en auto-conscience après l'invention du langage.

(1) *Principes de sociologie* de FRANKLIN H. GIDDINGS, page 109.

Hosted by Google

Nous avons vu que la notion du respect de la vie est le fruit de l'expérience. L'impossibilité d'agir autrement a imposé aux hommes primitifs des habitudes de tolérance. La tolérance se manifeste par le respect de la vie d'autrui, de la personne et de la propriété d'autrui, la propriété étant un prolongement de la personnalité.

Ne devine-t-on pas ici la généalogie de la pensée juridique qui régit encore tous les peuples civilisés, à savoir : le respect de la vie humaine, le respect de la propriété.

L'instinct de la propriété n'est pas exclusif à l'homme. Il caractérise la plupart des animaux. Il ne peut pas être séparé du besoin physique de l'alimentation. Les aliments conquis par chacun, les outils nécessaires à cette conquête, étaient évidemment une propriété pour la défense de laquelle les hommes primitifs étaient prêts à risquer leur vie. Le respect de cette propriété n'existait pas au début, de même que le respect de la vie humaine. Il ne se fixa, lui aussi, dans la conscience humaine, qu'à la suite de dures et nombreuses expériences. Il fut un dérivé de l'idée de tolérance, c'est-à-dire qu'il ne devint une vérité, un principe de droit, que par un compromis. Ce n'est qu'un pis-aller, le résultat de l'équilibre des forces. Le plus fort put ravir pendant une période de temps plus ou moins longue les aliments conquis par de plus faibles, ou les outils, ou les armes, ou les trophées, mais l'association créa peu à peu l'esprit social et le besoin réunit les plus faibles et les habitua à imposer aux plus forts le respect de leurs propriétés aussi bien que de leurs personnes. Même origine donc pour ces droits primordiaux, qui sont encore considérés aujourd'hui comme bases fondamentales et nécessaires de toute société constituée.

Il ne nous paraît pas douteux que la sanction de ces principes essentiels, reconnus par les lois de tous les peuples civilisés, ne repose au plus profond de la conscience humaine. Ils sont antérieurs à tous les autres et remontent à l'époque préhistorique où l'homme se rapprochait encore de l'animalité. Ils peuvent avoir précédé même l'invention du langage. Ils ont été, à la fois, cause et effet de la civilisation. Ils ont

Hosted by Google

été cause de la civilisation, parce que le besoin de défendre leur vie et leur personnalité incita les premiers hommes à unir leurs efforts dans ce but et l'association ainsi créée imprima dans la conscience humaine l'idée de tolérance, de coopération et d'aide mutuelle.

Si le respect de la famille se trouve à la base de la législation de tous les peuples civilisés, ce n'est pas, à première vue, en vertu du même principe que le respect de la vie humaine et de la propriété. La famille est le groupe social élémentaire et c'est elle qui est la cause première des sociétés. L'origine de la famille se confond avec celle de l'homme lui-même. Le père de famille, en défendant sa propre vie, défendait celle de sa femme et de ses enfants, et, dans la hutte ou la caverne primitive, la famille unissait déjà ses efforts pour subvenir aux besoins de tous ses membres. Je sais bien que beaucoup de sociologues ne sont pas d'accord pour reconnaître dans la famille le groupe social élémentaire. Il en est qui considèrent comme tel la horde, le clan, la tribu, où il y aurait, au lieu du lien de consanguinité, une simple communauté de symbolisme religieux, tel est le totémisme. Dans certaines peuplades semi-barbares, où règne la polyandrie, la mère fait entrer son fils dans le clan qu'il lui plaît en lui donnant un certain nom de plante ou d'animal qui est le nom protecteur du clan, le totem. Chaque clan possède une série de noms qui sont sa propriété particulière. Recevoir tel nom, c'est donc entrer dans tel clan.

Il est certain que la famille a dû exister sous bien des formes différentes à l'origine : matriarcat, polyandrie, mariage collectif, appelé syndiasmique (série de frères avec une série de sœurs). Mais il est une remarque très importante à faire, c'est que, seules, ont accédé à une civilisation avancée les races qui ont admis comme groupe élémentaire la famille telle que nous la concevons, c'est-à-dire la réunion dans une même habitation (caverne, hutte, chaumière, maison, appartement) du père, de la mère ou des mères et des enfants. Nous disons des mères, car nous considérons la polygamie comme très supérieure à la polyandrie, bien qu'elle-même soit beaucoup en dessous de la monogamie. La polygamie n'est pas incompatible avec une

Hosted by Google

certaine civilisation, comme l'est la polyandrie, et le motif en est clair. La dispersion des mâles après l'élevage des enfants est le fait de l'animalité, et la première transformation de l'homme en un animal supérieur a pour cause, semble-t-il, le sentiment plus profond d'affection qui l'attache définitivement à sa famille. De ce que le père continuait à subvenir aux besoins de ses enfants, un plus lent développement de l'individu et une plus longue enfance en résultèrent nécessairement.

« La prolongation de l'enfance a dû nécessairement aussi « amener de grands changements anatomiques et physiolo- « giques. Une longue période de faiblesse, en retardant « l'usage des bras et des jambes à la façon des ancêtres, a dû « contribuer aux changements amenés par la position verti- « cale et la spécialisation des membres antérieurs. Une « période d'allaitement relativement longue, avec l'incapacité « de se servir des aliments nécessitant la force des mâchoires, « a dû grandement modifier l'angle facial et l'expression de la « physionomie (1). »

Il paraît donc impossible de ne pas considérer la famille comme formant le lien social primaire et tout système de morale, logiquement ordonné, devra admettre au nombre de ses lois statiques, c'est-à-dire celles qui règlent sa constitution, tout ce qui a rapport aux relations interfamiliales. L'universalité de cette loi, le respect de la famille, n'a d'autre origine que la nécessité, de même que le respect de la vie et de la propriété.

Ces trois grandes divisions admises, nous n'en voyons plus d'autre qui puisse être comprise dans la partie constitutive des lois d'une morale naturelle, celle que nous nommons « statique ».

Dira-t-on que les manifestations religieuses, par leur importance, par leur caractère d'universalité, par l'antiquité de leur origine, ne peuvent pas en être distraites? Oui, s'il est question d'une morale révélée; non, si l'on admet que l'esprit humain peut construire de lui-même l'édifice de sa morale, ce que nous nous efforçons de démontrer.

(1) *Principes de sociologie* de FRANKLIN H. GIDDINGS, p. 210.

Hosted by Google

Certes, nous ne sommes pas de ceux qui méconnaissent l'importance du sentiment religieux dans l'homme ou qui en parlent légèrement. Nous serions plutôt disposé à l'exagérer. Il emporte, en effet, une grande part des préoccupations intellectuelles et sentimentales de l'humanité. La religion, — qui est le rapport entre la divinité, l'inconnaissable, si l'on veut, et le connu, c'est-à-dire tout le cosmos, l'homme y compris, — la religion fait partie de la conscience humaine et les traditions religieuses occupent une place considérable dans l'ensemble des notions héréditairement acquises. Mais ces notions sont essentiellement variables et changeantes. Elles se modifient en raison de nos connaissances scientifiques. Voilà pourquoi les devoirs qu'impose à l'homme sa conscience d'être conditionné, vis-à-vis de l'inconditionné, doivent être étudiés dans la seconde partie d'un cours de morale, celle qui traite des lois dynamiques.

Pour nous résumer, la statique de la morale est donc fondée, d'une part, sur ce que nous appellerions volontiers « les conséquences primaires du principe de tolérance », principe imposé à la conscience par une nécessité inéluctable de la vie; d'autre part, sur la nature même de l'homme, considéré sous son aspect génésique.

III

DYNAMIQUE DE LA MORALE (1).

Ne quid nimis.

Une étude un peu approfondie des lois dynamiques de la morale se confond, en bien des points, avec la recherche des lois ou mieux de la loi de progrès. Cette question de progrès a préoccupé, et préoccupe encore considérablement, les philosophes de notre temps. Quelle est la loi de progrès? Ne pourrions-nous pas procéder ici comme nous l'avons fait précédemment pour dégager les lois statiques de la morale? Rechercher ce qu'il y a de commun au fond dans toutes ou, du moins, dans

(1) Le terme « cinétique » serait à la fois plus logique et plus propre, mais l'usage a consacré l'emploi du mot « dynamique ».

Hosted by Google

les principales théories du progrès, celles qui ont frappé vivement les esprits?

Peut-être, parviendrons-nous ainsi à nous convaincre que, là aussi, il existe une conscience humaine, un *consensus général* aussi catégorique que celui que nous avons constaté en étudiant la statique de la morale. Nous retrouverons ici encore un résidu permanent, provenant d'un amalgame d'opinions diverses et parfois contradictoires, et nous pourrons aussi le considérer comme un acquit définitif avec tout ce qui constitue les caractères d'un produit de la conscience humaine.

Résumons donc rapidement et synthétiquement les divers systèmes entrevus, ou rêvés, ou doctrinalement exposés sur la marche ascendante de l'humanité vers le mieux-être. Tâchons de dégager la pensée générale qui les anime, les unifie et en fait le produit d'un même état de conscience.

Quelles qu'elles soient d'ailleurs, ces théories peuvent se ranger en trois classes, suivant qu'elles invoquent, pour justifier leur idéal, une autorité extérieure, soit religieuse, soit métaphysique, ou une autorité subjective, ou une autorité sociale.

Le christianisme, plaçant l'obligation morale en dehors de l'homme, assigne comme fin à toute morale l'union des hommes dans la divinité. Le Christ, pour racheter l'humanité de sa tache originelle, enseigne le sacrifice de soi-même. Il ne se borne pas à apprendre aux hommes une morale passive; au nom de la puissance divine dont il est l'émanation, il prêche l'amour de l'humanité. Il refoule au second plan le rude égoïsme des primitifs et crée de nouvelles valeurs morales en faisant émerger, du fond de la conscience, l'instinct de sociabilité qui a transformé l'homme en un animal d'une espèce supérieure. Avec le Christ, l'humanité se révèle à elle-même et l'altruisme fait décidément son apparition.

L'école spiritualiste, qui invoque aussi une autorité extérieure mais métaphysique, place son idéal dans le bien absolu : la perfection. Et au fond, elle considère comme tendant à l'absolu le sacrifice de soi-même, le désintéressement.

Parmi ceux qui se réclament d'une autorité subjective, les uns obéissent aux mobiles sensibles, les autres à la raison

Hosted by Google

pure. Les utilitaires, avec Adam Smith, Bentham, Stuart Mill, Bain, etc., voient le progrès dans l'harmonie des intérêts. L'homme à la recherche de son bonheur ne peut le trouver qu'en communiant avec ses semblables. Les évolutionistes, comme Darwin, Spencer, etc., font dépendre le progrès d'une adaptation, de plus en plus parfaite, de l'homme à son *milieu*. La caractéristique de la loi de progrès, d'après Spencer, c'est que l'homogène se transforme en hétérogène. Tout organisme va sans cesse se différenciant et ces différenciations vont croissant en vertu de la multiplicité des effets. Cette théorie, on le voit, aboutit pour l'humanité à la division de travail qui n'est qu'une reconnaissance de la subordination des parties au tout. M. De Greef, complétant cette théorie, reconnaît la mesure, ou le mètre du progrès, au plus ou moins de perfection dans tout organisme social des centres de coordination qui régissent les relations des parties avec l'ensemble. L'école moderne française, conciliant ces théories, voit dans l'*expansion* de la vie, dans le plein développement de la volonté, dont le propre est de se *dépenser*, cette communion avec ses semblables, fixée comme fin morale par les utilitaires. Le plus illustre interprète de cette doctrine fut Jean-Marie Guyau, cet admirable philosophe-poète, dont la courte existence est un exemple de sincérité, de fécondité et d'abnégation (1).

Les idéalistes, qui ne cherchent l'obligation que dans l'existence d'une raison pure, qu'ils appellent raison pratique, n'ont, somme toute, pas d'autre objectif. L'impératif catégorique de Kant commande le désintéressement, condition de toute moralité.

Que si nous passons en revue les partisans d'une autorité sociale, que trouvons-nous encore en fin de compte ?

La sociologie contemporaine, en étudiant les origines et l'evolution de la race, aboutit au même postulat. Que le fait élémentaire de toute société humaine soit le développement

(1) Jean-Marie Guyau, mort en 1888, à 33 ans. A 19 ans, il composa son magnifique ouvrage sur la *Morale anglaise contemporaine*, couronné par l'Académie des sciences morales et politiques.

Hosted by Google

de la conscience d'espèce, ou l'imitation, ou l'aide mutuelle, ou la division de travail, au fond, il n'est pas difficile de découvrir, à travers la trame des différents systèmes, la pensée fondamentale qui les relie. Ce principe moteur de la société se résume en un seul mot : SOLIDARITÉ.

Sous certains aspects, le socialisme continue le christianisme. Il fonde lui, exclusivement, ses théories sur le triomphe de l'altruisme, dans lequel il entrevoit le salut définitif de l'humanité : *un pour tous, tous pour un.* L'individu s'efface devant la collectivité et ne peut trouver son bonheur qu'en se sacrifiant au bien-être commun. Il n'est naturellement pas question d'obligation individuelle : on invoque l'autorité sociale. Ici, le renversement des valeurs est complet. Les concepts BON, GÉNÉREUX, GRAND, de l'humanité ancestrale, c'est-à-dire la fierté, l'indépendance, la forte personnalité, le sentiment de la dignité, le déploiement d'une nature exubérante, l'orgueil du dominateur et du maître, tous ces attributs d'une individualité triomphante sont transformés en concepts MÉCHANT, MAUVAIS, ÉGOÏSTE. Ils deviennent des vices inconciliables avec l'idéal nouveau, égalitaire. Ils s'appellent ÉGOÏSME, RAPACITÉ, INJUSTICE, CRUAUTÉ, INHUMANITÉ. Et cependant cet aspect de l'homme ne peut disparaître sans que l'espèce soit amoindrie. Là est le danger suprême. Le triomphe complet de l'idéal socialiste amènera infailliblement une diminution, un recul de notre race. C'est la claire vision de cette éventualité redoutable qui a amené cet étrange, cet outrancier et cependant si intéressant philosophe que fut Frédéric Nietzsche, à pousser son terrible cri d'alarme.

« L'universelle dégénérescence de l'homme — en bas « jusqu'à ce qui, aux crétins (1) socialistes, semble l'homme « d'avenir — leur idéal ! Cette dégénérescence et ce rapetis- « sement de l'homme jusqu'au parfait animal de troupeau (ou, « comme ils disent, à l'homme de la « société libre ») cet « abêtissement de l'homme jusqu'au pygmée des droits égaux « et des prétentions égalitaires — sans nul doute, cette dégé-

(1) Pardon ! Nietzsche était un emballé et un maladif.

Hosted by Google

« nérescence est possible! Celui qui a réfléchi à cette possibi-
« lité jusque dans ses dernières conséquences connaît un
« dégoût de plus que les autres hommes et, peut-être aussi,
« une tâche nouvelle! (1) »

Résumons-nous, enfin, et voyons à quel résultat nous conduit cette revue rapide des principales théories qui ont marqué dans l'esprit humain. Il n'y a pas de doute, toutes affirment la solidarité. L'homme est un frère pour l'homme et plus on approchera de la paix sociale, plus près on sera du but à atteindre. C'est bien le cri de la conscience universelle.

Il s'agit donc de fonder la partie de la morale essentiellement variable et progressive sur cette vérité tellement évidente qu'elle est devenue un mode de la conscience humaine. L'homme, en cherchant son bonheur, doit travailler au bien général. Il faut limiter les droits de l'individu en ayant égard aux droits de la société. Mais il s'agit aussi de trouver un frein, un contrepoids à cet excès d'altruisme. Il faut, à peine de se résigner à la dégénérescence de l'espèce, limiter les droits et l'empiètement de la collectivité. Il faut sauver la personne humaine et ne pas entraver son libre développement en la courbant sous un niveau égalitaire.

Dans une étude antérieure sur le *balancement* social, nous avons montré le va-et-vient de la pensée humaine entre ces deux points extrêmes : l'anarchie et le despotisme. Nous nous sommes efforcé de prouver l'inflexibilité de cette loi naturelle, que H. Spencer appelle le « rythme universel », et nous en avons recherché l'application dans la sphère de l'activité intellectuelle. Historiquement, l'anarchie succède infailliblement au despotisme et *vice versa*. Tour à tour triomphent l'individualisme et l'étatisme. Et plus le triomphe de l'un a été complet, plus le principe s'est déployé libre d'entraves, plus la réaction est forte. Il faut épargner à l'humanité ces excès périodiques et diriger sa marche de manière à éviter ces mouvements désordonnés, qui sont une simple et inutile déperdition de forces.

(1) Aphorisme 203 : *Par delà le bien et le mal.*

Hosted by Google

C'est une œuvre à laquelle peut concourir une morale fondée sur l'observation. Le temps n'est plus où, dans sa jeune foi en des doctrines nouvelles, l'homme s'associait lui-même à l'évolution cosmique et s'en remettait à la nature du soin d'harmoniser ses destinées et de les adapter au mouvement universel, se bornant à étudier les lois du déterminisme et se désintéressant, pour ainsi dire, de lui-même. Une réaction salutaire s'est produite et l'humanité a repris foi dans la volonté consciente. L'antique fatalisme semble végéter toujours au fond de l'âme humaine et n'attendre qu'une occasion favorable pour reprendre vie et étendre partout ses racines. Les théories admirables de Darwin et de Spencer sur l'évolution avaient, pendant quelque temps, paru lui donner un regain de force. Mais, aujourd'hui, ces théories sont complétées et dépassées. Ce sera la tâche de la philosophie de demain, semble-t-il, de vaincre encore une fois le pessimisme en nous rendant confiance en nous-mêmes, en montrant la puissance infinie de cette force énorme, qui est en nous à l'état latent : la VOLONTÉ.

Persuadés que l'homme reste toujours maître de sa destinée, il nous est possible de faciliter et de hâter, dans une certaine mesure, l'ascension lente et pénible de l'humanité vers le progrès.

Ceci est l'œuvre de toute morale qui se réalise par l'éducation.

RÉSUMÉ.

Les lois statiques de la morale ont pour raison d'être la conservation des sociétés humaines. Elles sont imposées par la nécessité. Elles sont le fruit de l'expérience. La tolérance n'est que le produit de l'équilibre mouvant résultant de l'égalité approximative des forces en conflit. La tolérance est devenue une modalité de la conscience humaine. Celle-ci est la sanction de la loi morale.

Les lois dynamiques de la morale ont pour objet l'amélioration des sociétés humaines. Le principe moteur est la solidarité, qui est, elle-même, la véritable cause de l'association. Le fait élémentaire de toute association est la conscience

Hosted by Google

d'espèce. C'est aussi une modalité de la conscience humaine et, par conséquent, une sanction suffisante.

Le frein et le contrepoids de la solidarité, c'est l'égoïsme, le souci et le respect de soi.

La première partie d'un cours de morale naturelle traite des lois statiques de la morale. Elle comprend trois grandes divisions :

I. Respect de la vie humaine;
II. Respect de la propriété;
III. Respect de la famille.

Chacune de ces divisions comporte naturellement les subdivisions qui surgissent toujours suivant que l'on considère les choses au point de vue objectif ou subjectif. Le point de vue subjectif emporte une définition des droits, et ces droits, envisagés objectivement, deviennent la théorie des devoirs.

Le développement de ces trois grandes divisions amène une étude de tous les problèmes qui préoccupent, à juste titre, les générations actuelles. Les questions de liberté, de propriété, d'autorité familiale doivent être traitées toujours en relation avec l'idée de tolérance, qui reste ainsi le principe directeur comme il est, en réalité, l'interprète de la vie.

La deuxième partie traite des lois dynamiques de la morale. Elle est fondée sur le jeu de deux principes opposés et qui doivent se faire équilibre : SOLIDARITÉ et ÉGOÏSME.

Elle comprend deux grandes divisions :

I. Devoirs envers autrui;
II. Devoirs envers soi-même.

Le premier chapitre entraîne une classification des espèces dénommées *autrui* ainsi qu'une critique des préjugés qui séparent les différentes classes d'une même société aussi bien que les membres de nations différentes.

Ce travail a été fait déjà, d'une manière qui touche à la perfection, par M. H. Spencer, dans son *Introduction à la sociologie*. Il y aurait lieu d'en profiter largement et de le présenter sous la forme doctrinale. Les subdivisions de la première

Hosted by Google

partie seraient aussi nombreuses que les points de vue sous lesquels doivent être envisagées les relations entre parents, amis, nationaux (rivaux ou indifférents), étrangers. Ces points de vue varient de la bienveillance jusqu'à la sympathie active la plus ardente : tolérance, égards, aide mutuelle, dévouement absolu. Ces relations doivent être toujours dominées par le principe moteur de solidarité qui traverse l'ensemble comme un souffle bienfaisant et fécond.

La question de croyance serait étudiée de deux manières : au point de vue objectif, une première étude se rattacherait au chapitre de la tolérance. La discussion véritable de la croyance subjective, avec l'analyse des devoirs qu'elle comporte, ressortirait à la deuxième partie : *Devoirs envers soi-même*. Cette partie de la morale serait la plus importante. Elle serait le véritable frein à la tyrannie de la collectivité. L'éducation, considérée à ce point de vue, aurait pour but de conserver à la personne humaine toutes les qualités qui ont fait de l'espèce, *homo sapiens*, l'animal vraiment supérieur : force, noblesse, dignité, originalité, respect de soi-même, qualités qui sont directement attaquées par l'esprit de solidarité et de bienveillance poussé à l'excès.

En résumé, les lois dynamiques de la morale auraient pour objet, en dernière analyse :

D'une part, de créer les vrais rapports entre les hommes, de démasquer et de poursuivre tout ce qui est conventionnel et de mettre en évidence la vraie nature sociable de l'homme;

D'autre part, d'apprendre à l'homme à se connaître soi-même. La qualité maîtresse, et la plus négligée actuellement, est la sincérité envers soi-même. C'est cette qualité qui doit être développée d'abord et qui, une fois acquise, deviendra le fonds inépuisable où l'on verra éclore toutes les autres en proportion des ressources intellectuelles et de la richesse propre à chaque nature.

JULES VIEUJANT.

Hosted by Google

LE CARACTÈRE DE LA REINE VICTORIA

C'est une grosse question en Angleterre, et qui passionne les artistes, que celle de savoir à qui sera confiée la confection du monument grandiose que la reconnaissance publique veut élever à la reine Victoria. Trouvera-t-on l'homme de génie qui, par de saisissantes images, saura parler à tous les yeux et redire la longueur, la gloire exceptionnelle de ce règne incomparable? Il y faudrait un Michel-Ange et notre époque n'en produit guère. Banalité froide ou pompe trop théâtrale, il semble donc que l'on aura grand mal à échapper à l'un de ces deux écueils, et, à défaut d'une synthèse plastique éloquente, force sera bien de s'en tenir au travail de quelque écrivain de race pour se former, et de la reine et de son rôle, une idée complète autant qu'exacte. Ce n'est pas d'ailleurs que cet écrivain de race lui-même soit apparu jusqu'ici. Il y a des quantités de biographies comme il y a des quantités de portraits et de statues de Victoria Ire. Quelques-unes même ont été revues par leur royal modèle et approuvées par elle. Mais c'est là la menue monnaie de l'histoire et, si nous osions dire, du reportage plutôt que de la littérature. Le temps seul, avec son recul et l'équité qu'il entraîne, nous apportera le livre définitif, la source authentique et sûre où chacun ira puiser désormais.

Toutefois, dans ces biographies récentes et rapides, on peut dès à présent trouver des matériaux remplis d'intérêt et qui préparent heureusement le jugement de l'avenir. De même que certaines miniatures, voire que certaines photographies sont utiles pour se bien rendre compte de la physionomie et y

Hosted by Google

aident davantage que telle grande toile, de même les impressions des contemporains et des familiers ont une valeur particulière pour bien déterminer les traits d'un caractère. Et c'est justement là ce qui fait le succès des « mémoires », à cette époque éprise du document personnel, ce qui leur donne tant de vogue et de crédit.

Nul ne lira donc, ni sans attrait ni sans profit, l'esquisse tracée dans la vieille *Quarterly Review* du caractère de la reine Victoria. A qui est-elle due? On ne le sait pas au juste, puisqu'elle n'est pas signée. Mais, encore que des indiscrétions qui semblent fondées l'aient attribuée à un homme et à une femme qui ont longtemps vécu très près de la reine, il est facile de reconnaître dès les premières lignes que celui qui l'a écrite a pu étudier avec attention sa souveraine et qu'il savait l'apprécier avec autant de justice que d'impartialité. Car ce n'est pas un simple panégyrique qu'il nous donne, c'est une étude relativement fouillée, où tous les traits de la reine sont fidèlement reproduits, et où, sur plusieurs points, sont atténuées les admirations trop vives des biographes ordinaires, des journaux et des *magazines*.

La première question que se pose l'auteur est celle de savoir si ce caractère qu'il désire analyser était bien un caractère natif, et, à bon droit, il répond par la négative. Si jamais les habitudes forment une seconde nature, c'est à coup sûr chez les princes. Toute leur éducation tend à leur donner cette seconde nature, et sous les couches surperposées dont elle revêt leur esprit et leur cœur, est-il encore possible de reconnaître le vrai fond si entièrement modifié? D'être sur un trône, en outre, met en évidence telles qualités au détriment de telles autres, et il faut avoir eu commerce bien intime avec les rois pour discerner leurs dons réels de ceux que leur rôle social les a forcés d'acquérir ou de mitiger.

Il reste trop peu de témoins de la première enfance de la reine Victoria pour savoir exactement quel était alors son caractère vrai. Tous ceux qui vivent encore n'ont guère approché d'elle que quand, veuve déjà et régnant depuis plus de vingt ans, elle était dans la pleine maturité. Mais on sait

Hosted by Google

qui a veillé sur ses premiers pas, qui l'a élevée et guidée à son entrée dans la vie, et l'on peut conclure de leurs récits comme de leur propre caractère que l'enfant royale appelée à de si hautes destinées par le fait de circonstances que nul alors ne pouvait prévoir, sans posséder d'extraordinaires facultés, avait des instincts distingués et généreux, une grande volonté de travail et une ténacité extrême. Rien en elle ne rappelait ses proches ni ses aînés, et sous ce rapport elle démentait absolument les théories de l'hérédité.—Son originalité, dit finement son peintre, était surtout de n'en point avoir et d'offrir, au contraire, un heureux équilibre d'éléments en apparence contradictoires et opposés, atténués et fondus grâce à une éducation très raffinée. Trois points surtout la distinguaient : la clairvoyance, la simplicité et la sympathie.

Que la reine eût un jugement sûr, elle le devait certes à sa nature première. Mais, loin de se fier aveuglément à ce jugement, elle s'attachait au contraire à en faire, dirait-on, la critique, et, qu'il s'agît des hommes ou des choses, des plus graves questions de la politique ou du simple choix de ses invités, on la voyait peser longuement sa décision, chercher à s'éclairer, faire ses enquêtes personnelles. Elle avait peur de se tromper, de se laisser entraîner par ses préjugés, peur surtout des conséquences d'une résolution trop hâtive que sa situation si haute eût rendues plus grosses encore et plus redoutables. Mais une fois cette résolution prise, elle s'y tenait irrévocablement et permettait alors à sa ténacité de reprendre le dessus. Lente à donner sa confiance, elle était lente aussi à la retirer ou à se dédire, et ses ministres ont toujours pu compter sur son appui dès l'instant où elle s'était ralliée à leurs vues et à leurs projets.

L'extrême multiplicité des objets qui s'imposaient à son attention empêchait, au demeurant, sa ténacité de se transformer en entêtement irréfléchi, et sa bonté naturelle la tempérait heureusement. Avec l'âge, même, son indulgence s'accrut et ses jugements devinrent moins sévères. Mais, toujours, ceux qui la connaissaient bien voyaient, à la fixité de son regard, aux plis de sa bouche expressive, que ces juge-

Hosted by Google

ments étaient en formation et dans quel sens ils étaient finalement rendus. Ils étaient aussi familiarisés avec ses procédés d'investigation ; ils savaient que quand, dans une réception où paraissait quelque inconnu de marque, elle causait longuement avec quelque seigneur ou dame de peu d'importance, tout fier de ces témoignages de bienveillance, c'était pour obtenir d'eux, sur cet inconnu, des renseignements précis qui devaient l'aider à prononcer sa sentence. Elle excusait la timidité, étant plutôt timide elle-même ; mais elle était d'airain pour les excentriques et ceux que l'on a qualifiés dans notre langage moderne d'autogobeurs. Elle avait classé le monde en deux grandes catégories : les « discrets » et les « indiscrets », et jamais les « indiscrets » ne purent trouver grâce auprès d'elle ; ils étaient impitoyablement biffés des listes d'invitation de la Cour, quand il ne s'agissait point d'une solennité officielle, où leur rang marquait leur place.

Jamais monarque ne fut plus conscient de ses devoirs ni plus appliqué à les remplir. Rien ne pouvait l'en distraire : ni les chagrins, ni les souffrances, ni le poids de l'âge. Et, pour s'en acquitter entièrement, elle avait adopté, dans toutes les habitudes de sa vie, une ponctualité qui est restée proverbiale. Rien par elle n'était laissé à l'imprévu ; tout était réglé, fixé avec une rigueur mathématique, dont nul ne pouvait se départir et dont elle était la plus fidèle observatrice. Sur ces règles immuables, elle était aussi d'une féroce intransigeance et son entourage a souvent souffert de son arbitraire, qui n'admettait aucune excuse, aucun tempérament en matière d'étiquette, de devoirs ou de travaux. Convaincue qu'elle était de former le centre et l'axe de son immense empire, elle n'admettait pas qu'on lui fît perdre une seule minute du temps qu'elle devait à l'État, dont elle était si économe justement parce qu'il était, dans sa pensée, nécessairement voué aux obligations que lui imposait sa couronne. Il n'était donc point, à ses yeux, de trop mesquins détails et qui pussent être négligés dans cette terrible étiquette. Quand Buliver-Lytton, après un dîner à Windsor, emporté par sa propre éloquence, avait, un soir, fait quelques pas vers la cheminée où les princes seuls pouvaient

Hosted by Google

s'asseoir, on avait vu la reine trembler qu'il ne posât les pieds sur le tapis sacré réservé à la famille royale!

Qu'après les façons assurément relâchées qui avaient régné sous Georges IV et même sous Guillaume, il fût nécessaire de restaurer une tenue plus sévère et plus digne à la cour d'Angleterre, le prince Albert l'avait pensé et il avait prêché une convertie. Élevée par des grands seigneurs à l'exquise courtoisie, comme lord Melbourne et lord Conyngham, la reine avait elle-même au plus haut degré cette simplicité naturelle, cette grâce et cette bienveillance qui faisaient le charme des grandes dames de la fin du XVIII^e^ siècle. Sa cour était la plus « vieille cour » de toutes celles d'Europe; elle rappelait Versailles à son plus beau moment. On n'y voyait dans l'entourage de la souveraine que des femmes pleines comme elle de tact et de distinction, avec ce naturel parfait qui est le plus bel apanage de la haute naissance, et dont quelques-unes étaient célèbres pour leur beauté. Aucune pourtant n'a eu sur elle une réelle influence, du moins une influence durable. Et si, au début du règne, Robert Peel dut résigner sa charge de premier ministre parce qu'on lui refusait la démission d'une dame d'honneur, plus tard jamais le fait ne se reproduisit. La reine n'aimait pas les femmes trop habiles et s'occupant de choses qu'elle estimait réservées aux hommes. Jalouse d'entourer le prince-consort d'esprits distingués à la hauteur du sien, elle ne l'était pas moins d'écarter d'elle toute intimité trop grande d'une des femmes de son entourage. A la suite d'un voyage à Balmoral ou à Osborne, quelques jeunes ladies se figuraient être entrées dans les affections de celle qui les avait comblées d'attentions et de prévenances. Bien vite, leurs illusions étaient dissipées au spectacle des mêmes bonnes grâces déployées pour celles qui leur succédaient. La reine Victoria a pu manifester parfois quelques préférences, au vrai sens du mot, elle n'a jamais eu d'amis. Sa grandeur même l'a privée ou, pour mieux dire, l'a écartée des liens affectueux qui donnent tant de charme à l'existence.

La politique lui eût reproché d'avoir des favorites ou des favoris, et elle repoussa donc, non probablement sans regrets,

Hosted by Google

elle si bonne, si tendre de sentiments, entourée de personnes qui lui étaient profondément attachées, toute amitié marquée qui l'eût exposée à ces reproches. Longtemps même, les ministres s'opposèrent à ce qu'elle eût un secrétaire privé en titre, et ce n'est que dans ces toutes dernières années que l'on reconnut officiellement cette qualité à celui qui la possédait en fait. La reine eut ainsi auprès d'elle des hommes d'une haute valeur, qui suppléèrent un jour à l'époux si tendrement regretté dans le rôle de conseiller avisé et sage que nul souverain ne peut écarter sans danger. Rôle ardu, rôle ingrat, qui exige autant de mérite que d'abnégation, nous l'avons vu remplir chez nous aussi par des personnalités de premier ordre dont on soupçonna à peine la présence et qui ont compté parmi les meilleurs serviteurs de l'État.

On vient de le voir, la reine était bonne, profondément sensible et accessible à toutes les misères comme à toutes les émotions. Chacun le savait, et ce fut une des causes les plus puissantes de sa profonde popularité. Cette bonté se reflétait dans son sourire, dont nulle image ne transmettra la douceur et qui lui gagnait tous les cœurs. On eût dit qu'elle possédait une sorte de mystérieux pouvoir de fascination sur les foules, et malgré son apparente et sereine majesté, elle ressentait avec force la joie des ovations populaires. « Comme ils sont bons pour moi! » se plaisait-elle à répéter quand elle avait entendu retentir à ses oreilles les tonnerres d'acclamations qui la saluaient partout. Et, dans ses dernières années, durant son voyage à Dublin, elle avait été frappée douloureusement du silence qui d'abord l'accueillit. Elle avait aussi ce que notre auteur appelle bien « l'instinct dramatique »; elle savait entrer, se montrer, apparaître tout à coup pour faire le geste que l'on attendait d'elle, prononcer de sa voix claire et bien timbrée les paroles qui vont droit au cœur, ou adresser l'un de ces messages qui disent si heureusement et si simplement ce que chacun comprend à tous les degrés de l'échelle sociale. Et elle avait aussi, si l'on peut ainsi parler, le don de la mise en scène, l'arrangement des cérémonies et des solennités publiques, le savoir-faire spécial auquel ne recouraient jamais

Hosted by Google

en vain les chambellans et les grands maîtres. On le vit cent fois, mais jamais mieux qu'à Paris, en 1855, à ce gala de l'Opéra où, sans hésitation, en vraie reine, elle s'avança seule au-devant de sa loge pour saluer le public d'un geste charmant qui lui valut une immédiate popularité. De lutter de grâce, de beauté, de toilettes avec l'impératrice Eugénie, elle n'y songeait même pas, et pourtant elle prenait d'emblée la première place et la gardait pendant tout son séjour. Avec cela, brave sans forfanterie, impassible devant le danger, refusant obstinément toute escorte, en dépit des quelques attentats dont elle faillit devenir la victime.

Loin d'ailleurs de conserver dans son intérieur cette solennité un peu morose que faisaient supposer ses images officielles, elle savait s'y dérider, y commenter avec infiniment d'esprit et d'humour les événements ou les incidents du jour. Son rire était fréquent et frais comme celui d'une jeune fille, et le sentiment du ridicule lui donnait parfois des accès de gaieté que tout son souci du décorum ne parvenait pas à réprimer. Sa mémoire était prodigieuse. Jusqu'à son extrême vieillesse, elle se souvenait de tous ceux qui l'avaient approchée et ce souvenir donnait à sa conversation un extrême intérêt. Elle imposait et elle plaisait tout à la fois, et ainsi s'explique bien l'ascendant qu'elle conserva sur tous les siens, l'affectueux respect dont ils étaient remplis pour elle.

Avait-elle, comme on l'a dit, l'esprit enclin à un mysticisme exagéré? Non. En cela comme en toute chose, elle était surtout d'une extrême pondération. Reine de la Grande-Bretagne, elle se trouvait tout à la fois à la tête de l'Église établie d'Angleterre et de celle d'Écosse, dont les dogmes et les règles diffèrent assez notablement. Cette situation d'apparence ambiguë ne la gêna jamais. Elle la devait à sa couronne et cela lui paraissait aussi naturel que d'être en même temps chef de l'armée et de la marine. Aussi bien elle eût été pape, brahme ou cheik suprême, si telle eût été la volonté des lois de son empire. Au fond, la confession presbytérienne, dans son austère simplicité, était celle vers laquelle la portaient ses tendances et dont elle suivait de préférence les leçons. Elle était

Hosted by Google

surtout chrétienne, abhorrant la casuistique et la propagande trop active, interdisant sévèrement autour d'elle la distribution de ces tracts et de ces brochures dont sont si prodigues les innombrables sectes protestantes avides de prosélytisme. Il lui répugnait tout autant, dans une église, qu'un prêtre s'adressât à elle seule dans ses sermons, et là, du moins, elle repoussait les prescriptions de l'étiquette. Elle n'y était, disait-elle, qu'une simple fidèle, au même titre que toutes les autres, une pauvre vieille femme, confiante dans l'efficacité de la prière et demandant à Dieu, avec un peu de consolation pour ses douleurs et ses épreuves, un réconfort et des conseils pour la lourde responsabilité qui pesait sur ses épaules.

D'un tact consommé, sachant excellemment ce qu'elle devait dire et faire, la reine Victoria se refusa toujours à prendre, en matière artistique et littéraire, aucune initiative personnelle. Elle ne s'en reconnaissait ni le goût ni les aptitudes, outre que sa tâche était déjà suffisamment absorbante dans les limites où elle l'exerçait. Comme toute femme à l'instruction soignée, elle dessinait, elle peignait à l'aquarelle, elle était bonne musicienne et chanta longtemps de fort agréable façon. Mais ses connaissances étaient limitées et le mouvement étonnant qui rénova l'enseignement, les procédés et les résultats de l'art anglais, cette renaissance du goût qui nulle part n'a été plus marquée ni plus rapide, la laissèrent presque indifférente. A peine savait-elle le nom des grands peintres modernes de son pays, et elle ne consentit pas à poser pour son portrait devant Watts, qui l'en sollicitait. En musique, elle avait ses idées fort arrêtées et goûtait peu les révolutionnaires et même les grands classiques. Ne défendit-elle pas que l'on jouât à ses obsèques la marche funèbre du *Saül* d'Hændel? Pourtant, le théâtre et surtout l'opéra avaient pour elle un charme intense. Elle y prit jusqu'à ses derniers jours plaisir comme un enfant; elle suivait les pièces avec passion, heureuse d'avoir prévu le dénoûment, applaudissant au talent des interprètes, juge sûr et compétent, conseiller parfois aux leçons précieuses. Mais elle lisait peu, n'ayant plus le prince Albert pour l'y pousser, et toutes les nouveautés lui semblaient de beaucoup inférieures

Hosted by Google

aux romans de Walter Scott, qui avaient fait les délices de sa génération. A peine avait-elle feuilleté quelques pages, le volume tombait de ses mains. Elle ne laissait pas cependant de fort bien écrire elle-même, d'une plume alerte et vive. Tels fragments de son « journal » quotidien, que Théodore Martin a pu reproduire dans sa belle *Vie du prince-consort*, contiennent des descriptions ou des récits pleins de verve et de brio que ne désavouerait point un auteur en renom. Et si l'on publiait un jour la correspondance échangée entre elle et notre reine Louise, on y trouverait, paraît-il, des pages de premier ordre, où la sagacité politique côtoit les plus charmantes effusions de famille.

Les spectacles de la nature avaient pour elle plus d'attraits que nos romans récents. Celui de tous ses châteaux où elle se plaisait le mieux était Balmoral, au milieu des *Highlands* d'Écosse; puis l'Italie l'attirait sans cesse aux derniers jours de l'hiver. Elle en aimait les sites classiques, la population si vivante et la langue expressive qu'elle parlait couramment. Même dans ses promenades en Angleterre, c'était pour elle un bonheur, quand elle rencontrait quelque joueur d'orgue, de s'arrêter, de le questionner, de causer longuement avec lui. Si elle l'eût pu, elle fût allée aux Indes. L'Orient exerçait sur elle une sorte de fascination. Napoléon pensa toujours à l'Égypte; Léopold Ier regrettait la Grèce et le trône qu'il avait décliné; Victoria eût voulu visiter ses États d'au delà des mers pour y jouir pleinement de son titre d'impératrice dans une apothéose digne des *Mille et une nuits*. Par ce titre, Disraéli l'avait séduite et dissipé les dernières préventions qui existaient en elle contre ses allures d'heureux aventurier. Aucun ministre ne reçut d'elle des marques de faveur plus éclatantes après cette sorte de second avènement.

Et ceux qui assistèrent au banquet qui fêta la prise de possession de la couronne impériale des Indes n'oublièrent jamais le toast vibrant dans lequel le *Premier* célébra l'événement en un langage assurément digne d'un poète oriental. Mais aussi, quel charmeur et quel habile homme, quel étincelant causeur que Disraéli! Quelle note il apportait dans ces salons

Hosted by Google

si froids où l'on avait à peine rompu le silence quand la reine elle-même se taisait, et comme on conçoit que sa souveraine ait partagé l'engoûment qui avait subjugué peu à peu toute l'aristocratie anglaise! Au contraire, la reine éprouvait pour Gladstone une certaine antipathie. Il lui imposait, par l'abondance des questions qu'il entamait et sur lesquelles il sollicitait ses avis, une besogne qu'elle jugeait excessive; il l'assommait de travail, disait-elle, et ses goûts de théologie, ses prêches, sa religiosité le lui faisaient en outre considérer comme un de ces jésuites protestants dont elle détestait l'espèce.

Il se peut bien aussi que, malgré toute sa déférence pour la couronne, malgré sa haute compréhension de ses devoirs de ministre, Gladstone offusquât la reine par la politique démocratique qui fut celle de ses derniers cabinets. De même que naguère l'impératrice Eugénie se déclarait légitimiste, Victoria, plutôt conservatrice, avait voué aux Stuarts une véritable foi. Elle tenait Charles Ier pour un martyr, et elle qui, en tant de points, rappelait la grande Élisabeth, elle défendait la mémoire de Marie Stuart avec une chaleureuse indignation. Elle eût même voulu rayer de l'histoire d'Angleterre le règne de ces quatre Georges dont Thackeray traça l'inoubliable portrait de sa plume acérée, et en qui elle voyait d'indignes usurpateurs. Et si d'aventure on se hasardait à lui objecter qu'elle était leur héritière, elle avait tôt fait de répondre qu'elle ne parlait pas d'elle mais d'eux et qu'elle avait congé de les apprécier suivant leurs mérites. Pour elle, elle n'hésitait pas à croire qu'elle tenait sa couronne de la grâce de Dieu, comme le disent les formules légales; elle parlait de « son » peuple et de « ses » soldats avec l'entière conviction qu'elle était leur maîtresse autant que leur souveraine et le loyalisme était à ses yeux la juste réciprocité de ses propres devoirs envers « ses » sujets. Pourquoi eût-elle autrement pensé? La nation anglaise tout entière n'avait-elle pas au fond la même conviction? Soixante-trois ans de règne n'avaient-ils pas identifié la reine avec son peuple et cimenté leur étroite union d'une manière indestructible? C'était un culte qu'on lui portait, et cette religion spéciale n'a pas laissé de produire aussi ses miracles. Comment

Hosted by Google

ne pas constater, par exemple, l'extraordinaire essor d'émulation qui s'empara pendant « l'ère victorienne » de toutes les femmes d'Angleterre? On eût dit que de voir au faîte de la nation une femme incarnant toutes les vertus de la mère et de l'épouse, faisait germer en toutes les anglaises, avec un légitime orgueil, l'ambition de se distinguer aussi, de conquérir un rang plus élevé. Non pas en politique. De ce côté, dans une lettre qui est un modèle de bon sens, la reine avait déclaré sans ambages qu'elle blâmait les revendications des apôtres du féminisme et que, d'expérience personnelle, elle estimait que le lot naturel des hommes ne devait être ni envié ni disputé. Mais en art, en littérature, en sciences, en charité, quelles efflorescences étonnantes, et combien de noms devenus justement célèbres! Harriet Martineau, George Eliot, Florence Nightingale, Élisabeth Thompson, pour ne citer qu'elles, ont-elles assez montré que le talent, le mérite, le dévoûment n'ont pas de sexe! Quand, à l'appel irrésistible de voix féminines, s'est-on plus et mieux occupé de tout ce qui touche à la condition morale et matérielle des femmes, depuis le plus jeune âge jusqu'à la vieillesse la plus avancée? Et tout cela, encore une fois, n'a-t-il pas eu sa source dans l'espèce d'idolâtrie dont la reine était l'objet? Sans admettre la théorie des hommes ou des femmes providentiels, il faut bien avouer que certaines créatures privilégiées ont été pour leurs semblables une vraie providence, et nul ne niera que la reine Victoria comptera désormais parmi elles. L'étude de son caractère suffira-t-elle pour l'expliquer? Faudra-t-il ailleurs et plus loin en rechercher les raisons? Quelle a été la part des circonstances dans ces saisissants résultats? L'avenir le dira. Mais on n'aura certes pas lu sans profit la curieuse notice dont nous avons extrait les détails souvent inédits que nous venons de résumer.

JULES CARLIER.

Hosted by Google

UNE BONNE ŒUVRE DE CLASSE

INTRODUCTION.

Depuis longtemps, mais surtout depuis quelques années, les pouvoirs publics se préoccupent beaucoup de l'amélioration du sort des classes laborieuses.

Sans nous arrêter aux causes multiples de cette préoccupation ni apprécier l'opportunité ou l'efficacité des mesures édictées pour la protection des intérêts matériels et moraux de l'ouvrier, nous estimons que tout ce qui peut contribuer à augmenter son bien-être et à relever son niveau intellectuel et moral mérite l'attention de l'autorité et la vigilance du législateur dans les limites de la mission normale de l'État. Sans nous associer aux utopies des professionnels de la politique, nous applaudissons sans réserve à toute mesure ayant pour but de permettre à l'ouvrier de développer ses facultés et de s'élever par l'instruction, l'épargne et l'enseignement professionnel.

Dans un pays démocratique, il importe non seulement que le peuple soit instruit, mais encore qu'il ait la conviction que les pouvoirs publics font, dans la mesure de ce qui est légitime, tout ce qui est de nature à améliorer son sort et à le mettre à l'abri de la misère.

Jusque-là tous les bons esprits seront d'accord avec les plus farouches « amis du peuple ». Mais où ils se sépareront résolument de ces derniers, c'est lorsqu'ils les verront borner leur sollicitude aux intérêts d'une seule classe, celle des travail-

Hosted by Google

leurs manuels, et n'avoir que dédain pour les responsabilités, les charges et les maux de la bourgeoisie.

Est-il absurdité plus grande que celle qui consiste à peindre la classe moyenne comme un repaire de satisfaits, dont la vie s'écoule béatement, sans souci du lendemain, sans idée de solidarité quelconque avec les misères d'en bas? Et les innombrables œuvres sociales, dues à des initiatives bourgeoises et bien antérieures à l'interventionnisme de ce temps, ne sont-elles pas déjà une réponse assez catégorique aux reproches souvent injustes que les meetinguistes nous font?

On perd trop complètement de vue que bien des charges pèsent sur la classe moyenne seule; que celle-ci paie l'impôt, l'instruction de ses enfants, l'avocat qui défend ses intérêts, le prix fort des chemins de fer et des bateaux, les honoraires de ses médecins et les drogues du pharmacien; que si un accident prive de toute activité un de ses membres qui devait son aisance à son seul travail, il n'a même pas toujours le petit en-cas que la solidarité entre ouvriers, favorisée par l'État, les administrations et les caisses patronales, assure du moins à son frère du peuple. A tous ces égards, celui-ci est ou exonéré totalement, ou traité avec des tempéraments inconnus à la bourgeoisie.

Mais il y a pis. Cette bourgeoisie, individualiste par essence, n'a pas les mêmes facilités que la classe des travailleurs manuels pour se défendre contre les coups subits du destin. En dehors des fonctionnaires qui ont une pension de vieillesse et lèguent à leur veuve une pension, d'ailleurs bien réduite, il est des milliers de familles, dont le père accumule sur sa tête toutes les chances de respectabilité sociale, rang, aisance, considération, tout devant s'évanouir avec lui.

Économiser? Certes, beaucoup de gens de cette catégorie le font, mais dans une modeste mesure, car ils sont astreints à un rang, les enfants leur restent longtemps, sinon indéfiniment à charge; on ne peut songer à les appliquer à un travail manuel, que des convenances leur interdisent, particulièrement aux jeunes filles, qui en auraient le plus vif besoin. Souvent aussi le chef de famille doit s'imposer, pour l'éduca-

Hosted by Google

tion qu'il est tenu de donner à ses enfants et les études qu'il est obligé de leur faire entreprendre, des sacrifices aussi longs qu'onéreux et qui, par suite de l'encombrement de toutes les carrières, restent longtemps stériles.

Il en résulte que, dans bien des cas, quand le magistrat, le professeur, le médecin, l'avocat et même le rentier passent de vie à trépas, ils ne laissent à leur veuve et à leurs enfants que le souvenir d'une aisance évanouie et la perplexité du choix des moyens à employer pour pouvoir se donner au moins l'apparence de vivre sur le même pied que par le passé.

Et lors même que les frais de l'éducation et des études des enfants n'ont pas trop entamé le petit patrimoine qui permettait au père de famille de vivre dans une certaine aisance et de frayer avec les personnes de son rang, ses enfants seront souvent, par le partage de son modeste héritage, dans une situation de fortune qui ne leur permettra plus de vivre sur le même pied qu'auparavant.

Le mal n'est pas grand quant aux fils de famille qui n'ont pas mis à profit les moyens qu'ils avaient de s'armer pour la lutte. Au lieu de vivre dans le désœuvrement et les plaisirs, il leur était loisible de travailler pour se créer une position sociale indépendante et leur déchéance sociale peut nous laisser indifférent.

Mais il n'en est pas de même de la veuve et des orphelines auxquelles il ne reste, dans la plupart des cas, qu'une pension ou un revenu trop modique pour leur permettre de tenir dans la société le rang qu'elles y avaient occupé jusque-là, sans s'imposer des privations et des souffrances morales qui, pour rester soigneusement cachées, n'en sont pas moins poignantes.

Et cependant, dans bien des cas, ces personnes, victimes de nos préjugés et de nos mœurs, ne demanderaient pas mieux, si elles pouvaient le faire sans s'amoindrir à leurs propres yeux et sans se voir repousser du milieu dans lequel elles ont vécu jusque-là, que de mettre à profit leurs aptitudes et parfois même leurs talents, pour se créer, par le travail, un supplément de ressources pour équilibrer leur modeste budget.

Bien des dames et des jeunes filles ont appris, pour leur

Hosted by Google

agrément ou leurs besoins personnels, toute espèce de travaux manuels, et s'il en est qui excellent dans les travaux à l'aiguille, il n'est pas rare d'en rencontrer qui font de la peinture, de l'aquarelle, de la pyrogravure, des ouvrages en cuir repoussé, de la broderie artistique, etc., etc., qui ont acquis, dans la pratique de ces diverses branches, une habileté dont elles seraient heureuses de tirer parti si elles pouvaient le faire clandestinement.

C'est ce qui a été compris depuis longtemps en Hollande où, pour venir en aide aux femmes du monde dans la détresse ou dans la gêne (*onvermogende beschaafde vrouwen*), les dames de la haute société ont pris la noble initiative de créer, sous le patronage de leur souveraine, deux institutions similaires dont l'une, qui remonte à l'année 1871, a son siège à Amsterdam et dont l'autre, créée en 1872, a son centre à la Haye et qui l'une et l'autre étendent leur réseau sur le pays tout entier.

Nous avons l'intention de faire connaître l'organisation de ces utiles institutions dans l'espoir que les dames belges tiendront à cœur de prouver que leur générosité n'est ni moins grande ni moins ingénieuse et délicate que celle de leurs sœurs des Pays-Bas (1).

I

Dans une des principales rues de la Haye, on voit un magasin dont l'étalage offre au passant l'exposition d'une infinité d'objets n'ayant entre eux aucun rapport apparent : à côté de broderies riches et modestes, de lingeries fines et ordinaires, on aperçoit des ouvrages tricotés, crochetés, tapissés, des abat-jour, des écrans, des éventails, des cadres en peluche, des coussins de toutes formes, de toutes couleurs,

(1) Avant d'aborder notre exposé, nous tenons à exprimer ici toute notre reconnaissance à M^lle^ *Jeannette de Bas*, l'aimable et zélée secrétaire de l'œuvre de la Haye, qui a bien voulu nous communiquer le texte des statuts et règlements que nous allons analyser et nous fournir, avec le plus louable empressement, tous les renseignements complémentaires qui nous ont paru utiles pour étudier le mécanisme et le fonctionnement de ces œuvres philanthropiques.

Hosted by Google

de toutes dimensions, des cartonnages, des objets de frivolité, des travaux de couture, des tableaux, des dessins, des aquarelles, des pyrogravures, des cuirs repoussés et mille autres objets. Il y en a dans tous les genres et dans tous les prix : à côté d'un ouvrage riche, d'un goût et d'un travail parfois exquis, on en voit d'autres beaucoup plus modestes qui empruntent presque exclusivement leur valeur à la main-d'œuvre qu'ils représentent.

L'aspect de cet étalage insolite frappe l'observateur étranger et quand il interroge un habitant sur ce négoce si étrange, il reçoit invariablement cette réponse aussi laconique que mystérieuse : *'t is Tesselschade* (c'est Tesselschade), nom qui figure du reste en vedette sur la façade de l'immeuble et qui est celui d'une femme de ce pays qui s'est acquis une grande célébrité par ses poésies, ses qualités d'artiste et son habileté dans les travaux de femme.

Elle naquit en 1594 et mourut en 1649, laissant une renommée impérissable. C'est donc une des gloires nationales les plus pures et les plus vénérables qui sert à désigner chez nos voisins une des créations les plus délicates et les plus discrètes de la charité (1).

Car l'œuvre que nous allons exposer n'a d'autre but que de venir en aide, sans les humilier, à des personnes du sexe qui, par leur position sociale antérieure, leur éducation, leurs relations mondaines ne pourraient se résigner à trafiquer ouvertement du travail de leurs mains.

L'organisation du *Tesselschade* est calquée sur une institu-

(1) L'origine même du nom de *Tesselschade*, qui signifie *désastre de Tessel*, mérite d'être rappelée ici.

A la Noël de l'année 1593, une terrible tempête fit sombrer 140 navires qui se trouvaient dans la rade de *Tessel* ou de *Texel*, petite île de la Hollande septentrionale, en face du Helder.

Peu de jours après cette catastrophe, un poète très connu, *Rœmer Visscher*, devint père d'une fille qui, comme poète et artiste, devint aussi célèbre que lui et à laquelle il donna les prénoms de *Marie Tesselschade*, soit parce que sa naissance coïncidait avec ce désastre, soit parce qu'il voulait perpétuer le souvenir de celui-ci pour entretenir à perpétuité les marins et matelots dans une défiance salutaire du danger de la mer.

Hosted by Google

tion quasi identique dont le siège est à Amsterdam et qui porte le titre suggestif : *Arbeid adelt*, qui signifie : travail ennoblit.

Nous allons faire connaître cette organisation et signaler, s'il y a lieu, en quoi elle diffère de celle de sa noble rivale.

A cet effet, nous traduisons du néerlandais, les textes que nous invoquons et qui sont conçus de manière à éviter toute expression de nature à blesser la susceptibilité la plus ombrageuse dans le chef des personnes que l'œuvre a pour but de protéger.

Aux termes de l'article 1er de ses statuts, approuvés par arrêtés royaux du 11 mai 1872 et du 26 novembre 1891, l'Association féminine générale néerlandaise *Tesselschade* a pour but « l'amélioration de la condition des femmes éclairées indigentes en secondant leurs efforts pour pourvoir à leur propre entretien ».

L'association s'évertue d'atteindre ce but :

1° En vendant les fruits de leur travail;

2° En les aidant à obtenir l'un ou l'autre emploi;

3° En leur procurant une assistance pécuniaire leur permettant de développer leurs talents;

4° Et par tels autres moyens de nature à répondre au but de l'association.

Les statuts de *Arbeid adelt*, approuvés par arrêtés royaux du 17 octobre 1871 et du 11 août 1889 assignent à cette œuvre le même but par l'emploi des moyens suivants :

1° Éducation professionnelle des jeunes filles;

2° Encouragement au travail en tout genre (*op allerlei gebied*);

3° Procuration de travail;

4° Assistance morale et matérielle à celles qui cherchent à pourvoir à leur entretien par le travail.

Ces associations, constituées pour un terme de vingt-neuf ans, jouissent, pendant la durée de leur existence, de la personnification civile. Elles sont donc capables de recevoir, avec l'autorisation du gouvernement, des dons et des legs de biens

Hosted by Google

meubles et immeubles et elles peuvent, par l'organe de leur comité d'administration, faire tous les contrats nécessaires à la réalisation du but social.

Cette personnification civile, qui découle de l'approbation de leurs statuts par le gouvernement, est basée sur une loi organique du droit de réunion et d'association en date du 22 avril 1855 complétée par celle du 14 septembre 1866.

Aux termes de ces lois, le Roi peut reconnaître comme personnes civiles les associations conclues pour un terme ne dépassant pas trente années.

Nous croyons superflu d'insister sur l'importance de cette faveur au point de vue de la stabilité et du succès de ces associations.

D'après notre droit public, il faudrait toujours une loi, quelle que fût la durée assignée à pareille œuvre, pour lui assurer les avantages de l'existence civile.

En Hollande, les statuts et règlements des associations reconnues comme personnes civiles et les modifications apportées à ces statuts sont publiés au *Journal officiel* et la violation des statuts confère au ministère public le droit de provoquer, par voie d'action portée devant le tribunal civil, la dissolution et la liquidation de l'association, envisagée, dans ce cas, comme une succession vacante et dont l'actif est partagé, par les soins d'un curateur judiciaire, entre les personnes qui faisaient partie de l'association au moment de sa déchéance civile.

II

Après avoir rappelé le but et signalé le caractère des œuvres qui nous occupent, nous allons exposer sommairement leur organisation. Les règles qui y président étant à peu près identiques pour l'une et pour l'autre, nous nous bornerons à faire connaître la manière dont *Tesselschade* fonctionne et opère.

L'association, qui ne se compose que de femmes, a des membres ordinaires et des membres honoraires.

Les membres ordinaires paient une cotisation annuelle de 1 $^1/_2$ florin, soit un peu plus de 3 francs. Le titre de membre

Hosted by Google

honoraire est octroyé aux dames bienfaitrices de l'œuvre ou qui y versent annuellement une cotisation plus forte que celle exigée par les statuts.

Chaque membre appartient à une section (*afdeeling*) et a le droit d'assister aux assemblées ordinaires de celle-ci. Elle peut aussi être convoquée aux assemblées générales extraordinaires provoquées, dans les circonstances exceptionnelles, par le comité central.

Dans toutes les localités du pays où demeurent au moins vingt membres, il peut être constitué, avec l'assentiment du comité central, une section ou division liée par les statuts et les règlements d'ordre intérieur de l'association.

Ces sections sont gérées par un comité de trois dames, dont une remplit les fonctions de secrétaire et correspond avec le comité central.

Ces comités locaux règlent leurs opérations suivant les besoins et les circonstances et tiennent le comité central au courant de tous les événements extraordinaires de leur gestion. Ils choisissent dans leur sein une déléguée qui représente le comité dans les assemblées générales de l'association.

Tous les ans, les comités locaux adressent au comité central un rapport sur leurs opérations, rapport faisant connaître le nombre des membres du comité, les dons et les legs recueillis, ainsi que le compte sommaire de la gestion financière. En outre, les comités locaux envoient à l'administration centrale de l'œuvre, dans la proportion déterminée par le règlement d'ordre intérieur, une part des cotisations et des libéralités qu'ils ont encaissées. Le surplus reste la propriété de la section jusqu'à sa dissolution ou sa dislocation.

C'est l'association qui recueille l'avoir de la section qui vient à disparaître, à moins que les membres de cette section n'aient disposé de cet avoir en conformité de sa destination primitive; mais, en aucun cas, l'association n'est responsable des dettes de la section.

Celle-ci est donc une sorte de société filiale, ayant une existence indépendante mais opérant sous le contrôle du comité central.

Hosted by Google

Dans les localités où le nombre des adhérentes ne s'élève pas à vingt, le comité central peut nommer *des correspondantes* dont la gestion est régie par les mêmes principes que celle de la section proprement dite.

C'est le comité central qui gère le fonds social.

Celui-ci se compose des dons et des legs qui ne sont pas faits à une section déterminée et qui doivent, dans l'intention de leurs auteurs, être capitalisés. Il comprend aussi les excédents disponibles des versements opérés par les comités locaux.

C'est aussi le comité central qui dispose des bourses créées pour un enseignement déterminé.

III

Ce comité central se compose de sept membres au moins. Il choisit dans son sein une présidente et une vice-présidente, une trésorière et une trésorière-adjointe, une secrétaire et une secrétaire-adjointe, de manière à dédoubler tous les emplois.

Les membres de ce comité sont nommées par l'assemblée générale, sur la proposition de trois titulaires ou anciennes titulaires.

Le comité central est le représentant légal de l'œuvre; il gère celle-ci en se conformant à un règlement d'ordre intérieur arrêté par l'assemblée générale.

C'est le comité central qui institue et qui dissoud les commissions spéciales créées pour certaines entreprises, telles que *fancy-fairs*, tombolas, expositions ou concerts de charité.

La présidente de l'œuvre convoque et préside les assemblées générales ainsi que les réunions du comité central.

Les statuts règlent avec la plus grande minutie les attributions de la trésorière. C'est elle qui élabore le projet de budget. Ce projet est transmis avec la lettre de convocation aux membres de l'association qui l'arrêtent dans leur assemblée générale ordinaire.

De son côté, la secrétaire doit faire annuellement à cette assemblée le rapport général sur les opérations de l'exercice écoulé.

Hosted by Google

Les membres du comité central, les déléguées des sections et les membres correspondantes ont seules le droit de vote.

Les premières n'ont qu'*une* voix tandis que les secondes ont *une* voix si la section compte cinquante membres, *deux* voix si elle en a plus de cinquante mais moins de cent; *trois* voix si elle a plus de cent et moins de deux cents membres, et ainsi de suite, avec un maximum de cinq voix.

L'assemblée générale annuelle statue :

1° Sur le rapport de la dame secrétaire;

2° Sur le compte de l'exercice écoulé et le rapport de la commission spéciale chargée de son examen préalable;

3° Sur l'emploi du reliquat du compte;

4° Sur le budget de l'exercice suivant;

5° Sur la nomination aux places vacantes dans le comité central;

6° Sur la nomination de la commission chargée de la vérification du compte à rendre l'année suivante;

7° Et sur les propositions mises à l'ordre du jour à la demande soit du comité central, soit des sections, soit des correspondantes.

IV

Les statuts que nous venons d'analyser très sommairement ne peuvent être modifiés que par résolution prise par l'assemblée générale à la majorité des deux tiers des voix et approuvée par le roi.

Ils prévoient aussi la mise en liquidation de l'œuvre et règlent pour cette éventualité le sort de son patrimoine.

Ils sont complétés par un règlement d'ordre intérieur dont il nous paraît intéressant de signaler les principales dispositions.

L'assistance aux réunions du comité est obligatoire, et cette obligation est sanctionnée par une amende de 3 florins à charge de celles qui s'abstiennent de répondre à la convocation.

Hosted by Google

Les comités locaux, de leur côté, doivent, sous peine d'une amende de 10 florins, se faire représenter aux assemblées générales, et les correspondantes encourent, en cas d'absence non justifiée par maladie, une amende de 3 florins.

Lorsque les membres de l'association doivent se déplacer, celle-ci supporte les frais de leur déplacement calculés sur le pied du tarif de deuxième classe du chemin de fer.

En cas d'urgence, le comité central peut statuer lui-même sur des affaires de la compétence de l'assemblée générale, si le tiers de ses membres ne s'y oppose pas.

Il peut aussi disposer, si l'encaisse le permet, jusqu'à concurrence de 100 florins, sauf ratification ultérieure de l'assemblée générale, à l'effet de permettre à l'association de participer à des expositions, « *ten einde op gebied van kunstnijverheid selfstandig op te treden* ».

Les comités locaux qui ne tiennent pas *un dépôt*, c'est-à-dire qui n'exposent pas en vente les produits du travail de leurs protégées, sont tenus d'abandonner au comité central le huitième des cotisations de leurs membres, tandis que ceux qui tiennent un magasin de vente et qui, partant, ont plus de frais généraux à supporter, ne doivent verser à la caisse centrale que le douzième de ces cotisations.

La caisse centrale prélève aussi 1 p. c. sur les *dons* faits aux sections, mais ces dernières recueillent intégralement les legs qui leur sont faits.

Tous les ans le comité central organise, aux frais de l'association, une *fancy-fair* dirigée par une commission nommée *ad hoc*. Les comités locaux et même les simples correspondantes sont invités à y participer, mais ils peuvent aussi en organiser à leurs frais et prendre à cet effet en location, à des prix tarifés, le matériel spécial dont dispose l'association. Ces *fancy-fairs* excitent une vive émulation. Partout où elles s'organisent, les dames et les jeunes filles de la haute société rivalisent de zèle pour en assurer le succès.

Parmi les diverses commissions spéciales créées au sein de cette association, nous devons mentionner spécialement la commission qui a pour mission de procurer des emplois aux

Hosted by Google

dames nécessiteuses et celle dont le but est de rechercher pour elles de nouveaux moyens d'existence.

L'association ne se borne pas à prêter une assistance matérielle à ses protégées : elle cherche même à leur procurer sans frais de bonnes lectures en mettant gratuitement à leur disposition une bibliothèque de science, de littérature et d'histoire.

L'association a même son organe, c'est-à-dire un petit journal renseignant tout ce qui concerne l'œuvre et qui est distribué gratuitement à tous ses membres.

Enfin, les subsides sur les fonds de la dotation sont alloués par le comité central conformément à la proposition des comités locaux et des correspondantes, mais la décision revient exclusivement au comité central, lorsqu'il s'agit de continuer le subside à une même candidate pendant plus d'une année.

V

Telle est, dans ses grandes lignes, l'organisation de cette institution dont le réseau est susceptible de s'étendre sur toutes les provinces du royaume.

Mais si ses statuts et ses règlements nous apprennent comment elle est administrée, quels sont les divers moyens qu'elle met en œuvre pour procurer une assistance matérielle et morale à ses protégées, ils passent complètement sous silence le point qui, à notre avis, est le plus intéressant et qui forme en quelque sorte le principe et la raison d'être de l'œuvre de bienfaisance que nous étudions.

Nous visons le secret absolu qui préside à l'assistance que l'association procure à celles qui en sont dignes.

C'est, en effet, en faveur des dames de bonne naissance, qui généralement ne sont pas dénuées de toute ressource, mais qui ne sont plus en état de maintenir leur rang dans la société que cette œuvre a été créée.

Celle-ci a pour but, entre autres, de leur venir en aide en leur facilitant la vente clandestine du fruit de leur travail ou,

Hosted by Google

lorsque cette ressource leur fait défaut, en leur servant une subvention.

La dame ou la demoiselle de bonne famille, que des revers de fortune ont frappée et qui désire mettre à profit ses aptitudes ou ses talents pour se procurer un supplément de ressource, envoie au comité central de Tesselschade, pour être exposé en vente dans un de ses nombreux magasins, l'ouvrage qu'elle a exécuté.

Le comité institue une enquête confidentielle, confiée à quelques-unes de ses membres, sur la situation matérielle et la moralité de la postulante, et si les résultats de cette enquête lui sont favorables, elle est désormais admise à envoyer ses ouvrages à l'association pour être vendus à son profit par celle-ci, et lorsque son travail trouve acquéreur, le produit intégral lui en est remis par une voie discrète et à l'insu de toute personne étrangère au comité.

Nous croyons pouvoir affirmer, sur la foi de renseignements puisés à bonne source, que ces associations viennent très efficacement en aide à bien des personnes appartenant souvent au meilleur monde.

Il ne nous a pas été donné de connaître les moyens mis en œuvre pour rendre impossible la violation du secret de leurs opérations, mais, en fait, ce secret est si bien gardé que le personnel même préposé à la vente ignore le nom de la personne qui a exécuté l'ouvrage vendu.

La diversité des objets ainsi exposés en vente et surtout la certitude qu'a l'amateur qu'il fait une bonne œuvre en achetant, assure une vogue légitime aux magasins de l'association.

De même, quand une dame est en instance pour obtenir soit un emploi, soit une assistance pécuniaire, soit une bourse d'étude, on instruit confidentiellement sa demande, et c'est toujours sous le sceau du secret le plus absolu que l'assistance est octroyée.

Le mystère qui entoure les bienfaits de l'œuvre en augmente le mérite intrinsèque et en triple la valeur pour celles qui en sont l'objet. Les dames qui se dévouent à cette œuvre de bienfaisance occulte puisent, dans la satisfaction du devoir accom-

Hosted by Google

pli, la plus noble des jouissances que la fortune puisse procurer aux heureux de ce monde.

Puissent les dames de Belgique consacrer également une partie de leurs loisirs à réaliser une œuvre aussi belle, aussi désintéressée et aussi utile!

MONTIGNY.

Gand, 7 février 1901.

Hosted by Google

CHRONIQUE DES LIVRES

EUG. BILSTEIN, *Une voix disait.....* (Vers.) (Verviers, M. Xhoffer.)

Sénèque dit quelque part : « Comme on demandait à Hécaton pourquoi il s'appliquait avec tant de soin à un art compris de si peu, il répondit : — Il me suffit de quelques-uns, il me suffit d'un seul, il me suffit de personne. »

Comme Hécaton, M. Bilstein chante, pour un groupe de rares amis, les joies ou les tristesses de son âme encline aux mélancolies. En ces vers d'un jeune, nul tarabiscotage, nul désir d' « épater » le public par des vocables prestigieux, des étrangetés de rythmes, des formes bizarres et soi-disant nouvelles. Ces vers sont plutôt simples. Avez-vous remarqué qu'ils y reviennent, à la simplicité, à l'adorable simplicité, les poètes des jeunes générations? On les croirait fatigués des clowneries étourdissantes de certains Parnassiens, et aussi de la brume où s'enveloppaient, en des attitudes d'un mysticisme prétentieux et conventionnel, certains symbolistes, experts à bégayer d'une voix incolore et d'au-delà, un incompréhensible charabia...

M. Bilstein, lui, note, tout simplement, ce qu'une voix disait... Elle lui a dit la tristesse des choses, l'inutilité des efforts, les amertumes de la vie qu'on avait rêvée si belle, si facile, — oh! cette jeunesse qui bannit la crainte, selon le mot,

Hosted by Google

si juste, de Bossuet, et tend les voiles de toutes parts, à l'espérance qui l'enfle et qui la conduit! — elle lui a dit la mélancolie des soirs, des christs apparus en les chemins, l'angoisse et l'émoi des automnes, les troubles de l'âme effarée de tout l'inconnu qui rôde autour d'elle... Et ces vers plaisent, par la sincérité qu'on y sent.

> Je les aurais voulus plus gais, fleur à la bouche;
> Et riant et criant comme on rit à vingt ans,

dit l'auteur.

> Mais la route jolie, où nous allions chantants,
> Nous a conduits bientôt au fond de la vallée,
> Et de nos lèvres, la chanson s'en est allée...

Il y a bien une *Chanson de joie*, mais qui semble moins dans la note du poète...

Le vers, il faut l'avouer, a quelque négligence et l'on désirerait, de-ci de-là, un contour plus net, plus ferme... Mais ce sont choses qui s'acquièrent...

***

RENÉ MAIZEROY, *Amie de cœur*. (Paris, Ollendorff.)

« ... *Je m'imagine que vous aimerez un peu ce livre de vérité, de tendresse, de souffrance où, une fois de plus, j'ai affirmé toute mon admiration, toute mon adoration pour la femme...* »

Ainsi se termine la dédicace, adressée à Léon Daudet, de ce nouveau roman de Maizeroy. Tous les lecteurs, toutes les lectrices surtout, aimeront ces pages brèves et douloureuses, ce journal passionné d'une femme que la trahison de sa meilleure amie, de *l'amie de cœur*, a fait horriblement souffrir, a mise à deux doigts de la mort. C'est un chemin de la croix que monte la pauvre Nandette, et les stations où elle pose ses pieds meurtris, où elle espère toujours un peu de repos et de fraîcheur : le village natal, un coin de villégiature, tous les lieux où flottent les adorables souvenirs du passé, toutes ces

Hosted by Google

stations la laissent plus brisée, plus souffrante ; la plaie qu'elle a au cœur s'élargit chaque jour davantage, s'envenime plus cruellement. Ses angoisses, ses tortures, sa lente agonie sont décrites en des phrases ardentes où se reconnaît l'écrivain, curieux avant tout de psychologie féminine. Que de pages, en effet, qui révèlent une sûre connaissance du cœur de la femme! Que dites-vous du moyen imaginé par l'amie pour correspondre avec son amant? Elle écrit avec de l'encre invisible dans les lettres que les enfants s'adressent... Cela n'est-il pas bien « rosse » ?

Oui, les femmes, surtout, aimeront « ce livre de vérité, de tendresse, de souffrance », sentimental et follement passionné, où éclate à la fois l'héroïsme de l'amour et le cri de la chair. Peut-être voudrait-on un dénouement moins brusque — un accident fait disparaître la coupable — et que Lotte, la créature de péché et de mensonge, fût un peu punie, par ses enfants, de tout le mal qu'elle a fait à son « amie de cœur » ?

Au moins n'allez pas croire que nous proposions ce châtiment pour satisfaire l'impérieux besoin que nous sentons tous au fond de nous-même — mais que la vie, hélas! raille si souvent — de voir le vice puni et la vertu récompensée...

***

PIERRE CUSTOT, *Midschip*. (Ollendorff.)

Ce titre a un air quelque peu cabalistique... Mais dès la première page vous en avez l'explication. *Midschip* est un terme employé par les officiers de marine pour désigner l'aspirant de 1re classe. Pour ma part, je l'ignorais absolument et ma curiosité était vivement piquée. Gageons qu'il en a été ainsi de plusieurs et qu'on aura tenu à se rendre compte, pour ne plus être intrigués. Ne suffit-il pas, quelquefois, d'une étiquette plus ou moins mystérieuse pour qu'un produit s'enlève et ait un moment de vogue?...

Il va de soi que ces réflexions ne s'adressent pas au livre de M. P. Custot : les nouvelles qui le composent n'ont pas besoin

Hosted by Google

de pareille réclame pour se faire valoir : elles se recommandent assez par elles-mêmes.

Très variées, ces nouvelles, et nullement monotones. Il en est de charmantes, qui révèlent une grande fraîcheur d'imagination (*Manolis*, *La source*), il en est qui sont d'un réalisme à vous donner, parfois, le frisson (*Joseph Hudrique*) ; d'autres sont amusantes, comme *l'Ane du frère Bernardin* et *Monsieur Narcisse*. L'histoire du petit *Midschip* est, par moments, poignante et son irrémédiable détresse est contée avec émotion. *Théâtro*, une vision de l'antique, a des pages de vraie beauté.

Bref, un ouvrage qu'on lit sans fatigue et avec plaisir — malgré les inexpériences qu'on y note de-ci de-là.

***

HENRI VIGNEMAL, *Méprise tragique*. (Paris, A. Lemerre, 3 fr. 50 c.)

Il est troublant, ce roman, tragique même. Non pas que, par des descriptions hardies, l'auteur cherche à chatouiller la sensualité du lecteur. Mais une lecture peut inquiéter l'esprit aussi bien que la chair. Et c'est la gravité des idées, ici, qui vous remue et vous émeut.

Le sujet n'a rien de banal. Le pasteur de la très vieille ville de Veere, en Zélande, sent la foi qui l'abandonne et il n'est pas loin de libérer son âme du joug déprimant d'une religion à laquelle sa raison ne se soumet plus. Il a beaucoup médité sur la vie et sur le destin de l'homme. Une complication sentimentale vient bientôt ajouter sa souffrance à l'angoisse morale qui le torture. Mme Bergues a fui à Veere avec un homme à qui elle a fait l'absolu don de soi, mais qui ne tarde pas à se lasser d'un bonheur trop tranquille. Quand il s'en alla, ce fut, dans le cœur d'Anna, comme si tout s'effondrait. Un désespoir immense emplit sa pauvre âme abandonnée. Et l'hostilité de la petite ville, qui d'abord a pris les amants pour de jeunes époux, s'acharne contre elle. Le pasteur a pitié de son isolement et, malgré la malveillance et les médisances des bonnes gens de la

Hosted by Google

ville, se fait une habitude d'aller la voir. Il s'aperçoit bientôt qu'il l'aime et, comme un grand vent, la passion, qui règne en souveraine en son âme désemparée, emporte toutes les hésitations, tous les doutes. Mais le pasteur a une sœur qui prétend avoir reçu de Dieu même la mission de veiller sur lui avec un soin jaloux. Cette femme est possédée du fanatisme intransigeant des ancêtres calvinistes. L'amour de son frère l'épouvante, comme une trahison. Et elle fera tout pour le sauver, pour lui épargner la colère divine. Elle effraie la jeune femme, qui, un jour, s'empoisonne et meurt. Cependant, le pasteur pardonne, troublé lui-même par tout le tragique de sa destinée, par la banqueroute de la philosophie qu'il s'était faite. Et il est repris du besoin de croire, d'espérer en Dieu, de se perdre en lui, malgré que l'esprit doute toujours...

Ainsi nos jours sont pleins de méprises, conclut le pasteur, après un de ces débats avec lui-même qui laissent l'âme douloureusement accablée.

Ce roman sort de la banalité coutumière. Et si l'on admire sans réserve le drame intérieur consciencieusement étudié par l'auteur, on ne reste pas non plus indifférent au cadre où il a fait se développer l'action. Il semble vraiment que les êtres et les choses soient imprégnés de l'atmosphère de la vieille ville zélandaise. Le style lui-même a la gravité, la solennité quelquefois, que réclamait pareil sujet. C'est plus qu'il n'en faut pour assurer à *Méprise tragique*, l'œuvre d'un probe écrivain, un succès mérité... Mais voilà, la curiosité des foules, dont l'éducation littéraire est loin d'être faite, va plutôt aux romans à tapage, à la basse littérature qui s'étale aux rez-de-chaussée des petits journaux...

***

EDMOND FAZY, *Monique et Valentine*. (Paris, Ollendorff, 3 fr. 50 c.)

Que si l'on s'imaginait, sous ce titre, trouver un roman aimable et sentimental, où se succéderaient des scènes d'intimité familiale et douce, on se tromperait joliment.

Hosted by Google

Monique et Valentine est un livre singulier, décousu, touffu, broussailleux, qui ne plaira certes pas à tout le monde. Il y a de tout là-dedans : des souvenirs d'enfance et de lycée, des portraits, des caricatures, des tableaux d'Occident et d'Orient, des propos d'actualité, des impressions, des rêveries, des méditations — d'aucuns qui n'aiment pas ce genre de « roman contemporain » diront pour se venger de leur agacement : des divagations philosophiques, politiques, sociales, religieuses, que sais-je ? On y parle d'art et de littérature, de Christ, de Wagner, de « M. Gabriel Hanotaux » et de Loti, de Heine et de Renan, de Jean Fontanier, auteur du *Trésor inestimable ou Mausérisme*, de Nietzsche et de Renan, du moyen âge et de l'hellénisme, de l'Église, de quoi encore? Et le lecteur, amoureux d'ordre et de belle lumière, se hérisse, regimbe... Non, vraiment, ce n'est pas là un roman « amusant » et les esprits frivoles n'y mordront pas...

Mais ceux que les méditations les plus absconses ne rebutent pas y trouveront ample matière à philosopher. Et leur plaisir sera grand. Ils aimeront surtout ces louanges à la beauté sans cesse exaltée par l'auteur, sorte de *leitmotiv* courant à travers tant de choses éparses...

Ils goûteront aussi le charme gracieux et inquiétant des deux vierges, sœurs fraternelles, dont la rêverie se pose sur tous les sujets. On savourera enfin bien des pages d'un pittoresque étincelant, brossées avec verve : telles les descriptions de Lyon, d'Alexandrie et de Constantinople, notamment, qui sont chaudement colorées...

Mais pourquoi, hélas ! faut-il que le roman soit si mal composé...?

***

WILLY, *Claudine à l'école. — Claudine à Paris.* (Ollendorff, 3 fr. 50 c.)

Claudine à l'école a déjà vingt-cinq éditions, et la seconde Claudine, celle qui conte maintenant ses frasques à Paris, en aura plus encore.

Hosted by Google

C'est que ces deux romans de Willy sont extraordinairement amusants et d'une originalité si neuve, si capiteuse !

Oh ! cette école de Montigny, en Fresnoy ! Pas banale, ah ! non, par exemple, unique, invraisemblable et délicieuse ! Les maîtresses sont vicieuses, les élèves aussi, les pensionnaires surtout. Sous de belles apparences, il règne là un grand désordre moral : on y voit un délégué cantonal, médecin pardessus le marché, qui ausculte, de trop près, les grandes filles et fait des visites prolongées aux institutrices ; les « demoiselles » qui abandonnent fréquemment les classes pour se becqueter à l'aise dans leurs chambres ; la directrice qui, en cachette, se délecte aux gravures de *l'Amusant* et à des lectures malpropres ; un sous-maître galant et barytonneur qui flirte avec les élèves du brevet ; les « gobettes » qui s'embrassent dans les coins, regardent, dans le bâtiment d'en face, les pensionnaires de l'école des garçons qui se déshabillent, enfin, que ne voit-on pas en cette « école moyenne de demoiselles », comme on dit en certaine ville de province ? Un tas de choses suspectes et de moralité plus ou moins douteuse !

Et c'est cette étonnante Claudine, aux yeux fouineurs, qui déballe tout cela et bien d'autres choses encore dans son journal. Petite personne naturelle, indépendante, un peu folle, disent ses amies, cervelle un peu détraquée d'après la directrice, excentrique, toujours prête à dire ou à faire des « blagues », des manières de garçon, et avec cela, hardie comme un page, et que rien n'étonne. Elle n'a jamais eu la bosse du respect, fait de l'esprit avec les maîtresses, traite l'inspecteur de vieux bassin, dicte, comme modèles d'écriture, à ses camarades ahuries, des vers polymorphes... et amorphes ! Ah oui, elle est bien personnelle, cette gamine, qui scandalise tout le monde — mais on voit tant de dindes ! Et spirituelle donc ! Qu'elle conte les grands ou les petits événements de l'école, l'arrivée de l'inspecteur, une visite du délégué cantonal, ou les épreuves de l'examen, ou l'inauguration de la nouvelle école, elle vous a une verve intarissable. Et jamais le moindre souci — la moindre notion, si l'on veut, — des conventions morales. Au fond, malgré les énormités

Hosted by Google

qu'elle débite, très honnête fille, sans mines, ni grimaces, ni pudibonderie : la perversité ingénue, et la grâce des petits animaux. Adorable, enfin, et supérieure infiniment à ses camarades de classe : Marie la toquée, Anaïs la rosse, Jaubert les sages, Luce aux yeux verts, toujours gourmande de coups et de caresses. (Celle-ci tournera mal et se fera entretenir à Paris par un oncle dégoûtant.)

A Paris, Claudine n'a pas abdiqué sa franchise campagnarde et ses yeux sont tout aussi fouilleurs qu'à Montigny. Elle a 18 ans, et elle commence à réfléchir, pour son propre compte, aux choses d'amour. Car si chez elle, en cette matière, la théorie est assez complète (avec des plaques d'obscurité), elle n'a que des notions pratiques, plutôt brèves. Et c'est très curieux, chez cette gamine singulièrement avisée, et qui a lu tous les livres, le lent éveil de ce sentiment qu'elle a « blagué » jusqu'ici parce qu'elle en ignorait l'irrésistible pouvoir. Son trouble, ses espoirs, ses défaillances, tout cela est noté au jour le jour et, comme au temps de « l'école », avec une sincérité qui n'a pas peur du mot vif et hardi. Et quand le français ne vient pas, « que le gascon y vienne ». Car cette exquise Claudine a, par moments, des expressions de terroir jolies et colorées qui lui donnent un charme de plus. Cela lui conserve, en ce Paris où la petite fouineuse découvre tant de choses, un air de sauvageonne extraordinairement savoureux et piquant. Du reste, plus d'une fois, son cœur souffre de nostalgie. Elle qui se croit guérie de beaucoup de choses et revenue de tant d'autres, la voici à son tour, comme une petite oie sentimentale, qui regrette le pays. (N'est-ce pas le vague à l'âme qui précède l'éveil prochain de l'amour?) Elle a pour dire son mal et ses désirs, des accents qui émeuvent :

« ... Serrer à brassées l'herbe haute et fraîche, m'endormir de fatigue sur un mur bas chauffé de soleil, boire dans les feuilles de capucine où la pluie roule en vif argent, saccager au bord de l'eau des myosotis pour le plaisir de les laisser faner sur une table, et lécher la sève gommeuse d'une baguette de saule décortiquée; flûter dans les tuyaux d'herbe, voler des œufs de mésange et froisser les feuilles odorantes des groseillers sauvages; — embrasser, embrasser tout cela que

Hosted by Google

j'aime! Je voudrais embrasser un bel arbre et que le bel arbre me le rendît... »

Même ici, Claudine est spontanée et nullement pareille aux autres.

Y a pas à dire, comme elle répète souvent, Willy est terriblement amusant et l'ex-*ouvreuse du cirque d'été* ne doit pas avoir bâillé en écrivant ces deux romans, tout saupoudrés de « parisine ».

***

POL. MEIRSSCHAUT, *Les sculptures de plein air à Bruxelles.* 121 photogravures. (Em. Bruylant, Bruxelles.)

M. Pol. Meirsschaut, du secrétariat de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique, a eu, en publiant ce beau livre, que rehaussent de nombreuses et magnifiques photogravures, une idée des plus heureuses et dont on ne saurait trop le féliciter (1). C'est un catalogue illustré de toutes les sculptures de plein air qui décorent soit les monuments, soit les places publiques, soit les maisons privées de Bruxelles et des faubourgs. A la vérité, c'est plus et mieux qu'un catalogue (1). C'est un guide précieux, non seulement pour l'étranger, mais aussi pour le Belge — et je dirai même pour le Bruxellois désireux, tout en se promenant dans ce grand musée qu'est aujourd'hui, grâce au ciseau des sculpteurs, notre capitale, de s'éclairer sur les œuvres de pierre ou de bronze qui s'offrent à sa vue. Et ces œuvres sont nombreuses et de les voir réunies en ce livre, intelligemment groupées, beaucoup seront étonnés comme d'une révélation. Car l'esprit d'observation — soit dit sans calembour — ne court pas les rues.

M. Meirsschaut destine son ouvrage, résultat de patientes lectures et de longues recherches, aux promeneurs, au personnel enseignant et aux jeunes gens qui aiment à s'instruire. Pour ces derniers, il a pris soin d'ajouter de nombreuses notes

(1) L'Académie royale de Belgique vient de décerner à l'auteur le prix de Keyn.

Hosted by Google

au texte. Et cela les dispensera de recourir — besogne tellement fastidieuse à quelques-uns! — au dictionnaire. Ce livre, luxueusement édité par la maison Bruylant, rendra à tous ceux qui le liront les plus grands services : il éveillera en eux le sens du beau — et l'amour des grands hommes dont nos sculpteurs ont perpétué la mémoire.

Il faudrait que chaque ville belge — celles au moins qui ont une histoire — inspirât le désir d'écrire des livres pareils à celui-ci : ils nous donneraient de véritables leçons de patriotisme et entretiendraient en nous, toujours ardent, le culte du passé et de nos morts illustres.

J. V.

Hosted by Google

LE MOIS POLITIQUE

Les pointus du flamingantisme n'ont vraiment pas de chance. Après avoir fait faire à ceux qui les représentent au Parlement plus d'une sottise, ils se sont mis en tête d'obtenir du gouvernement la création d'une université flamande.

Cette ambition est déjà vieille. Lorsque l'école normale des sciences de Gand et l'école normale des humanités de Liége furent supprimées, en application de la loi de 1890 sur l'enseignement supérieur, on réorganisa les sections de langue et d'histoire des doctorats en philosophie et lettres de nos universités. Or, dès cette date, sinon précédemment, plusieurs cours se faisaient en néerlandais, à Gand, pour les futurs professeurs de collège. L'appétit que gagnèrent ainsi les partisans de la germanisation des études devint de plus en plus grand, et ils réclamèrent l'emploi du flamand dans toute la partie de l'enseignement de la faculté de philosophie qui est réservée à la préparation de ces professeurs. Maintenant ils réclament davantage; il leur faut toute une université, pareille à celles de Leyde ou d'Utrecht.

Ce qui devait arriver est arrivé. Beaucoup de Flamands, et parmi eux un grand nombre de professeurs de l'université « française » de Gand ont cru devoir protester contre le désir d'empiètement, de plus en plus marqué, que manifeste une petite secte, qui fait encore plus de bruit que de besogne; ils ont fondé une « Association flamande pour la vulgarisation

Hosted by Google

du français ». Peu d'œuvres ont un caractère aussi patriotique que celle-là, et s'il arrivait qu'il se fondât à Liége une association du même genre pour la vulgarisation du néerlandais, et que cette association fît fortune, on toucherait enfin à ce but toujours entrevu, jamais atteint, qui est la mise sur le même pied des deux langues nationales dans le sentiment populaire.

L'association gantoise est en pleine prospérité. Elle compte plus de 800 membres ; si elle n'a point l'heur d'être largement subsidiée, comme les cercles flamands, par les pouvoirs publics, elle a reçu, sous les formes les plus diverses, des encouragements très effectifs de gens considérables, appartenant au monde de la science, des professions libérales et de l'industrie. Elle a pu organiser des cours de français, dont certains sont suivis par une centaine d'élèves ; elle a fait l'acquisition de livres français, qu'elle a mis à la disposition des petites administrations communales flamandes pour les distributions de prix ou pour les bibliothèques populaires ; elle a fait imprimer un petit manuel bilingue, destiné aux 20,000 ouvriers de la Flandre orientale, qui se rendent en France pour les travaux de la moisson ; enfin, elle n'a perdu aucune occasion de signaler les empiètements injustifiés du flamand.

Depuis le mois de janvier dernier, une section de l'association s'est constituée à Anvers, milieu éminemment favorable où l'on apprécie comme il convient le bienfait de la connaissance des grandes langues véhiculaires. Des cours ont été organisés dans notre métropole, et il s'est même produit à ce sujet un incident qui a vivement occupé et amusé la presse. Parmi les élèves les plus assidus de l'un de ces cours, figure le lutteur de Backer, qui va exercer son art chez nos voisins et qui se rend un compte très précis de l'utilité de leur langue. Au milieu d'une leçon donnée par M. l'instituteur Janssens, la salle fut envahie par une bande de flamingants, dont l'ivresse semble avoir été toute l'excuse. Ces dignes fils de Breydel et de Coninck trouvèrent spirituel de brailler le *Vlaamsche Leeuw* et d'injurier le professeur. M. Janssens ne parut point interloqué, et comme il répondait d'un excellent verbe aux grossiers perturbateurs, ceux-ci redoublèrent d'in-

Hosted by Google

solence et de tapage. Alors le lutteur de Backer se souvint que la nature l'avait, comme le Samson biblique, doué d'une force particulière et il fit sur le chef de la bande adverse l'essai de ses talents naturels. Inutile de dire qu'en un instant l'ordre fut rétabli, et que les trop zélés sectaires prirent la fuite.

On m'excusera d'avoir, dans cette chronique, sacrifié, contre mon usage, à la vulgaire anecdote. Mais les petits faits ont parfois leur genre d'importance, et l'incident d'Anvers prouve à quel degré d'inconscience certains flamingants en sont arrivés. Tous les fanatismes sont hideux; mais ne vous semble-t-il pas, comme à moi, que le fanatisme brutalement déployé en matière de langue est plus ridicule encore qu'il n'est blâmable?

Au surplus, l'association gantoise ne paraît pas devoir ralentir sa propagande défensive. Il y a trois mois, elle invitait à sa tribune M. le professeur Van Hamel, de Groningue, et priait celui-ci de venir, lui Hollandais et devant des Flamands, exposer les titres qu'a notre langue à l'estime de tous les étrangers. C'était un choix heureux qu'elle faisait. On n'a pas oublié l'abnégation qu'a mise le savant hollandais à accompagner, de Marseille à la Haye, le vénérable président de la république du Transvaal, lors de sa triomphale tournée en France et en Belgique, et comment, grâce à sa polyglottie, M. Krüger put entendre les douces et réconfortantes paroles d'admiration, dont on lui fut prodigue là-bas et chez nous.

Mais M. Van Hamel n'avait pas besoin de ce titre à notre admiration et à notre estime. Il est, en effet, un des savants les plus distingués de sa patrie et le seul romaniste, avec M. S. de Grave, son élève, qu'elle possède aujourd'hui. Nos lecteurs se rappellent les très intéressantes pages qu'il a consacrées ici-même à M. Gaston Paris; dans le *Gids*, la principale revue de sa patrie, il a cette attrayante spécialité de faire connaître les nouveautés littéraires de la France à ses compatriotes, et il le fait avec une compétence, une solidité de jugement et une vivacité de coup d'œil qui donnent une valeur de chose scientifique au moindre de ses écrits. Hier encore M. G. Paris signalait, dans son livre sur *Villon*, les pages que M. Van Hamel a consacrées à cet écrivain; nous-même avons

Hosted by Google

loué ici celles qu'il a écrites sur l'âme française. Enfin, dans des travaux de plus longue haleine (une édition en deux volumes d'un ancien texte français et le premier tome d'une autre publication analogue), le professeur de Groningue montra la souplesse particulière de son talent : il fut simplement érudit et s'affirma possesseur d'une excellente méthode philologique.

Donc M. Van Hamel a conférencié à Gand, et il a été, dans son apologie de notre langue, particulièrement heureux. Comme président du jury d'examen, qui décerne les diplômes de français dans son pays, il est mieux à même que tout autre d'en apprécier l'utilité et de dire jusqu'à quel point cette utilité est comprise des Hollandais. Or, chaque année, près de huit cents instituteurs et institutrices se présentent là-bas aux examens de langue française pour acquérir le droit d'enseigner cette langue dans les écoles primaires ; une centaine d'étudiants se préparent à un examen supérieur pour acquérir le droit de l'enseigner dans les collèges. Voilà des chiffres. De plus, a ajouté M. Van Hamel, « s'il se produisait en Hollande, « contre le français une levée de boucliers pareille à celle « dont les Flandres sont le théâtre, elle paraîtrait grotesque « et odieuse, mais surtout grotesque à nos compatriotes [1] ».

L'appréciation est sévère. Elle a trouvé des échos irrités dans certains cénacles de Flandre et, à la suite de polémiques villageoises auxquelles les mécontents crurent devoir mêler le nom de mon éminent collègue, l'association gantoise a adressé à ce dernier une lettre reproduite par le *Journal des Débats*. On y rappelle l'excellente impression laissée par sa conférence et on l'y venge avec usure des petites impertinences que son initiative a provoquées à Gand.

Mais ce n'est pas tout, et, comme nous le faisions pressentir, le rôle de l'Association flamande pour la vulgarisation du français va grandir en raison de nouvelles initiatives du groupe flamingant. Non content d'avoir expulsé le français de l'école primaire, de l'avoir réduit à la portion congrue dans les athénées et collèges de la Belgique occidentale, ce groupe veut

[1] *Flandre libérale* du 12 mars 1901.

Hosted by Google

l'exclure de l'université de Gand, qui est le seul établissement de l'État, au degré supérieur, sur lequel puisse s'exercer sa propagande. Chose curieuse, il y a, en pays flamand, deux universités libres et nul ne songe à les germaniser. C'est que leur prospérité dépend, on le sait, de la langue dans laquelle se font les leçons. Plus de français, plus d'élèves! A Gand, on s'accommoderait donc d'une désertion, pourvu que les principes fussent saufs.

Enfin, une proposition intermédiaire va, dit-on, surgir entre les extrêmes. MM. Van Ryswyck et Devigne déposeraient sur le bureau de la Chambre un projet d'université bilingue. La seule annonce de leur intervention a eu pour résultat de mécontenter tout le monde. En dehors de quelques universitaires, les flamingants veulent toute la place ou rien. Leurs adversaires ne sont pas disposés, de leur côté, à couper la poire en deux. Il est donc vraisemblable qu'on ne la coupera pas du tout. Faut-il l'avouer, je ne vois pas bien la nécessité de cette innovation. Quoi qu'on pense sur le langage d'un peuple et sur les droits sacrés qui y sont attachés, il est de toute évidence que d'enlever à une partie des étudiants d'un pays comme le nôtre, dont l'orientation est vers l'Est ou le Midi, et non pas vers le Nord, les trop rares chances qu'ils possèdent déjà de parler convenablement les deux langues nationales, c'est faire une besogne dont le profit est au moins discutable. L'enfant du peuple peut, à la rigueur, se passer du français; l'enfant de la bourgeoisie moyenne et supérieure devra à cette langue, s'il en combine la connaissance avec celle de l'idiome natif, une supériorité enviable. On peut donc respecter les droits des Flamands — droits reconnus dans une série de lois d'ordre judiciaire et administratif — sans se croire obligé à une nouvelle concession qui risque fort d'être un acte antinational, et même antihumain.

M. WILMOTTE.

Hosted by Google

FRANÇOIS VILLON

Un livre sur Villon (1) nous change un peu de tous ceux qu'on entasse sur Bossuet et même sur Racine. Il ne s'écoule pas un an que nos grands classiques n'éveillent la verve, plus érudite qu'originale, de quelque auteur français. Pour les professionnels, dont je suis, c'est souvent un brouet indigeste à avaler; pour les autres, c'est un symptôme renouvelé du pédantisme universitaire, et rien de plus. Mais qu'on nous entretienne de Villon, et qu'on le fasse avec l'autorité de M. Gaston Paris, c'est pur rafraîchissement pour tous.

On parle encore de Villon à notre époque. Mais qui l'a lu? Sainte-Beuve avait déjà, en 1859, exprimé avec une méchanceté spirituelle cette vérité axiomatique « qu'il est des écrivains « qui, une fois morts, tournent à la légende, qui deviennent « *types*, comme on dit, dont le nom devient pour la postérité le « signe abrégé d'une chose, d'une époque, d'un genre! ». A ceux-là, ajoutait-il, on passe tout, pas seulement les peccadilles, mais aussi les pires tours qui sont dans le sac d'un larron, et peut-être d'un assassin. Et, de fait, ce pauvre Villon, que Boileau lui-même cite avec indulgence, a trouvé des apologistes, sinon des lecteurs, dans les camps les plus opposés. Lorsque éclata la révolution romantique, il était assez naturel que ses fils, qui manquaient d'ancêtres, songeassent à lui, et on peut lire, dans les *Grotesques*, une très curieuse étude de Théophile Gautier, qui est comme une fanfare sonnée à la gloire du

(1) GASTON PARIS, *François Villon*. Paris, Hachette, in-12 (collection des « grands écrivains français »).

Hosted by Google

poète-truand. Il était moins naturel, disons qu'il était invraisemblable que les champions de la classicité se dérangeassent pour brûler un peu d'encens sur un autel aussi mal famé. Pourtant on vit M. Nisard, dans son *Histoire de la littérature française*, s'efforcer d'être pour Villon un juge impartial, même bienveillant, et, mieux encore, un juge clairvoyant. Et il le fut, ma foi, à un degré qui étonne.

Depuis cinquante ans environ, d'autres critiques ont, en France aussi bien qu'en Allemagne, en Angleterre et surtout aux Pays-Bas, consacré à l'auteur des *Testaments* une attention généralement louable. Sa vie, grâce à MM. Longnon, Paris et Schwob, est aujourd'hui bien mieux connue; chacun de ses rares écrits a été soumis à une critique judicieuse et minutieuse à la fois; on a séparé le bon grain de la paille, redressé ce qui boitait, éclairé des coins obscurs, accroché des lanternes aux endroits dangereux; bref, il n'a dépendu ni de tout un chapelet d'érudits, ni finalement de M. Gaston Paris, venu le dernier et, par là, le mieux armé comme il était déjà le plus sagace, il n'a pas dépendu, dis-je, de toute une collectivité savante qu'on n'éclairât d'un plein jour cette singulière figure de mauvais garçon, dont le mystère avait pourtant son genre d'attrait et son utilité apologétique.

Villon gagne-t-il, en effet, à toutes ces exhumations de documents, à toutes ces concordances de faits et de dates auxquelles on est parvenu? Est-ce qu'aussi, depuis M. Campaux, on n'a pas entamé sa vive personnalité en le comparant à ses vagues précurseurs, à ceux qui, avant lui, avaient été les poètes de la mort, les rimeurs de ballades et, comme Jean de Meun et Rutebeuf, les amers railleurs de leur siècle? Plus isolé dans la brume des temps, n'avait-il pas une plus haute stature?

Ce sont là des interrogations qui sembleront platement oiseuses à un historien; mais je les conçois dans la bouche d'un simple amateur de belles-lettres. Un poète est un homme, il est vrai, et comme c'est le cas pour Victor Hugo et Lamartine, un homme qui a ses faiblesses et ses puérilités. Mais la postérité, en dépit des pointilleuses biographies, garde des grands artistes le même souvenir ému, imprécis, que des conquérants,

Hosted by Google

malfaiteurs ou bienfaiteurs de l'humanité; s'ils ont dit, en prose vulgaire, de vilaines choses, elle ne s'en soucie guère, et elle préfère une proclamation napoléonienne aux dix mille rapports de basse police dont on attribue à Bonaparte, resté Corse sur le trône, la triste inspiration. On est donc en droit de se demander si Villon gagne ou perd à être vu de plus près.

Selon M. Paris, qui l'a étudié avec une méthode rigoureuse, il gagne plutôt qu'il ne perd. Il était, semble-t-il, de ces inconscients, qui traversent la vie sans en peser les charges obligées, sans en accepter les entraves; pourtant, il a eu des heures de regret, même de remords (1); mais aussitôt après, la nature reprenait le dessus, une nature molle, voluptueuse, assoiffée d'aises, ennemie de l'effort et de tout asservissement, une nature aussi « qui, si elle manquait d'énergie et de délicatesse, ne manquait pas de bonté, ni même d'une certaine noblesse », une nature mobile d'enfant, qui était destinée à rester telle jusqu'à la fin : « Sa poésie, en cela encore, est l'image de sa vie. Par cette faiblesse et cette mobilité, c'était vraiment un enfant. Il le sentait lui-même. Il se promet d'être « homme de valeur » quand il sera « hors d'enfance », et il a trente ans! Il ne fut jamais « hors d'enfance », et c'est ce qui diminue singulièrement sa responsabilité. »

(1) Dans le *Grant Testament*, Diomédès dit à Alexandre :

> ... Saiche qu'en grant povreté
> — Ce mot dit on communement —
> Ne gist pas trop grant loyauté.

Mais on sent que c'est Villon qui se confesse à son lecteur, de même qu'il le fait de façon plus directe plus loin :

> Nécessité fait gens mesprendre (*mal agir*)
> Et faim saillir (*sortir*) le loup du bois.
> . . . . . .
> Oubliant naturel devoir
> Par faulte d'ung peu de chevance (*ressources*).
> . . . . . .
> Je ne suis iuge, ne commis
> Pour pugnir, n'absoubre mesfait.
> De tous suis le plus imparfait.
> . . . . . .

Hosted by Google

Ce qui la diminue d'autant, c'est que l'époque où il vivait était celle où Commines rédigeait ses *Mémoires*, celle où régnait Louis XI, celle où « le duc de Bourgogne faisait son entrée solennelle dans Paris entouré de ses bâtards » : une époque de troubles civils, de guerre avec l'Angleterre, de brigandage non réprimé, de dévergondage étalé, de misères non soulagées, de justice avariée et de clergé scandaleux.

Villon appartenait, de plus, lorsqu'il commit ses premiers méfaits, à une corporation dont la licence éhontée trouvait de sûres excuses, parfois des approbations, chez ceux qui avaient précisément charge de la contenir dans les bornes de la discipline et du respect. Au XV^e^ siècle, l'Université nous apparaît comme une nation dans la nation, ayant ses maîtres, ses privilèges et ses us propres, traitant d'égal à égal avec le roi, l'Église, le Parlement et les autres grandes puissances. M. G. Paris a rappelé certains faits qui dénotent une complète anarchie dans l'Université au temps où Villon y prenait ses grades, et l'on sait qu'au XIII^e^ siècle déjà cette institution connut les divisions intestines et les conflits extérieurs. Gautier de Coincy nous peint dans sa *Sainte-Léocadie* l'existence musarde et pitoyable à la fois des « escoliers » de son temps, et il trouve, pour les camper devant nous, des traits que Villon n'eût peut-être pas désavoués tous :

Vrai martir sont vrai escolier,
(Qui) sovent dinent en lor solier (*chambrette*) :
A lor vie puet bien savoir
Que chier achatent lor savoir.
Ainz (*avant*) c'une annee aient fornie
Les prant mesaise (*gêne*) en mainbornie (*en son pouvoir*)
Qui lor mengier molt lor refroide (*refroidit*)
Tel eure ont il assez char froide,
Qu'il n'ont ne poivre ne mostarde;
Espoir (*peut-être*) bien lor vient, mais molt tarde.
Povrement vivent escolier,
Il ont plus peine que colier (*porte-faix*);
Mesaises ont à granz braciées;
Por ce ont les faces effaciées (*amaigries*) :
Bien dit lor vis (*visage*), bien dit lor face
Petit truevent (*qu'ils trouvent peu de gens*) qui bien lor face.

Hosted by Google

Au siècle suivant, le bon chanoine de Tournai, Gillon le Muisit, se complaît à nous reporter aux années qu'il passa rue du Fouarre et parmi les « escoliers », et il nous parle aussi des privations qu'ils subissent, avant d'acquérir le précieux parchemin qui leur assure quelque prébende. Mais son indulgence ou son ingénuité n'évoque aucun des spectacles tumultueux dont les enquêtes de police nous ont laissé le souvenir (1), et il se contente de dire que les clercs de son temps faisaient des « carolles », c'est-à-dire des rondes, et d'ajouter vite :

C'étoit trestout reviaus (*divertissement*), en riens n'estoient folles.

Eustache Deschamps est moins tendre pour les étudiants d'Orléans :

Huit ou dis ans illec (*là*) demeurent,
Et l'argent leurs pères deveurent (*dévorent*)...

et ce jugement nous rappelle les vers mélancoliques de Villon :

Hé Dieu ! si j'eusse estudié
Au temps de ma jeunesse folle
Et à bonnes meurs dédié,
J'eusse maison et couche molle.
Mais quoy ! je fuyoye l'escolle...

et aussi ces autres où il nomme sa mère en faisant son *mea culpa* de fils impénitent :

...Ma pauvre mère
Qui pour moi eut douleur amère
(Dieu le sçait) et mainte tristesse...

Au surplus, il nous dit qu'il était « de petite extrace » et qu'il naquit pauvre; n'est-ce pas nous avertir des embarras

(1) « Le XVe siècle nous fournit peu de pièces scolaires, mais nombre d'arrêts rendus pour mettre à la raison les acteurs écoliers. C'est l'université solennellement assemblée qui se plaint que ses « suppôts » jouent des « jeux déshonnêtes » et interdit, sous des peines sévères, tout jeu « qui touche l'état des princes et seigneurs ». C'est la Faculté des arts, qui, pour prévenir le retour d'excès fâcheux, interdit (le 5 janvier 1470, veille des Rois) « que nul écolier prenne l'habit de fou cette année, ni dans le collège, ni hors du collège, sous peine de punition grave et privation de deux années d'études », etc., etc. (PETIT DE JULLEVILLE, *Les comédiens en France au moyen âge*, p. 296-297.)

Hosted by Google

cruels où allait se débattre sa jeunesse, et de l'aboutissement quasi fatal où allait le contraindre sa soif de plaisir, unie à la médiocrité de ses moyens? La disgrâce des circonstances acheva donc l'œuvre néfaste que son caractère mou et vacillant avait préparée; de médiocre « escolier » il devint « mauvais garçon » et des farces du collège il glissa jusqu'aux tours pendables (dans le sens littéral du mot) de ses compagnons de *gale*.

On connaît trop bien les aventures du poète pour qu'il soit utile de les rappeler ici. Déjà, dans la *Romania*, M. Gaston Paris avait, en contradiction avec d'autres critiques, élucidé quelques passes obscures de cette vie, plus malheureuse encore qu'elle ne fut criminelle; aujourd'hui il en suit le déroulement avec une sûreté relative d'information, qui étonnera plus d'un lecteur; seul le terme en reste environné d'ombre, et nous sommes réduits, comme on l'était jadis, à une anecdote de Rabelais qui, si elle est vraie, nous montrerait Villon, dans ses dernières années, occupé de la représentation d'un mystère, dont il était vraisemblablement l'auteur.

Sur *les lais* ou legs, appelés improprement le *Petit Testament*, et sur *le Testament* on est loin d'avoir tout dit. Pourtant, il est aisé, en lisant l'ingénieux commentaire de M. Paris, de mesurer le chemin parcouru depuis que Sainte-Beuve écrivait : « Les œuvres de Villon, pour nous,... sont et resteront pleines d'obscurités; elles ne se lisent pas couramment et agréablement; on voit l'inspiration, le motif; on saisit les contours; mais à tout moment le détail échappe, la liaison ne suit pas et fuit. » Pour nous guider à travers ces méandres, aussi tortueux que les ruelles du vieux Paris, il a fallu bien des recherches, bien des enquêtes d'archives, et déjà l'édition de M. Aug. Longnon (1892) réfutait victorieusement le scepticisme de Sainte-Beuve. Mais nul ne se dispensera d'y joindre désormais les pages, à la fois littéraires et historiques, dans lesquelles le nouveau biographe de Villon a synthétisé tant d'idées et groupé tant de petits faits, peu ou mal connus.

Un des plus sérieux mérites du livre de M. Paris, ce sera, à mon sens, d'avoir replacé Villon dans son milieu et, aussi,

Hosted by Google

dans sa tradition d'art. Tant forme que fond, nous savons maintenant la part stricte d'invention qui lui revient, et c'est au plus si telle ou telle menue découverte viendra encore étayer une démonstration faite et bien faite, sans pouvoir jamais en ébranler les fondements.

Villon a peu innové ; comme tous les vieux maîtres de notre poésie et de notre théâtre, comme Malherbe, Corneille et Molière, il a simplement poussé à la perfection des formules familières à ses devanciers. Ainsi est-il des *lais* ou *legs*, dont le thème essentiel est déjà chez les poètes artésiens du XIII^e^ siècle, auteurs de *Congiés*, se retrouve chez Jean de Meun et, avec de plus sérieuses analogies, en 1432, dans un *Testament* de Jean Regnier. Mais Villon a-t-il connu Jean Regnier? M. Paris donne de solides raisons d'en douter ; d'autre part, il nous montre en germe, dans les *lais* de son auteur, l'idée qui devait atteindre son plein épanouissement dans le *Grand Testament* et que nul, depuis, n'a reprise, bien qu'un Marot, un Mathurin Regnier et, en ce siècle, un Verlaine, eussent eu parfaite qualité pour ressaisir cette « vielle mise sous le banc » par le dernier des trouvères parisiens, et pour lui arracher quelques sons nouveaux d'une mélancolie prolongée.

Mais il n'y a pas que les legs dans le *Testament*. Il y a la longue et douloureuse confession par laquelle il s'ouvre, puis les regrets, que le poète exhale comme des soupirs, et qui lui sont arrachés par le souvenir des gloires défuntes et des beautés flétries. C'est la ballade des *Dames du temps jadis*, et aussi celle des *Seigneurs*, et surtout les *Regrets de la belle heaulmière*, qui, avec moins de concision puissante, ont peut-être plus d'action sur notre sensibilité, car ils évoquent des images de tous les temps, du nôtre comme de celui de Villon, et ce dernier y a mis plus d'amère observation et de ressouvenances directes que dans le genre un peu pompeux, auquel se rattachent, par une vieille filiation, les deux autres pièces.

Je dis : vieille filiation, et je renvoie les curieux à la biographie de M. Campaux et aux notes complémentaires de Sainte-Beuve, dans le tome XIV des *Causeries du lundi*. Le grand

Hosted by Google

critique, ce qui n'arrive guère, s'est piqué au jeu d'érudition, et il a voulu, brochant sur les remarques de M. Campaux, poursuivre jusqu'au siècle de saint Bernard l'enquête de celui-ci sur les prototypes de Villon. Saint Bernard a, en effet, composé une psalmodie qui fut célèbre dans les écoles, que notre poète a peut-être connue et dont voici deux vers caractéristiques :

Dic ubi Salomon, olim tam nobilis?
Vel ubi Samson est, dux invincibilis?

ce qui a pu devenir, dans la *Double ballade*, dont les joies éphémères de l'amour forment le sujet :

Folles amours font les gens bestes :
Salmon en idolatrya,
Samson en perdit ses lunettes...
Bien heureux est qui rien n'y a.

Mais la *Belle heaulmière* n'eût pas fourni matière moins attrayante à des recherches archéologiques. Déjà, aux XII^e^ et XIII^e^ siècles, les œuvres abondent, où, soit en glissant, soit avec l'insistance un peu loquace du moyen âge, les vieux « romanciers », comme disait Boileau, nous peignent les flétrissures physiques qui déshonorent tôt le plus beau teint et la plus vive carnation :

Qu'est devenue ta biautés
Et tes gens cars (*chair*), et ta clartés?

dit l'auteur de *Guillaume de Palerne*, et celui de la *Clef d'amors*, avec une profondeur de sentiment plus personnelle :

Le temps viendra, pas ne sont ruses,
Que tu (*toi*), qui les amans refuses,
Gerras vielle, froide, esbahie,
Toutes les nuyz sans compaignie.
Chanchon n'iert (*ne sera*) lors por toi chantée,
Ne de nuys ta porte cassée,
Ne roses de diverses guises
Ne seront en ton linther (*seuil*) mises.
Tost sera ta face fronchie (*plissée*)
Et ta fresche coulor fadie,
Et ta blonde cheveleüre
Enlaidie par canisture (*grisonnement*).
(2141, sq.)

Hosted by Google

Je ne sais si je m'abuse, mais il me paraît que ces confrontations sont d'un certain intérêt. Elles nous prouvent que Villon, s'il est sans doute le premier des modernes, est aussi, par bien des côtés de son art, le dernier des hommes du moyen âge; qu'il appartient, par toutes ses fibres, à une société ployée sous la terreur de l'au-delà, comme un animal de peine sous un harnais trop lourd et qui le force à aller tête courbée. Il a fallu le XVI^e^ siècle, et plutôt le milieu que le début, pour qu'à travers les brumes épaisses de la peur dévote, du terrorisme civil et politique, filtrât timidement cette pâle lueur du jour levant qu'on a appelée de tant de noms, dont le plus vrai est toujours celui de liberté de pensée. Certes, Villon connut bien des licences, mais de liberté point; liberté de croire à ce qu'il voulait? Hélas, il ne nous parle que de la religion marmottante de sa mère, de la cloche de la Sorbonne, qui sonne le salut, et des basses-fosses de l'évêque Thibaut d'Aussigny! Liberté civile? Qui donc s'en souciait de son temps? Et quant à la liberté du for intérieur, il n'en est pas trace chez lui, et c'est ce qui le repousse, profondément, dans ce moyen âge dont on veut trop, je le crains, aujourd'hui qu'il se soit détaché par sa vision.

S'en détache-t-il davantage par la facture de ses vers?

M. G. Paris a montré que non seulement la ballade, mais même des genres plus étrangers à son inspiration ordinaire, tel le théâtre, avaient exercé sur sa technique une influence qu'on ne peut méconnaître. Mais il a réduit à des caractères purement formels cette imitation aisément découvrable; quelques procédés seraient, en somme, peu de chose devant l'effort d'observation directe et la veine réaliste dont témoignent les deux *Testaments*.

Si j'osais mettre mon grain de sel, je dirais que c'est ailleurs qu'il faut rechercher à quel point Villon est tributaire du passé. Son style, dont la saveur est encore goûtée, et plus louée que goûtée, son style a-t-il l'originalité entière qu'il est de mode de lui concéder?

J'en doute un peu, et le premier exemple venu me servira. Dans les *Regrets de la belle heaulmière* il y a une description

Hosted by Google

célèbre des outrages que le temps n'épargne point à la beauté physique la plus accomplie :

Le front ridé, les cheveulx gris,
Les sourcilz cheuz, les yeulx estaincts, etc.,

description succédant à celle des charmes dont la réunion peut rendre une créature humaine infiniment désirable :

Qu'est devenu ce front poly,
Ces cheveulx blonds, sourcilz voultyz,
Grand entrœil, le regard joly,
Dont prenoie les plus soubtilz;
Ce beau nez, droit, grant ne petit;
Ces petites joinctes oreilles,
Menton fourchu, cler vis traictiz,
Et ces belles levres vermeilles?

Et puis « ces gentes espaulles menues » et ces « mains traictisses » à l'extrémité de « bras longs », sans s'aventurer dans des détails plus osés et plus *villonesques*.

Eh bien, j'en appelle à tous les lecteurs de nos vieux poèmes. Y a-t-il, parmi ces traits accumulés ici comme à plaisir, et même à satiété, y en a-t-il un seul qui ne leur soit familier, parce qu'il revient inévitablement sous la plume des plus médiocres rimeurs du XII^e^ et du XIII^e^ siècle? Le « vis cler » est partout et ce serait fâcheuse plaisanterie que d'en aligner des exemples. Les « sourcilz voultyz » sont ceux de telle héroïne de *Parthonopeus* (557) et de bien d'autres textes; le « grand entrœil » est vanté dans le roman de la *Rose* (529, etc.), dans *Perceval* (3011); les « lèvres vermeilles » sont de tous les temps; mais les héros de romans en raffolent (1), de même que des « bras longs », dont l'auteur du *Horn* nous dit qu'il les faut ainsi « por dames embracer » de même que du « menton fourchu » qui encore est celui de Galatée dans le *Regret Guillaume*, qui est celui de la reine dans *Hugues Capet :*

La roïne, se femme, au forcellu menton,

(1) Ce nez « grant ne petit » n'est pas non plus de l'invention du poète. Dans le seul roman de *Thèbes*, deux fois (957; 3844) on a recours aux mêmes termes pour désigner les dimensions moyennes de la stature humaine.

Hosted by Google

c'est-à-dire dans une compilation de la basse époque, dont les fictions paraissent avoir été familières à Villon. Et quant à l'épithète de *traictiz* appliquée au visage, n'est-elle pas déjà caractéristique des chansons de geste? Nous lisons que *Huon de Bordeaux*, par exemple :

Clerc ot le face, le vis traitie (5789)

et dans *Doon de Mayence*, il est dit d'un adolescent qu'il avait :

Le vis lonc et traïtis et fres et couloré (4482)

Et que d'autres héros et héroïnes offrent ce trait, qui est, à lui seul, comme une signature des premières statues gothiques, dont nos portails de cathédrales ont gardé les remarquables échantillons! Il n'est pas jusqu'à la teinte des cheveux qui ne soit conforme ici à la tradition féodale, et je doute, en un mot, que si Villon eût rencontré dans la rue la femme dont il venait, d'après les données artificielles des vieux romans, de tracer l'étrange portrait, il eût pu, lui le fils voluptueux du réaliste XV^e^ siècle, s'échauffer pour sa beauté extatique, amaigrie et toute morfondue dans son étirement.

Est-ce tout? Et notre défiance doit-elle s'en tenir à ces constatations? J'en doute, et je doute aussi qu'il y ait plus de vérité naturelle dans les accumulations d'épithètes, à la mode du passé qui, en plus d'un endroit, étonnent notre compréhension plutôt qu'elles ne charment notre goût :

Palle, piteux, mort et transy...
Triste, failly, *plus noir que meure* (1)...
Pauvre, sèche, maigre, menue...
Blanche, tendre, polie et attaintée...
Rire, jouer, mignonner et bayser...

Ces répétions d'idées sont aussi familières à Villon qu'aux rimeurs du lointain passé, et il ne goûte pas moins les anti-

(1) Dans *Erec et Enide*, 6797, un vêtement est bordé de la fourrure d'un animal ayant le cou « noir comme une more » ; dans *Yvain*, un vilain « resambloit more »; un païen, qui figure dans *Otinel* « est plus noir que *mure de murier* », etc., etc. On dit aussi en ancien françois, plus noir que *pois bouillie* ou que *arement* (encre). C'est la langue des XII^e^ et XIII^e^ siècles.

Hosted by Google

thèses faciles dont ils fourmillent : *clerc ne lai, grant ne petit*, etc. Enfin, il a gardé leur note sentencieuse, et c'est par douzaine qu'on pourrait extraire de son œuvre des vers frappés comme ceux-ci :

Laissons le moustier où il est
. . . . . .
Nécessité fait gent mesprendre
Et faim saillir le loup du bois
. . . . . .
Vivre autant que Mathusalé
. . . . . .
Toujours viel cinge (*singe*) est desplaisant.

Ces vers étaient, de date immémoriale, dans la bouche de tous; ils appartenaient à ce trésor de la sagesse populaire, dont les recueils de *respits*, de *dits au vilain* ont conservé quelques débris. Si l'on en doutait, qu'on s'y reporte, et même, sans prendre cette peine, qu'on note chez Villon des indications de source comme celles-ci :

On dit communément (151,759)
. . . . . .
Chascun le dit à la vollee
. . . . . .
Fors qu'on dit, à Reims et à Trois,
Que six ouvriers font plus que trois.

En promenant son désœuvrement de ville en ville, et, à Paris, de rue en rue, le poète faisait donc sa cueillette d'expressions proverbiales, ramassées et énergiques, forgées pour résumer en quatre ou cinq mots toute une part de la courte expérience d'une vie simple.

Bien d'autres détails de son style prêteraient à des observations analogues; mais je n'en connais pas de plus significatifs que les touches dont il use pour se peindre lui-même, quand il se campe devant nous :

Sec et noir comme esmerillon
. . . . . .
Plus maigre que chimère
. . . . . .

Hosted by Google

ou qu'il nous affirme que

> . . . onques soret de Boulongne
> Ne fut plus altéré d'umeur...

ou encore que, songeant à la fin prochaine de ce corps affamé, il ajoute mélancoliquement :

> Les vers n'y trouveront grant gresse...

Tout cela est d'une bonne et vieille langue populaire; mais n'oublions pas que des comparaisons identiques sont déjà familières à Chrétien de Troyes, que c'est au gerfaut, au faucon, à l'*émerillon* que le vieux trouvère demande précisément des analogies (*Yvain*, 882, 3195; *Charrette*, 2745, etc.) lorsqu'il veut marquer l'adresse avec laquelle ses héros triomphent de leurs adversaires. Minuties, je le reconnais, mais qui, additionnées, nous décèlent un procédé livresque, plus nettement accusé qu'on n'est enclin à l'admettre chez l'auteur des *Testaments*.

Celui-ci n'a donc pas été qu'un « mauvais garçon », fréquentant les tavernes et ripaillant lorsqu'il avait le gousset garni; il a lu et relu, surtout dans sa jeunesse, les vieux « romanciers » que Boileau, bon juge, lui reconnaît le mérite d'avoir tirés au clair, d'avoir filtrés pour l'usage de son temps; c'est là qu'il dut chercher plus d'une inspiration et qu'il trouva d'utiles modèles, quoique surannés, de composition et de style; c'est d'eux qu'il procéda lorsqu'il fit son roman du *Pet au diable*, si jamais il l'écrivit; mais dans ses deux *Testaments* il n'est guère moins leur tributaire.

Sans doute, il a dû arriver, plus d'une fois, que ses lectures lui confirmassent l'emploi d'une métaphore hardie, d'un dire sentencieux, d'une épithète qui semblait périmée chez les professionnels de son art, mais que le langage des halles ou même celui des « escoliers », venus de leur province, avait conservée intacte. Et c'est à ces rencontres que je rapporterais quelques-unes des délicieuses trouvailles, dont on lui attribue généralement l'honneur, fleurs sauvages et vivement

Hosted by Google

odorantes, qu'il s'est contenté de transplanter dans son jardin :

. . . . . morte saison
Lorsque les loups se vivent de vent (1),
Et qu'on se tient en sa maison,
Pour le frimas, près du tison.
. . . . . .
Les autres mendient tous nus
Et pain ne voient qu'aux fenestres.
. . . . . .
Tost vous fauldra clorre fenestre,
Quand deviendrez vielle, flestrie :
Plus ne servirez qu'un viel prestre.

C'est à ces rencontres qu'il doit de nous avoir, en traits hachés comme ceux d'un dessin à la plume, montré les femmes de Paris, assises

Sur le bas du pli de leurs robes,

les petites vieilles accroupies

Tout en ung tas comme pelotes...

si, toutefois, son œil « d'esmerillon » n'avait pas vu sa mère et ses voisines groupées ainsi dans des attitudes familières, les jours de fête ou à la vesprée, tandis que la nuit descendait lentement sur le faîte des vieilles maisons, branlantes et irrégulières, du quartier.

J'ai longuement insisté sur les particularités du style de Villon ; mais il me semble que peu d'écrivains ont eu le vêtement, si je puis dire, aussi étroitement serré au corps ; peu d'écrivains se sont contraints dans une matière aussi petite, ne nous peignant que la basse luxure, la misère et la mort et hantés sans trêve par des visions funèbres. Ces visions, c'est tantôt celle du charnier des Innocents, où le poète a dû errer, comme un autre Hamlet, foulant les tertres humides et remuant les crânes, cherchant vainement à « mettre à part... les gens de

(1) Déjà Raimbaud d'Orange connaît l'expression :

Meravil me *se viu de vens*

écrit-il dans sa réplique à Pierre Rogier (Mahn, *Werke*, I, 73).

Hosted by Google

bien des déshonnêtes », et songeur devant cette confusion égalitaire d'une fange, où grouillaient, dans un même abandon, les os blanchis des « évêques » et ceux des « lanterniers ». Tantôt c'est la vision du gibet auquel il était promis, auquel il échappa par miracle, et dont il nous peint, dans l'immortelle ballade des *Pendus*, l'horrifiant spectacle. Des amours faciles, enfin, qui, chez la grosse Margot aussi bien que chez des maîtresses moins vulgaires, apaisèrent sa fringale de sensualité, il ne nous révèle guère que les lendemains décevants, les déboires répugnants et le dégoût final, que domine un amer et profond repentir.

Tel fut Villon, telle sa pensée constante, qui en fait, selon le mot de M. Faguet, le poète de la mort; tel aussi son style, vieillot et moderne à la fois, mais moderne dans l'acception étroitement populaire, et par cela seulement qu'il était bien à l'unisson de son temps et de son milieu; sincère, et sobre, et vigoureux, sans les emportements du haut lyrisme, ni, non plus, les complications artificielles de l'art courtois du XV^e^ siècle, « entremêlant, dit M. Paris, le plaisant au sérieux, allant du rire aux larmes avec une brusquerie apparente, qui sans doute chez lui était instinctive, mais qu'il a certainement dirigée avec intention pour produire un effet artistique ».

M. WILMOTTE.

Hosted by Google

LA QUESTION DE LA BIENFAISANCE

Les pages qui vont suivre ne manquent pas d'une certaine actualité. En 1895, le gouvernement nommait une commission pour examiner les moyens de réformer la bienfaisance en Belgique. Cette commission a terminé ses travaux à l'heure qu'il est ; elle en a publié le procès-verbal, ainsi qu'un rapport spécial qui vient de paraître il y a quelques mois (1). Ces documents présentent naturellement un grand intérêt. Les conclusions de la commission touchent à des questions très importantes, non seulement au point de vue du soulagement de la misère, mais en ce qui concerne, par exemple, l'indépendance de l'autorité civile à l'égard du pouvoir ecclésiastique.

Ainsi, le projet de loi auquel on s'est arrêté admet et organise l'entrée des prêtres dans les bureaux de bienfaisance (qui jusqu'à présent avaient conservé un caractère exclusivement laïc), l'octroi de la personnification civile aux associations privées de bienfaisance, même à celles qui n'observeront pas la neutralité en matière religieuse. Or, si l'on pense au nombre d'institutions religieuses qui, avec plus ou moins de raison, parviendraient à se faire concéder cette faveur, à leur esprit de prosélytisme souvent fanatique, quand on se rappelle leur tendance à se mettre au-dessus des lois et à se soustraire à toute surveillance, on peut se figurer l'accroissement de puissance que le clergé arriverait ainsi à conquérir. D'autre part, la majorité de la commission s'est déclarée peu favorable à

(1) *La réforme de la bienfaisance en Belgique. Résolutions et rapport général de la commission spéciale.* Bruxelles, Lesigne, 1900.

Hosted by Google

l'assistance publique ; elle lui préfère et elle entend développer à ses dépens la bienfaisance privée, c'est-à-dire, en fait, dans la plupart des cas, la bienfaisance religieuse, catholique et même cléricale ; on ne peut s'empêcher dès lors de ressentir de vives appréhensions à la pensée de voir les curés ou les vicaires siéger dans nos bureaux de bienfaisance. Dans quel but y entreront-ils? Serait-ce pour y accomplir une œuvre de désorganisation analogue à celle qu'ils poursuivent déjà dans nos écoles publiques, où ils se sont introduits sous le prétexte d'y enseigner la religion?

Mais je ne me propose point de critiquer ici par le menu les conclusions de la commission de bienfaisance. Peut-être aurai-je plus tard l'occasion de revenir sur ce sujet. Pour le moment, je me contenterai de jeter un coup d'œil sur l'histoire de la misère et de ses remèdes, et d'attirer l'attention sur quelques vérités d'une portée générale qui s'en dégagent et qu'il importe de ne point perdre de vue. Ces pages permettront peut-être à tout esprit impartial de rectifier la conception particulière que la majorité de la commission s'est faite de la question soumise à ses délibérations, et de combler certaines lacunes.

***

La misère peut parfois se présenter dans des conditions telles que la charité la plus vive ne peut y apporter le moindre remède. Tel est le cas dans une société dont les ressources sont insuffisantes pour subvenir aux besoins de tous ses membres. Alors, de deux choses l'une : ou bien tout le monde doit se résigner aux privations et au dépérissement, ou bien, si l'on veut éviter cette alternative extrême, force est de diminuer le nombre de bouches improductives, de limiter l'accroissement de la population.

Dans les sociétés avancées, le simple désir de maintenir un niveau d'existence auquel on s'est accoutumé, entretient d'une manière constante la pratique d'une prévoyance appropriée à cette fin : célibat, mariage tardif, continence, etc., et cette prévoyance étant surtout pratiquée par les classes élevées, il

Hosted by Google

se fait que ceux-là mêmes qui seraient le mieux en mesure de procréer sans danger social, de pourvoir convenablement à l'entretien d'une famille et de donner à la société les meilleurs citoyens, ont au contraire très peu d'enfants. Si l'on peut condamner cette prévoyance souvent excessive, dictée seulement par le désir de conserver une situation aisée, il ne viendra cependant à l'esprit de personne de la considérer comme barbare ou inhumaine. Cependant on qualifie volontiers de cette manière les coutumes qui, chez les peuples primitifs, avaient uniquement pour but de rendre supportables les charges de la vie et de permettre seulement une existence étroite. L'assistance mutuelle, la charité, ne pouvant rien ici, l'infanticide, le suicide des vieillards ou des malades incurables étaient, en réalité, les seuls moyens d'assurer la conservation de la communauté.

L'infanticide était permis chez les peuples antiques, du moins dans les premiers temps de leur histoire. « Le nouveau-né, écrit Lucrèce, gît tout nu sur le sol, comme le matelot jeté sur la côte par le flot furieux, et il n'a point droit à la vie aussi longtemps que son père ne l'a point ramassé. » Et Plutarque rapporte qu'au temps de Lycurgue, il y avait à Sparte, à la naissance de l'enfant, une sorte de conseil de famille où l'on délibérait pour savoir si le nouveau-né serait conservé ou mis à mort.

Néanmoins ce serait une erreur de croire avec certains auteurs catholiques que l'antiquité païenne ne connut, comme remède à la misère, que l'infanticide, le suicide des vieillards ou l'esclavage, et de considérer le christianisme comme ayant apporté au monde l'idée même de la charité (1). Bien avant l'ère chrétienne, les anciens connaissaient le sentiment de la charité. Epictète prêchait la fraternité à ses disciples, donnant comme raison qu'ils étaient tous fils de Jupiter, et Cicéron disait : « Qu'y a-t-il de meilleur que la bonté et la bienfaisance? N'imputer qu'à faiblesse le mérite de ceux qui furent généreux

(1) MOREAU CHRISTOPHE, auteur très chrétien, sinon catholique (?) et à qui j'emprunte les preuves qui suivent, combattait déjà, en 1851, cette opinion erronée dans son *Problème de la misère*. (Paris, 3 volumes.)

Hosted by Google

et bienfaisants, n'est-ce pas médire du cœur humain? N'y a-t-il pas, en effet, dans tous les cœurs bons une charité naturelle?... Aimer quelqu'un, non pour son avantage à lui, mais pour le profit que nous en tirons, ce n'est point de l'amitié, c'est une spéculation tirée de l'utilité... Le propre de l'amitié, comme celui de la charité humaine, c'est d'être gratuite. Quelle notion plus haute et plus délicate pourrait-on imaginer de l'amour et de la charité? »

Non seulement les anciens connurent ce sentiment, mais ils en tirèrent des effets pratiques : ils recommandèrent d'assister les pauvres. Aristote enseignait que la véritable popularité consiste à empêcher qu'il y ait des indigents : « Comme la tranquillité de l'État importe aux riches, ils doivent employer une partie de leur richesse à secourir les pauvres. S'il est impossible de les soulager tous, il faut distribuer des secours à ceux qui en ont le plus besoin ; cette manière d'assister les infortunés est préférable à toutes les munificences d'une vaine ostentation. » Senèque, enfin, va plus loin encore ; il condamne l'assistance sentimentale et aveugle qui fait plus de mal que de bien, et il demande qu'on s'informe des causes de la misère, afin d'y remédier efficacement : *Misericordia non fortunam spectet sed causam... Non miserebitur sapiens sed succurret sed proderit.*

Dans quelle mesure ces préceptes étaient-ils observés? A quels moyens recouraient les anciens pour soulager la misère? Leurs moyens étaient nombreux et variés, et si leur système d'assistance est resté inférieur à celui des principales sociétés modernes, ils peuvent certainement rivaliser avec ceux de l'Europe catholique du moyen âge!

D'abord, l'hospitalité était considérée comme une loi sacrée : tout citoyen devait recevoir, nourrir, vêtir l'étranger avant même de s'enquérir de son nom ou de son origine. D'autre part, afin d'assister la plèbe misérable qui grouillait oisive dans les rues de Rome, des distributions de blé étaient faites régulièrement aux frais du trésor public. Des lois spéciales y pourvoyaient. Au temps de César, 320,000 prolétaires figuraient, dit-on, sur les listes des pauvres, sur 440,000 citoyens que

Hosted by Google

Rome comptait à cette époque. A ces distributions s'ajoutaient les « largesses », dons de toute espèce — froment, légumes, viande, etc., — que faisaient les patriciens désireux de conquérir la popularité de la multitude ; elles se renouvelaient souvent et s'élevaient parfois à des sommes considérables. L'empire romain assista même les enfants. Auguste accorda le premier des secours aux parents trop pauvres pour nourrir leurs enfants. Nerva voulut que dans toute l'Italie on nourrît, aux dépens du public, les orphelins des deux sexes. D'après un texte du Digeste, sur l'excédent du revenu des villes une part devait être consacrée à nourrir les enfants indigents. Sous l'empire s'établit également l'obligation légale de la dette alimentaire à l'égard des parents pauvres. Enfin, la Rome antique eut aussi des institutions privées de bienfaisance, telles, au dernier temps de la République, les *solidarités* dont nous parle Cicéron, sociétés composées d'hommes distingués et sérieux, et qui, ajoute-t-il, faisaient beaucoup de bien.

On voit que l'idée de la charité et la pratique de l'assistance étaient familières à l'antiquité même avant l'apparition du christianisme. Il importait de le rappeler, car au mois de mars dernier, le cardinal-archevêque de Malines faisait encore la déclaration suivante (1) : « La charité ne s'exerce guère que sous l'inspiration de l'Église. Le monde ancien n'en avait même pas soupçonné l'idée. C'est Jésus-Christ qui en fit le premier la révélation à ses apôtres. »

Mais les divers moyens d'assistance auxquels recoururent les anciens, pas plus que les colonisations et les lois agraires, ne purent empêcher les progrès de la misère effroyable qui dévorait l'empire ; le mal était devenu trop grave pour qu'aucun mode d'assistance pût le guérir. Trop profondément déchue pour pouvoir se régénérer, l'antique organisation sociale allait s'écrouler pour faire place à un monde nouveau.

En même temps, un autre élément de civilisation apparaissait sur la scène du monde : une humble secte de misérables, sorte d'armée du salut, assoiffée d'espérance et de consolation

(1) Au congrès des œuvres catholiques. Son discours a été reproduit *in extenso* dans le *Journal de Bruxelles* du 27 mars 1901.

Hosted by Google

au sein des ruines et des souffrances, propageait une doctrine inconnue, importée de l'Asie où l'avait prêchée au prix de ses jours un humble, un pauvre artisan juif du nom de Jésus. Recrutant surtout ses adhérents parmi les pauvres, la secte chrétienne recommandait particulièrement la charité et l'aumône qui seules pouvaient procurer quelque bien immédiat à ses adeptes. L'évêque, chef de la communauté, recueillait les aumônes de toute espèce que les fidèles lui remettaient et les distribuait ensuite aux plus miséreux. Plus tard, ne pouvant plus suffire aux soins spirituels et temporels qui lui incombaient, il reçut comme adjoints les *diacres* qu'on chargea spécialement de la distribution des secours. Les diacres devaient rechercher les pauvres et en tenir une liste, s'informer de leurs besoins et leur porter à domicile des secours appropriés à leur situation ; les *diaconesses* les assistaient, s'occupant surtout des femmes.

Cependant la théorie de l'aumône, qui devait un jour servir d'excuse à la richesse et à la puissance temporelle de l'Église, prenait corps dans les écrits des évêques. Obscurcie plus tard, méconnue par l'Église elle-même à diverses reprises, elle se transmit cependant jusqu'à notre époque. On la retrouve en 1841 dans le *Traité de l'aumône* de l'abbé de Saint-Séverin, approuvé par l'archevêque de Paris.

Cette théorie est fort ingénieuse en ce sens qu'elle parvient à concilier ce qui paraîtrait inconciliable : d'une part, l'obligation des riches de secourir les indigents; d'autre part, l'absence de droit à l'assistance dans le chef de ces derniers. Son principe fondamental revêt un caractère nettement communiste; elle enseigne que les richesses ayant été données par Dieu à tout le genre humain, l'individu n'a droit qu'à la quantité qui lui est nécessaire; quant au superflu, il n'en est pas le propriétaire, mais l'administrateur; il le tient seulement de Dieu à charge d'en faire jouir les indigents. Ces derniers ne peuvent cependant le réclamer comme leur dû, puisqu'il n'appartient pas aux riches, mais à Dieu.

Si l'on peut contester l'exactitude de cette théorie considérée en elle-même, il faut bien en approuver les conclusions

Hosted by Google

pratiques. Elles se trouvent, en effet, confirmées par les auteurs les plus compétents en matière de bienfaisance. Car, si l'on s'accorde pour admettre l'obligation limitée d'assister les indigents, on reconnaît de même la nécessité de refuser à ceux-ci tout droit à l'assistance. Et avec infiniment de raison : indépendamment du danger social qu'il y aurait de le proclamer, le droit illimité à l'assistance, de même que le droit absolu à la vie, apparaît en lui-même comme absurde. Comment le respecterait-on dans les cas où la misère est générale, lorsque les ressources totales de la société sont insuffisantes pour entretenir la vie de tous ses membres?

Néanmoins, la théorie catholique de l'aumône considérée en elle-même, abstraction faite de ses conclusions, est scientifiquement indéfendable, parce qu'elle fait intervenir dans les relations humaines un tiers auquel il est toujours loisible d'attribuer les vertus et les intentions qu'on désire : Dieu, ce mystérieux et formidable inconnu de tous les temps! Le faire entrer avec les hommes dans des combinaisons juridiques où l'un serait donateur et l'autre possesseur ou administrateur, qu'est-ce, sinon verser dans un anthropomorphisme grossier, fort irrévérencieux, incontestablement hypothétique, indémontrable, purement imaginaire? En recourant à pareilles hypothèses, il est toujours loisible d'imaginer, avec un peu de fantaisie et de perspicacité, une ou plusieurs théories sociales *a priori*, qui nous permettent de légitimer les conclusions qui nous sont chères. Mais de tels systèmes ne vaudront jamais que comme des moyens de coordonner et d'exposer des vérités obtenues en réalité par des inductions plus ou moins scientifiques, plus ou moins intuitives. Dans les esprits conscients, les idées et les opinions sociales, celles qu'on observe dans la pratique, se basent avant tout sur les nécessités de la vie, les expériences, les habitudes de penser et de sentir éclairées par les lumières de la raison. Sans doute, il n'est pas possible d'exclure de la science toute métaphysique; mais il faut savoir en user avec modération et méthode, à moins de verser dans ces abus, contre lesquels les positivistes se sont élevés souvent pour les motifs les plus légitimes.

Hosted by Google

L'Église ne conserva pas longtemps la modestie, la sincérité, la tolérance des temps primitifs : elle s'aristocratisa bientôt, s'enrichit et se transforma en une machine de domination. Du même coup, elle perdit en grandeur morale. Un changement analogue se produisit dans son système d'assistance : « Quand l'Église militante, écrit Moreau Christophe, eut changé sa croix en couronne, quand l'humble évêque fut devenu un opulent prélat, quand la fastueuse dotation impériale eut remplacé la modeste oblation du fidèle, quand les grands, enfin, eurent embrassé la foi des petits, la foi s'aristocratisa, la richesse qui s'était faite pauvreté redevint de pauvreté richesse, la diaconie croula, l'aumône se fit pharisienne, la croix chercha ses aises et de folie devint calcul. Alors, de même que l'Église spirituelle des premiers chrétiens s'était changée en églises de pierres, de même la charité individuelle des premiers chrétiens se pétrifia en hôpital. » C'est du concile de Nicée, en 325, que date cette transformation. Ce concile ordonna la construction du premier asile; quantité d'autres s'élevèrent bientôt dans tout l'empire : c'était à qui en construirait le plus magnifique!

L'Église s'enrichit rapidement du bien des pauvres. Les riches et les princes la comblèrent de donations, soit de leur vivant, soit après leur mort par testament. Donner à l'Église, c'était une manière de faire l'aumône, c'était censément donner aux pauvres. Tel apparaissait, d'ailleurs, le seul fondement de son droit de propriété. « L'évêque, déclarait, en 398, le concile de Carthage, doit user des biens de l'Église, non comme lui appartenant en propre, mais comme lui ayant été donnés en dépôt pour pourvoir au soulagement de la misère. » Tel est l'enseignement des pères de l'Église : celle-ci n'est pas propriétaire, mais seulement dépositaire; ses biens sont les biens des pauvres et elle doit leur en assurer la jouissance; ce n'est pas une aumône qu'elle leur fait ainsi; mais elle s'acquitte simplement d'une obligation. Ce devoir doit être rempli par tous ceux qui détiennent, à un titre quelconque, les biens de l'Église (1).

(1) V. LAURENT, *L'Église et l'État*, p. 2.

Hosted by Google

Celle-ci se constitua rapidement, au nom des pauvres, une fortune immense. Ses richesses étaient déjà si considérables sous les empereurs romains, qu'on avait été obligé d'y mettre des bornes. Elles ne firent que s'accroître pendant les siècles suivants. Sous les Mérovingiens, le monastère de Saint-Martin d'Autun possédait 100,000 manses (fonds de terre capables de nourrir un colon et sa famille et de payer le cens). L'abbaye de Saint-Ricquier possédait, outre la ville de Saint-Ricquier, dix autres villes, trente villages et un nombre infini de métairies. Les offrandes en argent faites au tombeau de Saint-Ricquier produisaient par an près de 2 millions, valeur numérique de notre monnaie. Au moyen âge, l'Église possédait la moitié des propriétés de France et le clergé anglais détenait, dit-on, la moitié des terres du royaume. Sur le reste, évêques et abbés, devenus seigneurs féodaux, prélevaient l'onéreux impôt de la dîme, tandis que la cour de Rome recevait annates, indulgences et aumônes. L'Église acceptait des serfs en don, et si l'on tuait l'un des siens, on devait lui en restituer deux. Elle prêchait que, par dévotion, on faisait acte méritoire en devenant serf de l'Église, que la vraie noblesse consistait à rechercher un tel esclavage, que la gloire était d'autant plus grande que l'asservissement était plus complet; aussi, ces oblations devinrent-elles l'une des causes les plus actives de l'accroissement de la servitude. Sous le beau prétexte de soulager la misère, l'Église menaçait d'engloutir le plus clair de la richesse des États; de sorte que les princes du moyen âge, tout comme les empereurs romains, durent intervenir pour mettre un frein à l'insatiable appétit du clergé. Dans nos provinces, la première tentative faite pour remédier aux abus de la mainmorte ecclésiastique date du XIII[e] siècle; la comtesse Marguerite de Flandre, Jean I[er] de Brabant, de même que plus tard Charles II et la très catholique Marie-Thérèse prirent des mesures à cet effet (1).

Ces richesses ne profitaient pas seulement aux pauvres : les gens d'Église avaient soin de ne pas s'oublier eux-mêmes.

(1) ALBERT MICHEL, « Histoire de la mainmorte en Belgique ». (*Revue de Belgique*, 1884.)

Hosted by Google

A certaines époques, une bonne partie du revenu des pauvres servit à leurs plaisirs, ripailles et orgies de toute sorte. Au XIVe siècle, archevêques, évêques, chanoines, moines anciens, moines nouveaux dits mendiants, tous vivaient dans l'opulence. « Tout ce monde tonsuré, dit Michelet, croissait des bénédictions du Ciel et de la graisse de la terre. C'était un petit peuple heureux, obèse et reluisant, au milieu du grand peuple affamé qui commençait à le regarder de travers. » Aux Xe, XIe et XIIe siècles surtout, la démoralisation de ce monde était grande. Dans un canon ajouté au premier concile de Tours, on constatait que des prêtres « établissaient des auberges dans les églises et que le lieu où l'on ne devrait entendre que des prières et les louanges de Dieu, retentissait du bruit des festins, de paroles obscènes, de débats et de querelles. Moreau Christophe qualifie le Xe siècle de siècle de fer de l'Église. « On voyait alors, écrit-il, des papes entourés de prostituées, des évêques meurtriers et des prêtres vivant avec des femmes perdues. Un abbé de Noréis avait dix-huit enfants; des moines fainéants passaient leur temps à chasser, à boire et à jouer, introduisant des concubines dans les cloîtres et s'entrebattant pour les querelles de leurs bâtards... Les évêques, riches, prodigues, vains, luxurieux, ambitieux, rapaces, trafiquaient des biens de l'Église, vendaient de fausses reliques, faisaient de faux miracles, fabriquaient de fausses légendes, etc. »

L'Église possédait d'ailleurs, pour se faire octroyer des faveurs et des privilèges de toute espèce et faire pleuvoir dans son escarcelle l'argent des fidèles, un moyen extraordinairement efficace : la crainte de l'enfer et le rachat des fautes par l'aumône. Sa théorie de la charité était bien propre à provoquer la libéralité des croyants. On donnait aux pauvres, ou plutôt à l'Église (ce qui censément revenait au même), non pour soulager la misère, mais pour racheter ses péchés, pour s'assurer des biens dans le ciel; c'était un achat de biens futurs, aléatoires, contre espèces sonnantes versées entre les mains du clergé. Donnez à celui qui demande, dit un auteur chrétien, sans vous préoccuper d'autre chose : Dieu saura bien

Hosted by Google

punir les indignes! Aux yeux d'Origène, les aumônes apparaissent comme le meilleur moyen de racheter les petites fautes journalières. Salvien ne connaît point de bornes à l'aumône; il conseille instamment de faire des donations par testament, même au préjudice de ses propres enfants. Chrysostome considère comme une gloire d'Antioche que tant de pauvres y affluent de tous côtés attirés par la munificence des institutions charitables et il s'oppose à ce qu'on fasse la moindre enquête sur la condition de tous ces mendiants. Augustin, comme les autres, attribue à l'aumône une vertu expiatoire, un pouvoir acquisitif sur les félicités de l'au delà (1). — Telle était l'idée de la bienfaisance dominante au moyen âge. Conception puérile, adaptée à l'âme simple de la foule, infiniment inférieure à la maxime de Sénèque, si humaine, et qui aurait pu devenir si féconde en assistance efficace : s'enquérir des causes de la misère avant d'y remédier.

Aussi la bienfaisance ecclésiastique du moyen âge fut-elle extraordinairement imparfaite, funeste même au bien social, favorisant la misère, la paresse, le vice. Dépourvue de toute préoccupation d'intérêt social, elle se caractérise par un manque complet d'organisation. Les hospices et les monastères distribuaient beaucoup d'aumônes, ce qui leur était facile grâce à leurs immenses richesses, mais sans la moindre méthode, sans se soucier de savoir si ceux qui les recevaient en étaient dignes, s'ils en avaient véritablement besoin et si ces libéralités ne faisaient pas plus de mal que de bien à la nation. Ici l'on assiste largement des centaines de mendiants et de vagabonds; on les loge, on les nourrit. Non seulement on leur accorde le nécessaire, mais on leur distribue de la bière, du vin, des gâteaux, du rôti; tandis qu'à quelques lieues de là des centaines de miséreux, sans secours, meurent de faim (2).

On ne pouvait attendre que des conséquences désastreuses d'un tel système : au lieu d'écarter les dangers sociaux que

(1) ROSCHER, *Armenpflege und Armenpolitik*. Stuttgart, 1894.

(2) UHLHORN, « Geschichte der œffentlichen Armenpflege. » (*Dictionnaire* de CONRAD. Deuxième édition.)

Hosted by Google

présente l'extension excessive de la misère, il les augmentait au contraire. Avec un peu d'adresse, mendiants, vagabonds, aventuriers vivaient plus facilement, plus librement aux dépens de la charité qu'ils n'auraient pu le faire par leur travail. D'ailleurs, les guerres nombreuses qui éclataient alors et la mauvaise organisation sociale du temps rendaient le travail productif fort précaire. Au commencement du moyen âge, on voyait des paysans abandonner leur terre obérée pour embrasser la carrière plus lucrative du mendiant. La mendicité s'unissait souvent au goût des aventures, à l'amour de l'indépendance, revêtant même parfois un certain caractère chevaleresque. Des poètes espagnols du XVI^e^ et du XVII^e^ siècles nous ont dépeint sous des couleurs brillantes des types de mendiants, et des peintres, tels que Murillo, ont pris la peine d'en fixer les traits sur la toile. Le *mendigo* espagnol avec son épée, son manteau et sa guitare était comme le type d'une noblesse particulière (1). — Modèle dangereux, cependant, au point de vue social, parce qu'il exclut la loi morale du travail, encourage l'oisiveté, tarit les sources de la richesse et conduit la communauté à la misère.

Cette conception immorale se comprenait à cette époque; car la préoccupation de l'intérêt public était morte avec le pouvoir civil de l'empire romain. Elle allait renaître bientôt, signalée à l'attention par les dangers d'une mendicité croissante, favorisée ensuite par la renaissance et la réforme. La mendicité, cette plaie du moyen âge, contraignit le pouvoir civil à s'occuper lui-même de bienfaisance, à l'imposer là où elle faisait défaut et à en réprimer les abus là où les aumônes inconsidérées des ecclésiastiques favorisaient l'oisiveté, s'inspirant surtout, d'une manière plus ou moins consciente, du bien commun, seul fondement positif des législations, seule justification légitime du droit social de la contrainte; les préoccupations métaphysiques d'expiation, de rachat des péchés et d'acquisition de biens futurs surnaturels, se trouvèrent ainsi rejetées au second rang, et avec raison, car

(1) ROSCHER, *Op. cit.*

Hosted by Google

ne vivons-nous pas au sein de la nature, soumis à ses lois et à des besoins physiques auxquels il faut avant tout satisfaire? *Primum vivere...!*

Il convient de rappeler ici quelle conception les Barbares se faisaient de l'assistance même avant d'avoir subi l'influence du christianisme. Suivant Tacite et César, l'hospitalité était fort en honneur chez les peuples germaniques. Telle loi des Burgondes prescrivait des peines contre celui qui refusait le couvert et le foyer au voyageur; chez les Visigoths, on permettait au voyageur qui traversait la campagne, de couper les branches, d'allumer du feu et de faire paître son cheval. La législation franque était encore plus explicite : les comtes prendront soin des pauvres, dit un capitulaire, qui place la veuve, l'orphelin et les faibles sous la protection des princes. Une loi franque ordonne que chaque cité nourrisse ses pauvres, qu'il ne soit point permis aux mendiants d'errer dans le pays et que personne ne fasse l'aumône au pauvre qui refuse de travailler de ses mains. Charlemagne, enfin, s'efforça d'organiser la bienfaisance dans ses États; mais l'institution disparut avec la chute de son empire.

Cependant, des théories nouvelles ne tardent pas à se faire jour qui, dans la théologie du XI^e^ siècle (la philosophie et la science du temps) prescrivent à la société civile des droits et des devoirs indépendants de ceux de l'Église. A cette époque, deux écoles se partagent les esprits : les réalistes, qui prétendent que les termes généraux ont un caractère absolu, sont par eux-mêmes des réalités, et d'autre part, les nomalistes, qui refusant toute réalité aux termes généraux, ne les considèrent que comme des apparences, des *flatus vocis*. Alors apparaît Abélard qui, conciliant ces deux systèmes, affirme que les termes généraux ne sont ni des réalités, ni de simples *flatus vocis*, mais des modes de la pensée. Cependant cette dispute théologique aboutit à un autre résultat plus important: Abélard, en mettant en question l'autorité scientifique de l'Église, rouvrit la voie de la philosophie conçue comme indépendante du dogme.

Une révolution analogue s'effectua dans le droit public. Les

Hosted by Google

nominalistes mirent en lumière l'importance du bien commun, *bonum commune*, et assignèrent à l'État le droit et le devoir de le faire respecter, de le défendre contre les progrès menaçants de la mendicité. — Celle-ci doit être interdite par l'État, et les pauvres valides doivent être astreints au travail. — Nous voilà en présence du vrai fondement de l'obligation légale de l'assistance : le bien commun, l'intérêt général de la société.

Cependant les croisades, qui commencent à s'organiser, vont détourner momentanément le danger qui menace la société du moyen âge. Le peuple des mendiants et des vagabonds, aiguillonné par la misère, attiré par l'appât du butin et le charme des aventures, se presse en foule sur le chemin de la Palestine. L'émigration est d'ailleurs encouragée par les princes, qui y voient un moyen de préserver leurs États de la guerre sociale. Mais, après les croisades, le mal réapparaît et le pouvoir doit sévir contre les mendiants : dès la seconde moitié du XIVe siècle, la plupart des pays d'Europe entrent résolument dans cette voie.

Mais ce n'était là qu'une mesure insuffisante. Une répression sévère et efficace de la mendicité ne se comprenait pas à l'égard des faibles, des incapables, des malades, c'est-à-dire des véritables indigents; elle devait se combiner avec une organisation de l'assistance publique. La Réforme suscita sous ce rapport d'excellentes innovations. Luther, dans son adresse à la noblesse allemande, proclame que l'extinction de la mendicité est l'une des nécessités les plus pressantes de la chrétienté, et il pose les principes fondamentaux d'une bonne organisation de l'assistance. Il rejette comme motif moral de l'aumône le désir intéressé de sauver son âme et lui substitue l'amour du prochain, un amour éclairé, fécond en bonnes œuvres, capable de remédier à la misère. Il demande qu'on s'enquière de la condition des pauvres et qu'on discerne ceux qui sont vraiment dignes de secours. Il pose ce principe élémentaire qu'il faut se borner à assurer aux indigents le nécessaire, afin de ne pas les encourager à vivre aux dépens de la communauté : « Il n'est prescrit à personne, dit-il, de vivre du travail des autres. Celui qui veut être pauvre ne doit pas être riche, et

Hosted by Google

s'il veut le devenir, qu'il mette lui-même la main à la charrue! » Enfin, il demande au pouvoir civil de prendre en main l'organisation de l'assistance.

Les villes ne tardèrent pas à appliquer ces principes nouveaux. Au XVI^e^ siècle apparurent quantité de règlements locaux de l'assistance, qui marquent un progrès considérable. Ces règlements interdisent la mendicité, ordonnent qu'il soit fourni du travail aux indigents valides et des soins aux malades, enfin, qu'il soit pourvu à l'instruction et à l'éducation des enfants pauvres. Le règlement de Nuremberg prévoyait même l'assistance des pauvres honteux par l'intermédiaire d'un tiers qui devait les secourir en secret. La commune organisait elle-même l'assistance et possédait à cet effet un fonds des pauvres distinct de celui de la communauté religieuse, celle-ci continuant d'ailleurs à exercer la bienfaisance de son côté.

Ainsi s'organisa et se développa, dès le XVI^e^ siècle, l'institution officielle de l'assistance en Allemagne, aux Pays-Bas, en Angleterre et en France. Ce fut dans les pays protestants qu'elle atteignit naturellement l'épanouissement le plus complet, tandis que la France, restée catholique, conserva à la bienfaisance religieuse la place principale (1).

Au XVIII^e^ siècle, nous retrouvons la France sous le régime des hospices et des hôpitaux, institutions religieuses distribuant des secours aux indigents, vieillards, enfants et malades. Ces hospices ou hôpitaux, appelés aussi, depuis le moyen âge, léproseries ou maladreries, après que les Croisés eurent importé la lèpre en Europe, asiles, refuges de toute sorte, exerçaient la bienfaisance sous les formes les plus diverses.

Mais combien imparfaite leur organisation, combien graves les abus auxquels ils donnaient lieu, et combien difficile était souvent d'y remédier! Les biens de ces hôpitaux n'appartenant pas aux individus, mais à l'ordre entier, formaient des fonds de propriété commune, inaliénable qui, se transmettant intacts de génération en génération, se grossissaient sans

(1) UHLHORN, *op. cit.*, et LOENING, « Armenwesen » dans le *Manuel* de SCHŒNBERG. Quatrième édition.

Hosted by Google

cesse des donations et des legs inspirés par le sentiment de la charité ou la crainte de l'enfer. Bref, ils présentaient les inconvénients de la main morte cléricale. Telle institution hospitalière née dans des circonstances spéciales et qui ne répond plus dans la suite à aucun besoin, qui ne rend plus aucun service, mais apparaît plutôt comme nuisible, continue cependant à subsister, car elle ne peut disparaître que par l'intervention du pouvoir civil, et celle-ci est rendue très difficile par l'âpreté du clergé à défendre des biens qui pourtant ne lui appartiennent pas en propre, puisqu'ils constituent le patrimoine des pauvres ! Généralement, suivant la pente naturelle des événements, telle institution hospitalière, fondée à l'origine par quelques moines enthousiastes pour remédier à des misères, périclite dans la suite. Les premiers adeptes groupés par le fondateur, stylés par lui, aiguillonnés par les circonstances tragiques du début, attirés par l'esprit de dévouement, font merveille. Plus tard, les besoins qui ont provoqué cette fondation n'existent plus. Néanmoins, l'hôpital subsiste, inaliénable. Le fondateur disparu, le zèle de ses successeurs se ralentit, les nouveaux venus élevés dans des circonstances plus faciles, sont loin de présenter les mêmes garanties morales que leurs prédécesseurs, et ceux qui les suivront vaudront peut-être moins encore. Peu à peu l'institution décline, dégénère, ne rend plus aucun service. Ce serait pour elle le moment de disparaître ; mais la personnification civile dont elle jouit y fait obstacle et elle continue à se survivre aux dépens du corps social, impuissant à éliminer cet organe parasite.

Des abus se manifestèrent dès le XIV^e^ siècle. En 1312, les clercs auxquels était confiée la gestion des biens des hôpitaux ayant pris l'habitude d'en employer les revenus à leur profit, le concile de Vienne ordonna de ne plus confier cette fonction qu'à des laïcs. Au XVI^e^ siècle, un édit rendu par Francois I^er^ relève l'existence de malversations extraordinaires : le plus grand désordre règne dans les maladreries et léproseries; ces fondations sont détournées de leur destination, leurs titres et chartes perdus ou dérobés par leurs directeurs ou gouverneurs ; ces derniers maltraitent à tel point les pauvres malades, que

Hosted by Google

ceux-ci s'échappent de l'hôpital et se répandent en mendiants par les villes et les villages; les directeurs disposent à leur guise des revenus, biens et héritages des léproseries, les donnant même à leurs enfants, à leurs parents ou à leurs amis. Vingt ans plus tard, un édit de Charles IX constatait des faits analogues : les administrateurs des hôpitaux emploient à leur profit la plus grande partie des revenus; ils ont « *quasi* aboli le nom d'hôpital et d'hospitalité,... défraudant les pauvres de leur due nourriture ». Aussi, la plupart des rois de France doivent-ils intervenir pour réprimer ces abus, en instituant, par exemple, des comités chargés de la surveillance des hôpitaux. Louis XIV, roi très catholique, se vit même contraint de mettre les prêtres, chargés du spirituel dans l'hôpital, sous l'entière dépendance des directeurs.

A la fin du XVIII^e^ siècle, la France comptait plus de 2,000 hôpitaux et hospices publics secourant plus de 100,000 indigents. Mais quel régime que celui de ces hôpitaux ! L'encombrement parfois était indescriptible; en vain un édit avait-il fixé à quatre le nombre *maximum* de malades par lit; on en casait généralement six et même deux fois autant; à l'Hôtel-Dieu de Paris, on en plaçait jusque dans les ciels de lit. A la Salpétrière et à Bicêtre, où l'on internait les malades atteints d'affections vénériennes, on employait encore le traitement inhumain des fustigations. Certaines institutions atteignaient un résultat diamétralement opposé à leur but. Le Refuge des filles de Paris, destiné aux filles perdues qu'on désirait retirer du vice, devint un foyer de démoralisation : poussées par la misère, des personnes honnêtes y cherchèrent asile, avouant, pour y être admises, des fautes imaginaires; on s'en aperçut et l'on prit des mesures pour s'assurer de l'exactitude de leurs déclarations; le mal devint pire encore : les jeunes filles se perdirent de propos délibéré dans le seul but d'être accueillies au Refuge (1). Ceci montre combien la pratique de l'assistance est complexe et délicate, et comment l'espoir des joies célestes ou le sentiment de la charité peuvent

(1) MOREAU-CHRISTOPHE, *op. cit.*

Hosted by Google

produire les effets les plus pernicieux, quand ils ne sont pas éclairés par la raison.

Les auteurs les plus compétents du XVIII^e siècle condamnaient le système des hôpitaux, tel qu'il existait alors en France : Montesquieu, Dupont de Némours, les encyclopédistes. L'Académie de Châlons-sur-Marne ayant mis au concours la question de la mendicité, publia les résultats de son enquête dans un rapport définitif qui parut en 1780. Certaines de ses conclusions méritent l'attention : les hôpitaux y sont condamnés comme un remède insuffisant; on leur reproche d'augmenter le nombre des indigents, d'étouffer les sentiments moraux et de coûter extrêmement cher; on conseille de les restreindre aux indigents qui ne peuvent être secourus chez eux.

Nous voici à la veille de la Révolution française. La France est épuisée par les guerres. gouvernée par un monarque, une aristocratie, un haut clergé incapables ou démoralisés. L'organisation sociale surannée se trouve en pleine décadence; les sources de la richesse sont taries. La nation est menacée à l'intérieur par le pire des maux : le paupérisme et le crime; une foule de miséreux, mendiants, vagabonds, gens sans aveu, prêts au vol, à l'incendie, au meurtre; c'est cette population qui, à la première commotion sociale, débordera les éléments sains et honnêtes, forcera la main aux chefs de la révolution et en faussera la portée.

Le tableau que Taine (1) a tracé de la situation économique de la France sous l'ancien régime est lamentable : ici des gens meurent de faim, là les jeunes gens n'osent se marier, retenus par la crainte de procréer des malheureux; dans certaines régions, la population diminue; on manque même de grain pour ensemencer les terres, qui retournent à l'état inculte. Young, qui parcourt la France en 1789, constate que sous le rapport des procédés de culture, le pays en est encore au X^e siècle, et que les gens qui vivent du travail des champs ont un niveau d'existence inférieur des trois quarts à celui des

(1) *Les origines de la France contemporaine.*

Hosted by Google

paysans de l'Angleterre. Les moyens honnêtes de subsister sont abandonnés. La contrebande se développe et les faux-sauniers, qui importent du sel sans payer de droit, gagnent leur vie aux dépens du fisc. Les vagabonds et les maraudeurs pullullent. Leur audace est parfois incroyable : ainsi, on en voit s'abattre en plein jour sur un bois, le détruire et le vendre séance tenante. L'armée, le suprême appui du pouvoir, ne connaît plus la discipline : les soldats, maltraités, mal nourris désertent en masse et se joignent aux mécontents. Tous ceux qu'aucun travail honnête ne retient, et ils sont nombreux, se dirigent vers les villes. La capitale s'emplit ainsi des pires ennemis de la légalité, populace misérable, ignorante, sans scrupules, n'ayant rien à perdre, prête aux violences... Et c'est au milieu de cette multitude que le gouvernement aurait dû mener à bien la plus grande transformation sociale que des législateurs aient jamais entreprise! Hélas! les meilleurs d'entre eux succomberont à la tâche, expiant, tout comme les aristocrates et le clergé, les fautes de l'ancien régime.

Les diverses assemblées qui se succédèrent se heurtèrent toutes à ce difficile problème : remédier à l'indigence. En cette matière, la Révolution posa ce principe nouveau en France, que l'assistance est une charge nationale. En conséquence, les immenses propriétés du clergé perdant leur raison d'être sont mises à la disposition de la nation. La Convention, s'inspirant des décisions et des travaux des assemblées précédentes, entame l'organisation de l'assistance publique. Elle ordonne la vente des biens des hôpitaux, fondations et dotations particulières faites en faveur des pauvres, et les remplace par un nouveau fonds de secours qui sera voté annuellement par la législature. Les principes sur lesquels elle fonde son système d'assistance sont remarquables : on donnera du travail aux pauvres valides; des secours seront distribués à domicile aux infirmes, enfants, vieillards et malades; des maisons de santé recevront les malades sans domicile ou ne pouvant être soignés chez eux, et des hospices recueilleront les enfants abandonnés, les vieillards et les infirmes non domiciliés; on distribuera

Hosted by Google

des secours en cas d'accidents; enfin, on fondera une caisse nationale de prévoyance.

Ce plan était excellent, et en temps ordinaire, dans un pays habitué à la liberté et au régime parlementaire, on aurait sans doute pu le réaliser sans trop de peine. Mais à cette époque troublée, au sein de ce peuple affamé qui, à chaque instant, mettait le couteau sur la gorge à ses législateurs, on se vit obligé de concéder aux plus violents la reconnaissance et l'application stricte d'un principe qui devait entraîner des dépenses démesurées et créer de nouveaux abus. En effet, dès la première assemblée, il fallut proclamer le droit absolu, illimité à l'assistance : « Tout homme a droit à sa subsistance, par le travail s'il est valide, par des secours gratuits s'il est hors d'état de travailler. » Tel était le principe qu'on avait soumis comme un axiome indiscutable aux délibérations du comité de secours de l'Assemblée législative. Les décrets de la Convention portés en application de cet axiome admirent une foule de droits positifs au secours, expressément reconnus et inconsidérément octroyés à une foule de gens. Ainsi, le décret du 28 juin 1793 proclama que les pères et mères, vivant de leur travail et déjà chargés de deux enfants, auraient droit au secours pour les nouveaux enfants qui leur naîtraient. Or, une telle décision ne pouvait que favoriser la multiplication des indigents. De même, cette autre disposition du même décret, portant que toute fille enceinte qui déclarerait sa grossesse aurait droit au secours, — devait encourager le vice et les naissances illégitimes. On alla plus loin : on voulut honorer la misère : « Le jour consacré au soulagement du malheur, dit l'article 5, il y aura dans chaque chef-lieu de district une cérémonie civique dans laquelle les agriculteurs et les artisans, vieillards ou infirmes, les mères et les veuves désignées (ayant droit au secours) seront honorés et recevront en présence du peuple le paiement du premier semestre de la bienfaisance nationale. » Et l'article 6 portait que « le livre de la bienfaisance nationale serait lu par l'agent national du district en présence des autorités constituées et des jeunes citoyens des écoles primaires... » Le mois suivant, un décret

Hosted by Google

ne baptisait-il pas les enfants trouvés du nom d'enfants de la patrie!

Sentimentalisme dangereux! Reconnaître le droit absolu à l'assistance sans se préoccuper des ressources dont on pouvait disposer, c'était absurde en soi. C'était supposer qu'une partie infiniment grande de la société pouvait vivre aux dépens de l'autre partie infiniment petite. Le proclamer était impolitique : c'était encourager l'oisiveté, le vice, l'imprévoyance, la reproduction des pauvres, la multiplication des naissances légitimes et illégitimes. Honorer la misère, était insensé : la société, dont la première nécessité est de vivre, honorant ceux qui sont pour elle un germe de mort! D'une part, on tarissait donc une source importante de la richesse nationale, le travail, tandis que d'autre part, on s'imposait des charges illimitées!

C'était courir à un échec inévitable. Deux ans plus tard, la Convention, à bout d'expédients, suspendait la vente des biens des hôpitaux.

Cependant, l'œuvre de la Révolution n'avait pas été vaine, bien s'en faut, en matière de bienfaisance. Elle avait consacré le principe de l'assistance officielle, rendu les richesses du clergé à leur destination primitive, le soulagement de la misère, mis les hôpitaux sécularisés sous la surveillance directe du pouvoir civil, et institué des bureaux de bienfaisance.

Le grave problème de l'indigence ne pouvait échapper à la sollicitude de Napoléon. « J'attache, déclarait-il, une grande importance et une grande idée de gloire à détruire la mendicité... Il ne faut point passer sur cette terre sans y laisser des traces qui recommandent notre mémoire à la postérité. » Nombreuses sont les institutions que son gouvernement organisa ou réglementa : bureaux de consultation gratuite, octrois de bienfaisance, monts de piété, troncs et quêtes dans les églises, institutions de charité maternelle, commissions administratives et comptabilité des hospices et hôpitaux, pharmacopée des établissements de bienfaisance, pharmacies pour indigents de campagne, taxe des pauvres sur les plaisirs publics, livrets d'ouvriers, rapports hiérarchiques d'ouvriers à

Hosted by Google

maîtres, secours domiciliaires, dépôts de mendicité, etc. Enfin, dans l'intérêt de l'assistance, il rappela certains ordres religieux. Mais il le fit avec prudence et discernement, sans jamais oublier que le pouvoir civil, défenseur naturel des intérêts généraux de la nation, ne doit pas se mettre à la merci du clergé.

Plus tard, le gouvernement de juillet entreprenait une vaste enquête sur les moyens de remédier à la misère, ordonnant la publication de mémoires sur la question, envoyant des missions d'étude dans divers pays, recueillant des statistiques et des documents de toute sorte. Les résultats d'un tel travail ne peuvent manquer de présenter un grand intérêt. Rappelons ici quelques-unes de ses conclusions : il importe de proscrire une libéralité excessive; trop de générosité augmente la misère; la charité sociale doit empêcher de tomber dans l'indigence et aider à en sortir; les secours permanents sont dangereux, il faut les réserver aux indigents réduits à l'incapacité de tout travail. Enfin, « nul ne doit croire que c'est un droit d'être secouru, et tendre la main doit toujours être une action dégradante ».

La plupart de ces principes pratiques, fruits de l'observation, ne font que confirmer les résultats d'expériences parfois très anciennes. Cependant, il n'était pas inutile de les rappeler.

***

Quelle conclusion peut-on tirer de ce court aperçu historique de la misère et de ses remèdes?

La misère est de tous les temps, parce qu'elle est inhérente à l'imperfection de l'homme et du monde. L'imperfection de l'homme envisagé individuellement apparaît dans ses défauts physiques, intellectuels ou moraux, dans son ignorance, son manque d'énergie, ses vices et ses passions. Vient ensuite l'imperfection de l'homme considéré comme membre des groupements sociaux : car les ressources que lui offre l'association ne parviennent pas à le protéger complètement contre certains maux, tels que les crises économiques ou politiques.

Hosted by Google

Enfin, l'imperfection de la nature : ses ressources sont tantôt insuffisantes, tantôt incertaines ; de mauvaises récoltes, des épidémies, des tempêtes, des perturbations de toute sorte peuvent troubler profondément l'ordre économique, et créer des besoins imprévus auxquels on ne peut donner satisfaction.

A tous ces maux, l'homme commence par opposer divers moyens autres que l'assistance. Tout d'abord, la volonté créatrice de richesse, le travail, l'esprit d'initiative, bref, la liberté individuelle sous ses manifestations les plus variées. Mais la liberté manifestée ne suffit pas toujours, car son action est limitée : quels que soient la bonne volonté, le courage, les vertus de l'homme, il y a des obstacles qu'il ne peut surmonter, il y a des malheurs contre lesquels il ne peut rien. « La fortune est l'arbitre de la moitié de nos actions et nous laisse gouverner à peu près l'autre moitié », pensait déjà, il y a quatre siècles, l'auteur du *Prince*. Peut-être avons-nous aujourd'hui plus de pouvoir sur les événements ; il n'empêche que beaucoup échappent encore à notre empire. Dans la vie économique, par exemple, pour réussir en affaires, disent les hommes de métier, il faut non seulement des capacités — persévérance, intelligence, instruction — mais de la chance. Sans doute, il nous appartient de mettre de notre côté plus ou moins de chances favorables ; néanmoins, il en restera toujours un certain nombre de défavorables. Bref, nos efforts renferment un certain aléa ; leurs succès dépend de risques divers. Pour se défendre contre ces risques, l'homme doit recourir d'abord à la prévoyance. Individuellement, il peut se prémunir contre leurs atteintes par l'épargne ; uni à d'autres, il peut encore se protéger au moyen d'institutions d'assurance les plus variées. De cette manière, il parvient à mettre de son côté le plus grand nombre possible de chances favorables et à neutraliser l'action des chances défavorables.

Mais il arrive généralement qu'il ne sait pas tirer parti de toutes ces ressources, ou encore que la puissance de l'adversité se trouve supérieure à toute force et à toute prévoyance humaine. Alors, succombant sous les coups de la fortune,

Hosted by Google

l'individu tombe dans l'indigence. Ici commence seulement le rôle de l'assistance.

D'abord, l'assistance privée. Inspirés, soit par le désir naïf et intéressé de s'assurer des biens dans le ciel, soit par l'esprit de prosélytisme religieux ou politique, ou bien poussé par un sentiment irraisonné de compassion, ou encore, par un amour éclairé de leurs semblables, certains hommes viennent au secours de leurs frères malheureux et leur consacrent une partie de leur superflu. La bienfaisance privée soulage certainement ainsi beaucoup de misères. Néanmoins, il en reste encore un grand nombre qui lui échappent. C'est ce dernier résidu de malheureux qui incombe à l'assistance officielle. On y rencontre généralement, mêlés à d'autres, les indigents à la fois les moins dignes de compassion et les plus dangereux au point de vue social. Ceux qui sont tombés dans le besoin malgré leur courage et leur vertu auront su assez facilement apitoyer la charité privée; par contre, les paresseux, les vicieux incurables auront rapidement lassé la patience de leurs bienfaiteurs qui, fatigués de secourir des indignes et des ingrats, auront fini par les abandonner à leur sort. Or, il importe surtout que la communauté s'occupe de ces indigents réfractaires aux vertus sociales, afin de les arrêter sur le chemin de la mendicité, du vol et du crime. Si la société veut se préserver de leurs atteintes, elle doit les traiter avec un soin particulier, en usant de toutes les ressources dont elle dispose. Tel est le rôle de l'assistance publique.

Qu'il s'agisse d'assistance privée ou publique, il importe d'appliquer judicieusement les principes dictés par la raison et les enseignements de l'histoire. En les méconnaissant, non seulement on dépense en vain ses peines et ses ressources, mais on court le risque de produire des effets funestes, de favoriser l'indigence et le vice. Or, s'il importe au bien général que la bienfaisance privée allège autant que possible le fardeau de la bienfaisance publique, il n'importe pas moins que celle-là ne vienne point l'aggraver encore par des aumônes aveugles qui encouragent la misère. Aussi ne faut-il pas seulement considérer comme une obligation de la société de secourir elle-même

Hosted by Google

les indigents négligés par la bienfaisance privée et d'encourager cette dernière, il importe aussi qu'elle surveille l'œuvre de cette précieuse auxiliaire, afin d'en empêcher les abus. Il lui incombe notamment de veiller à ce que, sous le manteau séduisant de la bienfaisance, certaines associations ne cherchent à élever en face du pouvoir civil, défenseur naturel des intérêts généraux de toute la nation, d'autres puissances qui cherchent à faire prévaloir leurs intérêts particuliers, même au mépris des lois, ou en combattant des institutions régulièrement établies pour le bien de tous.

LAURENT DECHESNE.

Hosted by Google

L'AÏEULE[1]

VII

« Maman, il y a une nouvelle ! criait Aline un soir, dès la porte. Elle rentrait avec Léopold, qu'elle était allée attendre devant la gare, et tous deux avaient les mines heureuses de gagnants à la loterie.

— Une nouvelle? s'étonna la grand'mère. Quelle nouvelle? »

En effet, quelle nouvelle pouvait lui venir du dehors, alors que tous ses intérêts étaient réunis ici, aux pieds de son petit-fils?

« Léopold a obtenu son changement pour Bruxelles !

— Pour Bruxelles? murmura la vieille, qui paraissait ne pas comprendre. Pour Bruxelles?

— Oui, pour Bruxelles. Voilà longtemps qu'il avait fait sa demande, sans rien nous en dire, le sournois. Maintenant c'est obtenu, grâce à de hautes protections !... »

Aline, en prononçant ces mots, avait tellement bien l'air d'en comprendre l'infinie importance, que son mari, dans sa joie, l'embrassa en riant. Ils étaient là, tous deux, comme de frais amoureux, rajeunis et renouvelés par l'idée du grand changement qu'allait subir leur vie. Mais la maman, elle, ne comprenait toujours pas et les regardait avec une surprise inquiète.

« Ah! çà, maman, cria Aline. Quelle tête tu nous fais !

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* du 15 juin 1901.

Hosted by Google

Je te répète que nous allons tous partir pour Bruxelles, pour la grande ville! Es-tu contente?

— Partir pour Bruxelles, nous? balbutia la vieille. Mais je ne veux pas, moi!

— Comment, vous ne voulez pas! dit Léopold. Ah! elle est bonne, celle-là, elle est bien bonne! »

Et il éclata d'un grand rire que partagea sa femme et auquel le bébé, bientôt, s'associa de confiance. Tout le monde riait de la pauvre bonne maman.

« Quand vous aurez fini de vous moquer de moi! grommela celle-ci, dépitée.

— Mais on ne se moque pas de vous, maman, dit Aline. Seulement, c'est si drôle de vous entendre dire que vous ne voulez pas que nous partions pour Bruxelles. Comme si vous pouviez empêcher cela!

— Comment, je ne puis pas empêcher cela! cria la vieille. Alors, il faut que je quitte mon trou, moi, à mon âge, pour vous suivre à Bruxelles! Pourquoi Léopold a-t-il demandé son changement? Est-ce qu'il n'était pas bien ici?

— Mais, maman, répondit le jeune homme, vous savez bien qu'il y a les nécessités de l'avancement...

— L'avancement, l'avancement! Qu'est-ce que cela signifie? Est-ce que nous n'étions pas tous très bien ici? Est-ce qu'il nous manquait quelque chose?

— Chère maman, reprit le jeune homme avec condescendance, ce sont là des choses qui vous échappent. Un fonctionnaire ne peut demeurer toujours au même endroit. J'ai demandé mon déplacement pour Bruxelles comme mille autres le demandent. Et si je l'ai obtenu, c'est grâce à mes bonnes notes et aux grandes relations que j'ai dans le monde politique. Vous devriez en être heureuse et m'en féliciter, au lieu de témoigner ainsi votre mauvaise humeur...

— Tout cela, dit la vieille, c'est du chinois pour moi. Je ne sais qu'une chose, c'est que nous étions parfaitement bien ici et que ce n'est pas à mon âge que l'on change

Hosted by Google

ses habitudes. Si vous aviez le désir de partir, il fallait attendre que je n'y sois plus. Mon Dieu, vous n'auriez pas attendu longtemps !

— Voulez-vous bien vous taire, s'écria Aline. D'abord, votre santé est excellente, et nous vous garderons de nombreuses années encore. Et puis, vous êtes injuste : vous ne réfléchissez pas aux avantages que ce déplacement va nous valoir. Le traitement de Léopold sera augmenté. Et, enfin, n'est-ce donc rien d'être à Bruxelles, de vivre dans la capitale?

— Bruxelles! cria le bébé, qui s'était tu jusque-là et suivait le débat avec une attention amusée.

— Comment, toi aussi tu parles de Bruxelles! murmura la grand'maman avec tristesse.

— Oui, il parle de Bruxelles, et il ira à Bruxelles, le gaillard! dit Léopold en enlevant son fils. C'est là qu'il grandira, qu'il deviendra un homme. »

Hélas ! ce n'était pas cela que la bonne maman avait espéré. Dans l'instinctive horreur qu'elle éprouvait pour ce déracinement, elle se reléguait elle-même, comme toujours, à l'arrière-plan, et toute son inquiétude allait à l'avenir qu'il réservait à son petit-fils. Fille d'une race provinciale, demeurée fidèle aux traditions de sa famille et de sa ville natale, elle s'effrayait de ce Bruxelles immense où, selon la croyance des provinciaux, l'on vit sans foi ni loi. Le petit être qui, maintenant, s'était endormi dans son berceau, ne connaîtrait donc pas la simple vie qu'elle-même avait connue, écolier de l'unique école de la ville, plus tard premier communiant à l'église paroissiale, employé, comme son père, à la station, marié dans la commune et y faisant souche à son tour. Et puis — car toutes les craintes lui venaient à la fois —, serait-elle encore, là-bas, dans la grande ville, l'heureuse aïeule qu'elle était à présent? Ne fallait-il pas redouter que l'enfant, en grandissant, se détachât de sa vieille grand'mère et se tournât vers des amours rivales? A l'école, il ferait la connaissance de garçons riches, qui l'emmèneraient chez

Hosted by Google

eux et lui donneraient le goût des grandeurs. Il verrait là des mamans et des bonnes mamans vêtues de soie, parlant un beau langage et, quand il rentrerait au logis, il rougirait de la pauvre paysanne, de son parler naïf et de ses éternels vêtements noirs. Cela, c'était le danger suprême, car il menaçait le cœur du petit. Et la vieille songeait à tout cela, bien tristement, dans son lit, les yeux perdus parmi les ténèbres.

Oh! ce mois qui la séparait encore du départ, comme il passait vite, et comme elle eût voulu en retarder la marche! Maintenant qu'elle devait la quitter, elle se prenait pour la maison d'un grand amour et ne se lassait point d'en énumérer à sa fille les avantages. A Bruxelles, dame! dans ce fameux Bruxelles, il ne fallait pas s'attendre à en trouver une pareille, et dans de telles conditions de prix, surtout! Ici, ils avaient tout sous la main, l'eau, la cour, la buanderie; des armoires murales s'ouvraient en abondance; le jardin, quoique petit, suffisait aux ébats de Jules. Là-bas, ils n'auraient rien de tout cela, peut-être, et Jules se ressentirait fâcheusement du manque d'air et de la réclusion. D'ailleurs, Aline ne devait pas se faire d'illusion :

« Tu crois peut-être que la vie sera à aussi bon compte qu'ici? Eh bien, tu te trompes joliment! J'ai connu, moi, des gens qui ont eu aussi l'ambition d'aller vivre à Bruxelles. Il fallait les entendre avant leur départ! Bruxelles était un pays de Cocagne. On y donnait tout pour rien et on y gagnait des montagnes d'or. Deux ans après, ma fille, on les a vus revenir, ces braves, et dans quel état, bon Dieu! Le père, autrefois si sobre, ivrogne; la mère, vieillie par la misère; les enfants, grossiers, mal embouchés, vagabonds. Et quelle bonne fureur ils gardaient à ce Bruxelles qui les avait volés! Peut-être même en disaient-ils plus de mal qu'il n'y en a vraiment à dire. Du moins, c'était l'effet que cela me faisait. Mais enfin, on comprenait bien, d'après leurs doléances, que la vie là-bas est d'un prix exorbitant et, quand on s'imagine

Hosted by Google

avoir fini de payer, que c'est alors seulement qu'il faut aller à son porte-monnaie. Fais ton profit de cela, ma fille, et quand nous serons là-bas, tu me diras si j'ai menti... »

Naturellement, Aline, impressionnée, communiquait le soir à son mari ces funestes prédictions. Léopold les réfutait d'un sourire méprisant, mais il en prenait de l'ombrage.

« Ah! ça, dit-il un jour, il ne faut pas que ta mère s'avise de me mettre des bâtons dans les roues, ou bien nous ne nous entendrons plus, nous deux! »

Le ton était menaçant et amer. Aline soupira et se tut. Elle aussi, d'ailleurs, trouvait que sa mère aurait dû manifester moins de mécontentement. Tout bas, elle se demandait si sa mère ne se laissait pas gagner par l'égoïsme inconscient de la vieillesse. Mais elle ne devinait pas les raisons profondes de ce mécontentement et l'âme de sa maman était pour elle comme un vase fermé dont elle méconnaissait le suave parfum.

La période de mauvaise humeur militante et batailleuse passa, et bientôt la vieille cessa de se plaindre et de récriminer. Elle conserva seulement une immense tristesse intérieure, la douleur muette des plantes qu'on déracine et qui saignent. Elle s'enferma dans son silence et ne s'occupa plus du fameux déménagement. Toute la journée, assise à côté de son petit-fils, elle lui confiait ses angoisses, elle monologuait inlassablement pour cet enfant qui l'écoutait et, sans doute, ne la comprenait pas.

« Vois-tu, bébé, disait-elle, quand nous serons là-bas, plus rien ne marchera comme cela marche maintenant. Ici, nous connaissons tout le monde, tout le monde nous connaît et nous estime. A Bruxelles, nous ne connaîtrons plus personne, nous serons sensément comme dans un désert. Ainsi, mes vieilles amies, celles qui t'apportent des bonbons et du sucre d'orge, je ne les verrai plus et tu ne les verras plus. Je ne pourrai plus, quand quelque chose me chiffonnera, aller leur raconter mes petites misères. Je

Hosted by Google

n'aurai plus que toi, car ta maman, vois-tu, à Bruxelles, sera tentée de sortir, de fréquenter les grands magasins où l'on vend des choses trop chères et trop belles pour elle. Oui, oui, il arrivera souvent que nous resterons seuls, à nous deux, sans oser descendre dans la rue où passent tant de voitures, tant de charrettes et de vélocipèdes. Tu devras bien m'aimer, là-bas, mon bébé, pour me consoler de tout ce que j'aurai perdu. Tu ne peux pas comprendre encore, c'est vrai, quel chagrin j'éprouve à penser à toutes les choses d'ici que je vais quitter. Ma chaise à l'église, dimanche, je m'y agenouillerai pour la dernière fois. J'aimais bien cette église et ma place dans l'ombre, près de la chaire de vérité. J'aimais bien d'entendre l'orgue et la voix de Jean, le sacristain, qui chante si fort et si juste. Et puis, à la sortie de la messe, il y avait toujours l'une ou l'autre vieille de mon âge qui faisait la même route que moi et avec qui je causais de toi. N'est-ce pas malheureux, dis, de devoir s'en aller d'ici, alors que je n'ai plus que quelques années à vivre? »

Elle s'arrêtait un instant, soupirait et reprenait :

« Et ce qui me cause le plus de peine, vois-tu, c'est encore l'indifférence de ta maman. Ton papa, je comprends qu'il ne tienne pas à demeurer ici. Ce n'est pas sa ville, d'abord, et puis, il est jeune et ambitieux. Mais Aline, elle est d'ici et elle y a été élevée. Il me semble qu'elle devrait tenir davantage à ce coin de terre où tous les siens sont nés et sont morts. Il y a à peine quatre ans et demi que mon pauvre homme est allé dormir pour toujours dans notre petit cimetière. Est-ce que ça ne devrait pas être un lien, ça, dis? Je sais bien qu'on ne vit pas avec les morts, mais moi je crois que les morts vivent un peu avec nous. Ils sont heureux quand ils sentent que leur famille reste fidèle à leur mémoire et veille sur leur tombe. Ils sont malheureux quand leur famille les abandonne et quitte pour toujours l'endroit où ils reposent. On a enlevé la croix de la tombe de ton grand-père, mais je sais encore la place où elle était et je t'y aurais conduit, mon bébé.

Hosted by Google

C'est là que tu aurais dit ta première prière, ton Notre Père que tu apprends chaque soir avant de t'endormir, et je suis sûre que le vieux, dans l'autre monde, aurait été plus heureux de cette prière que de toutes les joies du paradis. Mais voilà, il ne faut plus songer à tout cela. Tout cela, bientôt, n'existera plus pour nous... »

L'enfant, très sage, l'écoutait dire et, comme il la voyait aux derniers mots pleurer, il lui jetait ses petits bras autour du cou, la baisait, et murmurait ces seuls mots qu'il connût bien : « Bonne maman! bonne maman ! » Alors, l'aïeule, blottie contre cette tendre chair filiale, son unique refuge, sanglotait à son aise, délivrait son âme oppressée. Elle tentait de se consoler, de rassurer ses sollicitudes alarmées. Elle se faisait des raisonnements pour se convaincre que Bruxelles n'était pas, réellement, aussi terrible qu'elle le craignait. Mais ce qu'elle ne parvenait pas à éviter, c'était la pointe lancinante d'un pressentiment, le retour constant d'une voix intérieure qui lui prédisait de grands chagrins, la ruine de son reste de vie, la catastrophe de son bonheur, si elle consommait le sacrifice et partait avec ses enfants pour la ville.

Un soir, en soupant, Léopold, sans lever les yeux, lui tint ce petit discours :

« Je vois bien, maman, que vous ne pouvez vous habituer à l'idée d'aller vivre à Bruxelles. C'est drôle, mais c'est ainsi. Notre plus cher désir est que vous nous accompagniez, vous le savez bien. Cependant, si cela vous coûtait trop, il faudrait le dire. Nous nous reprocherions toute notre vie de vous avoir entraînée là-bas contre votre gré. Il en est temps encore : si vous le voulez, je m'arrangerai pour que vous ne manquiez de rien ici et nous partirions seuls...

— Ah! mon Dieu, répondit la grand'mère, que dites-vous là, Léopold? Moi, rester ici! Mais ce serait la mort! A Bruxelles, au moins, ce ne sera que l'ennui. Avec Jules, j'irais en enfer. Non, non, mes enfants, soyez tranquilles, je vous suivrai. »

Hosted by Google

La pauvre femme n'avait pas compris. Elle ne vit pas le geste de contrariété que Léopold dissimula à peine. Elle n'entendit pas le soupir de soulagement que poussa Aline. L'idée ne lui vint pas que son gendre avait tenté de se débarrasser d'elle. Son âme était trop pure pour concevoir de pareils soupçons. Mais son imagination lui représenta soudain la vie qui aurait été la sienne, ici, après le départ de ses enfants, si elle avait accepté la proposition de son gendre. Jules ! c'était Jules qui aurait disparu, qu'elle aurait perdu à jamais ! Et cette image lui fut si pénible qu'elle éclata en sanglots.

« Allons, bon ! voilà que vous pleurez ! cria Léopold. Nous n'avons pourtant pas voulu vous faire de la peine !

— Maman, suppliait Aline, il ne faut pas m'en vouloir !

— Non, non, balbutiait la vieille, c'était pour le petit, voyez-vous, pour le petit ! »

Et elle étreignit l'enfant avec une sorte de fureur, écrasant ses larmes contre ses bonnes joues roses.

Le souvenir de cette scène se perdit dans les embarras du déménagement. Pour épargner un peu d'argent, Aline emballait seule les objets du ménage. Au jour fixé, une tapissière viendrait et emporterait le mobilier. On vida les armoires, on saccagea les malles demeurées au grenier, on procéda au grand triage des choses à emporter et à rejeter.

Au milieu de ce désordre, Jules était aux anges. Il échappait à sa grand'mère qui voulait le retenir auprès d'elle et courait se cacher çà et là sous les amas de vêtements qui jonchaient le parquet. On les voyait reparaître, les douzaines de pantalons, les foules de gilets, les quantités de vestons, de jaquettes, de redingotes qui avaient fait jadis l'admiration d'Aline. Toute la jeunesse coquette de Léopold sortait des coffres, s'empilait, remplissait la maison, et le petit garçon la foulait sous ses pieds menus, y roulait sa claire nudité, sans respect pour les plis méticuleux et la fraîcheur des étoffes. Il essayait aussi d'attirer dans ce fouillis son compagnon de jeux, le vieux chat de bonne

Hosted by Google

maman. Mais le minet se refusait à consacrer par sa présence ce bouleversement de toutes ses habitudes d'ordre et de propreté. On eût dit que la bête devinait les projets de ses maîtres et qu'elle voulait, à sa manière, leur signifier qu'elle les réprouvait. Elle avait élu domicile sous le lit de bonne maman, et caresses ni menaces ne parvenaient à l'en faire sortir. A peine, deux fois par jour, venait-elle laper d'une langue boudeuse quelques gorgées de lait frais. Les chats aussi possèdent une âme et celui-ci souffrait dans la sienne, à cause du départ pressenti.

Ce chat fut la cause d'un grand débat dans la famille. Un jour, la vieille, incidemment, dit en présence de son gendre :

« Comment ferons-nous pour transporter le chat? Il faudra le mettre dans un panier...

— Comment, le chat! s'écria aussitôt Léopold. J'espère bien que vous n'allez pas emporter cette sale bête!...

— Cette sale bête! riposta la vieille, hors d'elle-même. Que beaucoup de gens prient Dieu d'être toujours aussi propres que cette sale bête! Certainement que j'emporterai mon chat! Il y a dix ans qu'il est chez nous. Nous l'avons eu tout petit. Aline le faisait boire à la cuiller. Il aimait bien mon pauvre défunt et maintenant il aime le petit. Une bête pareille, voyez-vous, Léopold, cela fait partie de la famille, et je regrette que vous ne le compreniez pas!

— Mais enfin, insista le jeune homme, vous êtes la première à répéter sur tous les tons qu'à Bruxelles nous serons logés à l'étroit, sans jardin, au troisième étage. Et voilà que vous voulez emmener le chat dans cette prison! Il est naturel que l'animal souffrira de ne plus pouvoir vagabonder à l'aise dans la campagne. Donnez-le plutôt à l'une de vos amies. Cela vaudra mieux pour lui...

— Taisez-vous, Léopold, cria bonne maman, bégayant de colère, ou bien je vous dirai des sottises! Mon chat me suivra, de cela vous pouvez être sûr! Et si vous repoussez mon chat, sachez que vous me repoussez moi-même... »

Furieux, Léopold haussa les épaules et sortit. Aline, encore une fois, dut arranger les choses, calmer sa mère,

Hosted by Google

implorer le pardon de son mari. Depuis quelque temps, de petites scènes de ce genre se renouvelaient fréquemment, et la jeune femme en souffrait doublement, dans son affection filiale et dans son amour d'épouse. Quand Léopold avait encore pour elle sa passion de jeune marié, il était plein de prévenances pour sa mère. Maintenant, les prévenances n'existaient plus qu'à l'état de souvenir. N'était-ce pas un signe que la passion, elle aussi, avait disparu? Aline soupirait, pleurait, donnait raison à sa mère, mais n'osait faire à son mari aucun reproche. Cette fois-ci, pourtant, elle s'engagea pour lui, promit formellement qu'on emporterait le chat.

« O mon bébé, se lamentait bonne maman au sortir de ces scènes, comme je serais malheureuse si je ne t'avais pas! »

Et elle saisissait son petit-fils, le roulait dans ses bras, retrouvait un peu d'énergie vitale au contact de cette frêle enfance.

Léopold se rendit un jour à Bruxelles et y choisit leur nouvelle demeure. Au retour, il paraissait enchanté de ce qu'il avait trouvé, mais refusait obstinément de donner sur son choix la moindre explication. Les deux femmes ne purent même savoir s'il s'agissait d'un appartement ou d'une maison. La seule chose dont Léopold les assura, c'est qu'elles seraient contentes et le remercieraient. D'ailleurs, il revenait enthousiasmé de tout ce qu'il avait vu. Décidément, Bruxelles était splendide. C'était là qu'on s'amuserait, qu'on vivrait!

Le jour arriva enfin où il fallut dire adieu à toutes les choses aimées. Dès l'aube, la tapissière attendait devant la porte. On y porta les meubles. Des chocs retentissaient, comme l'âme blessée des lits que des mains étrangères remuaient sans piété. Bonne maman, Jules sur les bras, surveillait le déménagement. Ce fut une passion pour elle, de voir rudoyer ces meubles, témoins de sa vie. Elle suppliait les déménageurs d'user de plus de précaution. Elle-même voulait aider leurs efforts, pour éviter les heurts. Et elle ne voyait pas que son émoi excitait les

Hosted by Google

rires, provoquait les grosses plaisanteries wallones que l'on fait sur les vieilles femmes.

Quand tout fut rangé, et la tapissière fermée, il ne resta plus dans la maison que quelques bagages en tas et un peu de poussière qui dessinait sur le plancher la forme des meubles disparus. On allait partir. Tout à coup, bonne maman poussa un grand cri :

« Le chat! » Peu s'en était fallu qu'on ne l'oubliât. Aline courut à sa recherche, monta au grenier, descendit à la cave et ne trouva rien. On explora le jardin, on sonda du regard l'épaisseur des taillis et du feuillage. Bonne maman cria les plus doux noms de son vocabulaire. Jules lui-même fit avec ses lèvres jointes un délicieux bruit d'appel. Le chat ne revint pas. Aux yeux de la vieille femme, cela était un mauvais présage. Pour elle, le chat avait disparu volontairement, décidé à ne pas quitter son lieu natal et sa vie habituelle. Elle s'effondra sur le tas de bagages, tira son mouchoir et pleura. Elle pleura son vieux compagnon au long poil, aux yeux fixes, aux moustaches de soie qui, si souvent, avait dormi sur ses genoux, entre l'enfance d'Aline et l'enfance de Jules. Il avait été son petit, celui qui tenait chaude la place laissée vide par Aline et que n'occupait pas encore le petit-fils futur. Quelque chose d'elle-même resterait ici, après quoi, désormais, elle soupirerait toujours, et la destinée voulait que, ce voyage détesté, elle le començât sous les plus tristes auspices.

Cependant, Léopold la pressait de se lever et de les suivre. Péniblement, elle se mit debout et marcha. Mais une chaîne subtile tirait sur son cœur. C'était comme si mille invisibles liens, tout à coup, se tendaient pour l'empêcher de partir. Au bout de la rue, elle se retourna et regarda une dernière fois la maison, toute petite, blanche et rouge, sous le feuillage — à travers le prisme de ses larmes.

(*A suivre.*) GEORGES RENCY.

Hosted by Google

LES PARTIS POLITIQUES EN HOLLANDE

Les élections générales en Hollande ayant eu pour résultat de faire passer le pouvoir gouvernemental des mains des libéraux dans celles des cléricaux — comme il est arrivé en Belgique, il y a quelques années, — il nous a semblé d'un intérêt actuel de fixer l'attention sur les partis politiques en Hollande et leurs programmes.

Bien que les partis politiques de Hollande soient aussi nombreux que ceux de France ou de n'importe quel autre de nos grands États modernes, ils n'offrent pas en général les séparations tranchées que l'on rencontre dans les groupements politiques français ou autrichiens, par exemple. Ils ne présentent pas cette lutte acharnée entre les personnalités dont on peut être témoin en observant des tribunes une séance « intéressante » de la Chambre des députés, à Paris, ou du Reichsrath, à Vienne, au moment où s'agitent les petites passions.

On ne trouvera pas non plus dans la presse hollandaise, du moins généralement, ce langage acerbe et violent, cette abondance d'insinuations dirigées contre les adversaires politiques, lancées parfois, il faut l'avouer, avec un talent extraordinaire, témoignant d'une verve inventive, vraiment inimitable et que l'on retrouve dans tous les journaux français ou belges, quel que soit leur couleur.

Le caractère des peuples du Nord influe, sans doute, sur tout cela. En France, par exemple, on s'imagine le Hollandais, et déjà le Flamand, sous la figure d'un être flegmatique,

Hosted by Google

d'un homme portant la barbe en collier, qui peut discuter sérieusement, mais sans hâte, très civilisé peut-être, mais ne possédant pas assez d'énergie et d'esprit d'initiative pour faire progresser la civilisation.

Certains types nous montreront combien on a tort de trop généraliser, bien que le caractère propre aux peuples du Nord soit très prononcé dans la race hollandaise.

Une autre influence se fait également sentir dans les partis en Hollande. C'est l'esprit de *polder*, l'effet qu'exercent sur les relations les limites étroites du pays. On trouve cet esprit de clocher partout en province; les grandes villes y échappent seules. Dans le monde politique hollandais chacun connaît personnellement ses amis et ses adversaires. Combien de fois n'arrive-t-il pas que le pasteur libéral, le bourgmestre conservateur et l'avocat radical ou social-démocrate, hier adversaires dans la lutte politique, se voient obligés aujourd'hui de participer ensemble aux délibérations d'un comité de secours aux sans-travail ou d'amélioration de l'enseignement populaire! On se serre la main et désormais l'on ne sera pas des inconnus les uns pour les autres.

« L'honorable député de ... » : c'est le titre que le ministre libéral donnera à son élève de l'université, aujourd'hui docteur en droit et député social-démocrate. Et ce dernier répondra : « J'ai tout le respect possible pour M. le Ministre de la justice. »

Il en est de même les jours d'élection. Les candidats de deux partis politiques se salueront amicalement avant de se combattre et de s'invectiver dans la réunion publique.

Deux influences seules sont capables de diviser définitivement les masses et les politiciens : l'une est la religion; l'autre, la lutte des classes. Les hommes d'État calvinistes et catholiques se séparent plus ou moins catégoriquement de leurs collègues libres-penseurs. Si parfois un *rara avis*, quelque bon poète, quelque homme d'État catholique entretient des relations amicales avec ses collègues de la gauche libérale, on sent toujours que cela n'est toléré que parce que c'est un homme « excentrique ». Vous savez qu'il est poète ! C'est un canard

Hosted by Google

sauvage que considèrent, avec anxiété, tous les canards domestiques, toutes les respectables poules de la basse-cour.

Il en est de même de la lutte des classes. Elle divise en Hollande le prolétariat industriel et agricole et les classes possédantes. Les sentiments des prolétaires ne percent guère au sein du Parlement. En Hollande, en effet, le socialisme révolutionnaire vit en dehors de la sphère du Parlement. Le seul socialiste qui avait siégé jusqu'ici dans la deuxième Chambre des États généraux, M. Van der Zwaag, y est entré en qualité d'agitateur. Mais sa situation y est difficile, ambiguë, intenable à la longue. Il incline de plus en plus vers les démocrates de la gauche (social-démocrates, libéraux progressistes).

Cette division des citoyens, causée par la différence des classes, a été fortement favorisée non seulement par la propagande socialiste de ces dernières années, mais aussi par les convenances personnelles qui, dans les petits pays et en particulier dans les petites communes, peuvent diviser les habitants aussi bien que la religion.

Il est même remarquable que ce soient les fractions de la population qui se touchent de plus près, qui sont aussi le plus en rivalité et ne désirent nulle part s'assimiler. Il n'y a guère de partis politiques en Hollande, où l'hostilité soit plus prononcée et le langage plus véhément qu'entre les social-démocrates et les socialistes révolutionnaires. Les instituteurs, les ouvriers diamantaires et autres petites gens plus ou moins privilégiés, membres du parti ouvrier social-démocrate, aiment à passer pour adeptes d'une doctrine « scientifique ». Ils se croient bien supérieurs à la masse des socialistes révolutionnaires, aux yeux desquels, au contraire, il n'est pas d'insulte plus compromettante que celle de « parlementaire ».

Jusqu'aux dernières élections le gouvernement en Hollande a été aux mains des libéraux. Ils comptaient à la veille des élections générales 45 représentants dans la deuxième Chambre des États généraux, dont les cent membres sont élus directement par la population mâle du pays suivant un mode de suffrage assez étendu quoique non universel. Dans la politique générale, ils recevaient parfois l'appui, contre l'oppo-

Hosted by Google

sition cléricale, des 3 radicaux, des 3 social-démocrates, ainsi que du seul député socialiste et des 4 membres du parti « chrétien historique ».

L'opposition cléricale ne pouvait opposer à ces forces que 22 catholiques et 22 antirévolutionnaires (protestants).

Les élections de juin, cependant, ont eu un très fâcheux résultat pour le parti libéral. Au premier tour étaient déjà élus 23 catholiques, 22 antirévolutionnaires et 2 candidats du parti chrétien historique; en somme, 47 cléricaux. Dans six circonscriptions le ballottage devait avoir lieu entre deux cléricaux, de sorte que la droite de la Chambre était déjà immédiatement sûre de 53 sièges.

Par contre, il n'y a que 11 libéraux qui ont été élus au premier tour, parmi lesquels se trouvent encore 2 démocrates libéraux.

Seulement, il y a eu ballottage dans quarante-deux circonscriptions, et bien qu'il leur fût impossible de regagner tous les sièges en balance, les partis gouvernementaux avaient du moins espéré réparer partiellement leur perte.

Ces espérances ne se sont réalisées qu'imparfaitement.

Par le ballottage du 27 juin, 5 membres de plus de la gauche libérale ont perdu leur siège au profit des cléricaux et la situation est donc actuellement celle-ci :

Gauche :

Libéraux	27
Libéraux démocrates	8
Social-démocrates et socialistes	7
	42

Droite :

Catholiques	25
Antirévolutionnaires	25
Antirévolutionnaires indépendants	5
Chrétiens historiques	3
	58

Hosted by Google

Par suite du résultat des élections pour les États provinciaux, les partis cléricaux ont encore le dessus dans la première Chambre des États généraux, dont les membres sont élus par les États des différentes provinces.

Comparée à la période 1886-1891, celle où les cléricaux, étant arrivés au pouvoir, ne disposaient de la majorité que dans la deuxième Chambre, la situation politique est donc extrêmement favorable à la droite.

Il n'y a qu'un seul inconvénient pour celle-ci — inconvénient que nous aurons à examiner particulièrement. C'est que la droite est au moins aussi divisée, sinon plus, que la gauche libérale. Cette division intérieure frappera nécessairement le nouveau parti gouvernemental d'impuissance.

Pour bien comprendre ce phénomène, nous devons retracer sommairement l'histoire parlementaire de la Hollande depuis un demi-siècle.

Le ministère libéral, qui aura à céder le pouvoir aux mandataires des partis cléricaux, était présidé par l'économiste libéral-conservateur, le Dr N.-G. Pierson. Il se composait d'éléments empruntés aux deux fractions du parti libéral, les modérés, dits « conservateurs », et les libéraux de gauche. C'est ce ministère qui, soutenu par la majorité du Parlement, a tenu les rênes du gouvernement, comme le fera dorénavant le ministère de la droite, puisqu'en Hollande l'influence de la couronne est très peu perceptible. L'amour que porte la population à sa jeune reine, amour du reste plus officiel que réel, ressemble à l'affection que le peuple anglais témoigne à feu la vieille reine Victoria.

« *She is a good queen, because she does nothing!* » C'est en ces termes qu'un jour un Anglais pratique, et d'idées avancées, m'expliquait les mérites de sa reine. Il me semblait que c'était véritablement cette haute vertu consistant à ne rien faire du tout, qui la lui faisait placer bien au-dessus d'un président de république.

Il en va de même en Hollande ; n'est-ce pas le député libéral, Dr Sam. Van Houten, ministre dans la suite, qui prétendit, en plein Parlement, qu'en Hollande la « couronne »

Hosted by Google

n'est qu'un « ornement » ? Du reste, l'autonomie relativement grande des provinces et des communes distingue la Hollande, comme aussi la Belgique, d'un pays comme la France où la centralisation est plus prononcée.

C'est la législation sociale qui divise le parti libéral et qui, depuis quelques mois — peu de temps avant les élections générales de juin — a amené une scission définitive dans ses rangs, scission qui a conduit immédiatement à la défaite. Un tiers de ce parti dans l'ancien Parlement était formé d'éléments conservateurs. Ce sont les représentants de la vieille tradition de 1848, défenseurs de la non-intervention de l'État dans les questions sociales. Se référant au chef de l'ancien libéralisme, Thorbecke, ils proclament que cette abstention est la première loi à laquelle doit se soumettre l'État ; ce dernier doit se borner de plus en plus à son rôle de gardien des droits individuels. Ces « vieux libéraux » n'ont été dépassés que dans les dernières années par les « libéraux progressistes ».

Pour opposer immédiatement à l'opinion des vieux libéraux celle des « progressistes », je laisserai ici la parole à un des chefs de la gauche du parti libéral, un de ceux qui touchent de plus près aux radicaux [1] :

« C'est ainsi que, selon les convictions du *parti progressiste*, l'État ne saurait rester indifférent en présence de l'abandon et de la criminalité croissante de la jeunesse et qu'il est tenu de proclamer l'enseignement obligatoire. L'État ne doit pas non plus tolérer l'abus des spiritueux ni les habitations malsaines, ni rien de ce qui peut nuire à la santé du peuple. Il est tenu de sauvegarder les intérêts du travail et du travailleur, impuissant à le faire lui-même, là surtout où ce dernier est usé par l'âge, atteint de maladies ou frappé par un accident. La femme, jusqu'ici mineure en droit, doit être émancipée; les droits de l'enfant naturel doivent être garantis. »

N'oublions pas, de plus, que chaque membre du parti, aussi bien des vieux libéraux que des progressistes, agit un peu pour

[1] J. A. Levy, docteur en droit, ancien membre du Parlement. L'article sur « Le Parti progressiste » dans le livre *Les Pays-Bas*, paru à l'occasion du couronnement de la reine Wilhelmine. l. c., p. 120.

Hosted by Google

soi-même. Cette indépendance reconnue, qui est un trait caractéristique du peuple hollandais, rend très difficile la mise en formule des principes du parti lui-même.

La puissance du parti libéral, comme parti politique, réside dans les groupements électoraux répandus dans toutes les provinces du royaume. Même dans les plus petites communes du pays, quelques notables — le notaire, le bourgmestre, le maître d'école bien souvent — sont d'ordinaire connus comme libéraux. Ce sont eux qui, en général, forment l'élite du parti, et même, en un certain sens, le parti tout entier.

Les masses ouvrières, au contraire, travailleurs des champs ou ouvriers industriels, peuvent être des calvinistes ou catholiques, des socialistes, des anarchistes ; mais ils ne sont jamais des libéraux. Il n'existe pas d'ouvriers libéraux en Hollande, et la « Fédération générale des ouvriers néerlandais », association de petits patrons et d'ouvriers aisés, constituée dans un but électoral et sous l'impulsion des chefs libéraux, n'a en vérité aucune influence sur la population ouvrière du pays.

Ce n'est que depuis 1896 que l' « Union libérale », qui réunit toujours un nombre assez considérable de comités électoraux, a élaboré un programme de réformes générales et un programme à réaliser immédiatement. Jusqu'à présent ce programme a servi de guide aux masses libérales. Comme nous venons de le dire, récemment une scission s'est produite dans les cercles libéraux. Après la dernière assemblée générale de « l'Union libérale » les éléments les plus avancés de ce parti se sont séparés des conservateurs pour s'unir avec nombre de radicaux et fonder ensemble une nouvelle organisation : « l'Union libérale démocratique ».

La cause de la scission a été l'urgence de la revision de la constitution pour aboutir au suffrage universel. Cette urgence a été rejetée par l' « Union libérale ».

A côté des libéraux, et plus conséquents qu'eux, les radicaux et les social-démocrates défendent les principes de la démocratie. Chacun de ces deux groupes a son programme électoral qui, plus que les déclarations générales, est le vrai fil conducteur du parti.

Hosted by Google

Les programmes de ces deux groupes se ressemblent fortement pour la partie pratique. Tous deux réclament le suffrage universel, l'amélioration de la législation ouvrière, des mesures en faveur de l'amélioration des habitations ouvrières, l'abolition des impôts sur les denrées alimentaires, etc.

Dans quelques-unes de ces revendications les social-démocrates dépassent les radicaux. Au sujet de l'armée, par exemple, le programme social-démocrate demande : « l'abolition du système militariste et l'armement général de la nation au lieu des armées permanentes. » Sur ce point, le programme radical ne réclame que : « la suppression du remplacement, la réduction au minimum indispensable des dépenses faites pour l'armée tant de terre que de mer. »

La différence essentielle entre les deux groupements réside dans la partie générale de leur programme qui, du reste, n'est qu'un cheval de parade.

Dans cette partie de leur programme, les radicaux veulent des lois qui « sans viser à la propriété collective des moyens de production, limitent plus étroitement les avantages résultant de la propriété privée, et favorisent une rétribution plus équitable des revenus sociaux. » Dans la partie correspondante de leur programme, les social-démocrates proclament la nécessité de « l'organisation sociale de la production (société socialiste) ».

Ajoutons à cela que les social-démocrates sont, avant tout, des étatistes « qui veulent étendre le pouvoir de l'État en matière de réformes sociales. Ils empruntent leur programme à la social-démocratie allemande.

Les partis des démocrates avancés — radicaux et social-démocrates — s'adressent tous deux à la classe ouvrière et à la petite bourgeoisie. Pour faire élire leurs candidats, ils s'en remettent, comme les libéraux, à des comités électoraux. Les deux groupements ont la même organisation pour la propagande générale.

Comme ailleurs, ces deux groupes se confondent de plus en plus, et ce sont assurément les radicaux, radicaux-socialistes et social-démocrates, fortifiés par les éléments les plus avancés

Hosted by Google

des libéraux, qui sont destinés à former dans l'avenir un gouvernement démocrate et réformateur, si du moins les anticléricaux savent faire leur profit de la leçon reçue ces jours-ci.

La fondation de « l'Union libérale démocratique » mentionnée plus haut (Union qui, lors des élections de cette année, a commencé sa campagne, et dont le programme général est discuté ces jours mêmes dans le sein des unions locales du nouveau parti) nous paraît être le prélude de la constitution d'un groupement, capable de prendre la direction des affaires. Pour l'avenir, ce nouveau courant démocratique n'aura qu'à se fusionner avec les social-démocrates, qui, du reste, ne diffèrent guère de ses membres quant à la tactique, pour unir tous les éléments nécessaires à un gouvernement réformateur, apte à remplacer dans l'avenir les cléricaux.

Faisons remarquer ici que déjà l' « Union libérale » s'est déclarée, il y a quelques mois, en faveur du suffrage universel pour hommes et femmes également. Il est même curieux de voir que les libéraux se soient montrés plus avancés, dans cette question de l'octroi des droits politiques aux femmes, que le conseil central du parti social-démocrate. On voit combien peu tous ces partis et ces fractions de partis politiques diffèrent entre eux.

Au Parlement, la droite est formée par les antirévolutionnaires et les catholiques.

L'article premier de la « déclaration de principes » du premier de ces groupes (elle date de 1878) fait comprendre en quelques traits la raison d'être de son existence :

« Le parti antirévolutionnaire représente le fond même de notre caractère national, *tel que celui-ci, sous la conduite de la maison d'Orange et sous l'influence de la Réforme, reçut sa consécration vers* 1572. »

Les chefs antirévolutionnaires proclament qu'à la fin du XVIII^e^ siècle l'esprit de la Révolution française a pris la place du calvinisme du XVI^e^ siècle. Ils veulent faire revivre cet esprit ancien et combattre les principes de la grande Révolution.

Cela ne veut pas dire qu'ils soient hostiles *a priori* à tout

Hosted by Google

esprit révolutionnaire. La révolte de la Hollande contre l'Espagne était elle-même une révolution. Mais le parti antirévolutionnaire, par la bouche de son chef actuel, le Dr Abraham Kuyper, se déclare hostile au point de départ de la Révolution française et à la théorie dont la formule est : « *Ni Dieu, ni maître !* » Il défend, au contraire, la doctrine de la « *souveraineté de Dieu* ».

Le parti accepte quiconque partage l'idée d'une politique calviniste, qu'il soit membre de l'Église réformée néerlandaise ou des Églises luthérienne ou baptiste.

Ce parti mène ainsi une double lutte. Il combat, d'une part, l'esprit du catholicisme qui, en 1572, était le grand ennemi ; d'autre part, les principes de la Révolution de 1789. Dans la pratique, cependant, il s'unit tantôt aux catholiques, tantôt aux radicaux.

Le parti antirévolutionnaire qui, depuis 1874, possède une bonne organisation, s'appuie sur les comités électoraux qu'il a créés dans toutes les parties du pays. En 1898, leur nombre dépassait 400. Les comités de district élisent des comités provinciaux. De temps en temps les délégués ou « députés » de tout le pays se réunissent en « assemblée des députés ». C'est cette assemblée générale qui élit le comité central, qui a pour tâche de diriger la tactique générale du parti.

Enseignement libre (sous le titre « l'enseignement aux parents »), décentralisation et autonomie des provinces et des communes, droit de suffrage reconnu à tous les chefs de famille et, en général, à tous les chefs d'un groupement quelconque, pleine liberté des Églises, suppression de tous les liens qui pourraient lier les Églises à l'État, extension de la législation ouvrière (chambres de travail, limitation de la journée de travail, fixation d'un juste salaire, constitution d'une pension pour l'ouvrier ainsi que pour sa veuve et pour ses enfants), voilà quelques-unes des revendications du parti antirévolutionnaire. Il faut, cependant, faire remarquer au lecteur que ce parti devenu, en 1888, avec l'appui des catholiques, le parti gouvernemental, n'a rien fait en faveur de toutes ces réformes. Il n'a pas agi davantage que les libéraux conservateurs. Et

Hosted by Google

cependant, l'inaction de ces derniers avait été fortement critiquée par les cléricaux coalisés. Ceux-ci n'ont su que pousser à la revision de la loi scolaire et rendre pire encore l'instruction populaire, déjà si médiocre à cette époque.

C'est surtout cette alliance avec les catholiques — « l'Alliance monstrueuse », comme on l'appelait dans le pays, — qui a valu aux antirévolutionnaires d'avoir maintenant en opposition avec eux les groupes hostiles de coréligionnaires, que réunit le « parti chrétien historique ». Cette alliance nécessaire aux cléricaux pour arriver au pouvoir est, en même temps, leur force et leur faiblesse; c'est elle qui frappe les cléricaux *a priori* d'impuissance et conduira encore une fois aux plus grandes déceptions et à la défaite prochaine.

Le danger que courrait le protestantisme par la formation d'un cabinet clérical, où les catholiques auraient eu la majorité effective, sinon numérique, a fait naître déjà ce courant « chrétien historique », en 1897, lors des élections pour la deuxième Chambre des États généraux. Un comité général fut élu; bientôt suivit une déclaration de principes, et ainsi se trouva formé un jeune parti chrétien qui, en plusieurs points, a déjà donné son appui à la tactique parlementaire des libéraux. Pour le moment, l'attitude de cette fraction des partis cléricaux sera particulièrement difficile.

Comme les « vieux libéraux », ils repoussent « l'immixtion superflue et exagérée de l'État », comme le dit leur chef, le Dr Bronsveld, et on a vu déjà que ce n'est pas le seul trait qui les lie avec les libéraux.

Le parti antirévolutionnaire a vu naître encore une autre opposition dans son propre sein. C'était, semble-t-il, inévitable à la longue. Le parti renfermait, en effet, des éléments hétérogènes, des personnes ayant des intérêts matériels dissemblables qui, au bout d'un certain temps, ne pouvaient plus vivre en paix.

Le Dr Kuyper voulait, comme il le disait, « tendre, en bas, une main aux prolétaires et l'autre main, en haut, aux membres des familles nobles ». Programme irréalisable!

Dans ces dernières années, les « petites gens » du parti se

Hosted by Google

plaignaient fortement de ne servir pendant les périodes électorales que « de bûcherons et de porteurs d'eau » à ces familles nobles, aux « gens à deux noms ».

Aussi, ces derniers se séparèrent-ils en 1891 du parti antirévolutionnaire, à propos de divergences portant sur la base et l'étendue du droit de suffrage, ainsi que sur l'organisation même du parti. Ils forment maintenant un petit groupe d' « antirévolutionnaires indépendants » ou, pour mieux dire, de « conservateurs cléricaux ».

Le parti catholique est le plus compacte quoiqu'à peine organisé. Comme le centre du *Reichstag* allemand, c'est un mur inébranlable. Si parmi les membres de ce parti se font jour les mêmes divergences d'idées que chez les libéraux ou les anti-révolutionnaires, le monde extérieur les ignore complètement.

Les membres du parti ont une action commune et ils obéissent à une discipline, qui n'est pas officiellement proclamée, mais qui existe néanmoins, et les démocrates catholiques, qui pendant ces derniers mois ont fondé quelques groupes en Hollande, à l'exemple du parti daensiste belge, ont à soutenir la lutte la plus difficile pour rester indépendants du clergé. Le groupe catholique de la Chambre, ainsi que sa politique générale, se place sous la direction des évêques.

Autrefois, dans la première période qui suivit la revision constitutionnelle de 1848, les catholiques votaient en général avec les libéraux contre la tradition calviniste. C'est la lutte contre l'enseignement populaire qui les a fait rompre avec leurs alliés d'autrefois.

La loi scolaire de 1857 avait créé l'enseignement « neutre » qui, en Hollande, comme dans plusieurs autres pays, a permis au parti libéral gouvernemental d'inculquer à la jeunesse « toutes les vertus chrétiennes et sociales » (formule empruntée à la loi scolaire), vertus célébrées par le parti libéral; c'est-à-dire que cette école maintenait l'autorité du « bon Dieu », du « grand Architecte de l'univers ». Ce Dieu vague ne peut contenter personne, ni les croyants à un Dieu personnel quelconque — catholiques, protestants, juifs — ni les socialistes et les libres-

Hosted by Google

penseurs. Au point de vue social, cet enseignement soutenait l'idée monarchique et cultivait artificiellement l'amour pour la maison d'Orange. Il prêchait aussi toutes les vertus sociales qui dans une société bien organisée sont, d'après les idées des libéraux, si nécessaires aux masses populaires : vertus analogues au « contentement de peu », à « l'épargne », au « *self-help* », etc.

Les catholiques hollandais s'unirent quand, en 1867, les évêques catholiques lancèrent un mandement collectif contre l'enseignement public.

En 1888, comme nous l'avons déjà dit plus haut, les catholiques, unis aux anti-révolutionnaires, réussirent à conquérir la majorité dans la deuxième chambre, mais non dans la première. Un ministère clérical succéda pour quelques années à son prédécesseur libéral. Le nouveau gouvernement réussit à apaiser la lutte au sujet de l'enseignement public par la loi de 1889. Mais il n'a su prendre aucune mesure dans l'intérêt des masses. Du reste, il faut reconnaître que les éléments, dont était faite la coalition des catholiques et des anti-révolutionnaires, étaient trop hétérogènes pour pouvoir marcher de concert pendant longtemps, et nous avons montré déjà qu'il en sera de même pour l'avenir après leur succès actuel.

Aux élections de 1891, les cléricaux eurent le dessous et le parti libéral devint, une fois de plus, le parti gouvernemental.

Le programme catholique proclame une obéissance stricte aux encycliques de Pie IX et de Léon XIII, une inaltérable fidélité à la maison d'Orange-Nassau (que le clergé catholique combattit autrefois avec autant de véhémence qu'il en mit jadis dans sa lutte contre Guillaume le Taciturne), puis l'adhésion à la constitution. En matière sociale, le parti adopte, du moins en théorie, l'encyclique *Rerum Novarum* du pape Léon XIII. Il réclame, par exemple, le repos dominical, la prohibition, même chez les adultes, d'un travail excessif et la protection de l'agriculture et de l'industrie nationale par une revision de tarifs (les députés catholiques et surtout les grands propriétaires ruraux sont d'ardents protectionnistes).

En matière d'instruction publique, le parti est hostile à

Hosted by Google

l'enseignement obligatoire et réclame ce qu'il appelle « l'école libre », ce qui signifie en réalité, *l'école ecclésiastique*. Il demande en outre, que l'égalité devant la loi reconnue par la loi scolaire de 1889 soit également étendue à l'enseignement secondaire et supérieur.

Les socialistes révolutionnaires, en Hollande, cherchent leur appui hors du Parlement, dans la vie sociale elle-même. Ils font donc de la propagande dans les fabriques et les ateliers, surtout en soutenant les grèves et tous les mouvements collectifs qui peuvent hâter l'évolution sociale, élargir les idées et pousser en avant dans la voie des réformes les partis politiques et les autorités de toutes nuances.

Leur but final est le transfert des moyens de production et de communication des mains des capitalistes et des propriétaires en celles de la collectivité humaine. Cela implique le développement d'une nouvelle organisation sociale. Ils cherchent à changer la situation économique des masses par la lutte des classes, à faire d'autres hommes en créant d'autres conditions d'existence. En tout cela ils marchent d'accord avec les anarchistes communistes.

Il est vrai, qu'une partie de ces socialistes révolutionnaires estiment qu'il est possible de participer aux élections dans un but de propagande, de permettre à leurs représentants de parler du haut de la tribune du Parlement et de passer ainsi par-dessus la tête de nos gouvernements. Cependant comme nous l'avons déjà fait remarquer, les exemples de fait prouvent combien difficile, et même insoutenable à la longue, doit être la situation de tels députés.

Il est donc tout naturel que depuis quelques mois les restes de la « Fédération » d'autrefois, qui s'en tiennent à cette manière de voir, se sont, en grande partie, définitivement unis aux socialo démocrates pour marcher d'accord avec ceux-ci dans les élections générales de cette année.

Si l'on se rappelle que les groupes et les partis, dont nous venons de parler, se fondent presque insensiblement par l'intermédiaire de certaines personnalités placées pour ainsi dire, entre eux, on peut juger des divergences d'opinions qui

Hosted by Google

existent dans la population hollandaise, où les doctrines des grands États voisins pénètrent si facilement.

Dans ce pays, les masses populaires lisent beaucoup de journaux, de brochures, de livres ; on trouve partout des bibliothèques, fondées par les partis, mais plus qu'ailleurs dans le Nord. Aussi est-il aisé de comprendre que toutes les doctrines philosophiques et sociales trouvent des adeptes, et des défenseurs chaleureux, chez ce petit peuple admirablement placé pour devenir l'asile des conceptions philosophiques les plus diverses.

L. CORNÉLISSEN RUPERTUS.

Hosted by Google

LANGUES MENACÉES

Ils se sont cruellement trompés ceux qui, il y a cent ans, ont salué le XIXe siècle comme une ère de justice universelle, aussi bien pour les peuples que pour les individus. Notre génération ne manque pas d'esprits généreux, de rêveurs sublimes. Il s'est même trouvé un autocrate puissant pour faire courir un frisson dans le monde civilisé tout entier, en lui faisant entendre des paroles solennelles de concorde et de paix.

Mais, hélas! les réalités sont partout en contradiction flagrante avec les nobles aspirations de l'humanité actuelle. Nulle part les peuples courbés sous un joug abhorré ne voient poindre une lueur d'espérance; en Afrique et aux Philippines on fait couler à flots le sang pour imposer des esclavages nouveaux, et à chaque instant nous entendons l'écho des plaintes et des protestations de malheureuses nations, violentées dans tout ce qui est la manifestation de leur individualité même. Sans cesse les journaux nous parlent de la russification de la Pologne, des provinces baltiques, de la Finlande; la bureaucratie prussienne essaye de germaniser par tous les moyens la Pologne prussienne et le Slesvig danois; le gouvernement hongrois, soutenu par tous les partis sérieusement représentés au Parlement de Budapest, s'efforce de substituer la langue magyare aux idiomes des peuples slaves et autres qui entourent de toutes parts la puszta centrale. Est-ce que réellement toutes ces langues menacées seraient condamnées à disparaître dans un temps plus ou moins long? Les petites nations qui se défendent si vaillamment, devront-elles vrai-

Hosted by Google

ment se dissoudre dans la masse de leurs vainqueurs? Sera-t-il possible de faire de la Russie, de l'Allemagne, de la Hongrie des États aussi nationaux, avec des populations aussi complètement homogènes que l'Italie, l'Espagne ou la Hollande? La question vaut certes la peine qu'on s'y arrête un instant.

I

Il y a de par le monde bien des populations qui, dans le cours des derniers siècles, ont complètement perdu la langue de leurs ancêtres. Une très notable partie de l'Allemagne actuelle, presque toute la partie située à l'est de l'Elbe était slave autrefois. Les Grecs sont en train de s'assimiler les importantes colonies d'Albanais, qui, naguère encore, formaient de vastes enclaves dans leur territoire. La vieille langue celtique, si vivace encore dans les campagnes galloises, a cessé depuis longtemps d'être parlée dans la presqu'île de Cornouailles.

Nous savons d'ailleurs que le parler actuel d'un grand nombre de peuples n'est en aucune façon un indice certain de leur origine réelle. Les peuples latins de nos jours ne sont nullement les descendants de ceux qui, aux bords du Tibre, parlaient le dialecte, qui s'est épanoui dans la langue merveilleuse de Cicéron. Pendant des siècles, l'Italie, la Gaule et l'Espagne ont été de vastes réservoirs où sont venus se heurter et finalement se confondre les éléments ethniques les plus disparates. Tous ces composants ont laissé quelques traces dans le français, l'italien et l'espagnol de nos jours; mais la langue même des peuples dits latins, dans sa structure intime et dans la presque totalité de ses éléments, c'est bien le vieil idiome du Latium, transformé lentement, sans heurts, par une évolution séculaire. Et malgré la complexité de son origine, chacune des nations romanes est devenue une unité homogène, ayant son individualité nettement tranchée, et dans l'ensemble du monde latin la vieille âme latine vit toujours. Il semble que la langue ait pétri les cerveaux, qu'elle ait imprimé à tous ceux qui, pour elle, ont abandonné leur

Hosted by Google

idiome primitif, une marque indélébile, qu'avec leur langue toutes leurs pensées, tout leur être intime se soient latinisés.

Mais à côté des peuples qui ont cessé d'être eux-mêmes, il en est d'autres, et en grand nombre, dont la langue, depuis des siècles, semble menacée d'extinction rapide et qui, néanmoins, sont restés jusqu'ici fidèles au parler de leurs ancêtres. Aux prises avec la puissante civilisation romaine, le vieux gaulois a succombé; mais le français, malgré tout le rayonnement de son foyer intellectuel, malgré tout son prestige de langue d'État, n'est pas parvenu, jusqu'ici, à faire disparaître les patois bretons. En pays basque, l'espagnol n'a encore conquis que les villes, et le pays de Galles conserve sa vieille langue nationale, alors qu'elle semblerait devoir être submergée depuis longtemps par l'anglais, qui a fait dans le monde de si étonnants progrès.

On peut penser cependant que l'existence de ces langues, ou plutôt de ces patois sans littérature sérieuse, sans culture réelle, est une existence précaire et qu'ils disparaîtront dans un avenir plus ou moins éloigné. Déjà le vocabulaire basque se compose pour la moitié de mots étrangers, et il en est à peu près de même du bas-breton. Ces langues, complètement abandonnées à elles-mêmes, n'ayant ni dictionnaire, ni littérature, ni classes instruites s'efforçant de les parler correctement, n'ont rien à opposer au flot qui les envahit, que la ténacité conservatrice du foyer populaire. C'est assez sans doute pour prolonger la lutte pendant des siècles encore, mais à la longue cela doit devenir insuffisant. A moins que des bouleversements politiques ou sociaux ne créent des conditions nouvelles, que rien ne permet de prévoir, ces langues semblent donc condamnées à disparaître.

Mais il y en a qui, naguère encore, paraissaient vouées au même sort, et qui actuellement luttent dans des conditions infiniment plus favorables. Sous Joseph II on rêvait à Vienne la germanisation de tout le vaste empire danubien. Et ce rêve ne semblait nullement téméraire. La capitale, centre politique et intellectuel de la monarchie, était allemande; la dynastie et la cour l'étaient de même; presque partout, au milieu des

Hosted by Google

populations si diverses réunies sous le sceptre des Habsbourg, c'étaient des Allemands qui avaient créé la bourgeoisie, la noblesse, l'armée, l'administration : tout servait à répandre la langue allemande. Il restait bien, dans toute l'étendue du territoire, des masses compactes de paysans tchèques, ruthènes, roumains, slovènes et magyars; mais on pouvait espérer que peu à peu ils apprendraient la langue allemande, qui seule leur ouvrait les trésors intellectuels et les faveurs officielles. S'ils continuaient à se servir encore pendant quelque temps de leurs vieux patois dans la vie intime, ils finiraient bien par savoir assez d'allemand pour s'en servir dans la vie publique. Et alors, après un temps plus ou moins long, l'œuvre serait accomplie : les patois locaux finiraient par s'éteindre, et au lieu d'un misérable manteau d'arlequin, la vieille monarchie étalerait aux yeux du monde sa splendide et indissoluble unité. Car l'unité politique devait être la conséquence et le couronnement de la pénétration victorieuse de l'allemand dans la vie intellectuelle, administrative et politique de l'empire entier. Ce beau rêve ne s'est pas réalisé, il ne se réalisera jamais.

Il y a un siècle, les nationalités danubiennes étaient plongées dans un sommeil léthargique, d'où rien ne semblait plus capable de les tirer. Les vieilles langues nationales étaient encore celles du foyer, mais, dans la vie publique et dans la vie intellectuelle, l'allemand et les formes mortes du latin paraissaient avoir étouffé à tout jamais la vie latente qui, pourtant, couvait toujours sous la cendre populaire. Et voilà que, peu à peu, sous l'action d'un souffle mystérieux, les étincelles cachées se sont ranimées et, bientôt, l'embrasement général a consumé la couche superficielle de la germanisation factice. Les Magyars ont élevé leur idiome touranien à la hauteur d'une langue d'État, parlée par des orateurs brillants et des professeurs savants, et capable d'exprimer dignement la pensée d'une pléiade de penseurs et de poètes. En Bohême, le même miracle s'est opéré. La langue tchèque, qu'au début de ce siècle seuls les pauvres paysans parlaient encore, est actuellement celle de l'université tchèque de Prague; elle a une litté-

Hosted by Google

rature d'une étonnante richesse et d'une haute valeur, et l'on sait avec quelle inlassable ténacité tout un peuple lutte pour lui assurer, en Bohême, une situation qui ne le cède en rien à celle de l'allemand.

L'exemple donné par ces deux nations vigoureuses a été suivi, avec un succès plus ou moins complet, par les nationalités de moindre importance qui gravitent en Hongrie autour des Magyars, en Autriche autour des Allemands. Les Roumains, les Serbes, les Croates et même les pauvres Slovaques de la frontière morave, les Slovènes et jusqu'aux paysans ruthènes, oppressés depuis si longtemps par leurs frères de race, les Polonais, se sont mis à cultiver leur langue nationale et à s'opposer résolument à toute tentative d'absorption ou d'assimilation étrangère.

La vallée du Danube central est la terre classique des luttes nationales. Mais le spectacle qu'elle nous offre n'est pas isolé. Le réveil de nationalités que tout semblait condamner à une disparition inévitable est un phénomène européen. L'Orient surtout nous en offre de nombreux et de remarquables exemples.

II

Parmi les dangers qui peuvent menacer dans son existence un idiome moins favorisé, il faut citer en premier lieu le voisinage d'une langue considérablement plus importante par le nombre de ceux qui la parlent, ainsi que par le rôle qu'elle joue dans les relations internationales, dans les sciences et la littérature.

Nous trouvons en Belgique un exemple particulièrement typique. Certes, les belles-lettres néerlandaises sont loin d'être une manifestation négligeable de l'art contemporain et la littérature scientifique hollandaise a une valeur dont les Flamands instruits, mais d'éducation française, semblent souvent ne pas se douter. Mais le français est la langue maternelle de plus de 40 millions d'habitants de France, de Belgique, de Suisse et de Lorraine, et bien d'autres millions de gens le parlent dans le monde. A côté de cette masse imposante, les

Hosted by Google

8 millions de Néerlandais de Hollande et de Flandre apparaissent comme une quantité fort minime. La littérature française jouit dans l'univers d'un prestige tel que, dans bien des pays, les lecteurs cultivés connaissent mieux les romanciers en vogue à Paris que leurs propres écrivains. Il y a plus. De nombreux Flamands, appartenant aux classes supérieures, ne connaissent Henri Conscience que par les traductions françaises répandues à profusion dans le pays. Et l'on trouverait de par le monde bien des exemples de ce phénomène qui n'est étrange qu'en apparence. Dans les relations internationales, et malgré le recul bien plus apparent que réel que l'on constate, le français joue toujours un rôle considérable. A condition de ne pas sortir d'un certain milieu, le Belge connaissant le français se tirera d'affaire non seulement dans la partie flamande du pays, mais aussi en Hollande, en Angleterre et même en Allemagne. Le flamand, au contraire, ne lui servira à rien en dehors du pays et de la Hollande. Tout au plus pourra-t-il tirer parti des analogies entre sa langue maternelle et les patois de l'Allemagne du Nord.

Il semble donc qu'en Belgique la lutte se livre dans des conditions bien inégales et que l'issue fatale doive être la disparition prochaine du flamand. Et, pourtant, en y regardant de près, l'on voit bien que cette éventualité n'est nullement vraisemblable. Depuis des siècles, la limite des langues ne s'est guère déplacée. J'habite une ville wallone, voisine de Bruxelles, à proximité immédiate du territoire flamand. C'est une localité très commerçante, dont les magasins et surtout les marchés attirent constamment un nombre considérable de villageois flamands des environs. On pourrait donc croire que les villages flamands voisins devraient se franciser. Or, il n'en est rien. Il est infiniment plus fréquent d'entendre les marchands wallons baragouiner le flamand pour se faire comprendre de leurs clients que d'entendre ceux-ci s'efforcer de parler français ou wallon. Et la même situation se présente, mais renversée, dans les villes flamandes situées dans le voisinage du pays wallon, par exemple à Hal. Bruxelles même, avec sa bourgeoisie en grande partie wallone ou francisée, n'exerce

Hosted by Google

aucune influence sur les villages environnants. Mon village natal est situé à une bonne lieue de l'agglomération. Dans les cabarets fréquentés par les promeneurs bruxellois, on parle plus ou moins le français, mais ce sont les seules conquêtes que cette langue y ait faites. On peut donc dire, en général, qu'au point de vue de la langue employée dans la vie courante, les villes n'exercent aucune influence sur les campagnes voisines. C'est là, d'ailleurs, un phénomène général. La bourgeoisie urbaine, dans les pays slaves, magyars et roumains du Danube central, a été créée par des immigrants allemands. Presque partout, leurs descendants ont conservé leur langue, mais ils ne l'ont imposée nulle part aux paysans des environs qui vivaient cependant en contact continuel avec eux.

Quant aux personnes qui quittent leur localité d'origine et vont s'établir de l'autre côté de la ligne de démarcation, si elles n'oublient pas leur langue maternelle, elles sont néanmoins absolument obligées d'apprendre celle du nouveau milieu où elles vivent. Dans bien des cas, leurs enfants déjà sont complètement assimilés et la seconde génération l'est toujours. Dans tous les villages comme dans toutes les villes wallones le long de la limite, on rencontre une foule de gens portant un nom flamand et qui, cependant, sont aussi wallons, à tous égards, que le reste de la population. Un phénomène absolument analogue s'observe dans les localités flamandes voisines.

Il est vrai que des circonstances particulières peuvent changer cet état de choses. La création d'un centre industriel à proximité de la limite peut, par suite de certaines causes locales, attirer un grand nombre d'ouvriers venant surtout des localités, situées de l'autre côté de cette ligne, et provoquer ainsi la création d'un groupe important ne parlant pas la langue des habitants primitifs de l'endroit. S'il est suffisamment nombreux, il peut à la longue imposer son propre idiome à ces derniers. Ainsi, une vieille ville flamande, Renaix, semble en train de devenir wallone en plusieurs quartiers. En Transylvanie, de nombreuses localités, naguère magyares ou allemandes, se romanisent par suite de l'infiltration considérable et incessante d'éléments roumains qui ne se mêlent pas

Hosted by Google

au reste de la population et ne se résignent qu'en cas de nécessité absolue à se servir d'une langue étrangère.

Mais il est de toute impossibilité que dans un pays à population dense et lorsque les nationalités ne sont pas entremêlées comme elles le sont en Transylvanie, une infiltration pareille se produise d'une façon générale le long d'une portion notable de la limite, et surtout qu'elle se fasse d'une manière progressive, gagnant de proche en proche tout un domaine linguistique.

Il en est autrement lorsque les deux idiomes en présence sont des langues sœurs, présentant des analogies profondes de vocabulaire et de syntaxe. La frontière politique entre la Hollande et l'Allemagne n'a certainement pas été tracée en suivant une limite entre les patois de nature différente. Les dialectes frisons se parlent aussi bien à l'ouest qu'à l'est de la frontière, et le dialecte que le savant C. Kilianus appelait, il y a deux siècles, le sicambre, se parle dans les pays de Gueldre (Pays-Bas), de Juliers et de Clèves (Allemagne). Le néerlandais devient l'allemand par une transition lente, à peu près insensible d'un village à l'autre.

Cependant, surtout sous l'action de l'école et du journal, dans tous les pays ayant un nombre limité d'illettrés, les patois se rapprochent peu à peu de la langue écrite. Il ne faut donc pas s'étonner de voir que des dialectes presque identiques se hollandisent d'un côté de la frontière et se germanisent de l'autre. Ainsi cette ligne, que les événements ont tracée d'une manière arbitraire, peut devenir à la longue une véritable limite linguistique.

Un phénomène analogue a amené sur certains points de l'Europe de notables reculs des lignes de séparation entre les différentes langues.

Il fut un temps où le danois se parlait dans l'ancien duché de Slesvig, bien au sud de la ligne Tönder-Flensbourg, qui peut être considérée comme la limite actuelle du territoire réellement danois. Lentement, de proche en proche, tout le sud de la péninsule jutlandaise a abandonné sa vieille langue scandinave pour adopter le patois bas-allemand. Nous disons

Hosted by Google

patois, c'est plutôt langue qu'il faudrait dire. Car à l'époque où les régions voisines de l'Eider ont cessé d'être danoises, le bas-allemand était la langue écrite, administrative et commerciale des puissantes villes hanséatiques et de tout le nord-ouest de l'Allemagne. Les Danois du Slesvig n'en écrivaient pas d'autre; ils n'ont commencé à cultiver sérieusement leur propre langue que dans le cours du XIX^e^ siècle, alors que le bas-allemand, détrôné comme langue littéraire par le haut-allemand de la Bible de Luther, avait perdu la plus grande partie de sa force de pénétration.

Seulement, ce changement ne s'est pas opéré par un travail brutal de substitution; il s'est fait par la lente infiltration de vocables et de formes allemandes dans le parler apparenté des Danois, et à la longue, sans transition brusque, de corruption en corruption, le danois s'est trouvé transformé en bas-allemand.

On pourrait d'ailleurs multiplier de semblables exemples. Lors de la conversion chrétienne, les Moraves et les Slovaques parlaient encore la même langue slovène que les Slaves du Sud. Mais dans la vallée du Danube se sont avancés en masses compactes d'un côté les Allemands et de l'autre les Magyars. Le peuple slovène a été coupé en deux tronçons complètement séparés, et, actuellement, les Moraves et les Slovaques se servent non du slovène, mais de la langue apparentée des Tchèques de Bohême.

Une notable partie de la Russie occidentale est occupée par les Ruthènes, dont la langue, tout en formant une unité bien distincte dans l'ensemble des idiomes slaves, présente avec le russe de nombreuses et de profondes analogies. Or, ce peuple n'a ni littérature, ni puissants souvenirs historiques, ni aspirations d'avenir, en tant que nation consciente d'elle-même. Si donc l'empire moscovite reste ce qu'il est, il est fort probable que peu à peu cette langue se russifiera, et qu'un jour, lorsque l'action de l'école sera venue efficacement soutenir l'action politique, administrative et sociale, la ligne de séparation commencera insensiblement à s'effacer.

Les Polonais aussi parlent une langue présentant avec le

Hosted by Google

russe de nombreux points de contact. Mais la situation n'est pas du tout la même. Les Polonais ont conscience d'être un peuple et ne *veulent* pas se laisser absorber par leurs conquérants. Ils s'attachent passionnément à tout ce qui peut être un signe extérieur de leur individualité, à leur passé et à leurs rêves d'avenir, à leur religion et à leur langue. Tant que ces dispositions subsisteront, tant que le peuple polonais conservera la conscience de lui-même — et nous dirons pour quelles raisons de portée générale il n'est pas probable qu'il la perde de si tôt — les progrès de la russification ne sauraient être qu'une vaine apparence de surface.

Nous pouvons résumer comme suit les considérations qui précèdent : dans le cas où deux peuples se trouvent en présence en masses compactes, la pression exercée par la langue de celui que favorisent des circonstances politiques ou autres, ne fera généralement reculer la ligne de séparation que lorsque l'autre est un peuple de même race, ayant perdu ou n'ayant pas encore acquis la conscience nette et claire de son individualité nationale.

Dans tout ceci, bien entendu, il n'est question que de langues cultivées, c'est-à-dire de celles qui ont une littérature digne de ce nom. Nous ne parlons ni de l'albanais, ni du lithuanien, ni des dialectes celtiques. Et, à ce propos, nous ferons remarquer qu'en réalité toutes les langues cultivées se valent. Toutes suffisent à exprimer avec précision et même avec élégance les idées non seulement de la masse, mais aussi de l'élite intellectuelle de la nation. Toutes peuvent produire des chefs-d'œuvre, et la plupart en ont déjà produit, aussi bien l'idiome touranien, apporté en Europe il y a mille ans par les hordes barbares des Magyars, que le langage latin resté si longtemps et si complètement inculte des Roumains de Transylvanie et des pays danubiens.

III

Le danger qui menace dans leur existence certaines langues moins favorisées se présente souvent sous une tout autre forme. Le contact peut s'établir non seulement le long d'une

Hosted by Google

ligne de séparation plus ou moins nette, mais également en une foule de points à l'intérieur même du territoire.

En effet, dans nombre de cas, la pression exercée par une langue étrangère se manifeste par la dénationalisation plus ou moins complète de l'aristocratie et même de la bourgeoisie des villes. Le phénomène est général, partout où, à un moment donné, la culture scientifique et littéraire d'une langue s'est trouvée insuffisante en présence de besoins nouveaux. Il peut avoir pour cause la faveur accordée par le pouvoir public à l'idiome étranger : telle la situation privilégiée du français en Belgique après 1830, et en Alsace avant le traité de Francfort. Il faut considérer un troisième cas encore. Pendant des siècles, la « poussée vers l'Orient », *der Drang nach Osten*, a amené dans les pays danubiens et baltiques un flot de colons allemands. Ceux-ci ont créé la bourgeoisie proprement dite dans presque toutes les contrées qui s'étendent à l'est de la terre germanique. Malgré leur extrême dispersion au milieu des populations slaves, magyares, lithuaniennes qui les entouraient, ils ont su maintenir intacts leur langue et leur caractère propre, grâce à leur conscience nationale et à la supériorité de leur culture.

Dans la plupart des pays où se constate cette situation, l'enseignement secondaire et supérieur, parfois même l'instruction primaire, se donne dans la langue envahissante. Les classes supérieures ne connaissent de l'idiome populaire que les bribes indispensables dans les rapports journaliers avec les domestiques, les ouvriers et les paysans. La bourgeoisie elle-même, tout en étant obligée d'entretenir la pratique courante de cet idiome, ne lit et n'écrit que la langue étrangère. La pensée des intellectuels, coulée dans le moule de la langue cultivée, cesse d'attirer et d'élever l'âme du peuple. Non seulement elle est cachée à la masse par le voile d'un idiome que celle-ci ignore, mais elle lui serait quand même inaccessible par sa nature profondément différente de celle qui jaillit des profondeurs même du caractère national.

On a pu observer notamment en Belgique les effets désastreux de cette rupture de tout contact intellectuel entre le

Hosted by Google

peuple et les classes instruites. Si le mouvement flamand n'était pas né, si Conscience et le bataillon d'écrivains vraiment nationaux qui ont marché sur ses traces n'avaient pas appris à lire à ce peuple qui n'épelait plus que des almanachs et des livres de prières, si l'agitation politique née du réveil de la conscience nationale n'avait pas conquis à la langue flamande une place honorable dans l'enseignement secondaire, la Flandre populaire était condamnée à rester une tache noire d'ignorance et de barbarie au cœur même de l'Europe, à un endroit qui est comme le point de contact des trois civilisations les plus brillantes de l'univers.

Car ceux qui ont rêvé d'imposer, dans l'intérêt même de ces populations, le français aux Flamands, l'allemand aux Tchèques de Bohême et de Moravie, le magyar aux Slovaques du Waag et aux Roumains de Transylvanie, ont toujours négligé un côté très important de la question. L'école et la littérature en langue étrangère peuvent, dans une très large mesure, conquérir les intellectuels et ceux qui vivent sans contact réel avec la masse populaire. Leur action peut généraliser la connaissance de l'idiome favorisé dans la bourgeoisie qui reçoit l'enseignement secondaire. Mais elles ne sauraient entamer que très superficiellement les couches inférieures qui forment la grande majorité de la population. Dans la plupart des villes flamandes, même d'importance secondaire, on sait le français dans toutes les familles aisées, et l'introduction partielle du flamand dans les écoles secondaires ne saurait en rien modifier cette situation. Mais tout le monde sait le flamand et la grande masse populaire ne parle pas autre chose.

Bien plus précaire encore était la situation de la langue du peuple dans la Bohême slave avant les premiers triomphes du mouvement tchèque. « Appauvri intellectuellement et matériellement, le peuple avait oublié ses glorieux ancêtres... Son antique fierté nationale s'était transformée en basse servilité. Sa langue avait été expulsée peu à peu de toutes les branches de l'administration ; la noblesse et les familles bourgeoises aisées se servaient exclusivement de l'idiome allemand, dans les écoles l'allemand avait été introduit comme langue véhicu-

Hosted by Google

laire, de sorte que le tchèque ne survivait que dans les couches inférieures de la population et était appelé la langue des paysans ». (*Die Völker Oesterreich-Ungarns*, tome VIII, p. 128.) Nous savons pourtant avec quelle vigueur ce peuple a mené à bonne fin l'œuvre d'émancipation et de relèvement, que vers le milieu du siècle précédent quelques enthousiastes ont eu la témérité d'entreprendre.

Par suite d'événements qu'il est inutile de rappeler ici, les régions danoises du Jutland méridional ont été, dès le XIV^e^ siècle, réunies administrativement aux duchés allemands de Slesvig et de Holstein. Tout en ayant pour souverain le roi de Danemark, les populations scandinaves de cette contrée ont toujours été administrées en allemand, et la langue maternelle était bannie des écoles bourgeoises. Grâce à cette situation et aussi à une incessante immigration d'Allemands dans les villes, celles-ci se sont en grande partie germanisées. Cela n'a pas empêché la langue danoise de se maintenir intacte dans les campagnes et d'opposer en ce moment une résistance énergique à l'oppression de la bureaucratie prussienne. D'études consciencieuses et détaillées, parues notamment dans les *Sönderjydske Aarböger* de Flensbourg, il résulte à l'évidence que quatre siècles de suprématie absolue et incontestée de la langue allemande n'ont eu d'autre effet que de rendre bilingue la bourgeoisie des villes, qu'ils n'ont en rien entamé la vitalité de l'élément scandinave dans les campagnes.

On pourrait croire que la force de résistance de la langue populaire provient ici du voisinage du Danemark, où la culture générale n'est certes nullement inférieure à la culture allemande. Cette circonstance ne saurait être indifférente. Mais les colonies allemandes que l'on rencontre partout, en Hongrie, en Transylvanie, dans la Russie baltique, y ont été pendant des siècles les seuls dépositaires de la culture intellectuelle, les seuls représentants de la civilisation grandissante. Les peuples habitant les campagnes autour des villes allemandes n'avaient ni culture propre ni point d'appui au delà des frontières. Et néanmoins la langue allemande n'a pas fait

Hosted by Google

de recrues dans les masses populaires, et lorsque pour celles-ci l'heure de l'émancipation intellectuelle a sonné, on a pu constater que partout la conscience nationale latente et la vitalité du parler inculte étaient restées intactes.

On pourrait multiplier les exemples, parler des Suédois en Finlande, des Grecs en Macédoine. Mais on arrivera toujours à des conclusions identiques. Si profonde que soit la léthargie dans laquelle la masse d'un peuple semble plongée, si grand que soit le discrédit dans lequel sa langue est tombée parmi ceux que la fortune et le savoir ont placés aux premiers rangs, il est toujours possible que les circonstances politiques ou sociales provoquent un réveil aussi complet qu'inattendu. Car, il faut bien se le dire, la renaissance d'une langue qui semblait morte, ou l'avènement d'un idiome qui ne paraissait pas devoir sortir d'un état de profonde infériorité, n'est pas un phénomène qui porte ses causes en lui-même. Si un peuple se met à cultiver sa langue, négligée jusqu'alors, c'est qu'il éprouve le besoin impérieux d'affirmer son individualité. L'amour de la langue n'est qu'une manifestation concrète de l'amour du *moi* national. Les Flamands catholiques de 1815, ne voulant pas être confondus avec les Hollandais hérétiques, qui parlaient cependant leur langue, se sont raccrochés à des différences insignifiantes et à une orthographe vieillie, pour pouvoir opposer une langue flamande à la langue officielle hollandaise. Après 1830, la situation changea. Le nouveau régime, croyant ainsi favoriser l'unité nationale, ignora, aussi complètement qu'il lui fut possible de le faire, l'existence du flamand. La masse du peuple, administrée et souvent jugée dans une langue étrangère, se sentit lésée dans ses droits, et le mouvement flamand prit naissance. Cette fois-ci, la distinction entre la langue du Nord et celle du Sud n'avait plus aucune raison d'être, et les derniers fidèles du particularisme durent déposer les armes.

Violemment séparée de la France, l'Alsace ne veut cependant pas se dissoudre sans retour dans la mer germanique. Elle s'est donc mise à cultiver son propre dialecte. Ce n'est pas précisément l'amour de ce langage qui l'y pousse, c'est

Hosted by Google

mais le besoin qu'elle éprouve d'être elle-même et d'affirmer hautement son individualité.

C'est ainsi qu'il faut expliquer la survivance du langage hébreu chez les juifs de Lemberg et d'autres villes de ces régions. C'est un état d'âme analogue qui pousse des classes déterminées de la population à former des partis politiques distincts. Car c'est bien là, et non dans l'attirance invincible de l'idéal collectiviste, qu'il faut chercher l'explication des progrès du socialisme parmi les travailleurs peu instruits. L'exaltation religieuse, chez de petits groupes vivant au milieu de populations ne partageant pas leur foi, est un phénomène de même nature.

Ce serait sans doute une grave erreur de croire que pour tout peuple menacé de perdre sa langue par la dénationalisation des classes dirigeantes, il doive nécessairement venir un jour de réveil et de salut. Pendant qu'au sud des monts Métalliques, les Slaves de la Moldau conservaient leur langue intacte et ont pu attendre la renaissance actuelle, ceux de la Sprée, au nord de cette barrière naturelle, furent lentement et à tout jamais absorbés par les Allemands. Ils n'étaient qu'une poignée, ils n'avaient ni littérature, ni souvenirs historiques, ni idéal d'avenir. Comment auraient-ils pu s'élever à la conscience d'être un peuple, à l'inébranlable volonté de rester eux-mêmes? C'est ainsi que les îles de langue albanaise en Grèce disparaissent les unes après les autres, tandis que les Chkipétares d'Albanie reculent les limites de cet idiome au détriment des populations slaves voisines.

La conscience nationale, c'est le rayon de soleil qui vivifie la plante. Que la lumière lui fasse défaut, et elle s'étiolera tout en continuant à végéter pendant un certain temps encore. Qu'elle soit de nouveau placée au soleil, et sans doute une nouvelle et riche floraison pourra la parer encore. Mais il faut pour cela qu'une limite fatale ne soit pas dépassée, au delà de laquelle rien ne saurait plus ranimer les feuilles décolorées et les tiges flétries.

Hosted by Google

IV

Lorsque la presse quotidienne attire notre attention sur le danger imminent qui menace dans son existence telle ou telle langue, il s'agit généralement d'un idiome exposé à l'hostilité ouverte des pouvoirs publics. Les journaux nous parlent à chaque instant des efforts faits par l'administration prussienne pour germaniser le Slesvig septentrional et les provinces polonaises. Il y a quelques années, le scandaleux procès de Clausenbourg a violemment attiré l'attention du monde civilisé sur la lutte entreprise par le gouvernement de Budapest contre le mouvement de relèvement national des Roumains de Transylvanie. La presse allemande suit avec un intérêt fort compréhensible les progrès incessants de la russification systématique des provinces baltiques, et le cri d'alarme poussé par le peuple finlandais a été entendu par tout le monde civilisé.

Il nous reste à examiner brièvement jusqu'à quel point une violente intervention de la puissance publique peut en réalité mettre en danger l'existence d'une langue. Constatons d'abord que cette hostilité procède généralement de deux causes. Il se peut que dans un État, national dans son ensemble, on trouve des populations peu nombreuses, ne parlant pas la langue de leurs concitoyens, mais ne manifestant cependant aucune tendance à briser des liens politiques existants pour aller tendre la main à des frères de race au delà de la frontière. Tels sont les Flamands des environs de Dunkerque, les Highlanders de langue gaëlique, les populations letto-lithuaniennes en Russie, et bien d'autres. Les gouvernements se contentent généralement d'ignorer ces langues, dont l'usage se restreint de plus en plus, et qui semblent réellement condamnées à disparaître devant les progrès incessants de l'instruction et des moyens de communication. A la condition, bien entendu, que les événements historiques ne viennent pas bouleverser l'action d'ailleurs fort lente des causes présentes.

Mais il peut arriver que les populations, dont on s'efforce

Hosted by Google

d'ignorer ainsi la langue, constituent une fraction importante de la population totale, ou qu'elles s'appuient sur des congénères d'États voisins. Dans le premier cas se trouvaient les Flamands après 1830 et les Tchèques de la même époque ; le second est celui des Lorrains annexés, des Danois du Slesvig, des Roumains de Transylvanie.

Il nous aura suffi d'indiquer ce groupement de faits, pour que le lecteur ait immédiatement entrevu la conclusion que nous allons en tirer. Chez tous ces peuples, et chez tous ceux qui se trouvent dans une situation analogue, la pression d'en haut a provoqué une réaction d'en bas. Les mouvements nationaux, nés de cette manière, ne se sont pas toujours bornés à poursuivre le redressement des griefs populaires. En présence d'une résistance opiniâtre de l'État, les partis nationaux se laissent facilement envahir par des tendances séparatistes, — surtout dans les milieux intellectuels. Ils entrent ainsi en conflit violent avec le pouvoir établi, qui est dans son rôle en défendant l'intégrité du territoire. Les promoteurs des mouvements nationaux dans les pays slaves d'Autriche, notamment les *vlastenci* de Bohême, étaient aussi les apôtres d'un panslavisme plus ou moins concret, et en Transylvanie les prêtres et les instituteurs roumains ont bien plus les regards tournés vers Bucarest que vers Budapest. Le *Roi* dans le Slesvig septentrional, c'est le souverain danois et non Guillaume II.

On peut affirmer que des mouvements nationaux, une fois que leur caractère s'est nettement affirmé et que la masse du peuple partage ses tendances, réussissent toujours à empêcher toute absorption violente. Personne ne caressera plus en Autriche les rêves de germanisation générale chers à Joseph II ; personne en Belgique ne proposera d'en revenir aux décisions du gouvernement provisoire de 1830, décrétant la non-existence du flamand. Tous les efforts du gouvernement hongrois n'empêcheront pas les Roumains, les Saxons, les Serbes, les Slovaques même de s'attacher de plus en plus à leur langue et à leur individualité ethnique, et d'opposer à la langue d'État, avec sa culture intensive, des littératures en langue nationale, reflétant fidèlement l'âme populaire, et

Hosted by Google

trouvant infiniment plus d'écho que toute autre dans le cœur et l'intelligence du peuple.

Certes, on arrivera à répandre et, dans certains milieux, à généraliser la connaissance de la langue officielle. Mais nous avons suffisamment démontré que cela ne constitue nullement un danger pour la langue maternelle. C'est un grand mal pour un peuple que les meilleurs de ses fils abandonnent la langue populaire. Mais aussitôt que le réveil national, inévitablement provoqué par la compression violente, est devenu un fait accompli, cette situation désastreuse cesse d'elle-même. Partout où surgissent des mouvements nationaux, il ne manque pas d'intellectuels pour en prendre la direction et pour se consacrer à la culture de la langue maternelle. Et une fois que tout un peuple s'est senti les coudes, qu'il a conscience de son caractère propre et de sa dignité nationale à sauvegarder, que sa langue a été mise au niveau des besoins sociaux et intellectuels de notre époque, on peut affirmer que son existence est assurée. Ni la domination étrangère, ni le morcellement politique ne l'empêcheront d'être une unité distincte dans la grande famille des peuples. Malgré le plus irréprochable loyalisme, les fractions, appartenant à des États différents, contribueront à élever le même édifice de culture, et leurs pensées et leurs sentiments seront coulés dans un même moule, impossible à confondre avec nul autre. La formidable barrière des Carpathes ne parviendra pas plus à briser l'unité nationale roumaine que les lignes factices tracées par les traités à travers la Pologne ne créeront trois peuples polonais distincts.

C'est donc le principe national, cette idée maîtresse du siècle mourant, qui est actuellement la puissante sauvegarde des langues menacées. Jeté dans le monde par la Révolution française, il a provoqué dans l'Europe entière des mouvements tantôt brusques et violents, tantôt extrêmement lents à gagner la masse profonde du peuple. Il a donné à la question d'Orient un caractère tout nouveau, il a créé la Grèce, l'Italie, l'Allemagne; il a jeté l'Autriche-Hongrie dans un état chaotique où rien ne semble définitif.

Chose singulière! Alors que dans le passé les langues peu

Hosted by Google

cultivées se maintenaient uniquement par l'isolement dans lequel vivaient les campagnards et les classes populaires, c'est précisément l'étonnant développement des moyens de communication qui, à notre époque, a fait naître la conscience nationale chez les peuples qui ne la possédaient nullement. Si l'idée pour laquelle l'Allemagne n'était pas mûre en 1848 a pu pénétrer, dans la seconde moitié du siècle, toutes les couches de la population en abaissant peu à peu les barrières du particularisme, c'est dans une large mesure, grâce aux grandes fêtes nationales de chant, de gymnastique et de tir que cela s'est réalisé. Dans ces grandes assemblées fraternelles, l'unité du peuple allemand s'est révélée à tous avec une incomparable netteté.

Le réveil que nous constatons partout n'aurait pas été possible sans la rapide circulation des personnes et de la parole écrite, sans la puissante action de l'opinion publique, née, elle aussi, du coude-à-coude moderne, sans les assemblées fréquemment réunies, où les idées et les programmes se précisent, où les enthousiastes de la même idée apprennent à se connaître, où ils communiquent aux plus indifférents leur ardeur et leurs convictions. Le particularisme, grâce aux chemins de fer, aux télégraphes, aux journaux, est en train de devenir un anachronisme impossible. Journellement, nous sommes en relations avec des gens parlant notre langue et pensant comme nous, de quelque partie du domaine linguistique qu'ils viennent. Continuellement nous avons l'occasion de constater par nous-mêmes les profondes différences qui distinguent l'âme d'un peuple de celle de tout autre. Comment donc pourrions-nous ne pas être pénétrés d'un sentiment de solidarité nationale, comment pourrions-nous faire bon marché de ce qui synthétise le mieux le caractère national : notre propre langue? Et ce besoin ne disparaîtra pas, parce que nous aurons appris plus ou moins bien une ou plusieurs langues étrangères, au contraire. Pourvu que nous ne perdions pas pendant longtemps tout contact avec notre propre peuple, l'étude de la littérature, de la pensée, de l'état psychique d'une nation étrangère ne peut que rendre plus évident encore tout ce qui nous sépare de lui.

Hosted by Google

Si un langage populaire n'est pas parvenu à se mettre au niveau des exigences modernes, s'il est incapable d'être un instrument de relèvement et de progrès, il sera effectivement une entrave et une nuisance, et dans ce cas ce n'est pas l'attendrissement de quelques rêveurs qui empêchera l'inévitable de s'accomplir. Mais il existe, sur plusieurs points de l'Europe, des langues parlées par un petit nombre d'hommes seulement, et auxquelles des gens, se croyant philanthropes et amis du progrès, désireraient voir se substituer des idiomes plus répandus dans le monde. Ces langues-là ont le droit de vivre; car mieux que toute autre, elles conviennent aux peuples qui les parlent, et seules elles peuvent ouvrir les trésors de la culture moderne aux masses populaires. Et elles vivront, car la barrière de la conscience nationale les protègera efficacement contre tous les assauts du dehors.

Aux grandes langues véhiculaires de la pensée universelle, à celles qui vont porter dans le monde le rayonnement des foyers intenses de la culture intellectuelle et littéraire, au français, à l'anglais, à l'allemand, il reste d'ailleurs un noble rôle à remplir, que les idiomes des peuples peu nombreux ne songent pas à leur contester. Les premières servent de lien aux esprits cultivés de toutes les nations; les seconds restent modestement confinés dans les limites de leurs propres domaines A ceux qui pensent et à ceux qui savent, il est absolument indispensable de connaître sérieusement les langues dominantes; mais si l'on veut que les couches profondes de la population, qui, à notre époque, s'emparent de plus en plus de la direction de leurs propres destinées, soient effectivement entraînées par le grand courant du progrès, il est tout aussi indispensable que l'élite intellectuelle sache parler au peuple dans sa propre langue. L'harmonie sociale et la réalité des progrès accomplis sont à ce prix.

AUG. DE VREUGHT.

Hosted by Google

LE MOIS POLITIQUE

Sans doute, l'approche des vacances a donné du nerf à nos honorables, car la besogne, utile ou non, abattue par eux depuis un mois est considérable, surtout si on la compare à celle qui les absorba pendant les mois précédents. La fin de la discussion en section d'une convention nouvelle avec le Congo, la mise à l'ordre du jour et l'examen du projet de repos dominical, le refus de prise en considération du referendum sur le S. U., la discussion générale du budget de l'instruction publique, enfin un nouveau vote de la loi sur les jeux, où le puritanisme des députés n'a pas fléchi, voilà, avec quelques interpellations tapageuses et quelques votes sommaires; l'emploi des journées caniculaires que nous avons traversées.

De tout cela que reste-t-il d'opérant et de profitable ? Autre question, et plus délicate. Je ne vois, en vérité, rien qui ait hâté ou amélioré la marche de nos affaires dans cet amas de discours et de votes; mais on sait que ce n'est pas pour cela que nous sommes représentés à Bruxelles.

La discussion sur le S. U. a été ce qu'on appelle une bonne reprise; les premiers emplois ont donné, et ceux qui ont entendu M. Janson assurent qu'il n'a jamais été mieux en forme. Les tournois académiques ont cela de bon qu'ils tiennent le public en haleine et qu'ils donnent matière à de copieux *leadings*, gloire de nos journaux politiques. Ne cherchez dans cette rhétorique alternée le moindre grain d'inédit; elle constitue, de par une tradition antique et respectable, un diver-

Hosted by Google

tissement qui n'a rien de révolutionnaire et qui offre la périodicité reposante d'un rapport annuel sur les prix de vertu.

Pourtant, cette fois, notre Parlement a assisté à un spectacle qui ne manquait pas tout à fait d'originalité. La gauche socialiste et M. Woeste ont communié à la même table d'autel, et c'est celle du féminisme. On s'est, avec un entrain de parieurs, défié réciproquement : « Ah, disait l'un, vous croyez que le suffrage politique des femmes est fait pour m'effrayer? Eh bien, je vous convie à le proposer et je le voterai. » Et les autres, les bons idéologues de la sociale, de donner dans le panneau à double compartiment ! Car, ou bien chez le vieux lutteur catholique, dont la tactique savante a tant de sous-entendus, c'était pure feinte, et il y avait quelque ridicule à croiser le fer contre une batte; ou bien, c'était de sa part un coup droit, porté avec une vraie lame en pleine poitrine, et alors il était par trop ingénu de se découvrir. C'est pourtant ce qu'ont fait MM. Vandervelde et Cie. Et je m'en félicite profondément. Car cette fausse manœuvre a dessillé quelques libéraux, jeté le désarroi parmi les soldats du suffrage universel et retardé peut-être d'un an ou deux le vote de cette innovation désastreuse. Tel libéral hésitant aura un peu mieux compris à quels contresens politiques, à quelles cocasseries même il courait, en mettant sa main dans celle d'un collectiviste, en vue d'une propagande qui ne peut qu'être fatale aux idées de progrès. Il se sera, enfin, rendu compte qu'il vivait non pas dans l'île merveilleuse d'Utopie, mais dans un pays d'illettrés, où ceux qui ne croient plus en Dieu vont génufléchir, dans la maison d'en face, devant la déesse Raison ou quelque autre entité marxiste.

De la discussion du budget de l'instruction publique je reparlerai le mois prochain. Ce qu'on en peut dégager d'ores et déjà, c'est que les partis en présence couchent sur leurs positions et que MM. Vandervelde et Lorand font, là encore, les affaires de la droite. Quand donc le goût des théories creuses nous passera-t-il pour le plus grand bien public ?

M. W.

Hosted by Google

PETITE CHRONIQUE

Livres nouveaux. — Notre éminent collaborateur, M. André Le Breton, a publié le premier volume du *Roman français au XIX^e siècle.* (Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, in-12). Nos lecteurs n'ont pas oublié qu'un fragment de ce volume a été publié ici même : c'est celui qui est consacré à *Obermann* de Sénancour. Les autres études n'ont pas moins d'intérêt, et, on peut le dire, de nouveauté. En effet, M. Le Breton s'arrête à Balzac, et comme il débute par *Caliste* de M^me^ de Charrière, il a fallu une véritable ingéniosité, un goût raffiné de l'exhumation pour fournir à ces trois cents pages une matière suffisante. Tous ceux qui ont lu *Le voyage autour de ma chambre, Adolphe, René* et les autres écrits romanesques de Chateaubriand et de Xavier de Maistre en retrouveront ici avec plaisir une analyse, à laquelle des aperçus comparatifs, l'art d'établir les filiations de talent, un sens historique aidé parfois de révélations récentes, une connaissance profonde des auteurs donnent une vie qui n'est pas peu soutenue par des extraits habilement choisis. Mais que dire des autres chapitres ! Ils ont la valeur du complet inédit, et on apprend, grâce à eux, ce qu'étaient M^mes^ de Charrière, Cottin, de Krudener, de Souza, c'est-à-dire qu'on recommence en partie le délicieux pèlerinage que Sainte-Beuve nous avait fait faire dans ses *Portraits de femme;* on renoue avec M^me^ de Stael, dont la *Delphine* et la *Corinne* dorment, injustement, dans la poussière des bibliothèques publiques et des cabinets de lecture ; on est guidé vers un chef-d'œuvre inconnu, *Calliste,* et il n'est pas jusqu'à Pigault-Lebrun qui ne soit remis en lumière et en couleur, comme un vieux tableau qu'on rentoile et dont on ravive les tons.

Enfin, V. Hugo et de Vigny complètent cette série, l'un avec *Bug-Jargal* et *Han d'Islande,* et l'autre avec *Cinq-Mars*, qu'on aurait pu réserver pour le second volume et rapprocher de *Notre-Dame de Paris* et des autres romans historiques, nés aux approches de 1830. Mais ceci est un détail insignifiant, et la véritable unité du livre est ailleurs.

Hosted by Google

On s'en apercevra en le lisant, comme on a lu les deux volumes de M. Le Breton sur le roman au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle, avec grand plaisir et grand profit. W.

*

ALBERT SOUBIES. *Histoire de la musique.* — Sous ce titre général a paru, à la librairie des bibliophiles, toute une série d'aimables petits livres, dont l'auteur est un érudit et un curieux, à la façon de M. A. Jullien, mais avec moins de personnalité critique et plus d'abandon, avec des talents de causeur sans prétention ni pédantisme.

M. Soubies a publié une esquisse de l'histoire de la musique dans les États scandinaves, qui peut se lire en deux heures, tout d'une haleine, et, en dernier lieu, une esquisse de l'histoire de la musique en Belgique qui forme deux volumes et nous intéresse particulièrement. Je ne crois pas qu'il faille recommander ce dernier écrit à des musicologues ; il s'adresse au grand public, à celui que les dissertations savantes découragent et éloignent. C'est un bon memento, écrit dans un style coulant, avec une aisance distinguée. Peu de détails sur les compositeurs, quoique l'œuvre de Fétis et notre *Biographie nationale* fussent à la disposition de M. Soubies; encore moins de détails techniques, mais de vives et rapides caractéristiques, des généralités aisées à comprendre et à retenir. Grétry est particulièrement soigné, les vieux maîtres sont un peu sacrifiés, comme il fallait s'y attendre, et le XIX^e^ siècle, parce qu'il nous intéresse davantage, obtient la grosse part; il occupe à lui seul un tome sur deux. Peut-être y voudrait-on moins de noms et plus de faits et surtout d'idées ; peut-être se serait-on passé de certaines indications, comme celles des maisons qui éditent la musique, mais l'auteur a son système; il a voulu donner des renseignements, beaucoup de renseignements, et non philosopher. Aux spécialistes à décider s'il est arrivé a ses fins. Ce qui est bien sûr, c'est qu'on lira son ouvrage, parce que la rédaction en est aisée, le format commode et le prix doux

*

Dans une toute autre conception il convient de signaler trois gros volumes, que la maison Breitkopf et Härtel, à Leipzig, vient de publier. Ils font suite à cinq autres volumes de la même série et complètent la correspondance de Liszt. Parmi les cinq premiers volumes, il en est deux renfermant les lettres du célèbre musicien à Hans de Bülow; le reste est plus intime, soit de sujet, soit de destination. Quant aux trois volumes qu'on nous a envoyés, ils se divisent ainsi : deux contiennent la correspondance avec Wagner, le troisième, celle avec la princesse Carolyne Sayn-Wittgenstein.

Hosted by Google

Tous ont un vif intérêt pour la biographie de Liszt et nous révèlent, avec des colorations diverses, dues à des événements non moins divers, à des passes d'humeur, aux hommes et aux choses avec lesquels il vécut, une âme mobile, passionnée et extrême dans la joie comme dans le deuil. Mais si les musiciens apprendront davantage dans les lettres échangées avec Wagner, les amateurs de psychologie donneront la préférence aux effusions tendres de ce grand enfant de génie qu'était Liszt. La princesse Sayn-Wittgenstein, née Iwanowska, aima Liszt comme les femmes seules savent aimer. Elle lui sacrifia tout, son rang, les convenances de sa vie, son mari, sa fortune. Elle le suivit à l'étranger, en Autriche et en Allemagne, et elle vint jusqu'à Rome pour solliciter du pape la rupture des liens qui l'attachaient à un homme dont elle n'avait pas fait choix librement Les treize premières années de sa liaison sont consignées dans cette correspondance, et peu de romans ont l'intérêt des lettres, écrites par Liszt au galop, le plus souvent à l'aube ou après une exécution théâtrale qui avait tendu toutes ses fibres et lui avait demandé un travail surhumain. Ces lettres sont belles d'élan, de passion soutenue, de candeur et de générosité, et elles jettent un jour précieux sur celui qui fut à la fois un compositeur, un instrumentiste et un écrivain de premier ordre. R.

*

A la librairie du *Mercure de France*, un curieux mémoire de Thomas Quincey a été traduit par M. André Fontainas. Il porte ce titre où l'humour britannique a sa large part : de l'*Assassinat considéré comme un des beaux-arts;* des deux parties qui la composent, la première fut publiée, en 1827, et la seconde, douze ans plus tard, dans le *Blackwood's Magazine*. Le tout fut réimprimé en 1854, et c'est pour la première fois que le texte en est rendu accessible au lecteur français. Il ne faut pas le regretter, car il est peu d'écrits où le ton soit monté à une gravité aussi imperturbable, pour exprimer des plaisanteries, dont le comique énorme est fait d'un certain travestissement d'événements criminels ou douloureux.

*

Un nouveau manuel Hœpli (on connaît la célèbre collection de l'éditeur milanais) vient de paraître. C'est la *Letteratura italiana moderna e contemporanea*, par M. V. Ferrari. Cent cinquante ans de littérature italienne sont racontés dans ce petit volume, écrit agréablement, malgré d'évidentes préoccupations scolaires, dont témoignent des divisions claires et nombreuses, les renseignements biographiques imprimés dans un texte différent, une liste alphabétique des

Hosted by Google

noms d'auteurs et des tableaux où ceux-ci sont groupés suivant la nature de leurs productions. Quand on pense que de 1750 à 1900 l'Italie a compté des poètes, des dramaturges et des romanciers tels que Gozzi, Metastase, Goldoni, Alfieri, V. Monti, Foscolo, Manzoni, et, en dernier lieu, d'Annunzio, Fogazzaro, Matilde Seraô et Ada Negri (pour ne citer que quelques-uns), on comprendra l'utilité de ce manuel pour tous les amis des lettres italiennes.

*

Nous avons annoncé, à cette même place, un livre de M. Édouard Rahir, *Les pays de la Meuse*, où le cours de notre beau fleuve était décrit avec une agréable érudition et un sens du pittoresque, de Namur à la frontière française. Le succès de ce livre explique, sans doute, que M. Rahir en ait publié un autre, dont l'opportunité, à l'approche des vacances, sera vivement appréciée. *La Lesse ou le pays des grottes* (Bruxelles, Lebègue & Cie) est une analyse consciencieuse des principales beautés de la région s'étendant de Rochefort et de Han-sur-Lesse jusqu'à Furfooz. Les curiosités naturelles et les beautés artificielles de cette région sont décrites avec soin, et de très jolies illustrations soutiennent l'intérêt du lecteur.

*

Nous nous faisons un devoir de signaler un livre important qui vient de paraître à la librairie Giard et Brière, à Paris. Ce sont les *Essais sur l'histoire de la civilisation russe*, de P. Milioukov, professeur à l'université de Moscou, traduits par MM. P. Dramus et D. Soskice. Le savant bibliothécaire de l'école normale supérieure, M. Lucien Herr, qui est en même temps le secrétaire de la *Revue de Paris*, a écrit une trop brève préface pour cette traduction. Il y caractérise les tendances libérales de l'œuvre de M. Milioukov et y flétrit l'attitude du gouvernement moscovite, qui, non content de déposséder ce savant d'une chaire autour de laquelle se groupait l'élite de la jeunesse, l'a persécuté impitoyablement et le tient encore sous sa griffe cruelle en ce moment. Le volume que nous signalons a trait à la civilisation matérielle de la Russie (population, économie politique et domestique, agriculture, institutions d'État, classes); un deuxième volume, non encore traduit, traite de l'Église et de l'école; un troisième sera consacré à la culture intellectuelle. Ceux qui connaissent les travaux de vulgarisation, plus ou moins honnête et compétente, dont la Russie a fourni le sujet dans ces dernières années, ont tout intérêt à les contrôler par les données renfermées dans un ouvrage, dont l'auteur est russe, possède une culture européenne et regarde l'avenir des peuples plus encore qu'il n'est attaché à leur passé.

*

Hosted by Google

Deux livres sur Bruges. — Presque en même temps ont paru un livre de M H. Hymans et un autre de M. Fierens-Gevaert, consacrés à la description artistique de la vieille cité flamande. Néanmoins, il n'y a pas double emploi, et ceux qui auront lu, du premier de ces critiques, *Bruges et Ypres*, dans la collection des « villes d'art célèbre » (Paris, Renouard) trouveront encore à se plaire et à s'instruire dans la *Psychologie d'une ville*, parue chez Alcan et due à notre distingué collaborateur M. Fierens-Gevaert.

Parlons d'abord de l'œuvre de M. Hymans, dont on connaît les nombreuses études d'art. C'est une analyse consciencieuse, méthodique et claire des monuments de l'architecture religieuse et civile des deux villes, jadis célèbres par la prospérité commerciale, maintenant réduites à l'inactivité et à l'oubli Une illustration abondante et bien entendue soutient l'intérêt qu'éveille une lecture déjà attrayante en soi. Car M. Hymans n'est pas de ces critiques qui se mettent en frais de grandiloquence pour ameuter notre curiosité; ce n'est pas l'homme des systématisations, et quand il a quelque théorie à exposer, il l'insinue par des voies discrètes et comme par des chemins détournés.

Dans son livre on trouvera, en somme, peu d'inédit, mais, en revanche, des notions de tout repos, bien groupées, communiquées dans une langue simple, où se reflètent, avec ses admirations pondérées, les doutes fréquents d'un historien prudent de nos chefs-d'œuvre, qu'il s'agisse d'attributions à un artiste ou de vénérations traditionnelles, ou de généralisations à la gloire d'une école ou d'un homme. Tout au plus est-on en droit de regretter que le ton maintenu pendant tout le cours de l'ouvrage, soit par trop dépouillé de préoccupation systématique et dogmatique, qu'il ait par trop le laisser-aller d'un visiteur de goûts érudits, qui cause en conduisant nos pas d'un monument à l'autre, dans Bruges et dans Ypres.

J'ai dit que le petit volume publié par M. Fierens-Gevaert ne ressemblait en rien à l'espèce de guide artistique de M. Henri Hymans. Le titre seul de ce volume promet autre chose qu'un bon *cicerone*. Mais est-il bien justifié? Page 135 on lit ceci, qui eût été mieux placé en tête : « Toute cité est un organisme comparable à l'être humain. Considérées de la sorte, les grandes communes belges : Ypres, Bruges, Gand, Anvers offriraient de passionnants sujets d'observation aux historiens, aux archéologues, aux artistes. Bruges serait l'exemple le plus frappant que pourrait fournir la Flandre. Personne vivante et intéressée, mêlée aux grandes luttes du monde, la célèbre commune s'embellit par l'énergie inconsciente de sa population. A chaque âge de cet être tendu vers l'existence correspond une phase de beauté et d'art, déterminée presque toujours par une nécessité purement pratique. »

Hosted by Google

Voilà la thèse. Prise dans sa rigueur, elle est éminemment contestable, et de même que la sociologie abandonne de plus en plus le point de vue de Spencer et des philosophes, selon lesquels l'État est un organisme comparable à celui de l'être humain comme physiologie et comme anatomie, de même il serait fâcheux qu'on s'aventurât, dans la critique historique, à des assimilations de cité et d'individu.

Prise dans un sens tout relatif, celui d'un « essai de philosophie historique et artistique », selon une plus sage terminologie de mon confrère, essai consacré à une ville, dont le passé fut glorieux à tant d'égards, l'entreprise peut se concevoir et n'a plus rien d'inutilement révolutionnaire. Elle prête pourtant, même alors, à de graves difficultés de réalisation. Dans le cas présent, j'estime même que ces difficultés étaient doubles Car, Bruges a inspiré de gros livres à des historiens, des descriptions plus ou moins analytiques à des archéologues, des vers médiocres et de la prose passable à un homme de lettres beaucoup trop vanté, M. Georges Rodenbach. Mais entre les compilations historiques, les descriptions archéologiques et la littérature de M. Rodenbach, il n'y a pas un lien très net, il ne peut même pas en y avoir.

Et ç'a été toute l'adresse de M. Fierens-Gevaert que de faire croire qu'il y en avait un. Les chapitres courts, sobrement pensés et écrits, de son petit livre, se succèdent sans se relier rigoureusement les uns aux autres. Les uns sont des chapitres d'histoire, les autres, des analyses de monuments, églises, beffroi, hôtel de ville. Comme un autre Victor Hugo, l'auteur nous montre que ceci a engendré cela, que c'est à des circonstances politiques et sociales que sont dus les monuments fameux de la vieille cité. Et il a raison, sans doute. Mais le diable, c'est que nous connaissons beaucoup mieux les monuments que les événements. Qu'on lise telle dissertation de M. Pirenne et telle autre de M. Funck-Brentano sur la bataille des Éperons d'or, et on nagera dans l'incertitude, j'allais dire dans l'incohérence. Au contraire, qu'on prenne un billet de chemin de fer pour Bruges, et on verra le beffroi, la chapelle du Saint-Sang, les temples fastueux encore debout, les tableaux immuablement accrochés au même mur.

M. Fierens-Gevaert n'a pu ignorer ce que je dis là, et il s'est montré habile homme, puisqu'il donne l'illusion d'une *chose qui n'existe pas,* qu'il nous montre des ressorts que sa volonté seule a créés. Là où Taine avait piteusement échoué, parce que son plan était trop vaste, et son système trop tranchant, et son indifférence pour les faits historiques trop palpable, il me paraît que notre compatriote a, lui, plus qu'à demi réussi, et c'est de quoi il convient de le louer.

Hosted by Google

Donc une succession de chapitres nous montre les événements et les œuvres. Ces événements auraient pu être envisagés à un point de vue plus strictement brugeois, car c'est — puisqu'on tient au mot — la psychologie de la Flandre entière que nous avons, en plus d'un passage, et non celle d'une ville. Je n'ai pas le courage de reprocher à l'écrivain d'avoir poussé la licence encore plus loin pour les œuvres, et, par exemple, d'avoir parlé de Rubens et Van Dyck dans une étude sur le XVe siècle brugeois; il l'a fait en de très beaux et bons termes, et c'est ce qui importe.

A partir de la page 72, on sent toutefois que l'écrivain a eu meilleure conscience de son but, qu'il a serré de plus près la matière. Il ne nous dissimule pas qu'il apporte du neuf, beaucoup de neuf; il s'efforce de résoudre une longue série de problèmes, devant lesquels a échoué l'effort de ses devanciers : qu'est-ce que le réalisme flamand? Est-il le même à Bruges et en Bourgogne ? Est-ce à des « Flamands de Flandre » seuls qu'il est dû ?

En vérité, nous ne saurons jamais celà d'une façon complète. Je suis de ceux qui ont réfléchi à ces interrogations, qui ont vu des manuscrits et pris aussi des notes, que je ne publierai d'ailleurs jamais. Eh bien, ma conviction est qu'on est encore très loin, qu'on le sera toujours, de démêler toutes les influences qui se sont, comme des fils, ténus entre-croisés sur ce sol prospère aux XIIIe et XIVe siècles. Veut-on un exemple des complications auxquelles se heurte la critique ? Je le prends chez M. Fierens lui-même. Il distingue ingénieusement un art populaire, de terroir, et un art aristocratique, d'importation française; il rattache la littérature courtoise de Flandre au premier, il annexe à l'autre les *sotternijen*. Mais ces *sotternijen* sont, en grande partie, traduites des vieux fabliaux; elles ne sont pas plus « indigènes » que les *abele spelen*, ces jeux de chevalerie réunis avec elles dans un même manuscrit. Le *Renart* est français et non flamand, et mon confrère sait que, dans les dernières années, la critique allemande est revenue des belles divagations de Grimm aux doctrines plus positives de M. Paulin Paris, sur les origines des fables animales, en tant qu'elles revêtent dans le nord-ouest de l'Europe une forme littéraire. Les mêmes impulsions ont opéré à Arras et à Bruges, et l'art d'Arras est français.

L'art des miniaturistes, dont M. Fierens a bien raison de mettre en vedette le rôle évolutif (1), cet art est, lui aussi, tantôt français, tantôt flamand. Les notes que nous communique le distingué critique, notes prises à la bibliothèque de Bourgogne, attestent le côte-à-côte de

(1) Fâcheux qu'il n'ait pas connu les travaux de M. Pit sur cette grave question; il est fort excusable de n'avoir pas lu les tout à fait récentes études de MM. J. Weale et L. Maeterlinck.

Hosted by Google

deux faires sensiblement différents. Elles ne constituent qu'une première et assez maigre contribution, et je crois qu'à Paris et à Londres, M. Fierens-Gevaert trouverait des éléments de comparaison plus abondants et plus décisifs, par ce que d'une origine plus certaine; à cet égard je lui signalerai même les belles miniatures flamandes des manuscrits 18 D, IX, X royal du *British Museum*, dont la provenance est assurée (bible d'Édouard IV) et a un gros intérêt. A Paris, entre autres manuscrits de nos provinces, il y a, par exemple, celui de Chrétien (1) que copia Jean Madot et qui est coté f. fr. 375; je laisse à mon confrère le soin d'en examiner l'illustration, dont je n'ai pas un souvenir très précis; ce que je puis lui assurer, c'est que le *codex* est de chez nous.

Mais j'ai déjà trop insisté sur des détails de cet ouvrage. C'est, au fond, une façon d'en signaler l'intérêt; je n'ajouterai qu'un mot: les chapitres sur les ducs de Bourgogne et l'art de leur temps sont les plus originaux et les mieux venus; or, ils forment presque la moitié de l'œuvre.

M. W.

(1) A propos de Chrétien de Troyes, il est plus qu'osé de dire qu'il « écrivit tous ses poèmes en Flandre ». Cela n'est sûr que pour le *Perceval*, et on sait, au contraire, que c'est Marie de Champagne qui a dicté à ce trouvère l'inspiration de son *Lancelot*. Le doute le plus complet plane sur le lieu de composition du reste.

Hosted by Google

LA PRESSE ANGLAISE

ET

LA PRESSE FRANÇAISE

ÉTUDE DE SOCIOLOGIE COMPARÉE.

Si l'on veut pénétrer les différences fondamentales qui séparent la France de l'Angleterre, je ne crois pas qu'il existe un moyen plus rapide et plus sûr que l'étude comparée de la presse quotidienne des deux pays. Nulle part, dans aucune manifestation de leur vie politique et sociale, les deux peuples n'accusent ces différences avec plus de netteté et plus de relief.

I

Et tout d'abord la presse dans les deux pays correspond à des besoins différents *et le besoin a créé la fonction et l'organe.* Le *Newspaper* anglais est avant tout ce qu'indique l'étymologie : un moyen d'information, un « nouvelliste ». Le journal français est avant tout un moyen de propagande politique, sociale et religieuse. De cette différence essentielle de fonction dérivent toutes les autres différences. Et cette différence « organique », « fonctionnelle », tient elle-même à la situation économique et sociale des deux pays et au caractère des deux peuples.

RÔLE ET FONCTION DE LA PRESSE ANGLAISE.

L'Angleterre du XIX^e^ siècle est surtout une association industrielle et commerciale et la presse a pour fonction essentielle d'être l'organe de ses intérêts. Et elle sert ces intérêts

Hosted by Google

nationaux, d'abord par ses informations sûres et rapides, ensuite par un gigantesque système d'annonces. Informations et annonces, voilà les deux éléments de la presse anglaise. Tout le reste est secondaire.

Informations et annonces, voilà donc ce que le lecteur anglais cherche avant tout dans son journal. *Il n'y cherche pas une direction de conscience*. D'abord l'énorme majorité des Anglais n'en a pas besoin. Ils ont sur tous les grands problèmes de la vie des idées arrêtées, transmises par la tradition, imposées par la religion; quant à l'élite qui s'occupe et se préoccupe des idées, elle ne les cherche pas dans des feuilles volantes, elle les cherche dans les livres.

D'autre part, pour ce qui regarde les idées politiques, il n'y a pas en Angleterre de divisions fondamentales, radicales. En temps normal les partis ne sont divisés que sur des nuances, sur des questions secondaires; il y a entre eux une différence de mouvement et de tendance plutôt que de principe : les libéraux veulent aller un peu plus lestement, les conservateurs veulent aller un peu plus lentement : les uns veulent aller au trot, les autres veulent aller au pas. Au fond, parti conservateur et parti avancé se ressemblent si bien, qu'on les voit souvent se prendre leurs programmes respectifs. Ce sont les conservateurs qui ont fait la réforme électorale de 1867. Ce sont les libéraux qui ont appliqué la politique impérialiste des tories... Et, lorsque dans les moments de crise surgit une grande question nationale comme celle de l'Irlande, ou une question impériale, comme celle du Transvaal, toutes les querelles des partis sont oubliées, il n'y a plus qu'un seul parti, le parti national.

Donc, la prédominance exclusive, accordée dans le journal anglais à l'information et à l'annonce, tient à l'absence de questions brûlantes autant qu'aux besoins d'une société industrielle et commerciale : elle tient aussi à une particularité essentielle du caractère anglais. L'Anglais est avant tout épris de faits : dans tout Anglais il y a un Thomas Gradgrind. L'Anglais a horreur des abstractions. Pour sa nourriture intellectuelle, il ne se contente pas d'idées pures, il ne se con-

Hosted by Google

tenté pas d'art et de style; le style et la fantaisie sont bons pour une élite, ils sont réservés à la poésie et à la haute littérature. Ce qu'il faut à l'Anglais moyen c'est une dose « substantielle » de réalités positives. Le journal pourvoit et suffit à ce besoin.

En résumé, le journal anglais est l'organe d'une société avant tout commerciale et industrielle dont il sert les intérêts par ses informations et ses annonces. Il est l'organe d'un peuple stable, solide et « stolide », avant tout préoccupé de réalités, médiocrement épris de théories.

RÔLE DE LA PRESSE FRANÇAISE.

Tout autre est le rôle de la presse française. Elle est l'organe d'un peuple de politiciens et d'un peuple d'artistes. Les journaux français défendent les idées politiques et religieuses des cent et un partis qui divisent la terre de France. Le journal français est, avant tout, républicain ou monarchiste, bonapartiste ou royaliste, conservateur, opportuniste, radical ou socialiste, guesdiste ou allemaniste, antisémite ou dreyfusard. Ne cherchez pas dans le journal français ce qui se passe ou se dit en Angleterre ou en Amérique, en Russie ou en Chine; vous seriez déçu, vous n'y trouveriez que les maigres informations qu'une même agence distribue à tous les journaux. Le journal français contient peu d'informations, peu d'annonces, beaucoup moins que dans un journal hollandais de deuxième ordre. Ce qui domine, ce sont d'abord les discussions politiques, les polémiques, ensuite les chroniques, les fantaisies littéraires, les romans-feuilletons.

Cette fonction du journal français traduit les préoccupations et les intérêts dominants de la société et trahit les traits distinctifs du caractère français.

Tout d'abord la France n'est pas avant tout une société occupée et préoccupée d'industrie, de commerce et de colonisation. La France est avant tout une société politique qui tâche de se constituer et qui n'y réussit guère, qui a perdu sa boussole et qui cherche en vain une orientation. Nulle grande

Hosted by Google

nation ne fut jamais plus profondément divisée. Un siècle de révolutions incessantes a partout laissé des zizanies et des ruines. A chaque régime déchu ont survécu des traditions, des rancunes et des aspirations. Catholiques, anticléricaux, protestants, juifs, militaristes, antimilitaristes, parti de la paix, parti de la revanche, nationalistes, anglophobes, germanophobes, toutes les opinions, tous les préjugés, toutes les passions se heurtent dans une mêlée chaotique. Chacune de ces opinions, chacune de ces passions est représentée par un parti et chaque parti est représenté par un journal.

Le Français cherche donc dans son journal l'orientation politique que les révolutions lui ont fait perdre, et la direction de conscience que beaucoup refusent d'accorder à l'Église. Il a d'autant plus besoin de la chercher dans son journal que le Français ne lit guère de livres. Faire de la propagande pour le parti ou pour les idées qu'il représente, voilà la première fonction du journal français.

Il en a une deuxième. Lors même que le journal français ne représente aucun parti, comme *le Figaro*, remarquez qu'il ne se rapproche pas davantage du type du journal anglais; même, il s'en éloigne plus encore; la politique négligée ne fait nullement place à l'information et à l'annonce, elle fait place à la littérature, à la fantaisie et à l'art. Là est précisément le second besoin auquel répond le journal français. Le peuple français est médiocrement épris de faits, il aime à se griser d'idées et de théories, car il est idéaliste; il aime à se payer de mots, car il est orateur et rhéteur; il aime à s'enivrer de belles formes et de beau style, car il est artiste.

Il s'ensuit que toute la place que n'accapare pas la politique est laissée à la littérature, à l'art, au feuilleton et au roman-feuilleton. Comme il connaissait bien son peuple français, l'*impresario* de génie qui le premier introduisit le roman-feuilleton! Celui-ci est devenu la pierre angulaire du journal. Telle feuille publie jusqu'à trois romans parallèles, sans parler des chroniques, des fantaisies, des contes affriolants. Le feuilleton et le roman-feuilleton, aucun journal français ne serait plus viable sans eux.

Hosted by Google

Donc, en résumé, le journal français est l'organe d'une société politique profondément divisée et terriblement instable qui, depuis un siècle, fait de vains efforts pour arriver à l'unité et pour retrouver son assiette. Par la force des choses, cette société et le journal qui en est l'expression se préoccupent davantage des questions politiques et religieuses que des questions économiques ou coloniales. En second lieu, le journal français est l'organe d'un peuple épris d'idées, de fantaisie et d'art littéraire. Et naturellement encore, c'est l'art et la fantaisie que le journal français met à l'avant-plan, immédiatement après la politique.

II

DIFFÉRENCES ESSENTIELLES ENTRE LA PRESSE ANGLAISE ET LA PRESSE FRANÇAISE.

De cette divergence « organique » et « fonctionnelle » qui sépare la presse française de la presse anglaise, nous allons voir découler et dériver toutes les différences secondaires, tous les caractères distinctifs.

Ire DIFFÉRENCE : *Que le journal français a une influence politique infiniment plus considérable que le journal anglais.*

Je ne veux pas dire que les journaux anglais n'aient pas une grande influence, mais cette influence s'exerce plutôt dans l'ordre économique et social que dans l'ordre politique. Cela est si vrai que de très grands journaux comme le *Times* n'ont aucune couleur politique, ne sont inféodés à aucun parti; ils défendent surtout des intérêts. Dans tous les cas, quelle que soit l'influence politique des journaux anglais, il s'en faut qu'elle soit prépondérante dans l'État. Le Parlement et le ministère règnent et gouvernent au-dessus et en dehors des journaux. Ils ne sont pas à la merci d'un rédacteur de journal. Voyez la guerre du Transvaal : à un moment donné, presque toute la presse anglaise, même la presse gouvernementale, mène une campagne violente contre le gouvernement, qu'elle rend res-

Hosted by Google

ponsable des désastres militaires. Presque toute la presse réclame la démission de certains ministres. Qu'arriva-t-il? Le gouvernement poursuivit son chemin sans se préoccuper de la polémique des journaux.

En France, au contraire, non seulement la presse est une puissance politique, mais on pourrait presque dire qu'elle est la seule puissance publique qui soit restée debout. Que les temps sont changés! Jadis, on croyait beaucoup s'avancer en disant que la presse était le *quatrième* pouvoir de l'État. Aujourd'hui le journal est le *premier* pouvoir, pouvoir absolu, pouvoir irresponsable, au-dessus du ministère, au-dessus des Chambres. Les journalistes sont les maîtres de la terre de France : ce sont eux qui depuis cent ans disposent de ses destinées. Lisez l'histoire de France depuis 1789 : Marat, Camille Desmoulins, Barrère, Thiers, Carrel, Girardin, Veuillot, Rochefort, Clémenceau, Drumont, quelle prépotence que celle de ces folliculaires et de ces feuilletonistes! Nulle part ailleurs, à moins que ce ne soit en Russie, vous ne trouvez rien d'analogue (1). Que ce soit un article de Marat faisant tomber une tête, ou un article de Clémenceau faisant tomber un ministère, que ce soit une diatribe de Camille Desmoulins faisant monter ses victimes sur l'échafaud, ou une diatribe de Rochefort faisant descendre ses victimes du pouvoir, c'est toujours depuis cent ans la même puissance formidable, irresponsable. C'est la presse qui est la grande institutrice du peuple, mais aussi c'est elle qui est la grande instigatrice des haines et la grande conspiratrice, la grande dénonciatrice. C'est dans les salles de rédaction que les hommes politiques font l'apprentissage du pouvoir. C'est la presse qui fait et défait les gouvernements, c'est elle qui déclare la guerre extérieure et la guerre civile. C'est Carrel et ses amis qui préparent la chute de la monarchie de Charles X. C'est Proudhon et Louis Blanc, Pierre Leroux et Lamartine, Ledru-Rollin et Eugène Sue qui font la Révolution de 184 C'est Veuillot et les *Effrontés* stigmatisés par Augier qui sont plus puissants que tous les évêques et archevêques de France.

(1) Rappelez-vous l'omnipotence d'un Katkof.

Hosted by Google

C'est Rochefort qui prépare la chute de Napoléon III et qui le pousse à la guerre fatale. Ce sont des journalistes comme Vallès qui font la hideuse Commune. C'est Clémenceau qui pendant vingt ans est le « tombeur de ministères ». C'est Drumont qui, avec la *Libre Parole*, a créé l'antisémitisme. Ce sont des journalistes qui vingt fois ont failli amener la guerre avec l'Angleterre. Rochefort, Clémenceau, Drumont, voilà certes le triumvirat le plus redoutable de la France contemporaine. L'affaire de la Boulange, l'affaire du Panama, l'affaire Dreyfus, voilà les *affaires* que depuis dix ans a faites la presse française. Il est permis de douter qu'en les faisant elle ait bien fait les affaires de la France.

IIe DIFFÉRENCE : *Que le journal français a une situation plus précaire que le journal anglais.*

Mais voici un contraste bizarre : ces feuilles françaises qui ont une puissance politique si formidable sont presque toujours dans une situation financiaire précaire. Au contraire, ces feuilles anglaises, incomparablement moins puissantes que les journaux français, sont aussi incomparablement plus riches, plus stables, plus solides. L'antinomie certes est étrange, elle n'est pourtant que la conséquence fatale de l'organisation des deux presses.

Le journal anglais ayant pour but essentiel de donner des informations, la clientèle du public ira au journal le mieux informé. Mais les informations abondantes, rapides et sûres coûtent extraordinairement cher. Tel grand journal anglais a des correspondants spéciaux dans toutes les capitales, et des correspondants spéciaux pour chaque événement important. Quand d'ailleurs un journal veut être complet à ce degré, il s'enfle à des proportions énormes; tel journal de province comprend 128 colonnes par jour. Il s'ensuit qu'un journal anglais est une entreprise coûteuse, représentant un capital considérable. La propriété du *Scotsman* équivaut à un chiffre de quelque cinquante millions. La concurrence serait impossible à une feuille modeste. Il s'ensuit que les journaux

Hosted by Google

capitalisés et capitalistes restent seuls maîtres du terrain.

Il y a une deuxième raison qui fait que le journal anglais est toujours une grosse entreprise : de même que le plus grand nombre d'abonnés va au journal le mieux informé, tout de même le plus grand nombre d'annonces va au journal qui a le plus d'abonnés. Or, les annonces et non pas les abonnements sont la fortune, la base financière du journal. *Mais, d'autre part, les annonces ont intérêt à se concentrer, à se centraliser;* l'idéal, pour ceux qui insèrent des annonces serait évidemment qu'il n'y eût qu'un seul journal qui serait une espèce de bourse universelle du travail, du commerce et de l'industrie. Or, c'est précisément vers une centralisation croissante que tend le journalisme anglais. Dans les grandes villes de province un seul journal a presque toujours éliminé ses rivaux. Le *Glasgow Herald* domine à Glasgow, le *Manchester Guardian* domine à Manchester, le *Scotsman* domine à Édimbourg.

Il y a enfin une troisième raison qui réduit le nombre des journaux anglais et qui grossit l'importance et la richesse de ceux qui survivent. C'est qu'il n'y a pas de distinctions profondes entre les partis, et c'est que les partis se réduisent à deux ou à trois. Le bourgeois anglais n'est donc pas obligé de lire un grand nombre de journaux; la plupart n'en lisent qu'un seul. Ceux-là même qui ont le temps de lire deux ou plusieurs journaux, lisent non pas deux feuilles d'opinions différentes, mais deux feuilles paraissant à des heures différentes; par exemple un journal du matin et un journal du soir : *c'est-à-dire qu'ils choisiront leurs journaux non pas d'après les convictions qu'ils défendent, mais d'après l'heure où ils paraissent.*

Donc, en résumé, tout concourt en Angleterre à faire du journal une grosse entreprise. Les nouvelles les plus abondantes, les plus rapides et les plus sûres attirent la clientèle, la clientèle attire les annonces, les annonces enflent les dimensions, mais enflent plus encore les ressources du journal, et en l'enrichissant lui permet de donner des informations de plus en plus abondantes, de plus en plus rapides, de plus en plus sûres. Ainsi, peu à peu, par les nécessités de son organisation, le journal anglais devient une entreprise de plus en plus

Hosted by Google

énorme, si énorme que même à Londres il n'y a place que pour un très petit nombre, en province il n'y a place que pour un seul. Concentration et monopole, voilà le terme du journal anglais.

Tout autre est l'organisation financière de la presse française. Comme le public n'est pas très exigeant ni sur la quantité ni sur la qualité des nouvelles qu'on lui sert, un homme de talent et un très petit capital suffisent pour fonder un journal. Aussi les journaux poussent comme des champignons. D'autre part, comme les partis politiques se divisent à l'infini, que chaque journal ne s'adresse qu'à un petit nombre de fidèles, le journal ne saurait vivre ni de ses abonnements ni de ses annonces; il est obligé de demander des ressources... ailleurs.

Sans doute, il y a même en France un petit nombre de journaux qui ont une clientèle énorme et qui, semble-t-il, devraient attirer les annonces. Mais, phénomène infiniment curieux à étudier, le système des annonces ne semble jamais avoir réussi en France. Il échoue peut-être pour les mêmes raisons qui font échouer le paiement par chèques, qui arrêtent le développement des assurances sur la vie, des *trades unions*. Il y faut une solide organisation commerciale industrielle, laquelle manque, aussi bien qu'une solide organisation du crédit, aussi bien qu'une solide organisation politique. La France est avant tout une société de politiciens et d'artistes. Le peuple français est un groupement d'atomes très sociables qui se mêlent, mais qui ne se combinent pas. Dans la grande chimie politique française, il y a mélange moléculaire, il n'y a pas combinaison atomique.

III^e^ DIFFÉRENCE : *Que le journal français est plus corrompu que le journal anglais.*

Que le journal français est corrompu, cela est évident pour quiconque connaît l'histoire contemporaine, et cela n'est nullement la faute des journalistes français qui, moralement, valent autant que leurs confrères anglais; cela résulte de la

Hosted by Google

fatalité des choses, des vices de l'organisation, des anomalies de la situation ; cela résulte de cette antinomie et de ce paradoxe que nous signalions plus haut : d'une part, politiquement, le journal français est une puissance ; d'autre part, financièrement, il est réduit à une situation précaire et parfois à la misère. Or, il est dans la nature humaine que, lorsqu'on est à la fois très puissant et très pauvre, on usera de sa puissance pour se créer des ressources. Il faudrait autrement que les journalistes français ne fussent pas des hommes, c'est-à-dire qu'ils n'eussent pas d'estomacs, pas de besoins? Du moment qu'ils ne sont que de pauvres hommes et des hommes très pauvres, ils useront de leur influence. Or, pour un journaliste user de son influence c'est la vendre, c'est-à-dire en abuser. *L'usage et l'abus sont ici inséparables.* Le journal français, incapable de vivre de ses abonnements et de ses annonces, est inféodé à un parti de politiciens, lesquels vendent leur influence à des financiers. L'affaire du Panama, l'affaire Boulanger, cinquante procès contemporains sont là pour prouver — à défaut du raisonnement et de la psychologie — la vénalité incurable, la corruption fatale de la presse française.

Je ne veux pas dire que le journal anglais soit incorruptible : car cela aussi serait contre nature, je veux dire contraire à la nature humaine. Tout ce que j'avance, c'est que, dans la presse anglaise, la corruption n'est pas endémique, n'est pas chronique, n'est pas inévitable. La malhonnêteté des journaux français ne prouve rien contre la moralité française ; elle est inhérente aux vices de l'organisation de la presse française. L'honnêteté relative des journaux anglais ne prouve rien pour la moralité anglaise, elle tient aux avantages de l'organisation de la presse anglaise. Le journaliste anglais n'a aucun mérite d'être honnête. Il n'est pas exposé aux mêmes tentations, aux mêmes fatalités que le journaliste français, condamné à vivre d'expédients. Le journal anglais qui a un capital de 25 millions peut se payer le luxe d'être honnête. Bien plus, il ne peut pas se payer le luxe d'être malhonnête. Dans une entreprise aussi grosse, aussi solide et aussi stable, « l'honnêteté est la meilleure politique » — *Honesty is the best policy!* Pour le journal

Hosted by Google

anglais, être vénal ce serait plus qu'un crime, ce serait une faute. Il aurait peu de chose à gagner. Il aurait tout à perdre. Qu'on lui paie un pot-de-vin et que le public découvre la corruption, le journal croule. Est-ce qu'un homme d'affaires risquera pour un pot-de-vin un capital de 25 millions?

IV^e^ DIFFÉRENCE : *Que la presse française est plus personnelle et partant plus passionnée que la presse anglaise.*

Le journal anglais est impersonnel. Il l'est si bien qu'il est anonyme. Pourquoi d'ailleurs les articles seraient-ils signés? L'essentiel est de communiquer des nouvelles et de commenter des faits. Il n'est pas nécessaire pour cela de faire appel aux passions.

Le journal anglais n'a aucun intérêt à publier des articles signés. Que dis-je, il aurait tout à perdre. Ceux qui ont imaginé l'anonymat étaient des profonds psychologues. L'anonymat donne à un article tout le prestige de l'inconnu, toutes les exagérations de l'imagination et toute la puissance d'une collectivité. Un article du *Times*, c'est toute la rédaction du *Times* qui en est solidaire, à moins que ce ne soit un membre du gouvernement qui en est l'auteur ou l'inspirateur. Signez cet article du *Times*, et ce ne sera plus l'article du *Times*, ce sera l'article d'un journaliste quelconque. Il y a quelques jours, le *Times* contenait une attaque violente contre le marquis de Salisbury. Venant d'un grand journal modéré et conservateur, l'article fit sensation; venant de M. A. ou de M. Z., il n'aurait produit aucun effet.

C'est tout le contraire en France. Le journal français est essentiellement l'organe d'un parti politique et ce parti se groupe autour de quelques hommes, dépend de quelques hommes, s'identifie avec quelques hommes. Avez-vous remarqué que même les différentes sectes socialistes sont désignées d'après les noms de leurs chefs ; guesdistes ou partisans de M. Guesde; allemanistes ou partisans de M. Allemane – et pourtant, les socialistes sont ceux qui se défient le plus des individualités!

Hosted by Google

Inféodé à un parti politique, lequel est manié par des hommes politiques : voilà donc une première raison qui impose au journal français la personnalité et les personnalités, les attaques contre les adversaires, la glorification des amis — choses si caractéristiques de la presse française. Mais il y a une seconde raison. Le journal étant avant tout l'organe de certaines idées politiques et religieuses, tout dépend du talent d'exposition, ou de discussion, ou de polémique du journaliste. Quand on se borne à exposer des faits, la personnalité importe assez peu : quand il s'agit de défendre une idée ou un homme, le talent, la personnalité font tout. Il n'y a pas un article où cette personnalité n'ait l'occasion ou le besoin de s'affirmer. Des faits, des commentaires, des vérités scientifiques sont choses personnelles et impassibles; des convictions sont choses personnelles et passionnées : personnelles en ce qu'elles sont nôtres, passionnées parce qu'il dépend de nous de les faire partager à autrui.

V^e^ DIFFÉRENCE : *Que le journal français est plus brillant, plus littéraire, plus artistique que le journal anglais.*

Et cette dernière différence découle logiquement des précédentes. Quand on se borne à donner des nouvelles et à les commenter, la première qualité c'est que l'information soit abondante, il faut ensuite qu'elle soit sûre et qu'elle soit rapide, il importe enfin que le commentaire soit clair et précis. D'être bien informé et d'être clair et précis, voilà les seules qualités essentielles du journal anglais.

Il en est tout autrement quand le journaliste joue, comme c'est le cas en France, le rôle de directeur politique et de directeur de conscience. Le journaliste français qui veut convaincre doit montrer toutes les qualités de l'avocat et de l'orateur; comme l'avocat il doit faire appel aux émotions, il doit être brillant, insinuant, persuasif, entraînant. Il doit recourir non seulement à toutes les armes de la dialectique et de la sophistique, mais à tous les charmes du style, à tous les ressorts de l'âme humaine, à toutes les ressources de la rhéto-

Hosted by Google

rique. Dès lors, ce n'est plus l'exactitude, mais la passion, ce n'est plus l'information, mais l'art de s'insinuer dans l'esprit du lecteur qui deviennent le secret du succès.

Or, telles sont précisément les qualités caractéristiques et souveraines du journal français : que de grâce, que de brillant ! On a dit que *ceci a tué cela*, que la chose éphémère a tué la chose éternelle, que le journal a tué le livre. En France, le journal, bien loin de tuer la haute littérature, ou de lui nuire, l'a renouvelée. Où trouver plus d'art, plus de style, que dans les grands maîtres de la presse? Quel genre littéraire plus riche et plus français que celui qui a produit Camille Desmoulins, Paul Louis Courier, Carrel, Veuillot, About ! En vérité, vous ne pourriez me nommer dix écrivains français qui n'aient pas passé par le journalisme et qui à cette école n'aient pas assoupli leur style. Victor Hugo, Théophile Gautier, Balzac, Paul de Saint-Victor, Sainte-Beuve, Daudet, Anatole France, Renan, ont tous été journalistes à leur heure, et c'est grâce au journal que leur style est devenu plus vif, plus incisif, plus limpide, plus rapide.

CONCLUSION.

Nous venons d'indiquer très rapidement les différences essentielles qui distinguent la presse anglaise et la presse française. Nous avons vu que la presse française est infiniment plus puissante et que pourtant elle est plus pauvre et, partant, plus corrompue que la presse anglaise. Nous avons vu d'autre part qu'elle est plus personnelle et plus passionnée, et par conséquent plus brillante et plus artistique, qu'elle relève davantage de la haute littérature.

Nous avons vu que ces différences tiennent toutes au rôle différent que la presse joue dans les deux pays : que le journal en Angleterre est un moyen d'information, qu'en France il est un moyen de propagande politique et religieuse, et nous avons vu que cette différence de fonction tient à la fois à des différences dans la condition politique et sociale et dans le tempérament national.

Hosted by Google

Tout cela est simple, parce que tout cela se tient, parce que tout cela est un chapitre de logique sociale. Reste à examiner cette grande question : de ces deux fonctions, quelle est la plus bienfaisante, la plus salutaire? Cela, malheureusement, n'est plus simple du tout. Non pas que nous n'ayons sur cette question notre opinion personnelle : pour ma part j'admire et je goûte davantage la presse française, j'estime et j'apprécie davantage la presse anglaise : je crois que la fonction de la presse anglaise est plus salutaire, que le journal ne doit pas empiéter sur le livre, que le journal ne doit être essentiellement qu'un moyen d'information, et qu'il est absurde de demander à une feuille volante une direction de conscience. Mais, je le répète, cela n'est plus simple du tout et ce n'est peut-être qu'une question d'idiosyncrasie. En tout cas, pour démontrer cette opinion, il faudrait examiner à fond le problème de la civilisation française et de la civilisation anglaise, et c'est ce qu'il importerait d'examiner dans un autre travail.

CHARLES SAROLEA.

Hosted by Google

CONCURRENCE RELIGIEUSE[1]

REFERENDUM DE MAULY.

Aux précieux avis que nous avons reçus en réponse à notre referendum sur le manifeste de M. Yves Guyot et son application en Belgique, nous aurions voulu en ajouter plusieurs autres qu'il eût été intéressant de connaître. Tels, ceux de M. PAUL FRÉDÉRICQ, de Gand, qui fut à la peine avec Émile de Laveleye il y a vingt ans, mais qui se déclare radicalement hostile à tout genre d'interview; ceux de MM. LORAND, GRAUX, LIPPENS, VANDERKINDERE, HECTOR DENIS, ALFRED DE FUISSEAUX, etc., que nous avons interrogés vainement. Le regretté JULES BARA, que nous avions également consulté, nous demanda quelque peu de répit pour exprimer son opinion, encombré qu'il était par sa besogne professionnelle, mais la mort le ravit au moment où nous espérions recevoir sa précieuse contribution à notre enquête.

***

De même, nous regrettons ne pas avoir reçu la réponse de M. le pasteur KENNEDY ANET, secrétaire général de l'Église chrétienne missionnaire belge, à laquelle M. Goblet d'Alviella a rendu un beau témoignage.

Par contre, voici ce que nous a écrit un pasteur de cette Église :

L'idée de M. Yves Guyot est bonne, bien que pas nouvelle, et des articles comme les siens ne peuvent que faire du bien en éclairant l'opinion publique.

Mais ce qui est plus important et plus efficace, ce sont des conférences anticatholiques ou anticléricales, dans le but de détruire les derniers préjugés catholiques et de briser les chaînes qui rattachent encore le peuple à Rome. Il faut éclairer le peuple et préparer le terrain d'une manière indirecte, mais sûre.

(1) Voir la *Revue de Belgique*, du 15 janvier 1901.

Hosted by Google

Si le peuple voit qu'on veut le « protestantiser », il se tiendra sur la défensive et sera inabordable.

Le protestantisme, jusqu'à présent, s'est rendu trop impopulaire par son étroitesse, sa rigidité et son exclusivisme. Il a besoin de se *populariser*, de se *socialiser*. Les prédicateurs eux-mêmes se tiennent dans un spiritualisme trop élevé et inaccessible...

Et notre correspondant rencontre alors la thèse de M. Rochedieu, à savoir que « ce n'est pas le protestantisme qu'il faut prêcher, mais l'Évangile ».

***

Quant à M. ANET, nous pensons pouvoir demander son opinion à un article que publiait son journal *le Chrétien belge*, dans le numéro d'août 1876. Appréciant le fameux manifeste : *Comment on élève autel contre autel*, où M. Goblet d'Alviella, devançant M. Yves Guyot, engageait les libéraux à soutenir, dans son œuvre de propagande, le protestantisme, utile allié pour la lutte contre le cléricalisme, M. Anet écrivait ces lignes, qui précisément rencontrent quelques-uns des points touchés dans les lettres de plusieurs de nos distingués correspondants :

Il est certain que tous ceux qui travaillent à répandre la lumière de l'Évangile, au milieu de ces populations plongées dans les ténèbres toujours croissantes de l'Église romaine, ne peuvent que se réjouir de voir un organe aussi influent que la *Revue de Belgique* attirer l'attention des libéraux sur cette œuvre. Il y a évidemment un progrès marquant dans le fait qu'un libéral, sans partager les opinions de ceux qui travaillent à cette œuvre, reconnaît qu'ils ont droit au respect et à la sympathie que méritent tous les gens réellement convaincus. Il va sans dire que nous recherchons non pas l'approbation des hommes, mais celle de Dieu, que nous ne travaillons pas pour obtenir la gloire et la faveur des hommes et qu'à travers la bonne ou la mauvaise renommée, nous ne cesserons de regarder comme un devoir et comme un privilége d'annoncer, à ceux qui ne le connaissent pas encore, le glorieux et grand salut acquis à tous les croyants par Jésus-Christ. Mais dans ce respect et cette sympathie que l'on veut bien nous accorder, nous voyons un signe que le sérieux et l'importance

Hosted by Google

de cette œuvre sont incontestables au jugement même de ceux qui ne sont pas des nôtres. Une œuvre qui a droit au respect et à la sympathie est une œuvre à laquelle on ne s'oppose pas et que l'on ne prétend pas ignorer. Autrefois, ceux qui travaillaient à l'évangélisation passaient pour d'obscurs fanatiques; ceux mêmes dont ils avaient droit à attendre un jugement plus charitable les assimilaient aux pharisiens et aux scribes hypocrites courant la mer et la terre pour faire un prosélyte et le rendant ensuite plus digne de la condamnation qu'eux-mêmes. Réjouissons-nous, en en remerciant le Seigneur, de ce que nous sommes jugés avec plus de sérieux et de droiture.

Sans doute si des libéraux, M. Goblet d'Alviella en particulier, sentent la nécessité de soutenir ce qu'ils appellent « l'œuvre de propagande protestante », mais qui pour nous est plus que cela, ils le font, nous n'avons garde de l'oublier, dans un but purement politique. L'analyse de l'article en question ne laisse aucun doute à cet égard. Mais remarquons d'abord que nous ne saurions jamais regretter de voir l'œuvre de l'évangélisation produire une réaction en faveur du parti libéral. Il ne rentre ni dans notre but ni dans nos principes de faire aucune espèce de propagande en faveur d'un parti politique quelconque; en la faisant, nous serions infidèles à notre tâche; les temples que nous élevons doivent servir à prêcher la parole de Dieu et nos chaires ne sont pas des tribunes politiques, comme le sont malheureusement devenues les chaires de l'Église romaine. Nous ne saurions pourtant méconnaître que le parti clérical, en voulant confisquer toutes les libertés à son profit, prétend confisquer, et, en premier lieu, la liberté que nous avons de prêcher l'Évangile, tandis que le parti libéral, de l'aveu de ses plus éminents représentants, veut la liberté non seulement pour lui mais pour tous. C'est pourquoi nous ne pouvons que nous réjouir de concourir au triomphe du parti libéral, en arrachant les âmes à la domination tyrannique de l'Église romaine. Remarquons ensuite que si les libéraux par leur appui nous permettent d'étendre notre cercle d'activité, nous devons être heureux que Christ soit

Hosted by Google

prêché, alors même que cet appui nous est donné dans un but politique. « Il est vrai, écrivait l'apôtre Paul aux Philippiens, que quelques-uns prêchent Christ par envie et par un esprit de dispute, et que les autres le font, au contraire, par une bonne volonté. Toutefois, en quelque manière que ce soit, par ostentation (littéralement : comme prétexte) ou par amour de la vérité, Christ est annoncé, et c'est de quoi je me réjouis et je me réjouirai (1)... » Nous ne nous faisons pas d'illusion sur l'appui que peuvent nous prêter des libéraux influents en couvrant notre œuvre de leur respect et de leur sympathie. Grâce à cet appui, beaucoup peut-être se rattacheront au protestantisme ou à une Église évangélique d'une manière extérieure et formelle. Mais un pas important n'aura-t-il pas été fait quand ces âmes auront été soustraites à l'influence pernicieuse du romanisme et placées sous l'influence bienfaisante et salutaire de la parole de Dieu lue et prêchée ? Ne sera-ce pas déjà un beau résultat que de constater qu'elles seront alors plus près du royaume des cieux qu'auparavant? Ne pouvons-nous pas espérer qu'un bon nombre s'écrieront comme le marquis d'Aoust après avoir entendu la première prédication évangélique : « Oh ! nous réussirons. Il est impossible que des choses si excellentes ne gagnent pas tous les cœurs ! »

Ces considérations nous permettent de nous féliciter de l'appui qui nous est offert. Nous sentons le besoin d'exprimer notre reconnaissance envers M. Goblet d'Alviella pour avoir apprécié avec droiture et justice l'œuvre de l'évangélisation en Belgique.

Ceci dit, nous devons pourtant relever quelques-unes des assertions que contient cet article.

S'il est incontestable que les intérêts matériels sont une forte chaîne pour retenir bien des personnes dans l'Église romaine, nous ne pensons pas que ce soit l'unique cause des résultats relativement minimes de l'œuvre que Dieu nous confie en Belgique. C'est le sérieux moral qui manque à nos

(1) Philip. 1, 15, 18.

Hosted by Google

populations; la discipline romaine les ravale à l'état de machines qui ne se mettent en mouvement que sous l'impulsion du prêtre et dans la direction imprimée. N'ayant pas le droit de penser (l'Église prétend seule en user), elles perdent l'habitude et la faculté de penser, et arrivent difficilement à l'appropriation des vérités de l'Évangile de Jésus-Christ, qui est venu former sur la terre un peuple de libre et franche volonté. Leur intelligence n'a de force pour s'exercer que dans les réalités matérielles de la vie du corps et non dans les réalités spirituelles de la vie de l'âme. Ce n'est qu'en mettant entre leurs mains la parole de Dieu, cette parole de vie et de lumière, ce n'est qu'en saturant leur intelligence et leur cœur des vérités de l'Évangile de la liberté, qu'on parviendra à les sortir de ce déplorable marasme intellectuel et moral.

Mais nous sommes loin de penser que cet Évangile sera un pont pour passer de la superstition au rationalisme pur. S'il est des protestants qui deviennent rationalistes, on ne saurait en conclure que le protestantisme est l'intermédiaire entre la superstition et le rationalisme, et encore moins lui attribuer le mérite et le secret de faire de ses adeptes des libres-penseurs. M. Goblet d'Alviella fait erreur quand il le définit : *une protestation* contre les dogmes. S'il est des protestants qui le définissent ainsi, c'est qu'ils l'ont, par ce fait même, déjà quitté. Le protestantisme des réformateurs, des fondateurs par conséquent, est une protestation contre les dogmes faux et absurdes de l'Église romaine, mais non contre ceux de l'Évangile. Ce protestantisme-là, nous ne pouvons en reconnaître d'autre, ne fera jamais de ses véritables adeptes des rationalistes, car il repose sur deux principes fondamentaux et tombe avec ces deux principes : la justification du pécheur par la foi en Jésus-Christ, et la Bible comme dernière autorité en matière de dogme et de morale. Ceux pour qui ces principes sont devenus une réelle conviction, ne peuvent passer au rationalisme sans d'abord les repousser et rejeter ainsi le protestantisme.

Celui qui, après avoir senti sa misère et son péché et en

Hosted by Google

même temps compris quelque peu la sainteté et la justice de Dieu, a cherché sincèrement et trouvé en Jésus-Christ un Sauveur et reconnu en Lui le seul Sauveur, ne pourra jamais considérer le rationalisme comme le couronnement de l'éducation morale et intellectuelle. Il est impossible qu'un homme, après avoir éprouvé le trouble et l'inquiétude de tout homme qui se reconnaît ce qu'il est, pécheur devant Dieu, et après avoir trouvé dans la foi en Jésus-Christ la paix du cœur, le calme de la conscience, le repos de l'âme, puisse retrouver cette paix, ce calme, ce repos dans les théories du rationalisme. Voilà pourquoi nous nous sentons autorisés à affirmer que jamais le vrai protestantisme, celui de nos réformateurs, ou pour mieux dire le christianisme de l'Évangile, ne deviendra un pont pour passer de la superstition au rationalisme. Ce qui jette bien des âmes dans le rationalisme, c'est non pas le christianisme, mais le romanisme actuellement plus païen que le paganisme lui-même.

KENNEDY ANET.

Nous avons enfin reçu trois réponses qui empruntent à la personnalité de leurs signataires un intérêt particulier. La première est d'un libéral dont les débuts au Parlement firent augurer que la gauche compterait un *leader* de plus; la seconde est du savant illustre, dont d'inoubliables incidents ont rendu le nom populaire, même en dehors des milieux spéciaux; la troisième est du jeune professeur qui a succédé, à Liége, à Émile de Laveleye.

M. Georges Heupgen.

La question proposée par M. Yves Guyot soulève de nombreux et très graves problèmes de psychologie sociale. Tenter de les résoudre, et même simplement d'en indiquer toute l'étendue, serait outrecuidant de ma part.

Cependant, malgré l'insuffisance de mes études sur ce point, je ne puis m'empêcher de considérer l'idée de substituer le protestantisme au catholicisme comme une thèse attirante, mais pratiquement fort difficile à concevoir. Je vais essayer de dire pourquoi.

Hosted by Google

Il importerait tout d'abord de bien déterminer les conditions du phénomène religieux. Comment une religion apparaît-elle? Pourquoi?

Il semble n'être pas téméraire d'affirmer qu'une conception religieuse est, avant tout, une résultante de la mentalité d'un groupe humain à un moment donné. Sous ses deux aspects, comme théorie de l'univers et comme règle de conduite pratique, elle est une expression synthétique des notions acquises à ce moment et la déduction logique du devoir de ce premier principe admis. Comme leurs sœurs laïques, les métaphysiques, les religions sont les interprétations transitoires de l'inconnu. Mais ce qui fait leur importance sociale, c'est qu'elles s'affirment et sont acceptées comme vérités définitives et absolues.

Une conception religieuse étant acquise et fixée, pour qu'une conception différente, une hérésie, puisse se propager et se fixer à son tour, il faut que l'idée nouvelle rencontre un milieu mental préparé à l'accueillir, auquel elle puisse s'adapter. Il y a eu par milliers des religions mort-nées. Les prophètes et les réformateurs ne sont que d'heureux « formulateurs », qui ont précisé des idées et des sentiments jusque-là vagues, mais déjà en puissance dans l'esprit de leurs futurs sectateurs. Ils ne sont pas des sources de lumières; ils sont les miroirs d'une époque.

Or, cette préparation, indispensable à la réformation, repose sur des facteurs très nombreux et très complexes, intellectuels, moraux, politiques, économiques, agissant historiquement sur certains groupes d'hommes. L'idéal nouveau doit d'abord et peu à peu se constituer imprécis et vague. Longtemps, il reste en dissolution dans la masse sociale. La prédication des prophètes en provoque tout simplement la précipitation.

La Réforme a été prêchée dans toute l'Europe centrale et occidentale. Elle ne s'est cependant définitivement constituée comme doctrine religieuse que dans certains milieux. Pourquoi, sinon parce que, de ci et de-là, elle a rencontré des

Hosted by Google

hommes que la vie et les circonstances historiques avaient fait plus énergiques, plus indépendants et plus personnels?

La révolte contre le joug despotique de l'Église, réelle, mais inconsciente jusque-là, les avait faits « réformables ». L'action de la Réforme fut un effort vers la personnalité plus libre.

Le catholicisme, en effet, tel que l'Église l'a fait, est une doctrine essentiellement autoritaire et centralisatrice. Il requiert de ses fidèles l'obéissance aveugle et passive à la loi divine. Mais entre Dieu et le croyant, il a interposé un clergé savamment hiérarchisé, qui s'arroge le droit de parler au nom du Créateur. L'obéissance au prêtre se substitua ainsi à la soumission à Dieu. Le seul devoir est d'obéir à l'Église; le seul idéal, renoncer à soi-même, anéantir toute personnalité pour être un instrument dans la main de Dieu, représenté par l'Église.

Contre cette doctrine effroyable, le protestantisme a élevé une première protestation de l'individu. Tout en professant l'origine divine et surnaturelle des Écritures, le réformé conserve le droit d'interpréter, lui-même et directement, la parole évangélique. Il ne connaît pas le prêtre maître. Il se met face à face avec son Dieu et s'efforce, à travers les symboles de la révélation, de découvrir sa volonté. Par le fait, il sauvegarde sa personnalité pensante : il reste un être agissant et personnel, il est quelqu'un.

On comprend que, pour jeter les fondements de cette doctrine, il ait fallu des hommes à l'esprit audacieux, énergiques, tenaces et inébranlables, capables de lutter jusqu'au bout contre la colère de l'Église, et que ces qualités aient été d'avance déposées dans leurs volontés.

Une fois la première différenciation produite, il est naturel que les deux tronçons de la chrétienté se soient développés, aient évolué suivant leur caractéristique propre, de manière à épurer celle-ci, à lui donner toute son intensité. Pendant qu'en terre réformée le besoin d'indépendance intellectuelle s'épanouissait et s'affirmait toujours plus précis, en pays catholique l'idée d'autorité se concentrait et saturait la vie intellectuelle. D'ailleurs, il faut dire que la divergence porte moins sur le

Hosted by Google

dogme que sur la méthode, le mode de penser, la méthode intellectuelle. Mais au point de vue social, cet élément exerce sur les subjectivités une influence considérable. Et quand cette divergence a pu agir pendant un certain temps, il s'explique aisément pourquoi les peuples catholiques et les peuples protestants présentent des physionomies intellectuelles aussi différentes, et partant comment leurs activités se sont traduites dans des plans aussi éloignés.

Qu'il eût été souhaitable que la Réforme absorbât tout le monde chrétien, j'en conviens. Mais la question n'est pas là. On peut toujours, en pensée, remonter le cours de l'histoire et la marche des évolutions ; mais, en fait, c'est impossible. Il est trop tard pour tenter de protestantiser les peuples catholiques. Ils ont suivi leur propre voie, et, au moment actuel, leur mentalité fatalement doit les mettre en face d'un dilemme : la foi ou la raison.

L'Église catholique, en effet, allégée du poids mort des réformés, a exaspéré le principe d'autorité cléricale. Par sa merveilleuse habileté à fusionner en un tout la parole de l'Écriture et la volonté de l'Église, elle a mis les hommes dans la nécessité de croire à toute la doctrine ou à la repousser toute entière. Il est impossible au catholique de douter du prêtre sans douter de l'Écriture : l'un et l'autre se sont absolument identifiés. C'est l'aboutissement logique de l'action de l'Église : c'est aussi le mal qui la tuera. Tandis, en effet, qu'au moment de l'apparition de la Réforme, l'effort de la pensée était encore presque exclusivement spéculatif, l'admirable éclosion des sciences d'observation et d'expérimentation est venue aujourd'hui s'en prendre à la révélation elle-même. Du coup, la question s'est élargie et approfondie, et la lutte s'est engagée non plus entre l'interprétation libre et le commentaire imposé de la révélation, mais entre la révélation même et la science.

A coup sûr, le déchirement est violent, mais il est nécessaire et fatal. Il se manifeste aussi d'ailleurs en pays protestant, mais la plasticité plus grande, l'élasticité, dirai-je volon-

Hosted by Google

tiers, de la doctrine réformée, la rend plus apte à résister à l'effort scientifique, parce qu'elle s'y adapte mieux.

Qu'on le regrette ou qu'on s'en félicite, il importe peu. Chez les peuples catholiques, l'opposition se montre dans toute son acuité lumineuse : ou la foi en la révélation, ou la science.

Vouloir amortir le choc est prendre une peine inutile et inefficace. Les événements sont plus forts que les hommes. On ne dose pas les phénomènes sociaux comme un composé chimique.

D'ailleurs, faut-il s'en plaindre? Pour peu que nous connaissions de notre univers, lentement pourtant une idée semble s'ériger au-dessus des hypothèses : l'unité éternelle et infinie d'une substance soumise à la loi dans ses manifestations infinies.

Que cette idée pénètre l'esprit des hommes, et immédiatement s'évanouira la conception déprimante d'une finalité extérieure aux êtres, pour lui substituer celle d'une finalité universelle et infinie de l'être. La vie ayant pour but et raison d'être la vie elle-même; l'individu apparaissant non point comme un élément isolé, mais une manifestation transitoire d'un tout immense, la morale universelle pourra se constituer très simple et très grande. Le bien est tout ce qui peut réaliser, chez un plus grand nombre d'hommes, la vie la plus complète possible; le mal, ce qui tend au résultat contraire. Le bien ne se peut réaliser que par l'effort solidaire de tous; l'égoïsme est le premier obstacle à l'accomplissement de ce primordial devoir. Et, dès lors, un idéal très pur et très haut se laisse entrevoir derrière nos souffrances présentes : la vie intégrale pour tous par l'effort de tous.

GEORGES HEUPGEN.

Avis de M. Charles Lagrange.

Vous me demandez mon avis sur l'opportunité d'une *concurrence religieuse* en vue de résister à l'envahissement croissant du cléricalisme. Je ne crois pouvoir mieux faire que de renvoyer, à cet égard, à ce que j'ai déjà eu l'occasion d'en dire

Hosted by Google

dans mon récent ouvrage : *Mathématique de l'histoire* (voir p. 716, *la Belgique*). Je pense y avoir assez exactement défini les conditions actuelles de notre milieu, suffisamment insisté sur la nécessité, si l'on veut lutter avec efficacité contre les erreurs et l'influence de Rome, de le faire non par les déblatérations un peu vulgaires et totalement vides de sens de la soi-disant libre-pensée, mais par la diffusion dans le peuple d'une connaissance effective de la Bible et de l'Évangile. C'est le bon moyen, puisque c'est le seul que redoute l'Église romaine.

Sans nul doute, l'un des grands malheurs de la Belgique est de ne pas avoir adopté la Réforme. La plaie des pays catholiques, c'est de répandre non seulement dans les esprits religieux, mais aussi chez leurs opposants, la croyance que le catholicisme est le christianisme. Le résultat est de jeter les uns dans la superstition et l'erreur, d'inspirer aux autres le mépris du christianisme.

Il faut insister sur ce point. Les soi-disant libres-penseurs doivent souffrir qu'on leur dise qu'ils sont eux-mêmes, par leur ignorance, tout autant que leurs adversaires qu'ils prennent en pitié, un produit et les victimes du catholicisme; qu'ils suivent au fond une méthode *antiscientifique* en essayant de lutter contre le cléricalisme par la seule négation ou par le ridicule, méconnaissant ce mot si juste d'Edgard Quinet, qu' « on ne détruit que ce que l'on remplace ».

Si l'on envisage les moyens d'action, il est très certain que la création de principes de législation nouveaux serait à désirer, auxquels on doit tendre; telle la séparation absolue des Églises de tous les cultes et de l'État, principe de moralisation, car la foi qui paie est au moins sincère; telle l'instruction obligatoire, qui développe l'individualisme et permet à chacun l'examen personnel, base du protestantisme. De ces deux principes, le cléricalisme ne veut pas : il lui faut la domination matérielle et il ne la conserve qu'en étouffant la conscience.

Mais pour le moment, chez nous, il semble qu'une tâche assez utile et assez urgente consisterait à faire étroitement respecter les principes déjà existants, ceux qui fort heureuse-

Hosted by Google

ment sauvegardent, au moins théoriquement, la liberté des opinions, de leurs manifestations et de leur propagande. Cette tâche constitue le rôle indiqué des libéraux, aujourd'hui placés entre deux partis extrêmes qui s'entendent comme frères ennemis pour détruire ce qu'ils haïssent le plus : la liberté. Il n'y a pas si grande différence de nature, au fond, entre la *Société* des utopistes socialistes et l'*Église* du cléricalisme. Ce lien, en esprit, que je signalais dans mon livre, s'accentue de plus en plus ; on le voit assez par les réflexions presque quotidiennes qu'il fait naître dans la presse libérale.

En réfléchissant à cet état des esprits, et pour en revenir au manifeste de M. Yves Guyot, je crois pouvoir dire que sa tentative naît d'une idée juste, mais fonde sa réalisation sur une illusion. L'idée juste, c'est qu'on ne peut lutter contre l'influence d'une fausse religion que par la religion elle-même ; l'illusion, à mon sens, c'est de croire (car tel est bien l'esprit dans lequel ce manifeste utilitaire est conçu et rédigé) que l'on puisse créer, d'office en quelque sorte, et sans croire soi-même, un mouvement religieux fécond. Non seulement le christianisme est trop noble pour se prêter à jouer le rôle de simple instrument dans une lutte de parti, mais il s'énerverait par cet effort d'abaissement et se détruirait ainsi de lui-même. L'expérience l'a surabondamment prouvé dans les tentatives déjà faites chez nous pour élever ainsi d'office *autel contre autel*, pour opposer politiquement en Belgique le protestantisme au catholicisme.

A mon avis donc, dans les circonstances actuelles, le rôle raisonnable de chacun paraît tracé d'une manière beaucoup plus simple et naturelle. Que ceux qui croient, parce qu'ils se sont donné la peine d'étudier scientifiquement le christianisme, prêchent l'Évangile de Jésus-Christ, fassent connaître sa personne et sa parole, la grande vérité de la nécessité du salut en dehors de laquelle on tombe dans la phraséologie du protestantisme libéral ; qu'ils le fassent par leurs écrits, leur enseignement, par la diffusion des écritures dans le peuple ; qu'ils agissent tout particulièrement sur les hommes jeunes, formés aux études scientifiques et capables de ne pas voir

Hosted by Google

seulement la vérité à travers des mandataires, prêtres de Rome ou pontifes libres-penseurs. Mais que les autres, puisqu'ils ne peuvent s'élever plus haut, bornent leur action, en cela déjà suffisamment utile et effective, à surveiller, à dénoncer et à faire condamner tous les abus qui tendraient à violer, sous quelque prétexte que ce soit, les principes et les garanties de notre Constitution.

En résumé, pour les uns et pour les autres, — et précisément parce que je considère les progrès du vrai protestantisme évangélique comme l'idéal vers lequel il faut tendre en Belgique, — j'estime qu'il s'agit moins de créer de toutes pièces une situation, de provoquer artificiellement un mouvement qui, par cela même, ne réussirait pas, que de faire strictement respecter les moyens de libre propagande qui se trouvent aujourd'hui à la disposition de tous les Belges.

CH. LAGRANGE.

M. Ernest Mahaim.

Il n'y a pas de doute, à mon avis, sur le fond même de la thèse de M. Yves Guyot ni sur son application à la Belgique.

Si désirable qu'il soit de *décatholiciser* et de *protestantiser* la France ou la Belgique, cette œuvre ne peut pas être faite par des libres-penseurs incroyants. En religion comme en morale, les discours ne sont rien, l'exemple est tout.

Le parti libéral, comme tel, n'a donc rien à voir dans cette question de prosélytisme et de propagande, qui regarde exclusivement les protestants convaincus.

A coup sûr, si l'on parvenait à substituer le protestantisme, et spécialement le protestantisme libéral, au catholicisme, le progrès serait énorme, progrès moral, progrès intellectuel, progrès social aussi. On ne peut soutenir sérieusement que les croyances religieuses soient sans influence sur la destinée d'un peuple.

Mais comment imaginer que, dans notre sol imprégné, depuis des siècles, du mysticisme catholique, le protestantisme puisse prendre racine?

Hosted by Google

L'échec de la tentative faite par Emile de Laveleye et Goblet d'Alviella ne prouve peut-être pas tant qu'on l'a dit. L'exemple venait de la bourgeoisie ; il n'a pas été suivi par les classes populaires et il le serait encore moins aujourd'hui. La seule chance de succès qui me paraisse ouverte est dans la diffusion d'une doctrine *très large*, essentiellement morale et pratique dans les milieux ouvriers. C'est la femme qu'il faut atteindre, et par elle l'enfant.

Il faut savoir leur parler le langage qui leur convient, au point de vue du cœur comme au point de vue de leur milieu social. Un protestantisme quelque peu socialiste, largement humain et généreux, trouverait peut-être de l'écho dans les masses profondes de nos populations industrielles.

Pour ma part, je saluerais un mouvement de ce genre avec joie. Mais je n'ai pas besoin de répéter que ce ne serait pas l'affaire du *parti* libéral comme tel.

ERNEST MAHAIM.

Hosted by Google

QUINZE ARIETTES

« Au lecteur non initié, il n'est peut-être pas inutile de dire — en manière de préface — que, seul, le rythme a guidé l'auteur de ces petites chansons, dont les vers ne riment, souvent, que par assonnance. »

I

(La première.)

Voici l'heure bleue, déjà le jour se fane,
Et le soleil au loin trace un chemin d'argent
A travers les lames
Du reflux naissant.

Comme un coquillage immense, la mer
Prend des tons de nacre aux moires plissées,
Et c'est un frisson d'ondes irisées
Et de lumière.

Un brouillard ténu plane à l'horizon.
Dont, diffuse, la ligne qui se voile
Dans le ciel rose et bleu se fond.

Est-ce un oiseau là-bas, est-ce une voile?

Hosted by Google

II

Un cygne argente d'un sillon
Le beau lac de marbre où chavire,
Parmi le ciel d'or qui s'y mire,
Le reflet brisé d'un rayon.

Sur le bord un glaïeul se meurt,
Et dans l'eau pleure ses pétales
Que blessèrent hier les rafales...
Pourquoi n'avoir cueilli la fleur?

Tu ne songes à rien, tu vas
Dans ta robe de châtelaine
Indolente, buvant l'haleine
Des verveines et des lilas.

Et pourtant c'est fête au jardin,
Pour toi les lis viennent d'éclore,
D'étranges oiseaux dès l'aurore
Ont gazouillé pour ton dédain.

Mais tu rentres dans ton château,
Par l'ombre sans voix des allées,
Et les fleurs loin de toi fanées
Vont s'effeuiller au fil de l'eau.

III

Aux lèvres humides du matin
J'offre, avec ma bouche sèche,
Mes yeux, mon front brûlés du rêve
Qui, cette nuit d'exil, me vint
Avec l'illusion trop brève
Pour n'être encor qu'un songe vain.

Hosted by Google

Près d'une source bruissante,
Tu venais et, onduleuse,
Ta traîne te suivait rampante
Et semblait être ton ombre blanche
Parmi les fleurs luxurieuses.

Tu venais comme la rosée
Avec le jour derrière toi,
Et mon âme était imprégnée
Comme d'une rosée de joie.

Tu venais comme la brise fraîche
Vient ranimer dans les jardins
Les grands lis d'or que dessèchent
Les longs après-midi de juin.

Tu te mirais dans la fontaine
Où ton clair reflet frissonnait;
Avec l'azur en auréole
Je t'y voyais comme lointaine,
Et me couchant sur l'herbe molle
Je voulus boire à ton reflet.

Mais alors tu t'effaças,
Magicienne,
Et, penché sur l'eau, j'étais là
Sans autre image que la mienne.

IV

A quoi bon cette harpe, voici le crépuscule,
Laisse les cordes seules et donne-moi tes mains!
A quoi bon cette harpe, voici le crépuscule,
J'aime mieux ta voix douce et le silence tiède...

Écoute, c'est un vol de libellule
Qui s'égare dans les osiers.

Écoute, c'est une fleur qui tombe sur le sentier...

Écoute, c'est mon cœur contre ton sein.

Écoute, c'est ton souffle dans mes cheveux?...

Hosted by Google

V

(Guitare.)

C'est la douce somnolence
Du vieux château au fond des bois,
Où les arbres ne se balancent
Sous nulle brise, où nulle voix
Ne rompt les réseaux du silence.

Vers quel Saint-Graal partis les cygnes,
Les beaux cygnes blancs du lac bleu?
Sous les saules qui se résignent
A mirer leurs cheveux frileux,
Ont-ils clamé leur chant d'adieu?

Et les levriers du perron,
Et les cors et les gonfanons,
Pourquoi se taire à l'unisson?

Huis entr'ouvert et pont baissé
Et nulle hallebarde au fossé,
Nulle vigie au haut des tours;
Qui fera, ce jour, résonner
Du sabot de son destrier
Les dalles de marbre de la cour?

Mais voici que vient t'éveiller
Le souvenir — Prince Charmant —
Au château mort de mes pensées,
Toi, ma Belle-au-bois-dormant!

VI

Dans le vent j'entends un chant qui bourdonne,
Un chant monotone,
Un chant de rouet.
Quelle fée ainsi file dans la nuit,
File mon ennui
Avec son rouet?

Hosted by Google

Dans le vent j'entends une voix plaintive,
Dont l'écho m'arrive
Avec un sanglot.
C'est ma joie que j'ai perdue sur la rive,
Qui, à la dérive,
Pleure sur les flots.

Dans le vent j'entends comme une berceuse,
Un adagio de harpe endormeuse,
Comme une berceuse aux accords très doux;
Qui donc êtes-vous, chant dans la nuit sombre,
Musique de l'ombre,
Qui donc êtes-vous?

Ah! c'est ta chanson, la voix de tes lèvres!...

Mais non, c'est un rêve.

VII

Comme en des flots, dans les grands blés
Nous irons cacher notre amour,
Avec les hauts épis autour
Et sur nous le beau ciel d'été.

Loin des rires et des chansons,
Loin des garçons
Et loin des filles,
Comme en des flots, nous irons
Mourir à la vie.

Non! Les faucheurs ne viendront pas;
D'ailleurs n'entendrons-nous pas
Les épis bruisser sous leurs pas?
Ou, sur les faulx qu'ils aiguisent,
La pierre frapper en chocs rythmés?
Ne crains leur surprise.

Noyons notre désir dans les flots blonds des blés.

Hosted by Google

VIII

Lève-toi, voici l'aurore,
Toutes les fleurs viennent d'éclore!

Je veux te parer comme une madone :
Vois ces calices d'or,
Je t'en tresserai des couronnes;
Vois ces guirlandes de corolles
Humides du souffle de l'aube,
Je veux t'en tisser une robe.

Et je t'adorerai, Sœur du matin en-fleur.

Et nous irons cueillir de beaux volubilis,
Des jacinthes bleues, des glaïeuls, des lis;
Ces gerbes fleuries, nous les effeuillerons,
Et nous nous en ferons
Une couche parfumée :

Puis tu quitteras ta robe fanée.

IX

Des petits poissons de corail
Sous l'eau bleue glissent, passent et tournoient.
Tu te penches et j'aperçois
— Comme une sainte de vitrail —
Sous l'auréole du soleil d'or
Et des vols blancs de beaux oiseaux,
Ton clair visage qui vient d'éclore
Comme une fleur au fond des eaux.

D'abord tu regardes et t'étonnes,
— Ah! me noyer dans ton reflet! —
Puis tu souris et tout frissonne,
Et se dilue et disparaît.

Car mes lèvres ont voulu toucher
Le miroir où flottait ce rêve.

Hosted by Google

X

(Une chantait :)

« Les doigts parfumés de la brise
« Ont soulevé mon voile léger ;
« Les doigts caresseurs de la brise
« M'ont effleurée
« Et me grisent.

« Près de cette claire fontaine,
« Voyageur, si tu venais,
« Si tu venais, que te dirais-je?

« Je tremble à l'écho de ma voix,
« A l'haleine tiède des bois,
« Et je ne sais quel sortilège
« Avec la brise pénètre en moi.
« Si tu venais, que te dirais-je?

XI

(Ritournelle.)

Vers ton île d'enchantement
Je voudrais voguer, mais je n'ose,
Un vent propice souffle pourtant!
Je devrais partir, mais je n'ose.

A trop songer à ce bonheur
D'atterrir enfin sur ta plage,
Je n'écoute le chant des heures
Et reste à l'ancre en ce rivage.

Je me dis : « Atteindrai-je un jour?
« Et les écueils?... Et les naufrages? »
Hélas, j'ai peur de ton amour,
Hélas, j'ai peur de ce voyage.

Et dans ce golfe délaissé,
Est seul, toujours prêt à partir,
Mon cœur comme un petit navire
Qui n'aurait jamais navigué.

Hosted by Google

XII

(Orient.)

Là-bas enfin le vol aigu
Des longs ibis, couleur de lis,
Avec leur cri clair qui s'est tu,
Ah! vers quel lointain oasis?

L'ombre du minaret s'allonge
Dans la cour et va décroissant
Jusqu'au bassin de marbre où plonge
Le reflet rouge du croissant.

Un parfum d'ambre s'éparpille
Avec l'écho de la chanson
D'une voix frêle qui nasille
Entre les barreaux d'un balcon...

Rien que la plaine fauve où brûlent,
Comme une ville de rubis,
Les grands brasiers du crépuscule
La gerbe d'épis d'or jaillis.

XIII

Dans ce sentier d'automne où gît
La mort bruissante des feuilles,
Quelles fleurs faut-il que je cueille
Si tu viens sous l'arbre rougi.

Déjà, déjà! toutes sont mortes
Celle-ci vient de se flétrir,
Et je n'aurai rien à t'offrir
Pour ce rire que tu m'apportes.

Rien, ni lilas, ni lis, ni même
La touffe d'or d'un chrysanthème.

Hosted by Google

XIV

Nous n'irons plus au bois
Mon amour est fané,
Mon amour et ma joie.
Nous n'irons plus au bois.

L'automne dore
Toutes les feuilles
Des grands bouleaux et des tilleuls;
L'été se meurt! L'été est mort!
Et c'est le deuil doré
Du bel été.

Et tristes les chansons, et tristes les paroles!
Adieu les parfums, adieu les corolles,
Adieu les roses qui s'étiolent,
Adieu les beaux lis brisés,
Adieu les blés, adieu les prés,
Adieu mon cœur, adieu ma joie!

Nous n'irons plus au bois.

XV

(La dernière.)

Toutes les feuilles se colorent
D'un songe d'or, la lune luit
Sur les corolles qui se clorent
— Comme tes yeux — quand vint la nuit.

Dans mon beau jardin qui s'attriste
— Car tu ne cueillis pas ses fleurs —
Malgré l'hiver proche persiste
L'âme mystique des senteurs.

Hosted by Google

Je me tresserai des couronnes
Avec les calices d'espoir,
Des couronnes de belladones
Pour la très douce mort, ce soir.

Je faucherai les scabieuses,
Les asphodèles, les lilas,
La luxure des tubéreuses
Et l'orgueil des grands dahlias.

Lors, sur l'hécatombe odorante
De mes calices de jadis,
Tout seul sur sa tige vibrante :
— Comme ton souvenir — un lis.

ISI-COLLIN.

Hosted by Google

L'AÏEULE [1]

VIII

Bonne maman Couzet connut donc les sensations désagréables d'un premier et tardif voyage. Le mouvement du train fit trembler ses membres. Naïvement, elle se tenait accrochée des deux mains à la banquette, les dents serrées, les lèvres jointes; elle avait peur de cette vitesse croissante avec laquelle défilaient aux portières les arbres, les plaines, les maisons. C'était à peine si elle pouvait, un instant, fixer ses yeux sur un aspect du paysage : déjà tout avait changé et, en place d'un champ couvert d'épis, un roc épais dressait sa masse sombre. Sa pensée roulait confusément des prières et des sentiments d'effroi; elle redoutait une catastrophe soudaine qui viendrait les anéantir tous. Terrifiée, elle finit par saisir et serrer contre elle son petit-fils, comme si son étreinte avait pu conjurer le danger et la mort. Jules, lui, témoignait d'une vaillance précoce extraordinaire. Il prétendait qu'on l'approchât des portières. Il pleurait pour qu'on lui laissât pencher sa tête dans le vent rapide qui rasait toute la surface du train. Les vaches paissant dans les prairies provoquaient son enthousiasme. Quand on traversait un tunnel, sa joie n'avait plus de borne et il riait aux éclats sous les lourdes ténèbres.

Enfin, la machine ralentit sa marche. On roulait main-

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* du 15 juillet 1901.

Hosted by Google

tenant entre des rangées de maisons sales : les faubourgs de Bruxelles. Avidement, bonne maman regardait. Son impression était mauvaise. A son avis, les maisons étaient trop hautes et les rues trop étroites. Elle fit la moue, mais garda le silence. En effet, Léopold et Aline exultaient et ils l'eussent certes traitée de paysanne si elle s'était permis d'exprimer tout haut ce qu'elle pensait douloureusement tout bas. A la sortie de la gare, pourtant, elle ne put s'empêcher d'admirer la grandeur d'une place agrémentée de mâts, d'aubettes, commandant trois avenues qui s'en allaient dans une poudre d'or vers le centre de la ville. Elle demeurait là, ahurie, les mains ballantes, à regarder filer devant elle ces voitures, ces omnibus bariolés dont le nombre et la charge stupéfiaient son âme simple.

« Tout le monde va donc en carrosse, ici! » pensait-elle. Elle avait, sans s'en douter, prononcé ces mots à mi-voix et deux garçons de courses qui la coudoyaient partirent d'un franc éclat de rire. C'en fut assez pour que Léopold se fâchât.

« Maman, dit-il sèchement, tâchez à l'avenir de garder vos réflexions pour vous. Nous ne sommes plus à la campagne. » En même temps, Aline lui prenait le bras d'un geste brusque. Décidément, la pauvre vieille faisait de mauvais débuts dans la grande ville. Triste, l'âme en exil, elle se laissa emmener à travers la foule, tenant dans sa main droite son parapluie de coton verdâtre, accrochée de la gauche à la robe de sa fille, suivant péniblement la marche hâtive de ses enfants, mais n'oubliant pas, malgré son chagrin, de sourire à son petit-fils porté par Aline et dont la tête, alourdie par le sommeil, pendait comme une fleur lassée sur l'épaule maternelle.

Ils logèrent cette première nuit à l'hôtel. Le lendemain, Léopold sortit de bonne heure pour aller à la recherche de la tapissière. Il ne voulait pas qu'elles vissent leur nouvelle demeure avant que les meubles fussent en place et les rideaux pendus aux fenêtres; ce travail devait occuper la journée entière. Pendant ce temps, les deux

Hosted by Google

femmes et l'enfant prendraient contact avec la vie de la ville. Timides, elles descendirent après le dîner et, en longeant les maisons, se hasardèrent jusqu'au bout de la rue où se trouvait leur hôtel. De temps en temps, maman Couzet se retournait et en cherchait des yeux l'enseigne, battant au-dessus de la porte. Songez donc! si elles allaient se perdre, ne plus savoir où, le soir, Léopold devait venir les rejoindre! Plus hardie, Aline se fût bien aventurée sur le boulevard. Mais bonne maman sentait son sang se glacer rien qu'à l'idée de traverser la rue et de s'engager dans cette foule qui passait, passait sans cesse et lui faisait dire, mains jointes, avec une sorte d'effroi : « Bon Dieu de bon Dieu! où a-t-on été chercher tant de gens! » Elles se hâtèrent de rentrer et, pour attendre Léopold, se confinèrent dans leur chambre. Les heures coulaient, lentes et ennuyées. Jules dormait, tout vêtu, sur le lit. Aline, le front contre la vitre, suivait des yeux les passants. Bonne maman, assise dans l'ombre, disait bonjour au vide d'un mouvement de tête machinal et somnolent. Tout à coup Léopold rentra à l'improviste. La vieille sursauta, l'enfant s'éveilla, Aline se retourna brusquement.

« Je ne t'avais pas entendu monter, dit-elle. Eh bien, tout est-il prêt?

— Tout! c'est beaucoup dire, répondit-il. Le monde, que diable! n'a pas été fait en un jour! Suivez-moi et vous verrez... »

Elles virent. C'était, dans une rue populacière, au deuxième étage, un assez vaste appartement de quatre pièces auquel on accédait par un escalier noir. La tapisserie n'en était pas neuve, les plafonds et les planchers auraient eu grand besoin d'un peu de couleur. Aline fit la grimace en entrant, mais ne dit rien pour ne pas fâcher Léopold. Celui-ci, fier de son choix, parcourait les chambres d'un air satisfait, s'asseyait successivement sur toutes les chaises et dans tous les fauteuils, ouvrait et refermait les fenêtres, vantait l'excellence de l'air, la proximité de

Hosted by Google

son bureau, la tranquillité de la maison, l'animation de la rue. Ah! pour ce qui était de l'animation, il n'exagérait en rien! Une cour d'école pendant la récréation, tel était le perpétuel spectacle dont on jouissait quand on se penchait aux fenêtres. Deux cents gamins, d'un bout à l'autre de la rue, couraient, se bousculaient, hurlaient leur joie d'être malpropres et mal élevés. De leurs jeux brutaux montait une cacophonie indicible, quelque chose comme le grincement d'une machine mal huilée qui déchire l'air et les tympans. Des chariots traversaient cette cohue. La marmaille fuyait; des femmes quittaient le seuil des portes et allaient saisir par le bras les tout petits que les chevaux n'effrayaient pas encore. Bonne maman Couzet, tout de suite, se dit que jamais au grand jamais elle ne permettrait à Jules de descendre parmi cette foule. Et, une fois de plus, elle maudit Bruxelles, leur déplacement, son gendre, qui allaient faire de son petit-fils un petit prisonnier.

Cependant, Aline, un peu réconciliée avec le mauvais aspect du logis, visitait chaque pièce en détail, approuvait la nouvelle disposition du mobilier. Une ménagère n'a pas de temps à consacrer à des méditations ou à des regrets. Ce soir-là même il fallait qu'elle confectionnât à la hâte des rideaux pour deux fenêtres qui n'en avaient pas. De son côté Léopold plaçait les stores. Très haut, sur une échelle, son visage se perdait dans l'ombre et Jules, la tête penchée en arrière, les mains empoignant les échelons, sondait d'un regard inquiet ces ténèbres dans lesquelles avait disparu son papa. C'est égal, malgré sa joie de les sentir tous là, autour d'elle et d'en avoir fini avec le voyage et le déménagement, bonne maman n'était pas contente. Rien n'est lamentable comme ces vieilles gens que l'on déracine et qui errent dans des lieux inconnus à la recherche de leur ancienne tranquillité. Une première fois, déjà, on l'avait forcée de quitter sa maison, celle où elle avait vécu des années d'amour, de peine et de bonheur. Maintenant, on la déplantait de nouveau, on la séparait de ses racines, on avait l'air vraiment de croire

Hosted by Google

que, dans son vieux tronc séché, il restait assez de sève pour qu'il pût se rattacher de lui-même à la terre. Ah! mon Dieu! elle ne se plaignait pas, elle ne pleurait pas, mais son geste, au souper, fut plus pitoyable que toutes les lamentations, quand elle repoussa son assiette et s'éloigna de la table. A la campagne, on s'effraie peu des maladies des gens, jusqu'au jour où le malade refuse la nourriture. Un paysan qui ne mange plus est un homme qui file un mauvais coton, dit la sagesse des champs. Et souvent, elle ne se trompe pas. Aline, elle aussi, ce soir-là, eut peur pour la santé de sa mère. Mais, dès le lendemain, le tourbillon de la vie les emporta tous et ce souci, avec tant d'autres, fut oublié.

Devant une des fenêtres de la chambre qui servait de salon et de salle à manger, bonne maman établit son quartier général. La petite table, son tabouret, sa chaise, son tricot, ses lunettes : quand elle tenait ses yeux baissés, elle pouvait encore se croire là-bas. Il n'y avait que le vieux chat qui manquait. Pauvre bête! Bonne maman y pensait souvent et soupirait alors en regardant au loin. Jules, assis dans sa haute chaise, était là à deux pas, qui jouait sur un coin de la table. Un cheval de caoutchouc prenait sous ses doigts les formes les plus fantastiques. A ce cheval, l'enfant parlait. Un jour, il l'appela Minou, involontairement, et aussitôt parut se souvenir de l'autre minou qui, jadis, ronronnait si doucement entre ses petits bras.

« Minou est parti, bébé, dit bonne maman, heureuse que son petit-fils se fût rappelé le camarade disparu. Il est resté au pays, notre vieux minou. Quelqu'un l'aura recueilli. Va, il est plus heureux que nous. »

L'enfant répéta quelquefois encore : « Minou, Minou! » d'une voix de plus en plus hésitante, et puis finit par l'oublier. C'était encore un lien rompu avec le passé. Décidément, la vieille maman seule se souviendrait toujours.

Aline, en effet, et Léopold rapidement s'étaient impro-

Hosted by Google

visés citoyens de la grande ville. Sans qu'ils s'en doutassent, peut-être, leur costume, leur langage, leurs pensées, peu à peu se transformaient, devenaient semblables au costume, au langage, aux pensées des gens qu'ils rencontraient journellement, l'un au bureau, l'autre dans les boutiques du quartier. Aline, notamment, faisait tous ses efforts pour se débarrasser de son accent wallon. Elle ne permettait plus que sa mère se servît, pour causer avec Jules, du bon patois des bords de la Meuse. Quelques femmes de fonctionnaires, dont elle avait fait la connaissance, devenaient en tout ses modèles et, au logis, elle en parlait sans cesse avec envie et avec admiration.

« Nous avons rencontré Mme Delcourt, disait-elle à sa mère. Vous savez bien, la femme du sous-chef de Léopold. Si vous aviez vu, maman, la belle robe qu'elle avait, en drap grenat, avec une garniture de satin blanc! Et malgré cela, elle est gentille et sans façon. Elle m'a même invitée à aller la voir avec Jules... »

Voilà bien ce que redoutait la grand'mère. Tout de suite, au fond d'elle-même, elle détesta cette Mme Delcourt qui désirait voir son petit-fils; Jules n'avait pas besoin d'aller chez cette dame. On l'y gorgerait de sucreries qui le rendraient malade. Il verrait là des choses trop luxueuses, sans doute, qui, faussant sa jeune imagination, lui donneraient du dégoût pour l'humble condition qui devait être la sienne.

« Mais, maman, vous n'êtes pas raisonnable! s'écriait Aline. Comment voulez-vous qu'un enfant de trois ans ait de pareilles idées?...

— Ce ne sont pas des idées, répondait obstinément la vieille, c'est pire. L'enfant verra là des objets que nous n'avons pas ici: des tapis, de la belle vaisselle, que sais-je, et quand il rentrera, il regardera autour de lui et s'étonnera de ne pas en retrouver de semblables. C'est toujours ainsi que l'on commence à devenir envieux et jaloux... »

Aline n'insistait plus, mais souriait avec pitié. Décidément, sa mère était drôle, parfois. Elle s'abstint, à partir

Hosted by Google

de ce jour, de causer avec elle de ses rencontres. Pour ne pas la chagriner, elle prit même le soin de ne pas l'avertir du moment qu'elle avait choisi pour faire à Mme Delcourt la visite promise. Toutefois, la vieille ne fut pas sans remarquer qu'elle habillait Jules mieux qu'à l'ordinaire et qu'elle-même revêtait sa robe de noces.

« Nous allons faire une promenade au Parc. Il y a concert, » dit Aline en sortant. La soie de sa traîne froufroutait dans l'escalier. La voix claire de l'enfant posait des questions. Bonne maman écoutait tout son bonheur qui s'éloignait d'elle; elle ne voulut même pas se pencher à la fenêtre pour le suivre des yeux dans la rue.

« Ils me cachent tout maintenant, songea-t-elle. Je suis trop vieille. Je ne pense plus comme eux. »

Et elle demeurait toute seule, toute seule, dans l'appartement étranger, au milieu de la ville ennemie, si remplie de chagrin que son cœur gonflé l'étouffait et qu'elle n'avait plus même la force de se soulager dans les larmes. Quand l'enfant rentra, ses yeux brillaient d'une animation inaccoutumée. Il dissimulait derrière son dos un paquet de pralines. Toute son allure révélait l'apprentissage de dissimulation que sa mère lui faisait faire ce jour-là. D'un coup d'œil, bonne maman avait tout deviné : la visite chez Mme Delcourt, l'ordre donné par Aline de n'en rien dire à la grand'mère. Mais Jules fut maladroit. Quand sa mère lui eut enlevé sournoisement les pralines, il les réclama à grands cris. Il demanda les bons bonbons noirs que la belle madame avait donnés! Aline rougit sous le regard sévère de sa mère. Elle savait bien qu'elle avait mal agi en commandant ce mensonge à l'enfant. D'ailleurs, le gamin ne lui obéit que trop scrupuleusement, puisque, à peine son père rentré, tout de suite il s'emparait de lui pour lui raconter, à bâtons rompus, ce qu'il avait vu et fait en cet après-midi de fête. Sa maman lui avait bien défendu d'en parler à grand'mère, mais elle avait oublié le papa! Or, cela se passait pendant le souper et bonne maman était à table. Ce fut là le premier incident grave qui vint

Hosted by Google

marquer le divorce entre l'esprit rigide et provincial de la vieille et les tendances nouvelles de son gendre et de sa fille. Il ne devait pas être le dernier.

Jules grandissait, demeurait gros et fort, malgré l'air impur de la ville. Sans témoigner d'une intelligence précoce, il connut assez tôt ses lettres et ses chiffres, que sa grand'mère lui apprenait dans un vieil abécédaire. Léopold triomphait. Son fils comblait ses vœux et ses espérances.

« Vous voyez bien, maman, répétait-il, que vous aviez tort de craindre! Si nous étions restés là-bas, croyez-vous que ce gaillard se serait mieux porté? »

La vieille ne répondait rien, se contentait de hocher la tête. Sans doute, la santé du petit était bonne. Mais... mais... il y avait autre chose, une chose qu'elle n'aurait pu spécifier encore, qui s'imposait à elle chaque jour davantage et qui lui donnait des craintes tout aussi grandes que si l'enfant eût dépéri. Qu'était-ce cette chose? La conversation qu'elle eut un matin avec son petit-fils la lui découvrit, hélas! de la façon la plus claire :

« Bonne maman, dit Jules tout à coup, après l'avoir longtemps regardée, tu devrais ôter ce bonnet. Il est vilain, ce bonnet. Papa dit qu'avec ce bonnet tu parais plus vieille que les rues.

— Papa a dit cela? murmura la vieille, toute saisie. Quand est-ce qu'il a dit cela?

— Papa a dit cela hier soir à maman, pendant que tu étais dans la cuisine...

— Et maman, qu'est-ce qu'elle a répondu?

— Maman a dit comme cela que tu aimais bien ton bonnet. Mais papa s'est moqué de toi, et puis il a frappé sur la table. Moi, j'ai ri bien fort, parce que tous les verres ont dansé et ont fait de la musique... »

Vaguement, la vieille se souvenait d'avoir entendu un remuement de vaisselle, mais, en rentrant dans la salle à manger, elle n'avait plus rien remarqué d'anormal.

Hosted by Google

Étreinte d'une angoisse nouvelle, elle continua d'interroger son petit-fils :

« Et toi, demanda-t-elle, est-ce que tu penses aussi que je dois enlever mon bonnet?

— Oh! oui, fit l'enfant. Il n'y a que toi à Bruxelles, bien sûr, qui portes un bonnet pareil. Ici, toutes les femmes ont des chapeaux quand elles sortent. Et, à la maison, elles ont de beaux cheveux frisés, comme Mme Delcourt et comme maman.

— Alors tu me trouves laide et mal habillée? Tu es honteux peut-être d'aller promener avec moi? »

Le gamin hésita avant de répondre. Il regarda en dessous sa grand'mère et sourit. Ce sourire, ce regard! il y avait déjà là-dedans un monde de dissimulation.

« Oh! non! » dit-il enfin, poliment.

Un mouvement de colère saisit la vieille femme. Que son gendre se moquât d'elle, que sa fille n'eût pas le courage de la défendre, elle s'en étonnait peu. Elle s'attendait à cela. C'était la misère prévue de sa vieillesse. Mais que Jules, son bébé, son petit-fils, s'accordât naïvement avec les autres pour la mépriser, cela, elle ne le supporterait pas. Elle lutterait, puisqu'il le fallait. Elle tenterait de détruire dans l'âme de l'enfant les mauvaises pensées, les sentiments vaniteux que ses parents, inconsciemment, lui inculquaient.

« Et bien, mon petit, fit-elle, écoute-moi attentivement. Je crois que tu es déjà assez grand pour me comprendre. Ton papa a eu tort, vois-tu, de se moquer de mon bonnet. Là-bas, au pays, toutes les vieilles femmes en portent de semblables. Est-ce qu'il serait raisonnable à mon âge, pense un peu, de me mettre à me friser les cheveux comme les jeunes filles et d'acheter un chapeau avec des plumes, moi qui n'en ai jamais porté? Ce serait tout aussi drôle que si on t'enlevait tes petites culottes et si on t'habillait de nouveau avec des robes... »

L'enfant poussa un frais éclat de rire. Cette supposition l'amusait. Il y avait quelques mois à peine que ses robes

Hosted by Google

avaient été remplacées par sa première culotte et déjà il ne se voyait plus habillé en petite fille.

« Ça te fait rire, ce que je dis là, poursuivit la grand'-mère. Eh bien, les gens riraient autant si l'on me voyait sortir en chapeau. »

L'enfant réfléchit un moment, ouvrit la bouche, hésita, puis, bravement, posa une grave question :

« Alors, bonne maman, pourquoi papa s'est-il moqué de toi? »

La grand'mère le saisit, l'assit sur ses genoux, comme pour le rapprocher de son cœur, pour lui faire mieux comprendre ce qu'elle allait lui dire :

« Ton papa n'a pas toujours vécu dans notre pays et il ne connaît pas les habitudes qu'y ont toutes les vieilles gens. Il croyait, lui, que je pourrais tout de suite changer ma manière de m'habiller et de parler et devenir semblable aux belles dames de Bruxelles. Il se moque de moi parce qu'il a de beaux habits, de beaux chapeaux, et parce qu'il est jeune encore. Mais toi, bébé, il ne faut pas que tu te moques de moi. Tu ne dois pas rire de mon bonnet, sinon le bon Dieu te punira. Je t'aime beaucoup, mon cher petit. Je t'aime tant que quand je serai morte, mes os t'aimeront encore dans la fosse. Si tu as ri de moi pendant ma vie, tu le regretteras amèrement après ma mort. Pense bien à tout cela et va jouer. »

Le gamin, pensif un peu, rôda quelque temps dans la chambre, puis, voyant sa grand'mère silencieuse et triste, il la crut fâchée et vint s'agenouiller devant elle :

« Pardon, bonne maman, balbutia-t-il. Je ne le ferai plus jamais!... » Oh! pour avoir la joie de le relever, de lui pardonner sa faute, de l'embrasser, de l'étreindre avec passion, la pauvre vieille aurait consenti à ce qu'il recommençât mille fois à se moquer d'elle! Ce repentir spontané du petit être lui allait jusqu'à l'âme et, encore une fois, elle se trouvait consolée par l'événement même qui avait causé sa douleur.

A partir de ce jour, la vie de bonne maman ne fut plus

Hosted by Google

tranquille. Elle savait maintenant que les gens de Bruxelles la jugeaient ridicule. Elle savait qu'elle ne trouvait pas grâce même aux yeux de son gendre et de sa fille. Elle redoutait surtout que son petit-fils, en grandissant, finît par la mépriser et par s'éloigner d'elle. Si peu qu'elle se fût plue, jusque-là, à sortir, elle se priva presque complètement de ce petit plaisir. Du reste, l'idée ne lui vint pas de modifier sa façon de se vêtir, d'abandonner le fameux bonnet dont Jules avait ri. Dans l'attachement que les vieilles gens éprouvent pour des modes vieillottes, il y a certes autre chose que de l'entêtement et de l'indifférence : les rubans qu'on ne porte plus, les jupons courts, les manches plates, tout ce qui provoque, à leur passage, le sourire des élégants et des élégantes, tout cela a l'âge de leur bonheur, tout cela était à la mode au temps de leur jeunesse et, en y restant fidèles, les vieillards semblent vouloir faire entendre aux railleurs qu'ils ne furent pas toujours faibles et décrépits et qu'ils eurent, eux aussi, leur époque de splendeur.

Que bonne maman eût eu la sienne, d'époque de jeunesse et de splendeur, on aurait fort étonné Jules, si on le lui avait dit. Les grand'mères, aux yeux de leurs petits-enfants, ont toujours été telles qu'ils les voient et leur imagination ne va pas jusqu'à se les représenter enfants comme eux-mêmes ou simplement jeunes comme leurs mamans. On connaît la délicieuse histoire de ces bambins qui, fatigués de jouer, admiraient en chœur le portrait d'une petite fille pendu contre la muraille. Elle avait de si beaux cheveux, de si jolis yeux, une bouche si mignonne et un teint si rose ! Quel bonheur, si cette petite fille pouvait venir jouer avec eux ! Et l'aïeule présente, dont c'était là le portrait, de leur dire en souriant mélancoliquement : « Enfants ! Vous jouez avec cette petite fille tous les jours !... » Au moins, cette bonne maman-là possédait un témoignage de ses années d'enfance.

La bonne maman de Jules, elle, n'avait rien à montrer, pas même une photographie de quatre sous, pour prouver

Hosted by Google

à son petit-fils qu'elle avait eu aussi quatre ans, cinq ans, sept ans, et qu'à cet âge elle n'avait pas un visage ratatiné, des mains ridées, un corps courbé comme aujourd'hui.

Une bonne maman, c'est quelqu'un qui a toujours été vieux, laid, et mal habillé, qui fait des sermons très ennuyeux, qui est beaucoup trop bonne et qui ne punit jamais; dont papa et maman se moquent en cachette et dont tout le monde rit quand elle passe dans la rue. A une bonne maman on peut tout dire, on peut tout faire. Elle ne peut pas se fâcher, jamais, et, quand elle gronde, on l'embrasse et c'est fini. Ces phrases résumeraient assez bien les idées et les sentiments de Jules à l'égard de sa grand'mère. Il avait 7 ans depuis un mois et commençait à réfléchir tout seul, au milieu de ses jeux.

Il allait aussi à l'école et devenait sauvage. Un rôle nouveau s'ouvrait pour la vieille : le défendre contre son papa quand sa turbulence voulait qu'il fût puni. A cela elle s'entendait à merveille. Elle savait supplier Léopold, l'importuner pour qu'il levât la pénitence. Jules, pendant ce temps, dans son cabinet noir, hurlait de peur et de colère. Le père, lassé, finissait par crier :

« Eh bien, oui, allez le délivrer. »

Elle courait, la pauvre; elle jetait la porte ouverte et saisissait l'enfant. Alors elle le sermonnait, tâchait de compléter la pénitence inachevée par de bonnes paroles, plus utiles et plus persuasives.

Oh! mon Dieu! depuis qu'il y a des mamans et des bonnes mamans, comment ne se sont-elles pas encore aperçues que leurs beaux discours s'envolent sur les ailes du vent et ne laissent rien dans les petites oreilles où elles prétendent les introduire? Jules, d'abord, faisait mine d'écouter, encore sous l'effet de la terreur. Mais bientôt il trépignait d'impatience, murmurait des « oui, bonne maman, » boudeurs et peu convaincus, et, finalement, s'enfuyait avec une grimace, aussi reconnaissant que l'oiseau à qui une main maladroite a ouvert sa cage. Bonne maman soupirait, retournait s'asseoir devant sa petite table, le

Hosted by Google

dos tourné à la fenêtre. Contre le jour éclatant, elle était ainsi une ombre noire dont les traits se confondaient et qui gardait à peine la forme d'une femme. Ses yeux, brûlés par les larmes, fuyaient la lumière. Ses mains tremblotantes continuaient, dans l'obscurité, à manier les aiguilles d'un tricot. On aurait pu, elle, sans qu'elle criât de peur, la mettre en pénitence dans le cabinet noir. Et elle y aurait continué d'exister, sans plainte, sans besoin, sans air, sans lumière, sans manger peut-être, pourvu que Jules, de temps en temps, eût apparu à la porte avec son grand sourire, ses cheveux ébouriffés, son tablier de coton taché d'encre, et lui eût dit bonjour de sa voix claire.

(*A suivre.*) GEORGES RENCY.

Hosted by Google

LONDRES PENDANT LA RÉVOLUTION FRANÇAISE[1]

Le théâtre, les chansons, les toasts, les manifestes, etc.

Il est particulièrement intéressant, maintenant, de signaler un temps où, l'inimitié séculaire, qui divise l'Angleterre et la France, fut interrompue, pour un court instant d'ailleurs et à la veille de fomenter la plus effroyable lutte des temps modernes Au début de la Révolution française, en effet, les esprits les plus libres et les plus éclairés de l'Angleterre professèrent ouvertement pour la France une vive sympathie. Des faits, des incidents s'ensuivirent et des manifestations qui ne sont peut-être pas très connues. C'est que bientôt les anathèmes de Burke, la politique tortueuse et égoïste de Pitt eurent raison de ce bon vouloir. Ce bon vouloir s'était déclaré fréquemment avant la déclaration de guerre et, après Février 1793, quoique plus timidement, il éleva souvent la voix en faveur de la paix. Clairement, le peuple anglais avait vu où était, en même temps que son devoir, son véritable intérêt; à quels mobiles mesquins il obéit en suivant son gouvernement dans une sinistre aventure, nous aurons à le dire. Cette défection du seul peuple qui pouvait comprendre *et comprit* la Révolution française mérite d'être racontée dans ses détails. L'histoire officielle est brève à ce sujet. La plupart des historiens supposent la persistance de la haine anglaise contre la France; l'exactitude de cette affirmation serait préférable à la réalité, et la réalité est celle-ci : un peuple, par égoïsme, mercantilisme, abandon de sa volonté propre au profit

(1) Suite d'études dont une partie parut dans la *Revue Britannique* (janvier et février 1899), une autre dans la *Revue de la Révolution française*, A. Aulard directeur (mai 1900).

Hosted by Google

de gouvernants intéressés, s'efforça d'écraser un autre peuple qui avait fait et voulait réaliser pour le bonheur de l'humanité les rêves les plus généreux. Si dans la lutte la France fut définitivement vaincue la Révolution ne périt pas; mais combien elle perdit de son caractère — non point seulement pendant l'épopée impériale —, mais surtout à ses débuts, lorsque, menacée par l'Europe, elle répondit aux bravades par de sanglants défis! Le peuple anglais, depuis de longues années émancipé, et de qui les hommes qui gouvernaient la France étaient en droit d'attendre du secours, a sa part de responsabilité dans les saturnales de la Terreur autant et plus que dans les guerres de l'Empire. Cette responsabilité éclate surtout si l'on constate qu'il n'ignorait rien des désirs, des tendances désintéressées, des moyens de la Révolution. Ce n'est pas ici le lieu d'étudier le fond de la question; rappelons seulement que des sociétés (*Révolution Society, London Corresponding Society, Society for Constitutionnal information,* etc., etc.) s'efforcèrent par tous moyens, affiches, meetings, discours, brochures de propagande, de former les consciences britanniques, voulurent ouvrir les yeux de la nation sur son gouvernement et lui indiquèrent un idéal plus noble à suivre que celui des moutons de Panurge. Nous ne parlerons pas non plus de certaines manifestations connues qui fêtèrent dans diverses villes de Grande-Bretagne des événements capitaux tels que la prise de la Bastille, la retraite de Brunswick, etc. Nous nous bornerons à noter, d'après les journaux du temps et certains documents inédits : les signes extérieurs des idées et nous constaterons ensuite : que les chansons, les représentations théâtrales, les fêtes sont caractéristiques d'un état d'esprit favorable à la France, que si donc la nation anglaise fit la guerre à la France, ce fut en abdiquant ses propres désirs, sa propre volonté au profit de gouvernants qui n'étaient que des politiques au mauvais sens du mot.

Hosted by Google

L'Angleterre connaissait depuis longtemps les emblèmes qui furent ceux des révolutionnaires français. Elle grave le mot « liberté » sur le piédestal de la statue du grand Chatham ou de Beckford à Guildhall en l'accompagnant de la pique et du bonnet phrygien; aussi dès que la France adopta la coiffure des affranchis, les écrivains anglais discutèrent sa signification; les uns prétendirent qu'elle devait être noire avec une tête de mort, les autres la voulurent ornée de grelots (1). Lors de la fête d'actions de grâce à Saint-Paul, en avril 1789, — le roi ayant recouvré la raison — la banque illumina le soir un transparent dont le sujet était presque prophétique : une femme, debout sur un char traîné par des lions, s'avance en s'appuyant sur une pique surmontée du bonnet phrygien vers deux femmes assises symbolisant le commerce et l'industrie (2).

L'Angleterre peut encore revendiquer contre la France la priorité de l'invention d'un autre objet révolutionnaire : la guillotine. On s'est servi, dit un *Magazine* (3), depuis longtemps en Écosse, d'une guillotine; on l'y nomme *maiden* ; le couteau n'en est pas triangulaire ; le patient n'est pas ligotté sur une planche; il doit se mettre à genoux ; la *maiden* fut inventée par Moreton, régent d'Écosse, qui fut exécuté par elle à Édimbourg en 1581; mais peut-être il avait apporté cette invention d'Halifax, son pays.

Malgré leur futilité, ces questions archéologiques nous montrent chez les Anglais, descendants des sujets révoltés de Charles Ier et de Jacques II, des hommes volontiers

(1) Cf. Une curieuse brochure : *The tale of the monkeys in red caps*, Lond. 92.

(2) Cf. *The order of the procession of the King., Queen*, etc., *to Saint Paul's church and the whole of divine service on Thursday 23 april 1789. Sold at no. 55, Fleet street.*

(3) *The gentleman's Magazine*. A titre de curiosité, disons que le rédacteur du *Magazine* cité continue : « On connaissait la guillotine en Germanie avant que Moreton ne l'importât à Édimbourg; une gravure de 1553, par Allegrart de Westphalie, montre Titus Manlius regardant guillotiner ses fils par un engin de cette espèce. »

Hosted by Google

familiarisés avec le décor révolutionnaire français, moins effrayés par lui que soucieux de revendiquer pour eux la priorité d'invention. D'autres faits sont plus probants : le langage, les réunions publiques, les désirs exprimés à Londres, tout cela s'emprunte au Paris révolutionnaire. Pour s'en convaincre, il suffit de parcourir le compte rendu d'une manifestation anglaise des amis de la France.

* * *

Le 14 juillet 1791 (1), jeudi, près de quinze cents gentilshommes se réunirent à la *Taverne de l'Ancre et de la Couronne* dans le but de commémorer la prise de la Bastille ; parmi eux on remarquait les Drs Kippis, Towers, Rees, etc. En l'absence de lord Stanhope qui, cédant aux objurgations de ses amis, n'était pas venu à l'assemblée, Georges Rons fut appelé à la présidence.

A la fin du repas — une plantureuse collation froide — des toasts furent portés. Nous donnons ici la liste de ces toasts, parce que leur nombre, leur style, sont un des signes distinctifs de l'époque :

1° Aux droits de l'homme ; 2° à la nation, à la loi, au roi ; 3° à la Révolution française et à l'immortalité de la liberté ; 4° à la révolution en Pologne ; 5° puisse-t-il y avoir des révolutions tant qu'existera le despotisme ; 6° à l'union pour la liberté et le bonheur de l'humanité de l'Angleterre et de la France, oublieuses de leur inimitié ; 7° à la souveraineté du peuple.

Il y eut ici une interruption : une ode de circonstance, écrite par M. Merry, fut récitée par Mme Jemkins. Trois stances furent chantées par Sedgwick, sur une musique de

(1) Compte rendu pris dans les journaux de ce temps. Les discours parurent imprimés dans l'*European Magazine* (année 1791, vol. 6). Il y avait eu l'année précédente dans le même but, au même endroit, une réunion de 652 « amis de la liberté » présidée par lord Stanhope. La réunion se termina par l'envoi d'une adresse à M. de la Rochefoucauld et à l'Assemblée nationale de France.

Hosted by Google

Storace, du haut d'une tribune où se tenait l'orchestre. Après cet intermède musical, les toasts continuèrent :

8° Au flambeau de la liberté; 9° à la liberté religieuse remplaçant la tolérance; 10° à la liberté de la presse; 11° au jury (puisse-t-il protéger l'innocent!); 12° aux écrivains qui ont revendiqué les droits de l'homme (puisse le génie n'être employé qu'à la défense de la liberté!); 13° remerciements ironiques à M. Burke, dont les *réflexions* ont provoqué d'utiles discussions; 14° aux patriotes de France; 15° aux citoyens français morts pour la liberté de leur pays; 16° aux amis de la Révolution dans le Parlement et hors le Parlement; 17° aux libertés de la Constitution anglaise; 18° à l'Irlande et à ses patriotes; 19° au général Washington et à la liberté de l'Amérique du Nord; 20° à la mémoire du Dr Price, apôtre de la liberté et ami de l'humanité; 21° à la mémoire de Hampden, Milton, Sydney, Locke et Franklin.

Après les toasts, un M. du Couëdic (1) prit la parole en ces termes :

« Messieurs, en célébrant pour la seconde fois dans cet empire la pacifique et sage Révolution, vous êtes une preuve du progrès qu'elle a fait accomplir, en étant les interprètes du désir qu'ont les Anglais d'une union qui serait si agréable aux Français... Les avantages du règne de la liberté et de l'égalité sont tels que, sous l'influence des droits de l'une et des besoins de l'autre, les haines disparaissent; au lieu des divisions créées par la monarchie et la féodalité, on trouve un terrain pour s'unir hommes ou nations...

« Cette assemblée de citoyens libres, au cœur d'une métropole célèbre par son commerce et son brillant esprit, ajoute à la renommée du caractère anglais, en donnant aux amis de la Constitution française l'occasion de se réunir avec les partisans de leur triomphe.

(1) Marquis du Couëdic, ex-membre du Parlement de Nantes, domicilié à Londres, fit paraître divers opuscules : « Du Couëdic à sa patrie. La liberté de la presse par la nécessité des lois pour la liberté du peuple français, etc. »

Hosted by Google

« Il est flatteur pour moi de pouvoir vous assurer, sans craindre la contradiction, que les Français sont fiers de vos suffrages et de la lutte généreuse que vous avez engagée contre les ennemis du peuple.

« Permettez-moi, comme Français, né Breton, de devancer les témoignages d'amitié, qui viendront de France à votre adresse, et de traduire l'admiration de chaque Français sensible à votre généreux et patriotique hommage...

« Je vins à vous l'an dernier sous les auspices d'un homme vertueux, un des champions de cette souveraine raison assise maintenant aux lieu et place de la tyrannie sur le trône de l'égalité civile. Messieurs, le Dr Price, dont la morale est connue des deux mondes, n'est plus parmi vous, mais son souvenir se transmettra à nos neveux pour l'immortalité...

« ... Après avoir vécu quelque temps sous les lois anglaises, je suis heureux que ce jour me permette de dire l'estime de mes concitoyens pour une nation si distinguée par son industrie, la pureté de ses manières et son amour de la liberté. »

Après M. du Couëdic, le président prit la parole : « Son amour de la cause exaltée tantôt était, dit-il, tel que, volontiers, il serait resté là jusqu'à minuit. » Mais les intentions de l'assemblée ayant été dénaturées par les journaux quotidiens, il importait d'opposer à la calomnie la meilleure des réfutations : « Après avoir fait un bon repas et s'être cordialement réjoui de la destruction du despotisme en France, s'en retourner tranquillement au logis. »

Sur ce sage discours, chacun rentra chez soi.

Déjà, à cette époque, le gouvernement anglais travaillait à détourner ses sujets de leur amitié grandissante pour la France; mais, malgré ses efforts, on voyait, sans acrimonie, à Londres du moins, en général, les manifestations de ce genre.

Toutes les réunions des révolutionnaires anglais sont

Hosted by Google

presque semblables à celles que nous venons de décrire ; banquets du 4 novembre, anniversaires de la Société d'études, réunions d'Anglais à Paris, le 18 novembre 1792, et, plus tard, meetings de la Société de correspondance. C'est toujours dans des toasts nombreux qu'on y exprime ses *desiderata;* l'expression en est plus ou moins violente, selon l'époque. Cela dura jusqu'à la veille de la déclaration de guerre.

Pourtant, ces banquets ne réunissaient qu'un nombre relativement restreint d'invités ; un plus grand nombre de citoyens se passionnait pour les événements de France ; la preuve en est qu'au théâtre les allusions à la Révolution étaient quotidiennes. Un poème récité chez lord Barrymore, dans une fête en l'honneur du prince de Galles, disait : « Comment pourrons-nous vous séduire, nous qui n'avons ni Bastille, ni Tuileries, ni Versailles à vous montrer (1)? »

Au *Royal Circus*, une adresse traduit le sentiment d'admiration des spectateurs pour les vainqueurs du 14 juillet :

> How I have strove your kind applauses to gain
> The interest of the scene will best explain.
> To-night we lead you to a neighbouring shore,
> Where swelling tyranny on all reign no more,
> Where liberty has made a glorious stand
> And spread her lustre e'en o'er Gallic land.
> . . . . . .
> And for ever be the band adored
> Who first the Bastille's horrid cell's explored.
> . . . . . .
> May proud oppression from this throne be hurled
> And freedom reign the mistress of the world.
>
> How can we hope your plaudits to obtain ?
> Here the spectator no dark Bastille sees,
> Pastboard Versailles and canvas Tuileries,
> No keen remarks concerning French affairs.

(1) Cf. Thomas WRIGHT, *Caricature histoire of the Georges* or *Annuals of the house of Hanover*, compiled from the squibs, broadsides, window-pictures, etc.

Hosted by Google

Mais le gouvernement se préoccupe de cet enthousiasme communicatif. En 1789 déjà, la censure fonctionne; à Drury lane, une pièce, dont le sujet est la destruction de la Bastille, devient l'histoire du masque de fer : *The Tale of St. Margaret;* à la fin de son prologue, elle revendique la gloire de l'Angleterre :

> Nations of freemen, yet unborn, shall own
> Thee parent of their rights. Those who alone,
> By storms surrounded, fix't on Albion's rock.

En novembre 1791, le roi interdit aux théâtres les allusions de la défaite, en France, de la tyrannie sacerdotale et royale. Une de ces pantomimes luxueuses, comme on en joue encore à Londres aux environs de *Christmas,* attira la foule en représentant la Fête de la fédération. La pièce s'intitulait : *A Picture of Paris;* la première représentation eut lieu le 20 décembre 1790 (1). La mise en scène avait pour auteur un M. Ronnor, du *Post Office*, qui avait assisté à la fête du Champ de Mars; il était, sans doute, un de ces trois cents Anglais qui portaient une écharpe tricolore avec l'inscription : *Ubi libertas, ibi patria* (2).

Les poèmes chantés et la musique avaient pour auteur M. Merry, qui, s'il faut en croire les journaux, ne fut pas au-dessous de sa renommée.

Le programme annonçait que l'on verrait successivement reproduits, d'après nature : le couvent des Jacobins, la rue Saint-Honoré, la place de Grève, l'intérieur de l'hôtel de ville, une vue du pont nouveau, dit pont Louis XVI, la fontaine des Innocents, le palais Bourbon, une vue du Champ de Mars, avec le pavillon préparé pour la fête, les débats de l'Assemblée nationale, l'arc de triomphe érigé sur le passage du cortège se rendant au Champ de Mars, une vue perspective du Champ de Mars et du pont de bateaux.

(1) Journaux et *Gentleman's Magazine.*
(2) Louis Blanc.

Hosted by Google

Les accessoires — bannières, oriflammes, etc., — étaient faits d'après des modèles de Paris.

Les journaux constatent le succès de cette représentation et s'extasient devant sa magnificence. Ils donnent toutes indications : la déesse, peinte dans le temple de la Concorde, est l'œuvre de M. Hamilton, membre de l'Académie royale; ils louent la voix d'une cantatrice, élève de M. Hooks, qui débutait ce soir-là. Enfin, la salle trépigna d'enthousiasme, à ces vers dits par M. Ingledon :

Great Britain is the noblest land
That wer the world could boast,
Where freedom regulates command
And here we love the most.

A quoi le chœur répondait par ce refrain :

The King, the nation, the land we are ready to obey
The *vive le roi,* and *vive la loi*, and *vive la liberté!*
The bird was hackled rove the air
The fishes swim the sea
No fellirs e'er could Britons bear
Then why, my boys, should we,
Etc., etc.

Malgré sa spécialité de pantomime pour Christmas, *A picture of Paris* était encore représenté à la fin d'avril 1791.

La liberté des théâtres étant relative, les allusions aux affaires de France devinrent de plus en plus rares à mesure que les relations se tendaient. Quand le revirement se produisit, lorsque, obéissant à certains mobiles trop faciles à démêler, le peuple se décida à guerroyer contre ceux qu'il acclamait hier, — les excès de la Révolution ayant d'ailleurs facilité la tâche de Pitt — le théâtre exalte les vertus anglaises au détriment de la nation ennemie.

Le 29 avril 1794, à Covent Garden se donne, au bénéfice de M. Johnstone, la première représentation d'un drame musical : *British fortitude hibernian friendship or an escape from the France*, et le 19 mai on joue *The Siege of Meaux*, trois actes par H.-J. Pye, poète lauréat. Dans ce

Hosted by Google

drame, M. Holman — rôle de Douglas — disait à M. Farren — rôle du duc d'Orléans — : « T'is your nation curse; ye know not the happy medium between savage licence or abject slavery. »

Le 24 mai, Covent Garden célèbre le succès des armes anglaises, *The fall of Martinico or Britannia triumphant, a prélude,* au bénéfice d'un M. Bernard.

Le 10 juin, lord Chatham, à l'Opéra, le duc de Clarence à Covent Garden, lord Mulgrave, à Drury lane, interrompent les représentations pour annoncer la victoire de lord Howes.

Pour en finir avec le théâtre, citons, à titre de curiosité, un programme (1) qui fut trouvé dans les papiers des révolutionnaires anglais en mai 1794. Erskine, dans sa plaidoirie, déclare qu'il était l'œuvre d'agents provocateurs; le fait est probable, mais, à cette époque, où les champions de la Révolution, poussés à toute extrémité ne pouvaient plus refréner leur colère et leur impatience, d'autres paroles, au moins aussi violentes, furent prononcées.

BÉNÉFICE DE JOHN BULL.

Théâtre de la Fédération. — Square de l'Égalité.

Jeudi 1er avril 1794 (2).

On jouera une nouvelle farce,

LA GUILLOTINE

ou

La tête de Georges dans un panier.

(1) Howell's State trials Procès de haute trahison. Procès de Thomas Hardy.

(2) Les sociétés d'études et de correspondance s'étaient alors fusionnées et avaient pris la résolution d'agir. Elles voulaient disaient-elles, réunir une convention britannique; reprendre la tentative ébauchée à la fin de l'année précédente par la convention britannique d'Édimbourg. Des bruits plus graves furent répandus : on parlait de complots violents. Ce papier eut-il pour but d'annoncer un complot pour le 1er avril 1794 ou de convaincre des juges que ce complot avait été préparé ?

Hosted by Google

Distribution des rôles.

Numpy III : M. Gwelph, qui remplira ce rôle pour la dernière fois.
Prince de Leek : M. Gwelph, junior.
Duc de Dice : M Freedy d'Osnaburgh.
Duc de Jordan : William Henry Flogger (du Creolian Theater).
Oncle Toby : Richmond.
Grand inquisiteur : M. Pensioner Reeves.
Don Quichotte, chevalier du poignard : M. Edmond Calumny.
Officiers municipaux et gardes nationaux : MM. Xof, Nadirehs, Yerg, Eniksre.

Bandits, assassins, coupe-jarrets, buveurs de sang, impératrice de Russie, roi de Prusse, prince de S. Casheel.

ENTR'ACTES.

Tuez-les, chanson par Bobadill Brunswick.

Danse du *Révérbère*, par MM^mes^ Canterbury, York, Durham.

Guillotinnade générale

de fonctionnaires, pensionnés, Allemands, etc.

Vive la liberté! vive la république (1)!

Ce factum se vendait au prix de trois pence; on a reconnu facilement sous leurs pseudonymes transparents les personnages qu'il menace; il n'était d'ailleurs pas de nature à gagner des adeptes à la cause qu'il prétendait défendre, au contraire.

Dans un genre plus tendre, les émigrés écrivirent aussi des pièces de théâtres : *L'émigrant à Londres*, drame en cinq actes, par un émigré; ouvrage dicté par la reconnaissance (Londres, 1793). L'ouvrage écrit en anglais se termine par ces mots : *Thrice Happy the country which produces such virtuous beings; oh England! how truly thou deserves the double title of parent and asylum of the infortunate!*

(1) En français dans le texte. D'ailleurs, « vive le roi! » se disait à la Cour de Windsor même ou s'écrivait en français.

Hosted by Google

Ces œuvres n'ont qu'un intérêt de curiosité. Les pièces, même représentées sur les grandes scènes de Covent Garden ou de Drury lane, si elles prouvent que tout un public s'était à l'origine pris de sympathie pour la France, sont moins universellement probantes que les chansons. Les chansons, en effet, étaient à la portée de tous, de ceux surtout à qui la pénurie de leurs ressources interdit l'entrée des théâtres. Elles prouvent, par leur nombre, leur caractère, le langage tenu, le public auquel elles s'adressent, que le menu peuple de Londres, — le vrai peuple, — celui que les histoires négligent volontiers, et celui en somme qui fait les révolutions, se passionnait pour ou contre la France.

De nombreux recueils de chansons parurent de 1789 à 1791. Par exemple, un *Political songster*, chansons révolutionnaires écrites par John Freeth (1). En 1790, le livre en était à sa sixième édition; un recueil de chants constitutionnels (2); un *Antilevelling songster* (3) et un *Antigallican songster* (4), etc.

D'autres chansons qui n'étaient pas destinées au public sont curieuses et constituent des documents caractéristiques de l'époque où elles naquirent. La reconnaissance des émigrés pour l'Angleterre se traduit en de nombreux poèmes qu'ils adaptent à l'air national anglais. Le journal de Lubersac (5) débute par trois variations, sur l'air du *God save the King*, dont l'une, la variation anglaise, fut souvent répétée et imprimée par les royalistes français de Londres, bien avant qu'elle ornât le livre en manière de

(1) *The political songster or a touch on the times on various subjects and adapted to common tunes.* The 6th edition with additions by John Freeth (London, 1790).

(2) London printed and sold by Hawes at *the constitutionnal liberty press.* Whitechapel road, 107.

(3) *Antilevelling songster.* London, 1792. Society for preserving liberty and property against republican and levellers (société fondée en 1792 et dont John Reeves était président).

(4) *Antigallican songster.* London, 1793. Downes, 240. Strand.

(5) L'abbé DE LUBERSAC, *Journal historique et religieux.* Londres, 1802 (in-8°).

Hosted by Google

dédicace à Georges III. Voici un triple échantillon de ces poèmes. Le français :

Que Georges soit sauvé,
De tous maux préservé,
Grand dieu, par toi!
Qu'au faîte de la gloire,
Des mains de la victoire,
Il règne couronné
Grand dieu, par toi!

Que le Ciel favorise
L'immortelle entreprise
De Georges trois!
Nous verrons les Français
Alliés aux Anglais
Chanter comme autrefois :
Vive le Roi!

Cela se chantait aussi en latin :

Habeat prosperos,
Deo dante, modos
Georgius!
Videbimus Francos
Anglis una junctos
Canentes per choros :
Rex sit salvus!

Et en anglais :

May gallic anarchy
Prostrate to monarchy
Or on hist just wiews!
Long may lands both rejoice
In ligue and loyal choice
And sing with one heart and one voice :
God save the King!

Ces poèmes sont de style noble, comme ce *Carmen seculare :* « ode en latin et en anglais, par l'auteur de l'*Epistola macaronica*, sur la Révolution française, « dont « on fait une réimpression maintenant, en anglais, pour

Hosted by Google

l'usage des dames et des campagnards » (Londres, 1790) :

Albion sed te, potiore plausu,
Liberos Gallos decet æmulari
Æmulans Gallos tibi gratularis,
Terra Britannia!
Etc., etc.

Mais ces chants et ces poésies ne s'adressaient qu'à un nombre limité de lecteurs; il y en eut un très grand nombre qui ne firent partie ni de livres ni de recueils. Elles étaient imprimées sur des papiers inélégants, de format réduit, typographies grossières, elles ne sont imprimées qu'au recto. La bibliothèque du « British Museum » en conserve une assez grande quantité éparse dans divers albums. Un coup d'œil jeté sur cette collection suffit pour établir une opinion définitive. Toutes ces poésies, qui s'adaptent sur des airs populaires et qui se vendent à très bon marché, sont des signes probants de la grande vogue de la Révolution dans le petit peuple; non le peuple qui fréquente le théâtre ou les banquets et les réunions que terminent de pompeux discours, mais le peuple ignorant et naïf, celui qui, chez nous, les jours de fête ou de grands événements, achète les complaintes de nos chanteurs de rues. Les ennemis de la Révolution, en cela comme en tout, imitèrent la manœuvre de leurs adversaires; nous citerons indifféremment les chansons des uns et des autres parmi les plus intéressantes.

L'air du *God save the King* servit à tous pour exprimer leurs sentiments royalistes ou séditieux. En voici une adaptation dirigée surtout contre les ministres dissidents et Priestley en particulier :

Seditions is their creed
Feign'd sheep but wolves indeed
How can we trust
Gunpowder Priestley would
Deluge the throne with blood
And lay the grand and good
Low in the dust.

Hosted by Google

Sur le même air, la suivante, qui parut dans l'*Antivelling songster*, s'attaque à Thomas Paine et s'intitule : *Un nouveau chant loyaliste pour le 1er janvier 1793 (104e année de la liberté anglaise)* :

Let that reformer Paine
Know his vile art is vain,
Britain is free!
Confound his politic
Frustrate his knavish tricks
With equal law we mix
True liberty!

Les « jacobins anglais de Paris, 4 décembre an I de la Révolution française », adressèrent à leurs compatriotes de Londres cette variation, qui fut très populaire, sur l'air national :

God save the rights of man
Let despots if they can
Them overthrow!
Tell all the world around
Freedom is gaining round
Hails with a joyful sound
Each former foe!
Etc., etc.

L'hymne suivant, « dédié à la guillotine », est plus violent; il se rapporte aux événements de 1794 qui amenèrent les poursuites pour haute trahison et s'intitule : *A new shaving* (air : « Bob shave the King »). L'exemplaire en est orné d'une image : un cochon décapitant un homme avec ces mots : « A cure for national grievances, Revolution-place » ; au fond une maisonnette avec l'inscription : « The King's evil cured gratis. » La violence des paroles ferait croire qu'il est l'œuvre de ceux qui avaient intérêt à compromettre les partisans de la France :

To the just guillotine,
A new shaving machine
I une my string!

Hosted by Google

Thy power is so great
That ev'ry loof of state
Dreadeth thy mighty height
Wonderful thing.

—

Long live the guillotine
Who shave the head so clean
Of king, of queen.
Etc., etc.

Il y eut en anglais une approximative traduction de la *Marseillaise*, destinée à être chantée sur la musique de Rouget de l'Isle. Elle s'intitule *Live Free Or Die*. « The Marseille's march or hymn from Spence's pigs meat publishing weekly numbers. No. 8 » (Littleturnstile High Holborn). En voici deux couplets et le refrain; cela peut presque se chanter :

Ye sons of France awake to glory
Hark, hark, what myriads bid you rife
Your children, wives and grandsires hoary,
Behold their tears and hear their cries !
Shall hateful tyrants mischief breeding
With hireling hosts a ruffian band
Affright and desolates the land
While peace and liberty lie bleeding.

—

To arms! to arms! ye brave,
The avenging sword unsheath !
March'on, march'on all hearts resolv'd
On victory or death.

—

O liberty, can man resign thee
Once having felt thy gen'rous flame?
Can dungeons bolts and bar confine thee
Or whips thy noble spirit tame?
Too long the world has wept bevailling !
That falshood's dagger tyrants wield,
But freedom is our sword and skild
And all their art is unaivailing.
Etc., etc.

Hosted by Google

La *Carmagnole* et le *Ça ira* faisaient partie des banquets révolutionnaires; on les chantait tant bien que mal en français; mais la chanson des réunions fut surtout : *The free Constitution.*

Come drink to a free constitution !
Let the trumpets fund and the hautboys play
Huzza ! huzza ! huzza !
To the downfall of all tyranny !
I long to see the day
Confusion to him that shall set it up again !
Huzza ! huzza ! huzza !

Ce chant ne fut imprimé qu'après le 2 mai 1794, où se donna un banquet anniversaire de la Société d'études [1] :

D'ailleurs, les chansons des meetings et des banquets étaient imprimées à bon marché et vulgarisées par les soins des sociétés révolutionnaires. Telle est celle-ci : *A song for the fifth Novemb. 1792* (air : « How imperfect is expression »). *Printed by R. Hawes, 107, White-Chapel road, where may be had :* « *Star of liberty* » :

I.

See bright liberty descending
O'er the verdant hill and plains
And bold Gallia nobly descending
Freedom and relief from chains.

VII.

May each future revolution
Serve to make mankind more just !
Give each state of constitution
And secure each public trust !

A ces admirations pour la France, les adversaires répondent par : *The contrast,* chanson imprimée, avec deux vignettes représentant, l'une : « True liberty », l'autre : « Abject slavery » :

[1] « Proceedings of the Society for Constitutional information. » Anniversary meeting. 2th May, 1794.

Hosted by Google

Come Britons unite and in common cause
Stand up in defence of king, liberty, laws
And rejoice that we 've good such a good constitution
And do'nt with barbarous french constitution.

Le gouvernement s'inquiète; qu'adviendrait-il si les Français réussissaient à envahir l'Angleterre : *Whitehall alarmed and concile called* (air : « Come let us prepare »), sujet de chanson :

Come let us prepare
We states men that are
Assembled on this dread occasion !
Let the engine of state
Before its too late
Repel the surrounding invasion.

Pour effrayer le peuple, on lui fait une peinture terrible de ces Français en qui il verrait peut-être des libérateurs. On lui dit qu'à Paris circule la liste des personnes à guillotiner à Londres : *The republican picture* (air : « Derry down, or any other tume he pleases ») :

A republican picture is easy to draw :
He can't bear to obey, but will govern the law;
His manners unsocial, his temper unkind :
He's a rebel in conduct, a tyrant in mind.

Nous avons déjà lu une chanson dirigée contre Thomas Paine. C'est lui, en effet, le champion le plus fougueux de la France, c'est lui qu'il importe de déconsidérer. L'*Anti-velling songster* est surtout composée de chansons dirigées contre lui.

Voici, à ce sujet, des extraits d'une complainte en quatorze couplets : *Life and character of Thomas Paine put in metre and inscribed to the society against levellers and republican :*

I

Wicked Thomas Paine
Thy labour is vain

Hosted by Google

To cause a revolution
There passing strange
If thou could'ft change
The British constitution.

II

The slays to slim (1)
The bodice strim
Thy finger light discover
When large and small
You fitted all
At Sandwhich and at Dover.

III

The Ass embly meet
You take your seat
With president and bell
You'd think the damn'd
Whithin wer cramm'd
With devils brooke loose from hell.
Etc., etc.

Il est impossible de donner des extraits de chansons plus nombreux. Citons pêle-mêle des titres :

Mighty Tom Paine, a new song; tume : Langolee. — Tom the bodice maker; tume : Bow, wow, wow. — The reformer of England, air : The Roastbeef of Old England. — Song, by M. Paine. — The Burthen of taxes. — The rights of man, first published in year 1783 by T. Spence; tume : The babes in the wood. — King, Lords and commons; tume : Liberty hall. — Impromptu a lyric song by a young lady. — A song to be sung an hundred years hence; tume : The hearts of oak. — A word or two of truth adressed to all loving Englishmen. — A new song; tume : O the golden days of a queen Bess. — The Loyaliste, written by a friend to the king and constitution; tume : Puish about the forum. — A word to the wise (a new ballad on the times). — A new song to spend all ourcash in the wars. — A new irish song by captain Morris; tume : O dear what can the matter be. — Hum! hum! A new song by Mr. W. H. Reid; tume : Bow, wow, wow. — A new song; tume : Rule Britannia. — A new song (sung by Mr. Dignum at the anniversary of revolution 1688, 4th November

(1) Thomas Paine fut plus ou moins marchand de corsets, d'où de nombreuses plaisanteries.

Hosted by Google

1792. — Unfold father; tume: Thy long record unfold. — Libertas Dei Gratia or the proclamation of liberty adressed to the friends of the people (1). — *Dieu et mon droit*, or the Rights of man, an acrostical song; tume : Once the gods of the Greeks. — The Crist or Half a loaf is better than no bread in a dialogue between Jack Anvil and Tom Hod; tume : A Cobler there was, etc.

On peut trouver un exemplaire de presque toutes ces chansons à la bibliothèque du British Museum dans un album catalogué sous ce titre : *Political Broasides*.

Cette très incomplète énumération est suffisante pour permettre de voir combien le populaire suivait avec intérêt les événements de France et de dire qu'il avait clairement compris quels avantages moraux il obtiendrait, sinon en s'unissant à ses voisins, du moins en ne leur suscitant pas ces obstacles qui, dressés par l'étranger, affolent les peuples conscients de leurs droits et les acculent aux extrémités. Une étude iconographique de l'Angleterre révolutionnaire fortifierait cette opinion (2). Il est évident que le peuple britannique a une soif intense de liberté, (à Londres, il veut renverser l'établissement du *puppet showman*, du guignol des rues, parce que, contrairement aux usages, Punch a été battu par le commissaire), que dans ses désirs du progrès, il est encouragé par le peuple français; les chansons, le théâtre nous l'ont prouvé; les manœuvres mêmes des antirévolutionnaires sont venues à l'appoint de nos assertions; on ne mène pas la lutte acharnée et coûteuse qu'ils menèrent, contre un ennemi chimérique. Sans entrer dans l'histoire générale, rappelons que le gouvernement anglais redoutait une révolution; il concentrait une armée à Bagshot; il enrôlait des étrangers contre ses sujets; il tint à se disculper de la guerre; il en rejeta la responsabilité sur la France. Dans

(1) L'exemplaire de cette chanson est ornée d'emblèmes révolutionnaires, d'inscriptions : « Vivre libre et mourir », en français et en anglais, de textes d'Isaïe, d'Ezéchiel, des proverbes du Dr Price, etc.

(2) Consulter : « Les études sur Gillray », par Mr. John Lemoine. (*Revue des Deux Mondes.*) — Thomas Wright, *Caricature histoire*, etc. — Ahston, *Old times*, etc.

Hosted by Google

les premiers jours de février 1793, lord Grenville écrivit au lord maire pour le prier d'annoncer à ses administrés que la déclaration de guerre venait de la France...

Alors, comment expliquer l'apathie d'un peuple si clairvoyant, si conscient de ses droits, comment se fait-il que cette sympathie anglaise se manifesta si peu que de nombreux historiens ne la voient pas. Et comment le peuple suivit-il son gouvernement de 1793 à 1815 sans protester, ou sans protester du moins d'une façon efficace?

Voici, entre cent, un des nombreux placards répandus par les révolutionnaires (1) :

Behold o Bretons.
Use wonderful love our gracious Sovereign.
To His People.

For the death of Lewis of France, the enemy of this country, Georges Gwelph showed the deepest sorrow, abandoned his design of going to the playand put on mourning; but when fifteen of our country men were killed at the theatre Haymarket on monday evening last, no such symptoms of sorrow appeared; he enjoyed the performance as usual. What a proof of respect to a people who bestowes on him twelwe hundred thousand a year !

Il y a à la fin de cette affiche une considération économique intéressante.

Voici une autre affiche, répandue, celle-ci, par les partisans du gouvernement. Nous la résumons à cause de ses dimensions; elle s'intitule : *Circulated by the East Kent and Canterbury Association. From the Kentish Gazette.*

C'est le discours du Rév. M. Read, clergyman à Folkstone: « Notre constitution, dit-il en substance, nous donne des droits sacrés; on ne peut *mourir de faim* dans nos rues. Des écrits ont été répandus pour ridiculiser notre constitution; mais il n'y a pas de danger que le bon sens anglais laisse une place à la gasconnade française (2).

(1) C'est un petit papier grand comme la main, dont nous reproduisons à peu près la disposition typographique. (Bibliothèque du British Museum.)

(2) *There is no danger, for english sense will never give way to the french gasconnade*

Hosted by Google

Les Anglais savent distinguer entre paradoxe, plaisanteries, satires et preuves, arguments, raisons. On dit que le roi coûte cher; il ne coûte qu'*un demi-penny par semaine et par tête;* avant qu'on ne l'ait envoyé prisonnier, il nous faudrait payer au *moins un penny par tête,* etc., etc. »

Voilà encore une considération pratique qui montre, chez le Rév. Read, un homme positif. Eh bien, ce sont les considérations de ce genre qui l'ont emporté sur l'amour de la liberté. Sur ce terrain, les partisans anglais de la France étaient battus sans recours. Une caricature, très en vogue, très reproduite avec quelques variantes, résume la situation des deux pays. D'un côté un Français, déguenillé, se nourrit de grenouilles, de grands mots, de proclamations humanitaires; de l'autre, John Bull assis entre un pot de porter et un roastbeef, bouffi de graisse, sourit béatement.

Les peuples ont leur lâcheté collective. La Grande-Bretagne, qui, jadis, avait arraché à ses rois sa liberté, pouvait augmenter, à la faveur de la Révolution française, les privilèges de ses citoyens; mais elle risquait de compromettre son bien-être; elle perdait aussi une occasion unique d'accabler sous l'Europe un rival heureux non seulement à la guerre, mais sur le terrain commercial.

Encore un autre fait typique : un air est populaire en Angleterre à l'égal du *God save the King* et du *Rule Britannia;* un très grand nombre de chants antifrançais contemporains de la Révolution sont écrits pour lui; c'est l'air de : *The roasbeef of Old England;* cet air est un *leitmotiv* qui revient à travers les plus belles expressions d'amour pour l'humanité.

Concluons : le peuple anglais était désireux de progrès, mais il savait quelle misère assaillait la France et son armée, et cela lui donna à réfléchir. Harcelé par de généreuses velléités, il vit, d'un côté, l'idéal, de l'autre, son roastbeef, et il n'hésita plus. L. SOUGUENET.

Hosted by Google

LA LANGUE UNIVERSELLE

I

Ceci est l'œuvre d'un converti ou, si l'on veut, d'un croyant. Je suis, en effet, de ceux qui rêvent d'une langue véhiculaire commune à tous les peuples et qui ne considèrent pas leur rêve comme chimérique.

Une langue universelle ! Quel idéal ! Le moyen âge l'a possédée dans le latin, qui l'est resté pour l'Église après l'avoir été longtemps pour tout être pensant. Depuis le XVI^e^ siècle, environ, avec la constitution des États et la naissance de consciences nationales, c'en a été fait de l'unité de jadis. Et trois, quatre, cinq langues se sont disputé la prééminence dans les deux hémisphères, l'anglais venant aujourd'hui en première ligne, puis l'allemand, qui progresse toujours, puis le français resté la langue du monde élégant et celle de la diplomatie, enfin l'italien et l'espagnol.

En présence d'un tel conflit d'idiomes qui couvre de bien plus graves conflits d'intérêts, peut-on encore faire utilement l'essai d'une langue universelle ?

Il y a deux ans à peine, je ne le croyais pas ; j'étais sceptique comme bien d'autres. Depuis j'ai été convaincu, et de la meilleure manière, par la pratique. Je me sers, en effet, d'une langue universelle dans des relations, bien intéressantes souvent, avec des étrangers de huit nationalités différentes. Ne croyez pas que je vous en impose, ce serait indigne d'une thèse qui doit et peut se défendre par la seule vérité des faits.

Je suis un converti, je le répète, et je n'ai qu'un désir, c'est d'associer d'autres bonnes volontés à la mienne, de susciter chez d'autres les convictions que je me suis faites.

Hosted by Google

Les avantages d'une langue de transactions sont trop évidents pour qu'il faille insister. Combien de fois n'avons-nous pas, dans l'étude de questions scientifiques ou littéraires comme dans des voyages, regretté de ne pas connaître telle ou telle langue étrangère? Néanmoins les relations internationales se développent de plus en plus ; l'union postale, les expositions universelles, les congrès, les différentes unifications qui sont tentées tous les jours en sont bien des preuves indubitables. Adopter comme langue commune une langue naturelle serait, semble-t-il, résoudre le problème, mais l'amour-propre national de chaque pays et surtout la grande difficulté de toutes les langues existantes font que la solution sera préférablement cherchée ailleurs, dans un idiome artificiel, neutre, dont l'étude serait rendue aussi facile que possible aux hommes d'instruction moyenne de tous les pays. D'où l'invention, certes difficile, d'un tel langage, si difficile même que nous ne dourrons déclarer le problème résolu que lorsque nous en aurons vu et apprécié les diverses solutions.

Bien nombreuses sont celles-ci. Tous nous avons sur les lèvres le mot *volapuk*, et même, pour beaucoup de gens, ce mot résume l'échec définitif de toute tentative de langue universelle. Quel engouement et quelle faveur eut pourtant l'œuvre de l'abbé Jean Schleyer (1885)! Malheureusement, les principes seuls méritaient qu'on s'y arrêtât, et leur mise en pratique était d'une telle complication que cette langue, qui aurait dû être d'une assimilation si simple, était en réalité épouvantable et devait rebuter les plus zélés.

Combien méritoire néanmoins était l'œuvre du prêtre de Constance! Que d'ingéniosité déjà dans les simplifications imaginées par lui. Car il paraît certain, après comparaison, que les auteurs des langues universelles ultérieures se sont inspirés des idées qu'ils y ont trouvées. Le *volapuk* voulait être absolument neutre. Sans même examiner s'il y est arrivé, on peut constater qu'il avait contre lui l'assimilation très pénible de mots difficiles à retenir et même à prononcer ; aucun souci de l'harmonie : le présent de l'indicatif du verbe *dlin*, boire, sera par exemple : *dlinob*, *dlinol*, *dlinom*, *dlinof*, *dlinos*, *dlinon*,

Hosted by Google

dlinok, dlinobs, dlinols, dlinons, dlinoms, dlinofs! Essayez de prononcer, puis de retenir. Tout cela est logique pourtant, car les pronoms personnels sont *ob, ol, om...*, etc., et il n'y a dans ces formes nombreuses qu'un abus de la synthèse. Mais le résultat, c'est que nous sommes déroutés et déjà presque découragés. Si nous étudions le *volapuk*, nous y trouverons des déclinaisons! La formation des mots dérivés, envisagée théoriquement, est simple; en pratique elle exigera l'étude de plus de cent terminaisons arbitraires plus ou moins utiles. Il n'en faut pas davantage pour nous décourager.

En résumé, ce qui a démonétisé le *volapuk*, c'est un manque complet d'harmonie et, si on peut s'exprimer ainsi, un véritable manque de tact. L'échec, incontestable aujourd'hui, de ce système, devait d'abord rendre timides les tentatives ultérieures et nuire considérablement à l'idée de la langue universelle. Puis, comme un vaisseau échoué n'empêche pas toujours d'autres navires d'avoir le même sort, mais qu'il montre ensuite le banc de sable fatal et permet par ses vestiges d'éviter l'écueil, de même les restes du *volapuk* devaient montrer la nature des difficultés de la question et fournir des armes pour en triompher.

II.

Plusieurs essais ultérieurs, parmi lesquels le *chabé* de l'ingénieur Maldent, valent à peine qu'on les cite. Disons un mot cependant de ce dernier système pour montrer les aberrations auxquelles on peut être entraîné.

Le *chabé* avait pour fondement de n'admettre que des mots aussi courts que possible. Fondement peu solide, car les mots que l'on apprend et retient le mieux ne sont pas nécessairement ceux qui comptent le moins de lettres. Les facteurs qui agissent dans l'espèce sont autres, et parmi eux les plus sûrs sont l'analogie avec des mots connus, la régularité et la simplicité de la formation des dérivés, enfin l'harmonie. Ces qualités, qui ne visent que le dictionnaire, doivent être complétées par une grammaire simple et logique et une orthographe phonétique. Mais quelle difficulté dans l'application de ces

Hosted by Google

principes qui paraissent si simples! On comprendra qu'il ait fallu de longues années d'études pour en arriver à un système satisfaisant, présenté non à l'état d'ébauche, mais offrant ce rare mérite d'être complet — mérite indispensable à la réussite du projet.

C'est pourtant ce que réalise, avec une admirable simplicité, une aisance facile et même attrayante, l'*esperanto* du docteur russe Zamenhof. N'est-ce pas dire que ce nouvel idiome paraît, par sa valeur et par sa progression, appelé à un succès retentissant (1)?

L'avantage prédominant et frappant aussi de la nouvelle langue résulte de la logique et de la mesure qui ont présidé à sa formation. Ici, il n'y a d'abus d'aucune sorte. Je ne résiste pas au désir d'entrer dans quelques détails, car ces détails montreront clairement ce que vaut l'œuvre.

En ce qui concerne les mots, tous les dérivés d'une même idée auront une racine commune, mais les différentes terminaisons seront : pour le substantif *o*, pour l'adjectif *a*, pour l'adverbe *e*; un certain nombre de suffixes invariables indiqueront respectivement : *ist*, le métier, *et* la diminution dans l'idée, *ej* le lieu affecté à, *em* le penchant, etc. Le préfixe *mal* indiquera les contraires. De *san* radical de *santé*, nous formerons mécaniquement *sano* santé, *sana* sain, *sane* sainement, *sanisto* hygiéniste, *malsano* maladie, *malsaneto* indisposition, *malsana* malade, *malsaneta* indisposé, etc.

D'un radical unique nous formerons donc, ou, si nous ne voulons les former, nous retiendrons sans peine, une série considérable de nouveaux mots, répondant à nos besoins et souvent les dépassant, ce dont on ne peut se rendre compte qu'en étudiant les affixes et en se convainquant de leur choix extrêmement judicieux. Comment choisira-t-on les radicaux? Ici est réalisé un progrès immense; les radicaux seront pris

(1) Les listes des espérantistes qui s'étaient fait inscrire comme adeptes, en Russie, portaient au 1er janvier 1900 plus de 5,000 noms. Songez que ces gens n'ont été guidés que par la foi dans le résultat et non par un intérêt immédiat. Voyez par exemple, dans le monde scientifique, le numéro de juin 1900, du grave *Intermédiaire des mathématiciens*.

Hosted by Google

dans les langues existantes, mais de manière qu'ils soient compris du plus grand nombre d'individus possible. Certes, il faudrait se livrer à une longue étude et refaire tout le travail du Dr Zamenhof pour s'assurer si cette condition est absolument réalisée. Il ne suffit pas, en effet, que la répartition des radicaux soit faite équitablement entre les différentes langues, ce qui serait facile à vérifier, mais il faut encore que chaque radical soit *compris* par le plus d'hommes possible. Les radicaux *semper*, *urb*, *leg*, *cred*, de l'*esperanto*, nettement latins, seront par exemple compris des Anglais qui ont *sempervive*, *urbanity*, *legible*, *credibly*, etc.

A côté de ces radicaux *choisis*, combien il en existe qui sont universellement compris et pour lesquels le choix n'est pas à faire : théâtre, photographe, docteur, etc., seront intelligemment conservés en *esperanto*, mais en prenant les terminaisons voulues et en s'orthographiant phonétiquement. Nous formerons donc *doktoro*, *doktora*, *doktore*, etc. Ne vous sentez-vous pas déjà rassurés par le nombre restreint de mots totalement inconnus qu'il faudra apprendre? Même quand aucun équivalent français ne pourra nous guider, une langue d'un peuple voisin — le flamand chez nous — pourra nous servir. Le vol (de l'oiseau) se dira *flugo* et les Belges comprendront ce mot. Je signale immédiatement le reproche fait à l'*esperanto* d'emprunter un trop grand nombre de ses radicaux au latin. C'est là un genre de reproche qui, d'après ce que j'ai dit plus haut, ne pourrait se justifier qu'en montrant que là où un radical latin a été choisi, un autre radical conviendrait mieux. Quoi qu'il en soit, ce reproche n'a pas été formulé, que je sache, par des polyglottes parlant une langue non issue du latin — et c'est de ceux-là qu'il devait venir en bonne logique! Ajoutons que le créateur de l'*esperanto* est un Russe! Il est vrai que nous concevons le reproche de la part d'un roman, sans l'approuver, bien entendu; il s'explique par l'étonnement que l'on éprouve en parcourant le vocabulaire du nouvel idiome et en s'apercevant de l'infime proportion des radicaux que l'on ne comprend pas immédiatement. Joignez à cela la formation si facile des mots, et presque fatalement il naîtra dans l'esprit un

Hosted by Google

doute: vous vous demanderez si cette langue sera intelligible à un Germain, à un Slave, tant elle est accessible à un Néo-latin. Pourtant, nous n'avons pas songé à la grammaire et là peut-être est l'écueil. Erreur. Partout, logique et simplicité. Prenons l'exemple de la conjugaison des verbes, terrible difficulté dans la plupart des langues naturelles. En *esperanto*, il est inutile de le dire, tous les verbes sont réguliers. A chaque temps correspond une terminaison, le sujet suffisant à indiquer la personne et le nombre.

Présent, terminaison *as;* je parle, *mi parolas;* vous parlez, *vi parolas*, etc.; passé, *is;* futur, *os;* participes actifs présent, passé, futur, *anta, inta, onta;* participes passifs présent, passé, futur, *ata, ita, ota;* infinitif, *i;* conditionnel, *us;* impératif, *u*. Les temps composés et la voie passive s'obtiennent par la combinaison du verbe *esti*, être, avec les participes actifs ou passifs. Si nous connaissons les pronoms personnels, *mi, vi, chi, ni, ili*, etc., dont les sons nous font deviner les sens, nous voilà prêts à manier tous les verbes avec une précision parfaite.

L'orthographe de l'*esperanto* est phonétique; mais, ici, on pourrait se demander pourquoi l'auteur a introduit des représentations spéciales pour les sons *ts, tch, dj*, alors que les sons *t, s, ch, d, j* sont déjà représentés. C'est là une critique justifiée, mais combien peu grave!

En résumé, on peut dire que, de toutes les tentatives faites jusqu'ici, celle du Dr Zamenhof est la plus scientifique et la plus digne d'une complète réussite. L'*esperanto* a gagné à sa cause beaucoup d'esprits impartiaux et il paraît avoir pris son essor. Il a ses journaux (1), ses dictionnaires (2), traduits dans la plupart des langues européennes; ce qui a de l'importance en cette matière, ils sont d'un prix très faible (grâce aux mots dérivés que l'on peut supprimer dans ces vocabulaires). Enfin,

(1) *L'esperantiste*, édité à Épernay; la *Lingvo internacia*, éditée à Upsal, (Suède).

(2) *Esperanto*, manuel complet avec double dictionnaire. Chez René Lemaire, Épernay, et chez Le Soudier, Paris.

Hosted by Google

des cours d'*esperanto* sont établis dans plusieurs grandes villes d'Europe (1).

III

Il semblerait que l'essai dont je viens de parler dût être le dernier, qu'il dût décourager les novateurs en raison même des qualités qu'il possède et du succès qu'il a obtenu. Néanmoins, une tentative de langue universelle vient encore d'être faite. Je veux parler du *bolak* ou « langue bleue », de M. Léon Bollack (2).

A vrai dire, cette tentative est regrettable, non pas qu'il y ait absence de travail chez l'inventeur ni de qualités dans son ouvrage. Mais, dans le domaine où nous nous mouvons, pensez que toute tentative de perfectionnement et de changement radical implique d'abord l'abandon du système précédent. C'est, si vous voulez, le rocher de Sisyphe, qu'il faut pousser devant soi jusqu'au sommet de la montagne chauve et ensoleillée. Si M. Bollack se crée des partisans, il arrivera à une division des forces dont disposent les adeptes de la langue universelle. On peut modifier l'*esperanto* en transformant les radicaux ou les terminaisons; mais, encore une fois, à quoi bon bouleverser de fond en comble une œuvre déjà solidement établie, sans avoir la certitude de faire mieux? Je ne veux pas dire qu'une telle tentative ne puisse jamais être admise. Mais les conditions primordiales seront que les différences soient *grandes* et *incontestables*, les avantages *tous* du côté du nouveau venu.

Entre le *volapuk* et l'*esperanto*, quel abîme! Un abîme tel qu'il était impossible de douter un instant de la supériorité de l'œuvre du Dr Zamenhof, et l'expérience en a décidé ainsi, puisqu'on a vu ceux qui avaient appris le *volapuk* et qui luttaient pour sa cause embrasser celle de l'*esperanto* sans hésitation.

Entre l'*esperanto* et le *bolak*, la différence est peu sensible. Ce qui est plus grave, c'est que, avec des perfectionnements

(1) Notamment au cercle polyglotte de Bruxelles. On peut s'y procurer une brochure fort intéressante, œuvre d'un enthousiaste : *l'Esperanto*, par le lieutenant LEMAIRE.

(2) *Grammaire abrégée de la langue bleue*. Paris, 147, avenue Malakoff.

Hosted by Google

de détail, on voit s'introduire des défauts nouveaux, entre autres, le manque d'harmonie. Outre ce défaut grave, il ressort de l'étude du *bolak* que cette langue s'adresse aux savants ou tout au moins à ceux que ne rebute pas une étude abstraite. Loin d'avoir l'attrait et l'assimilation aisée de son prédécesseur, le *bolak* rebute tout d'abord. Ce n'est que dans la suite que la réflexion intelligente montre les qualités d'ordre et de logique toutes spéciales du nouvel idiome. Mais, à mon avis, la masse se refusera à étudier le *bolak,* qui ne l'attirera pas.

L'œuvre de M. Bollack mérite cependant qu'on s'y arrête.

Deux idées ont guidé l'auteur : la *concision,* aussi grande que possible, l'*aspect* de chaque mot, qui doit en fixer la nature ; en outre, la formation des dérivés d'une manière analogue à celle qu'emploie l'*esperanto;* on reconnaît même, à ce dernier point de vue, des similitudes complètes (suffixes *et, ig, ist, an*).

Le désir de concision fera rétablir par l'auteur la déclinaison des pronoms personnels. *Mi*, moi, par exemple, donnera *me, ema, ama, ma, am;* un infinitif dit « éternel » sera créé, *lovo,* aimer, *lovi,* aimer toujours ; les modifications grammaticales se feront par une seule lettre, la lettre-outil *u* qui ne pourra être employée qu'à cela. C'est ainsi qu'à la fin d'un mot, *u* indiquera le pluriel; au commencement, le féminin, s'il s'agit d'un nom; l'antériorité dans les temps composés, s'il s'agit d'un verbe ; la comparaison d'égalité, s'il s'agit d'un qualificatif. Enfin, à l'intérieur d'un mot, si *u* est l'avant-dernière lettre, elle indiquera la voix passive des verbes ou bien servira de trait d'union dans les mots composés. La concision est encore augmentée par la règle spéciale dite : « de la marguerite ». Les voyelles *a, o, e, i,* placées devant le nom-souche ou racine, donneront l'expression d'intensités différentes à une même idée; *iloved,* extrêmement aimé; *eloved,* beaucoup aimé ; *oloved,* peu aimé; *aloved,* pas du tout aimé. Je ne puis m'empêcher de me rappeler le Turc de Molière, qui dit tant de choses en si peu de mots, et de me sentir peu capable de devenir aussi grand virtuose que lui en expri-

Hosted by Google

mant couramment tant de nuances par si peu de lettres (1).

L'auteur établit une classification précise des mots en « motules » (interjections, prépositions, conjonctions, articles, pronoms) et en « granmots ». Les premiers seront courts, n'auront que deux ou trois lettres ; mais comme celles-ci, pour d'autres raisons, ne peuvent être quelconques, on devra combiner les lettres admissibles comme le faisait le *chabé* et créer des vocables tels que *bi, bo, chi, cho, di, do, fi, fo, fro, gi, go,* etc.

Sans doute, il est bien intéressant, pour celui qui doit apprendre des mots, de savoir qu'une règle a présidé à leur choix ; mais si cette règle ne l'aide pas à les retenir, elle est sans valeur au point de vue définitif de l'application.

Je ne vous ai pas parlé du second but de l'auteur, l'utilisation de l'aspect des mots. Comme vous avez pu l'entrevoir, ce but était atteint par l'*esperanto* pour toute une série de mots : adjectifs, substantifs, adverbes, verbes, les terminaisons suffisant d'ailleurs. Ici le principe s'étendra aux motules. Disons en passant que ces mots sont forcément en nombre limité, c'est-à-dire que l'aspect n'aidera qu'au commencement de l'étude. L'aspect, pour l'auteur, c'est le nombre, la nature des lettres et la place de certaines d'entre elles qui sont caractéristiques. Pour citer un exemple, les mots-cadres, que l'auteur définit pittoresquement « gestes oraux », auront deux ou trois lettres et finiront par *u* ou deux lettres formées de deux voyelles dissemblables, ou deux lettres, parmi lesquelles les seules voyelles *i* et *o*.

Qui ne voit que tout cela est inutile ! Une telle invention ne nous dispense pas d'apprendre ces mots et ne nous permet même pas de rétablir avec certitude un vocable dont nous ne connaîtrions que le sens ou réciproquement. Si nous devions déchiffrer le *bolak* à peu près comme un hiéroglyphe, il serait certes agréable de voir immédiatement que nous sommes en présence d'une conjonction et non d'une préposition. Mais dans une langue que nous devons comprendre à simple lecture ou à simple audition, l'utilité de cette distinction par l'aspect

(1) Vous comprendrez aisément que le *bolak* l'emporte en concision sur les autres langues, ce que fait remarquer M. Bollack par une traduction, placée à la fin de la brochure, dans laquelle il se livre à un compte des lettres et des mots employés.

Hosted by Google

est illusoire pour des mots dont finalement le sens exact nous est nécessaire. Il en est différemment, et l'*esperanto* l'a compris dans les autres mots (« granmots » de la langue qui nous occupe) dont le nombre est immense. Pour arriver à cette logique étendue, M. Bollack a dû laisser de côté l'harmonie et les similitudes phonétiques, c'est-à-dire les qualités qui nous faisaient *aisément* reconnaître et retenir les mots. Le défaut d'harmonie est encore augmenté par l'absence du palliatif que serait une libre construction de la phrase. Celle-ci, en effet, est mathématiquement ordonnée, la place de chaque mot est imposée; aucune liberté d'allure.

A côté de ce pas en arrière, nous voyons, comme perfectionnements, un alphabet rigoureusement phonétique; une « verbification » réglementée et avec raison. La règle que donne l'auteur est simple et précise. De même que l'on a reproché à l'*esperanto* l'abus des racines latines, on a reproché au *bolak* le trop faible usage des racines slaves. J'ai dit déjà ce que je pensais de reproches semblables.

En résumé, les deux dernières tentatives dont j'ai parlé ont leur valeur respective, mais l'avantage pratique est pour l'*esperanto*, qui est la vraie langue attrayante, d'accès facile, dont la difficulté si faible paraît convenir admirablement à l'instruction de la classe moyenne, tout en permettant les nuances délicates qu'emploient les gens instruits. Tolstoï a dit de l'*esperanto* : « Les sacrifices que fera tout homme de notre monde européen, en consacrant quelque temps à son étude, sont tellement petits et les résultats qui peuvent en découler tellement immenses, si tous les chrétiens (au moins les Européens et les Américains) apprennent cette langue, qu'on ne peut pas ne pas faire cet essai. »

Je ne puis mieux faire que de donner cette opinion de l'illustre romancier russe comme conclusion à ma rapide étude. Elle constitue un témoignage qui a son éloquence, car il est peu de questions sur lesquelles ce patriarche de la pensée n'ait dit des choses profondes et même définitives.

G. MICHELET.

Hosted by Google

CHRONIQUE NÉERLANDAISE

ROBERT FRUIN'S *Verspreide Geschriften*, uitgegeven door Dr P.-J. BLOK, Dr P.-L. MULLER en Mr. S. MULLER FZ. La Haye, Martinus Nijhoff. — R.-A. WESTERHOUT, *Het Geslachtsleven onzer voorouders in de middeleeuwen*. Amsterdam, firma Stadermann. — B. VETH, *Het Leven in Nederlandsch Indië*. Amsterdam, P.-N. Van Kampen en zoon. — M. BUYS, *In het Hart der Preanger*. Leiden, S.-C. Van Doesburgh. — LOUIS COUPERUS, *De Stille Kracht*. Amsterdam, L.-J. Veen. — *Werken van* JUSTUS VAN MAURIK, geïllustreerde volksuitgave. Amsterdam, Van Holkema en Warendorf. — JOH. A. en L. LEOPOLD, *Van de Schelde tot de Weichsel, Nederduitsche Dialecten in dicht en ondicht*. Groningen, J.-B. Wolters (10 livraisons à 65 cents).

L'édition des œuvres complètes de Fruin, que nous avons annoncée ici même il y a quelques mois, se poursuit régulièrement, et est arrivée à la livraison 22. C'est avec un plaisir grandissant que celui qui s'intéresse à l'histoire de la lutte entre les Pays-Bas et l'Espagne, prend connaissance de ces essais, indépendants à la vérité l'un de l'autre et formant chacun un tout complet, mais se rattachant néanmoins entre eux par un lien bien étroit.

Comme la physionomie de Fruin se dégage nettement de ces études, dorénavant accessibles à tous! Comme il s'y révèle un savant universel, qui connaît les documents jusqu'au dernier, pour les avoir eus sous les yeux, et comme son tempérament de froid Hollandais lui sert à merveille pour porter sur les faits et les hommes un jugement mûrement pesé! Et malgré toute la sobriété qui caractérise les écrits du maître, l'intérêt du lecteur ne se lasse pas un instant; car Fruin, en dépit du nombre très considérable de ses articles, n'a pris la plume que quand il avait quelque chose à dire. Aussi les services qu'il a rendus à l'histoire nationale, tant en Belgique qu'en

Hosted by Google

Hollande, spécialement pour le XVII^e siècle, sont-ils immenses. Qu'on examine par exemple l'étude qu'il a intitulée *Het Voorspel van den Tachtigjarigen Oorlog* (le prélude de la guerre de quatre-vingts ans), publiée à l'occasion de l'apparition du livre de Motley, et l'on sera frappé de la profondeur de Fruin, à côté de ce qui, chez Motley, ressemblera singulièrement à de la superficialité, quelquefois même à de la légèreté. Ce contraste est encore plus frappant par rapport à Guillaume le Taciturne, que Fruin connaît à fond, qu'il a étudié jusque dans ses moindres actes, ses moindres pensées, du moment que le document pouvait jeter quelque lumière là-dessus, et pour qui il professe une admiration, une vénération profondes — à bon droit du reste.

C'est précisément la pensée du grand Taciturne qui domine la longue lutte entre les Pays-Bas et l'Espagne : c'est son esprit qui forme aussi le lien entre ces différents articles.

Si l'on reste émerveillé devant le vaste savoir de Fruin, on n'aura pas moins d'éloges pour sa véracité. Il ne se met au service d'aucun parti ni d'aucune école, et n'a d'autre souci que de dégager la vérité hors de la masse de faits, d'approfondir les caractères, de prononcer un jugement à l'abri de toute attaque. Il traite avec la même impartialité le duc d'Albe et Guillaume, ne ménageant pas le blâme à ses compatriotes là où ils commettent des fautes.

Pour toutes ces raisons, il est regrettable que Fruin, qui possédait son XVII^e siècle comme pas un et disposait d'une fine plume, n'ait pas écrit une histoire suivie de cette période troublée. Il n'aurait pas manqué de nous en faire l'exposé définitif.

*
* *

Sous le titre : *La vie sexuelle de nos ancêtres au moyen âge*, M. Westerhout vient de publier un livre du plus haut intérêt. L'ouvrage est présenté comme suite à l'*Histoire de la prostitution dans l'antiquité*, par Dupouy. Certes, le sujet n'est pas banal, et les renseignements que l'auteur a accumulés dans ces quelques chapitres sont généralement éparpillés un peu

Hosted by Google

partout. Ainsi il nous parle successivement des cours d'amour, de la sorcellerie, des usages de baptême et de mariage, pour aborder ensuite le chapitre très long de l'immoralité au moyen âge, tant sur la rue que dans les maisons de prostitution. C'est là un côté de l'histoire qu'on néglige généralement et dont l'importance saute aux yeux. Je signalerai, comme se rapportant au même sujet, deux études récentes. C'est d'abord le travail sur l'immoralité dans les siècles précédents à Gand, dû à la plume de M. Van Werveke, le nouveau conservateur des ruines de Saint-Bavon et paru dans la revue *Volkskunde*, à Gand; puis, la *Geschichte der öffentlichen Sittlichkeit in Deutschland*, par M. Wilhelm Rudeck (Jena, Costenoble).

J'ai deux observations à faire à M. Westerhout. La première, c'est que la plupart des faits cités appartiennent à l'Allemagne, et, d'après le titre, nous pouvions espérer voir traiter ce sujet par rapport aux Pays-Bas. Puis, il n'indique guère ses sources. Ceci est plus grave; l'auteur nous oblige ainsi à le croire toujours sur parole. L'ouvrage a le grand mérite d'être écrit dans un style très agréable.

***

Nul n'a lu le chef-d'œuvre de Multatuli, *Max Havelaar*, sans être sous le charme mystérieux qui se dégage de ce tableau des mœurs javanaises. On ne se lasse pas de relire l'impressionnante idylle de Saïdjah — un morceau qui a dorénavant sa place marquée parmi les plus belles pages qui aient jamais été écrites. C'est *Max Havelaar* qui nous a communiqué à tous une sorte d'admiration pour le puissant empire colonial des Hollandais, l'*Insulinde*, qui d'après la phrase souvent citée de Multatuli « s'enlace autour de l'Équateur comme une ceinture d'émeraude ». Notre admiration est peut-être irréfléchie, ou n'a qu'une base bien fragile, parce qu'en somme la connaissance que nous autres Belges nous possédons de l'Insulinde est bien mince. Il est vrai que nous n'avons pas les mêmes raisons que la Hollande d'approfondir le sujet.

La Hollande nourrit également ce sentiment d'admiration.

Hosted by Google

Or, il n'y a pas longtemps, la presse hollandaise tout entière a été amenée à peser le pour et le contre, et ce à propos d'une charge à fond exécutée contre la réputation de l'empire des Indes par un monsieur B. Veth. J'ignore s'il y a une parenté quelconque entre cet auteur et le professeur Veth, à qui l'on doit l'ouvrage classique sur Java. Toujours est-il, qu'il y a là une coïncidence curieuse, précisément à cause de l'esprit d'opposition qui se dégage des souvenirs de M. B. Veth.

Personne n'a jamais démoli les Indes comme celui-ci le fait, fort de son expérience de dix à douze années. Il ne se lasse pas de crier sur tous les tons à la jeunesse hollandaise qui s'expatrie si volontiers — et selon M. Veth, à la légère — vers les Indes, considérées assez généralement comme un Eldorado : « N'y allez pas, si vous ne voulez pas y laisser votre santé, votre énergie. Tout ce que vous avez en vous de noble, de supérieur, si vous y tenez, n'allez pas aux Indes! » Et de fait, le tableau que M. Veth retrace de l'existence là-bas n'est pas fait pour tenter : aucune culture intellectuelle, pas de vie de société, rien que le café, avec ses conséquences abrutissantes, auxquelles nul n'échappe. Tous les éléments européens de la société javanaise n'auraient, d'après M. Veth, qu'un but : gagner de l'argent, beaucoup d'argent; ce qui, entre parenthèses, n'est plus si facile, depuis que la politique du gouvernement hollandais vis-à-vis du Javanais a subi, en 1870, une transformation radicale — et revenir au pays après fortune faite. Pour ce but, on supporte, pendant des années et sans réagir, une foule d'influences dégradantes : les arrogances avilissantes d'une bureaucratie hautaine, les vilenies d'une classe commerçante sans morale ni vergogne, les haines sourdes d'une population indigène qui n'est soumise que parce qu'elle ne peut pas se soustraire au joug de l'étranger détesté, et aucun Européen ne résiste à ces influences, par suite du climat assoupissant et meurtrier. La nature elle-même serait loin de valoir les panégyriques que les voyageurs lui ont prodigués.

En dirigeant, dans l'amertume de son animosité, des reproches très graves à ses compatriotes établis aux Indes,

Hosted by Google

M. Veth certifie de la manière la plus absolue la vérité entière des accusations qu'il porte. Son livre semble le cri d'une âme qui se sent enfin délivrée d'une grande oppression, et malgré les dénégations que la presse périodique a opposées assez généralement à ce livre qui respire un esprit de haute indépendance, il est incontestable qu'il doit contenir une grande part de vérité et, tout au plus, un peu d'exagération. C'est la conclusion à laquelle nous amène la comparaison du jugement de M. Veth avec l'opinion d'autres auteurs.

Plus spécialement au sujet de la nature à Java. C'est l'appréciation de M. Buys, qu'il vient de développer dans un ouvrage consacré à la partie la plus accidentée de l'île, le Préanger : *In het Hart der Preanger*.

L'auteur décrit ses voyages et excursions dans les montagnes, accessibles actuellement par les moyens de communication modernes, et détruit sur ce point quelque peu les critiques de M. Veth. Affaire d'appréciation évidemment. M. Buys est également plus indulgent et, à mon avis, plus juste pour la population indigène, qu'il a observée jusque dans ses réjouissances publiques; il fait ressortir combien le gouvernement hollandais a bien agi et plus d'accord avec ses intérêts, en adoucissant sa politique vis-à-vis du Javanais.

Voilà donc deux avis diamétralement opposés l'un à l'autre, et, il n'y a pas à en douter, sincères tous les deux.

Un troisième ouvrage, paru récemment sur le même sujet, semble encore donner raison à M. Veth, du moins sur un des points auxquels il touche dans son livre. M. Couperus, le romancier le plus en vue actuellement en Hollande, vient de publier *De Stille Kracht,* après un séjour aux Indes afin de s'initier à la vie là-bas.

De Stille Kracht (la force latente), c'est l'antipathie que le Javanais garde, enfouie dans son cœur, contre l'usurpateur. Celui-ci n'a jamais cherché à pénétrer l'âme du peuple conquis, ni à comprendre ses aspirations. Le gouverneur Van Oudijck, le héros du roman de Couperus, croit pouvoir aller de l'avant dans l'accomplissement de son devoir, sans avoir à ménager les habitudes et les mœurs des princes

Hosted by Google

javanais, les maîtres naturels. C'est alors que, sortant de son indolence habituelle, le Javanais sent se réveiller sa haine séculaire du maître étranger et, n'agissant que dans l'ombre et le mystère, il fait sentir au gouverneur qu'il y a entre les deux peuples quelque chose de sourd, de caché, une force à laquelle on ne résiste pas. Van Oudijck aussi finit par céder, après avoir vu se désagréger autour de lui, un à un, tous les éléments de son bonheur. De même cette force latente triomphera un jour du Hollandais.

Cette œuvre à thèse, où le brillant romancier a accumulé tous les charmes du style et de l'imagination, a une haute portée sociale, parce qu'elle est, dans les grandes lignes, un commentaire sur le livre de M. Veth.

***

M. Justus Van Maurik est peut-être l'auteur le plus populaire de la Hollande contemporaine. Il compte à son actif un nombre déjà respectable de volumes, et sa période de fertilité ne semble pas encore toucher à sa fin. Il cultive surtout la nouvelle courte et la note gaie. Enfant d'Amsterdam, il se meut de préférence parmi les classes inférieures de sa ville natale où la vie populaire a encore tant de couleur. Un de ses recueils de nouvelles et d'esquisses est même intitulé : *Amsterdam le jour et la nuit.*

Tantôt il nous fait assister au réveil de la grande ville et met en scène les gens qui approvisionnent celle-ci ; tantôt il nous décrit l'activité matinale du marché au poisson et nous initie à l'éloquence imagée et énergique des « dames de la halle » hollandaises. Une autre fois il nous introduit dans un beuglant où nous faisons la connaissance d'artistes du trente-sixième rang, ou dans un logement à deux sous, avec une population à l'avenant.

Van Maurik est là dans son véritable élément. Nul mieux que lui ne s'entend à « croquer » un homme du peuple, dans sa rudesse naïve. Les multiples professions qui grouillent dans les bas-fonds de la grande ville, il les connaît pour les avoir observées avec sympathie, et il les décrit avec une fidélité

Hosted by Google

scrupuleuse. On le sent de suite, cet homme est l'ami du peuple, qui, communicatif, se montre à lui dans toute sa vérité, avec son absence de formes, mais aussi avec sa bonté.

C'est là un trait constant chez Van Maurik. S'il se sent de la sympathie pour ces travailleurs non dégrossis, c'est qu'il a également trouvé, innée chez eux, une grande bonté de cœur. Leur angulosité, certes, lui a fourni le condiment pour ses nouvelles, qui plaisent surtout par la finesse d'observation, par le réalisme décent avec lequel il fait agir et parler ses personnages. Le patois, avec ses richesses d'expressions typiques et pittoresques, donne souvent encore plus de couleur au récit, alors que la trame en est quelquefois des plus simples. Van Maurik en effet ne se met pas volontiers en frais d'imagination. Quelques nouvelles, sous ce rapport, ne s'élèvent pas au-dessus du fait divers. La vue d'un ivrogne ou d'une malheureuse, obligée de demander la charité, un accident arrivé dans la rue, un élan de générosité chez un ouvrier, lui suffisent : il vous l'habille avec une rare adresse, et il a vu aussitôt le côté original des choses, la note pour rire. Il n'y a pas, dans les cinquante dernières années, d'auteur hollandais qui ait contribué plus que lui à rasséréner l'humeur chez son peuple. Néanmoins le rire qu'il excite ne va presque jamais sans une larme, et il se montre ainsi un vrai humoriste.

Ce mélange de comique et de tragique est précisément d'accord avec la psychologie de la foule et c'est pourquoi Van Maurik a su conquérir à un si haut point la faveur du public lisant hollandais. Aussi peut-on en prédire un franc succès à MM. Van Holkema et Warendorf, qui ont commencé, il y a quelques mois, une nouvelle édition illustrée à bon marché des œuvres de Van Maurik.

***

Van de Schelde tot de Weichsel (de l'Escaut à la Vistule), tel est le titre suggestif d'un recueil de textes écrits dans les différents dialectes néerlandais et bas-allemands, entrepris par la maison J.-B. Wolters, à Groningue.

L'on sait combien les patois locaux disparaissent rapide-

Hosted by Google

ment de nos jours. Aussi longtemps que les moyens de communication étaient lents et difficiles, les provinces restaient dans leur isolement et gardaient, avec leurs coutumes et leur étroitesse d'horizon intellectuel, leurs parlers patriarcaux. L'école primaire, cependant, imposée en Hollande par le calvinisme depuis des siècles et suivie avec une régularité dont nous n'avons en Belgique aucune idée, non seulement y généralisa la connaissance de la langue littéraire et fit de celle-ci le véhicule commun, mais devait nécessairement altérer la pureté des patois. Leur existence même fut menacée du jour où la vapeur supprima les distances. Depuis l'époque où nous voyons le cheval de fer envahir des contrées autrefois défendues contre le nivellement universel par leurs bras de mer, leurs fleuves et leurs canaux, les plaintes se sont élevées de plus en plus nombreuses, que les patois se meurent, que tout s'uniformise dans une banalité commune, que les curiosités ethnographiques s'en vont. Hélas, sans se faire taxer de réactionnaire, on peut dire que ces amis du passé ont plus que raison. Si la disparition du patois est un indice d'un degré d'instruction plus élevé, devenu l'apanage de toutes les classes de la société, si c'est là un fait dont il y a lieu de se réjouir, on ne peut nier d'un autre côté qu'avec les patois s'en vont une foule de particularités qui forment le pittoresque dans une population. En considérant le nombre infime d'illettrés en Hollande, on s'étonne que les anciens costumes se soient encore conservés avec une fidélité relativement grande. Cependant est-il besoin de dire qu'eux aussi sont en train de disparaître? Mentionnons en passant que la Hollande possède maintenant à Amsterdam un musée, spécialement consacré aux costumes anciens et modernes de ses diverses provinces.

Ce qu'on a fait pour les costumes, il est également grand temps de le faire pour les patois. M. De Beer, le directeur de la revue *Noord en Zuid*, fonda, il y a quelques années, *Onze Volkstaal*, un recueil destiné à l'étude scientifique des patois flamands et hollandais. *Onze Volkstaal* succomba, faute d'appui pécuniaire.

A cause de la grande importance scientifique des dialectes

Hosted by Google

et patois, on ne peut qu'applaudir à l'initiative de la maison Wolters de rééditer l'ouvrage de MM. Leopold, *Van de Schelde tot de Weichsel*. Non pas qu'il réponde aux exigences que le philologue « vom Fach » mettrait à un recueil de textes. Sous ce rapport, il y a une critique des plus sérieuses à formuler. La notation est défectueuse et suit les goûts des nombreuses personnes, littérateurs pour la plupart, qui ont fourni les textes. Inutile d'insister.

Aussi ce n'est pas là le point de vue qu'il s'agit d'occuper pour juger cette œuvre. MM. Leopold se sont donné la peine de réunir des spécimens du plus grand nombre de dialectes possibles. Nous y voyons, pour ce qui concerne les provinces flamandes, des textes multiples et étendus : pour la Flandre française, il y en a une dizaine, de localités différentes; nous en trouvons de Bruges, d'Ypres, d'Audenarde, de Gand, de Bruxelles, d'Aerschot, d'Anvers, de Lierre et de la Campine. Bruxelles est particulièrement bien représenté; nous voyons même un spécimen du marollien, ajouté par l'auteur dans le but de donner une idée quelque peu complète de l'état de la langue néerlandaise dans les provinces germaniques de Belgique.

On remarquera qu'il n'y a aucun texte en limbourgeois. Pourquoi? De tous les parlers existant dans la Belgique flamande, c'est le limbourgeois qui s'éloigne le plus de la langue écrite commune. Le limbourgeois est, pour le philologue, un patois moyen allemand (*Mitteldeutsch*); il parle *ich* et *mich*, il connaît l'*Umlaut*, il possède beaucoup de mots compris en Allemagne et incompris des autres Flamands, et il méritait sa place aussi dans l'ouvrage de MM. Leopold. Au moins dans ses grandes subdivisions, le patois de Hasselt et le patois de la vallée de la Meuse, le *maaslandsch*. Le hasseltois et le *maaslandsch* forment la transition entre le brabançon et l'allemand proprement dit et sont un sujet fort curieux d'étude.

Les textes dans les différents patois du Limbourg hollandais comblent quelque peu la lacune sur laquelle je viens d'appeler l'attention. Les Limbourgeois sont peut-être ceux parmi les Hollandais qui ont fait le plus pour la culture de leur parler

Hosted by Google

populaire. Non pas pour l'étude scientifique, ni du vocabulaire ni de la grammaire. Il n'existe même pas de glossaire limbourgeois, alors qu'en Flandre nous en possédons pour nos diverses provinces. Mais, précisément à cause de la grande distance entre le langage parlé des classes inférieures et des bonnes classes dans le Limbourg hollandais, les littérateurs — romanciers surtout — se sont plus d'une fois servis du patois. Emile Seipgens — dont M. J. De Geynst vient de faire connaître au public de langue française la remarquable nouvelle *De Kapelaan van Bardelo* par une traduction élégante (1) — s'est même illustré dans ce genre de composition, tout comme Cremer avec ses *Betuwsche* et *Overbetuwsche novellen*, écrits — au moins le dialogue — dans le patois parlé entre le Waal et le Rhin.

Voilà, par exemple, des textes connus de tous ceux qui lisent du néerlandais. Quant aux autres provinces, les textes ne se laissaient pas trouver si aisément; mais ceux qui sont réunis ici, et il y en a de toutes les provinces hollandaises, seront pour cette raison d'autant mieux accueillis. Outre que MM. Leopold ont fait un ouvrage d'une lecture fort attrayante, à cause de la grande saveur qui distingue souvent les écrits où l'on introduit le peuple parlant son patois, ils ont fourni un champ d'études qui engagera plus d'un à prêter son attention à des choses insoupçonnées dans bien des cas. Ce recueil présente donc des documents de la plus haute importance, qui peuvent donner une vue d'ensemble sur le véritable aspect des parlers néerlandais et contribueront puissamment à en étendre la connaissance. De nombreuses notes rehaussent la valeur pratique du livre.

AUG. GITTÉE.

(1) *Le vicaire de Bardelo*. Liége, Math. Thone.

Hosted by Google

LE MOIS POLITIQUE

La grosse affaire du mois écoulé, vous le savez aussi bien que moi, c'est l'affaire de demain ; c'est un débat qui n'a pas eu lieu, mais qui reviendra sur l'eau en octobre : c'est la question militaire.

En somme cette question reste en suspens, et il y a eu plus de bruit que de mal à son propos. On a brisé quelques pupitres, bousculé un président, rendu aphones quelques journalistes, fourni de la copie « indignée » à quelques autres ; tout cela est regrettable, sauf les homélies qui, en temps de vacances, sont toujours d'un placement difficile ; tout cela est peu digne d'un Parlement, c'est entendu ; mais enfin cela est, et quand je me joindrais aux hommes vertueux qui ont versé sur leur tête un sac de cendres plutôt tièdes, en signe de désespoir et de contrition, je ne pourrais pas faire que cela ne soit. Dès lors...

Que de fois j'ai eu, depuis bientôt cinq ans, à parler ici, et ailleurs, de la question militaire ! Que de fois j'ai préconisé, en donnant les raisons classiques qui restent excellentes, la solution libérale, c'est-à-dire la réduction du temps de service et la généralisation sincère de celui-ci ! On me dispensera d'y insister. Mais on voudra peut-être bien me suivre dans une petite enquête morale que je vais tenter.

Pourquoi tous les ministères de droite sont-ils composés en majeure partie de militaristes et ne font-ils pas avancer d'un pas la réforme de l'armée ? Pourquoi chaque loi votée est-elle plutôt à rebours de cette réforme sainement comprise ? Voilà ma petite enquête.

Hosted by Google

Sur le premier point, si je ne craignais, selon la formule parlementaire, de mêler la personne royale à nos débats, je dirais que tous ou presque tous les candidats à un portefeuille de ministre sont militaristes parce que cela est agréable à Sa Majesté. Il est certain que nos ministres, sans être des courtisans comme ceux de jadis, sont pourtant bien obligés de sympathiser, sur quelque point essentiel, avec le troisième pouvoir qui les appelle à lui. Or, sur quoi sympathiseraient-ils avec le roi sinon sur la prérogative la plus essentielle de celui-ci, qui est le commandement en chef de l'armée, et quel est le chef d'armée, conscient de ses droits et de ses devoirs, qui n'a pas rêvé d'une armée plus forte? Le roi n'est ni libéral, ni catholique, ni socialiste de parti, et on ne le flatte, ni ne lui plaît en se déclarant enthousiaste d'une des réformes inscrites dans les programmes respectifs de ces partis. Mais comme il est permis au roi d'avoir une opinion sur la patrie et sur sa défense la plus efficace, et que c'est même la seule opinion politique que notre Constitution lui permette, tout naturellement ses ministres, ou ses futurs ministres, sont à l'unisson d'une doctrine qui est l'unique doctrine professée en « haut lieu ».

Pourquoi, partisans théoriques du service personnel, qui est la solution *royale* (autant que *libérale*) de la question militaire, les catholiques du ministère ne sont-ils plus du tout, dans la pratique, des défenseurs affirmés de cette solution?

Ah ! pourquoi ! Ce n'est non plus un secret pour personne ! Les ministres sont les élus du roi, c'est certain ; mais le roi les prend dans la majorité parlementaire ; or, la majorité actuelle — et cela, depuis dix-sept ans — ne veut pas, ne veut à aucun prix de la généralisation du service militaire.

Elle a, pour penser et agir ainsi, de multiples raisons; après examen, je crois que ces raisons sont de deux ordres, et je vais essayer de les résumer ici :

Ce sont d'abord des raisons de principe.

Notre parti catholique ne ressemble en rien, ni dans sa composition, ni dans ses volontés, aux partis similaires des grandes nations voisines. En France, M. de Mun pense comme

Hosted by Google

M. Waldeck-Rousseau, sinon plus vigoureusement que lui, sur la nécessité d'une grande force militaire. Le drapeau français est, pour les croyants là-bas, un signe de ralliement si manifeste que, dans l'affaire Dreyfus, ils ont pu impunément confondre deux grands intérêts, celui de l'Église et celui de la défense nationale, sans manquer de sincérité, ni d'entente unanime. En Allemagne, nul ne songe à discuter le devoir militaire à droite, et c'est au plus si d'exorbitantes augmentations du budget de la guerre sont marchandées parfois pour obtenir des concessions religieuses; en Angleterre où la notion des partis est d'ailleurs différente, c'est le cabinet conservateur qui va réorganiser l'armée et remplacer le volontariat militaire par l'obligation du service.

En Belgique, les éléments conservateurs sont historiquement opposés à toute obligation militaire. Ils le sont au même degré et pour les mêmes raisons qu'ils le seraient à une réforme supprimant la liberté d'enseignement. Il y a là un même et vieil esprit qui est resté fidèle à des institutions aristocratiques du passé et dont l'origine est dans le morcellement de nos provinces et dans leur particularisme tenace. Quand les catholiques ont collaboré à la révolution de 1830, ils ont été parfaitement convaincus qu'ils travaillaient pour la liberté, et la preuve c'est qu'étant la majorite, et peut-être assez forts pour imposer une même foi, une religion d'État, ils n'ont pas même essayé de le faire. Au contraire, ils ont signé des deux mains un pacte de liberté des consciences, en haine du luthéranisme hollandais dont ils avaient reconnu les inconvénients et subi les envahissements ; de même, ils se sont ralliés, eux qui étaient issus de doctrines autocratiques, à toute une série d'autres thèses libérales, en haine de la domination napoléonienne et de tous les despotismes successifs, dont leurs pères avaient crié la souffrance. Et c'est encore à Napoléon qu'ils ont pensé en réduisant au minimum le régime militaire de la nation.

Voilà les principes qui me paraissent guider les catholiques en matière de législation militaire. Et à côté des raisons fondées sur ces principes, qui sont de l'histoire interprétée, il y a,

Hosted by Google

chez eux, des raisons fondées sur des intérêts plus particuliers à notre temps et à notre pays.

Des intérêts, c'est bien ainsi qu'il faut dire, et le plus essentiel de tous, c'est l'intérêt électoral. Le Belge, on l'a souvent dit, même à gauche, le Belge n'est pas militariste. Ç'a été l'honneur du parti libéral de soutenir, dans la bonne et la mauvaise fortune, une doctrine opposée au sentiment intime de la majorité peu éclairée de nos compatriotes. Et il ne faut pas s'étonner qu'un vieux parti de tactique, comme le parti catholique, et qu'un jeune parti d'ambition avide et pressée, comme le parti socialiste, ait préféré sacrifier un intérêt supérieur à un intérêt plus restreint et plus bas.

Ce n'est pas tout. Les catholiques n'aiment pas le service de tous, parce qu'ils sentent bien qu'il résultera de là, comme en France, une émancipation des consciences et, ce qui est plus grave, la constitution d'une nouvelle conscience collective, dans laquelle se fondront et peut-être se perdront les croyances et les opinions héritées du paysan et de l'ouvrier; une conscience dans laquelle les préjugés de classe recevront, aussi, de terribles blessures, des blessures peut-être mortelles, et cela au détriment des parties les moins résistantes à ce contact, qui sont les parcelles de *bourgeoisisme,* sur lesquelles repose la fortune du parti conservateur. Car, plus encore que le parti libéral, et malgré des enseignes trompeuses, le parti catholique a ses effectifs, ses retranchements et ses boulevards dans la classe moyenne, comme il a son quartier général et ses états-majors dans l'aristocratie de titre ou d'argent.

En fait c'est la bourgeoisie qui bénéficie le plus complètement du privilège que lui assure notre loterie militaire; l'aristocratie, sauf les prébendes du capital, n'a guère d'autre profession où son activité puisse s'exercer que celle de l'armée, et quant au peuple — on l'a bien vu récemment en France où il s'est solidarisé avec l'élément militaire —, il n'est nullement antipathique, je ne dis pas au principe abstrait de l'obligation patriotique de porter les armes, mais sûrement aux manifestations tout extérieures de ce principe dans la personne du soldat. Au contraire, le paysan et l'ouvrier voient

Hosted by Google

avec raison dans le soldat un frère, pauvre comme eux et comme eux asservi à des corvées où la dépendance est souvent cruelle, toujours onéreuse. Et puis, outre cette solidarité, il y a entre le pioupiou et l'homme en blouse, qui est de la même extraction que lui, une communauté plus noble que celle de la souffrance, ou si l'on veut, de la servitude : il y a le besoin d'idéalisme, qui trouve là un déversoir commode et large, et dont on aurait tort de ne pas apprécier l'intense noblesse. Le peuple est cent fois plus idéaliste que nous, justement parcequ'il est cent fois moins satisfait. Or, dans l'idée de patrie, se concrétisant en l'uniforme, le reflet et le cliquetis des armes, le claquement des étendards, la superbe des défilés et jusqu'au tragique des combats, réside un aliment dont se repaît avec avidité la soif d'au-delà, d'autre chose, de mieux, dont sont altérées les bouches des simples; cette soif, au milieu de la fièvre des durs labeurs du sol ou du sous-sol, est sans cesse activée par les nécessités, et les rapports de la vie elle même, et il est aussi injuste qu'imprudent de ne pas en tenir compte, et, par l'égalité devant le fusil, de ne pas lui donner un semblant au moins d'apaisement.

M. WILMOTTE.

Hosted by Google

TABLE DES MATIÈRES

LIVRAISON DU 15 MAI

Pages

André Le Breton. Obermann 5

Georges Rency. L'aïeule. *(Suite.)* 22

Ch. Sarolea. Comment petit et pauvre peuple devint grand et puissant. 40

Dr Dwelshauvers-Dery. Les précurseurs de la IXe symphonie . . . 66

G. Des Marez. La signification historique de la bataille de Courtrai. *(Fin.)* 77

M. Wilmotte. Le mois politique 93

LIVRAISON DU 15 JUIN

Adhémar de la Hault. La force d'expansion de l'Allemagne . . . 97

Georges Rency. L'aïeule. *(Suite.)* 118

Jules Vieujant. Esquisse d'une morale en accord avec la sociologie moderne. 135

Jules Carlier. Le caractère de la reine Victoria 153

Montigny. Une bonne œuvre de classe 164

J. V. Chronique des livres 178

M. Wilmotte. Le mois politique 188

Hosted by Google

LIVRAISON DU 15 JUILLET

Pages.

M. Wilmotte. François Villon 193
Laurent Dechesne. La question de la bienfaisance 208
Georges Rency. L'aïeule. *(Suite.)* 233
L. Cornélissen Rupertus. Les partis politiques en Hollande . . . 244
Aug. De Vreught. Langues menacées 259
M. Wilmotte. Le mois politique 279
Petite chronique 281

LIVRAISON DU 15 AOUT

Ch. Sarolea. La presse anglaise et la presse française 287
Mauly. Concurrence religieuse 303
Isi-Collin. Quinze ariettes. (Poésie.) 317
Georges Rency. L'aïeule. *(Suite.)* 327
L. Souguenet. Londres pendant la révolution française. 340
G. Michelet. La langue universelle. 362
Aug. Gittée. Chronique néerlandaise 372
M. Wilmotte. Le mois politique 382

Hosted by Google

Hosted by Google

Hosted by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 07374 5203